M[GR] Henri DELASSUS
DOCTEUR EN THÉOLOGIE

La CONJURATION ANTICHRÉTIENNE

Le Temple Maçonnique voulant s'élever sur les ruines de l'Église Catholique

Les puissances de l'enfer ne prévaudront pas contre Elle.
(Matth., xvi. 18.)

TOME II

Société Saint-Augustin
Desclée, De Brouwer et C[ie]
LILLE, 41, Rue du Metz

NIHIL OBSTAT :

Insulis, die 11 Novembris 1910.

H. QUILLIET, s. th. d.
librorum censor.

IMPRIMATUR

Cameraci, die 12 Novembris 1910.

A. MASSART, vic. gen.
Domus Pontificiæ Antistes.

L'AGENT DE LA CIVILISATION MODERNE

II. — CONSTITUTION ET MOYENS D'ACTION DE LA FRANC-MAÇONNERIE

CHAPITRE XXIII

VENTES ET HAUTE VENTE

Le plan de désorganisation totale de la société chrétienne que nous avons vu exposé dans la correspondance des Encyclopédistes et dans les papiers des Illuminés, ne fut abandonné ni en 1801 ni en 1814 ni en 1870. Nos lecteurs ont pu s'en convaincre par le rapide exposé que nous avons fait de l'action maçonnique durant toute cette période. La Révolution de 89 n'avait pu le réaliser complètement, et l'instinct de la conservation avait fait rentrer la société sinon dans les voies les plus droites, du moins dans celles qui paraissaient devoir l'éloigner de l'abîme où elle avait failli sombrer.

Barruel, voyant arriver la réaction. avait fait dès 1798 cette prophétie que de Maistre formulait de son côté avec non moins d'assurance :

« Ce que les sectaires ont fait une première fois, ils le feront encore, avant d'éclater de nouveau. *Ils poursuivront dans les ténèbres* le grand objet de leur conspiration, et de nouveaux désastres apprendront aux peuples que la Révolution française n'était que le commencement de la dissolution universelle que la secte médite. »

La dissolution universelle par la diffusion dans toutes les parties du monde de l'esprit révolutionnaire *qui a eu en France, il y a un siècle, sa première explosion*, apparaît bien menaçante, à l'heure actuelle, à tous les sociologues et à tous les hommes d'Etat de l'ancien et du nouveau monde.

De nouveaux désastres, plus étendus que ceux de la fin du XVIIIe siècle, et plus radicalement destructeurs, s'annoncent dans les idées qui ont cours, dans les faits qui se produisent : faits prémonitoires, qui nous instruisent de ce que ces idées renferment et nous avertissent de ce qu'elles appellent.

Aujourd'hui comme au XVIIIe siècle, elles sont élaborées dans les sociétés secrètes et introduites par elles dans tous les pays comme dans toutes les classes de la société.

Nous avons vu les sectaires distillant, avant 89, leurs poisons dans les académies voltairiennes, dans les loges maçonniques et dans les arrière-loges illuminées, puis les inoculant au corps social qui faillit en périr.

Nous avons vu dans la période qui s'étend de 1802 à nos jours, les mêmes idées reparaître et prendre corps tantôt dans une institution, tantôt dans une autre. Aujourd'hui, on est venu à ce point d'entendre proclamer jusque dans le Parlement la certitude d'arriver cette fois définitivement à ruiner la religion; ailleurs on ne s'en tient point là, mais on dit qu'il faut renverser tout l'ordre social, abolir la famille et la propriété pour substituer à tout ce qui est depuis le christianisme, depuis même le commencement du monde, un état de choses que l'on se garde de définir.

Ceux qui manifestent ces desseins sont évidemment les héritiers des Encyclopédistes et des Illu-

minés et des Jacobins, du moins quant aux idées et aux intentions. Sont-ils plus que cela? Y a-t-il entre ceux-ci et ceux-là un lien social qui en fait un même corps, un même être, continuant à vouloir au XXe siècle ce qu'il a entrepris au XVIIIe?

Le même but, également avoué de part et d'autre et poursuivi d'une manière continue, semble bien révéler la présence d'un seul et même agent.

Nous avons pour croire à cette identité plus que des soupçons raisonnés. Nous possédons, du moins pour les années écoulées entre la Restauration et la chute du pouvoir temporel des Papes, des documents semblables à la correspondance de Voltaire et aux Ecrits saisis par la Cour de Bavière. Par un sort tout pareil, ils tombèrent entre les mains de l'Autorité pontificale, et comme le gouvernement de Bavière avait publié ceux qu'il avait saisis, les Papes Grégoire XVI et Pie IX firent publier, comme nous le verrons, ceux que la Providence mit entre leurs mains.

Pour les temps qui ont suivi l'usurpation piémontaise, c'est-à-dire ceux où nous sommes, nous n'avons encore pour nous convaincre de la permanence de cet organisme, que la lumière des faits, mais elle n'est que trop éclatante.

Le principal ressort en était situé, avons-nous dit, au XVIIIe siècle, en Bavière et mû par la main de Weishaupt. A l'époque de la Restauration, nous le voyons transporté en Italie. Aujourd'hui, son action se fait surtout sentir en France, mais on peut croire que la main qui lui donne l'impulsion est ailleurs.

La maçonnerie est cosmopolite. C'est dans tous les pays du monde qu'elle complote et qu'elle agit contre l'Eglise catholique. Elle a juré de l'anéantir complètement et par conséquent partout.

Mais si elle est présente et agissante sur tous les points de l'univers, elle ne se conduit point partout de la même façon. Comme M. Claudio Jannet le fait observer avec beaucoup de raison, elle a ses *centres de direction* et ses *théâtres d'opération*. Les centres de direction se dissimulent dans les pays protestants. Là sont les repaires les plus secrets de la secte, là se préparent les révolutions qui doivent éclater ailleurs. Les théâtres d'opération sont d'ordinaire les pays catholiques, et particulièrement la France, l'Italie, l'Espagne, le Portugal, en un mot les pays latins les plus imprégnés de la civilisation chrétienne, c'est contre eux que la maçonnerie internationale a toujours dressé ses plus formidables batteries. (1).

Pour l'époque dont nous allons nous occuper, c'est l'Italie qu'elle révolutionne, et ses principaux instruments sont le Carbonarisme et la Haute-Vente, à qui a été donnée la mission confiée autrefois à l'Illuminisme.

Le Carbonarisme fut une société plus secrète dans l'association secrète de la Maçonnerie. « La Franc-Maçonnerie, dit M. Copin-Albancelli, est un édifice truqué qui, à bon escient, laisse voir aux profanes une façade étrange et hypocrite, et qui ouvre à la

---

1. Il est de l'intérêt de la maçonnerie internationale, pour le but qu'elle se propose, de maintenir l'ordre extérieur dans les pays protestants, tandis qu'elle révolutionne les pays catholiques.

On voit par là ce qu'il faut penser des tirades enthousiastes sur la supériorité des nations *anglo-saxonnes* du *système américain*, etc., etc. Dans une revue très répandue, une plume naïve écrivait récemment, à propos des francs-maçons persécuteurs : *ce phylloxéra ne prend pas sur la vigne américaine!* De telles déclarations sont de nature à rassurer, en les égayant, les chefs des sociétés secrètes.

main des F.·. F.·. des appartements, dont certaines portes plus ou moins dissimulées dans la muraille demeurent perpétuellement closes. »

De telle sorte qu'il existe deux maçonneries : 1° celle qu'on nous permet de voir parce qu'on ne peut pas faire autrement, et qui se manifeste par des temples ayant pignon sur rue, par des bulletins, des revues, voire même des volumes savamment cuisinés, par des fêtes et des convents, par une organisation purement administrative de loges, de conseils et d'obédiences.

2° Celle que l'on cache soigneusement, non seulement aux profanes, mais aussi à la grande majorité des affiliés. C'est le caractère particulier de la Franc-Maçonnerie de n'être point une seule association, mais plusieurs associations, organisées par superposition de groupes dont les supérieures constituent de véritables sociétés secrètes pour les inférieures.

La Charbonnerie, l'un de ces groupes supérieurs aux loges fut créée pour travailler au renversement de tous les trônes et surtout à l'anéantissement de la puissance pontificale, clef de voûte de l'ordre social. La Haute-Vente fut dans le Carbonarisme même une société plus secrète encore, recevant des instructions plus mystérieuses et plus précises pour diriger les efforts et du Carbonarisme et de la Maçonnerie et les faire converger vers le but que nous venons de marquer.

Dans les sociétés chrétiennes, telles que la sagesse des siècles et l'esprit de l'Evangile les avaient constituées, les rapports établis entre le pouvoir civil et le pouvoir religieux pour le bien du peuple, faisaient que l'autorité temporelle formait au catholicisme et à l'idée chrétienne un premier rempart. Aussi, la détruire, en tuant les rois et en brisant leurs trô-

nes, fut la première œuvre qu'entreprit la Franc-Maçonnerie. Nous avons vu à quel jour et par quels conspirateurs fut décrétée la mort de Louis XVI. L'assassinat du duc d'Enghien et du duc de Berry qui suivirent, la conspiration permanente des sociétés secrètes contre les Bourbons de France, d'Espagne, de Portugal, de Naples et de Parme, partout terminée par leur expulsion à travers des flots de sang et par les plus ignobles trahisons, ne peuvent laisser aucun doute sur le sens de la devise maçonnique : *Lilia pedibus destrue;* et, comme le dit Deschamps, ce sera l'éternel honneur de la plus ancienne, de la plus glorieuse, de la plus paternelle des races royales, d'avoir été choisie comme premier but dans le renversement de la religion et de la société par les fanatiques scélérats qui, sous le nom de Maçons, de Carbonari, ont juré de les détruire.

Renverser les trônes fut l'œuvre plus particulièrement assignée aux Carbonari. A la Haute-Vente fut donnée celle de faire disparaître le pouvoir temporel des Papes et celle, plus hardie encore et plus incroyable, de corrompre l'Eglise catholique dans ses membres, dans ses mœurs et même dans ses dogmes.

Lorsque la chute de Napoléon eut amené en France la Restauration des Bourbons, la franc-maçonnerie craignit, malgré les précautions qu'elle avait su prendre, un mouvement de recul pour l'œuvre révolutionnaire, dans l'Europe entière. Les peuples voyaient la paix succéder aux plus terribles guerres, la prospérité renaître du sein des ruines, le bonheur, si longtemps absent, se répandre de proche en proche. L'opinion publique, revenant aux idées monarchiques et religieuses en France, en Italie, en Espagne et

en Allemagne, comprenait que tous les malheurs étaient venus de l'abandon des principes sur lesquels la *société* avait reposé jusque-là.

Les chefs suprêmes de la secte se dirent qu'ils ne pouvaient laisser s'étendre et se développer ce mouvement contre-révolutionnaire. Ils résolurent non seulement de l'arrêter, mais de reprendre l'offensive. Le Pouvoir occulte fit rouvrir les loges qui s'étaient fermées, tandis que les membres des arrière-loges arrivés au Pouvoir versaient le sang à flots et accumulaient ruines sur ruines. Il se mit en mesure de préparer la seconde phase de la Révolution, celle où nous nous trouvons qui, espère-t-il, réussira à établir définitivement la civilisation nouvelle sur les débris de toutes les institutions anciennes, civiles, nationales, religieuses, en France, en Europe et sur toute la surface de la terre. De fait, nous avons vu sous la royauté légitime, comme sous la royauté usurpatrice, sous la seconde et la troisième République aussi bien que sous le second Empire, se développer un plan d'attaque contre l'Eglise et contre la société, qui se révélait comme savamment étudié et persévéramment poursuivi, triomphant toujours des difficultés que faisaient naître les événements imprévus ou ceux qui, dans leurs effets, se montrent plus forts que toute puissance humaine.

Une telle sagesse, une telle persévérance, un tel succès révèlent bien un organisme aussi puissant que souple toujours dans la main des mêmes, les chefs de la conjuration antichrétienne.

Ils fondèrent donc dans les années qui suivirent le rétablissement de l'ordre les Ventes de charbonniers.

Carbonari, Vente (1) : Ces noms étranges furent pris pour mieux cacher le complot; les conspirateurs se présentèrent comme associés pour un commerce de charbon (2). Les Ventes étaient de trois classes ou de trois degrés : les Ventes particulières, les Ventes centrales et la Haute-Vente. La Haute-Vente était composée de quarante membres. Elle se recrutait elle-même et exerçait sur toute la Charbonnerie une autorité sans limite et sans contrôle. Lorsque la création d'une Vente centrale était jugée utile, deux membres de la Haute-Vente s'adressaient à un carbonaro, membre d'une Vente particulière, qu'ils estimaient propre à leur dessein, et, sans lui faire connaître qu'ils appartenaient, eux, à une société encore plus secrète, ils lui proposaient l'organisation d'une Vente supérieure à celle dont il faisait déjà partie.

De même, pour former une Vente particulière, deux membres d'une Vente centrale choisissaient un franc-maçon dont le caractère, la position sociale et le degré d'initiation pouvaient assurer à la Vente l'influence voulue. Sans faire connaître ce qu'ils étaient eux-mêmes, ils lui proposaient simplement de former, avec lui et avec quelques autres maçons à recruter, une association d'ordre supérieur à la franc-maçonnerie. Des Ventes particulières, en nombre illimité, étaient ainsi rattachées à une Vente centrale par deux de leurs membres, qu'elles ne savaient pas être en rapport avec une association supérieure à la leur; et les Ventes centrales, aussi en nombre illimité, étaient rattachées de la même manière à la Haute-Vente, qui

1. Carbonarisme en Italie, Charbonnerie en France, Tugendhund en Allemagne, Communeros en Espagne.

2. Déjà Weishaupt avait donné aux siens le conseil de se dissimuler en prenant les apparences de sociétés de marchands.

gouvernait le tout sans être aperçue nulle part (1). Les sociétés secrètes étaient ainsi constituées en forme de pyramide humaine dont les carbonari tenaient le centre; les loges, la base; et la Haute-Vente le sommet. Toutes les pensées, tous les mouvements, étaient déterminés par une suggestion pénétrant dans la masse, mais qui n'était clairement consciente qu'au sommet d'où elle descendait dans les régions inférieures. L. Blanc, après avoir loué l'admirable élasticité de cette organisation, nous apprend qu'il fut interdit à tout charbonnier appartenant à une Vente de s'introduire dans une autre Vente. « Cette interdiction était sanctionnée par la peine de mort ». Nous verrons que la Haute-Vente n'était pas plus à elle-même son propre maître que les Ventes inférieures : elle recevait ses directions d'un Comité supérieur dont elle savait l'existence, puisqu'il la dirigeait, mais dont elle ignorait le siège et le personnel.

Les Ventes centrales, à plus forte raison les Ventes particulières, se trouvaient dans la même situation vis-à-vis de la Haute-Vente. Elles recevaient des instructions, des mots d'ordre, sans savoir d'où ni de qui cela venait.

La charbonnerie est justement appelée par L. Blanc « la partie militante de la franc-maçonnerie (2) ». Il dit aussi, et on peut s'en convaincre, qu'elle fut, comme organisation, « quelque chose de puissant et de merveilleux. »

Voici, d'après M. Alfred Nettement, comment la Charbonnerie fut introduite en France.

---

1. Saint-Edme, *Constitution et Organisation des Carbonari*, 2e édition, p. 197. « La Haute-Vente » était la continuation de « l'Ordre intérieur » d'avant la Révolution.
2. *L'Histoire de Dix Ans*, p. 98, 4e édition.

Trois jeunes gens, Dugied, Beslay et Joubert, qui avaient dû s'exiler de France après la conspiration du 19 août 1821, furent admis dans l'une des Ventes du Carbonarisme à Naples. Ils y étudièrent la pratique des révolutions et en particulier le mécanisme de la Charbonnerie. A leur retour en France, ils provoquèrent une réunion d'intimes à cette loge des *Amis de la Vérité*, dont nous avons déjà parlé. Ils y firent connaître le fonctionnement ingénieux et redoutable de ces Ventes, travaillant dans l'ombre, sans se connaître, à une œuvre commune, et mises en rapport d'une manière mystérieuse avec le pouvoir suprême d'où venait la direction. Après les avoir entendus, les *Amis de la Vérité* convinrent que chaque membre présent établirait une Vente (1).

Lorsque ces Ventes furent assez nombreuses, un comité directeur fut constitué. En faisaient partie La Fayette, député de la Sarthe; son fils Georges, député du Haut-Rhin; Manuel, député de la Vendée; Voyer-d'Argenson, député du Haut-Rhin; de Corcelles, père, député du Rhône; Dupont (de l'Eure), député de l'Eure; Jacques Kœcklin, député du Haut-Rhin; M. de Beauséjour, député de la Charente-Inférieure de 1819 à 1820. Les membres non députés étaient le baron de Schoen, Mauguier, Barthe, Mérilhou et le colonel Fabvier. Ce fut ce Comité directeur, ce furent ces *purs patriotes* qui organisèrent les conspirations militaires de Belfort, de Saumur, de la Rochelle (2). Il avait en effet donné à ses affiliés une organisation militaire et il enjoignait à chacun d'eux d'avoir un fusil et cinquante cartouches.

Le mystère dans lequel le Carbonarisme s'envelop-

1. *Histoire de la Restauration,* t. VII, p. 684.

2. Edmond Biré dans la *Gazette de France* du 1er avril 1906.

pait est percé aujourd'hui. Les papiers de la Haute-Vente qui en était le couronnement, vinrent en la possession du Saint-Siège sous le Pontificat de Léon XII, qui les fit déposer aux archives du Vatican. Par quelle voie y sont-ils arrivés? Est-ce par la conversion de l'un des conjurés? est-ce par un coup heureux de la police romaine? On ne le sait.

Comment de là sont-ils venus à la connaissance du public, assez du moins pour que l'on sache quelle fut l'organisation de la Haute-Vente, la tâche qui lui fut assignée et les moyens qu'elle employa pour remplir sa mission? Le voici.

Les Papes ont toujours eu l'œil ouvert sur la Franc-Maçonnerie. Dès ses premières manifestations ils s'empressèrent d'avertir les rois et les peuples de son existence, de ses projets, de ses agissements, et cela par de solennelles Encycliques. Sur la fin de son Pontificat, le pape Grégoire XVI, effrayé du redoublement d'activité qu'il remarquait dans les sociétés secrètes, et voyant le danger que leurs machinations faisaient courir à la société civile et à la société religieuse, voulut, peu de jours avant sa mort, les dévoiler à toute l'Europe. Pour cela, il jeta les yeux sur Crétineau-Joly. Le 20 mai 1846, il lui fit écrire par le cardinal Lambruschini de venir à Rome pour un projet de haute importance. L'historien de la Compagnie de Jésus allait s'embarquer à Ancône pour un voyage en Orient. Il y renonça et se rendit aussitôt à l'appel du Saint-Père. Grégoire XVI lui demanda d'écrire l'*Histoire des Société secrètes et leurs Conséquences*. Il lui fit remettre pour ce travail, par le cardinal Bernetti, ancien secrétaire d'Etat, les documents en sa possession, et il l'accrédita auprès des Cours de Vienne et de Naples pour qu'il

obtînt d'elles communication d'autres documents déposés dans leurs archives secrètes.

Crétineau-Joly se rendit d'abord à Naples, et là il apprit de la bouche du roi la mort du pape. Pie IX succéda à Grégoire XVI et confirma à l'historien la mission qu'il avait reçue de son prédécesseur. Il se rendit à Vienne, reçut bon accueil du prince de Metternich. Mais les employés de la chancellerie autrichienne, par instinct révolutionnaire ou pour tout autre motif, ne se prêtèrent qu'à contre-cœur à ses recherches. Cependant, le comte Henri de Bombelles, Français d'origine et gouverneur du jeune archiduc, depuis empereur François-Joseph, ayant appris le motif de son séjour à Vienne, vint lui offrir ses services. Dans toute sa carrière diplomatique, il s'était occupé des sociétés secrètes, qu'il avait vues à l'œuvre en Italie, en Pologne, en Russie. Il révéla, sur pièces, à l'historien, des complots tels qu'il put lui dire : « Osez divulguer ces mystères. Ce sera le plus grand service qui jamais peut-être aura été rendu à la civilisation. Mais vous n'irez pas jusqu'au bout. Si le poignard des Carbonari ne vous arrête pas en chemin, soyez sûr qu'il se rencontrera des princes intéressés à vous condamner au silence. »

Le premier de ces princes fut Charles-Albert, roi de Sardaigne, qui, par ambition, s'était livré, dès sa jeunesse, aux sociétés secrètes. Crétineau-Joly raconte dans ses *Mémoires*, publiés en partie par l'abbé Maynard — c'est là que nous puisons ces renseignements, — l'entrevue aussi secrète que dramatique, qu'il eut à Gênes avec le roi sur la demande instante de celui-ci. Crétineau ne voulut point lui promettre le silence qui lui fut demandé. Le roi alors s'adressa au Pape. Pie IX avait hâte de connaître les matériaux recueillis et avait fait dire à l'historien de revenir

à Rome au plus tôt. Lorsqu'il reçut la lettre du roi, il en fut ébranlé. Cependant il dit à Crétineau de se rendre à Naples. A Naples, il se heurta à un Carbonaro du nom de Cocle, qui avait tout pouvoir sur l'esprit du roi. Il était entré dans les ordres, s'était même fait religieux, et avait gagné la confiance du souverain à ce point qu'il était devenu son confesseur. A son instigation, Ferdinand écrivit aussi au Pape. D'une note remise le 4 décembre 1857 au cardinal Antonelli, il résulte que, le 21 décembre 1846, Crétineau fut reçu en audience par Pie IX. Le Pape lui dit que sa charité de père et son devoir de prince s'opposaient à la publication d'une histoire qui, dans les circonstances présentes, pouvait offrir plus d'un danger. Crétineau s'inclina.

En 1849, pendant que le Pape était à Gaëte, le cardinal Fornari, nonce à Paris, engagea l'historien à reprendre son travail, et lui montra une dépêche du cardinal Antonelli disant que le Pape n'avait point fait défense de composer l'*Histoire des Sociétés secrètes,* qu'il en avait seulement jugé la publication inopportune en 1846 et 1847; mais que, vu le changement des circonstances, il croyait maintenant utile de donner suite à l'ouvrage.

Crétineau se remit à l'œuvre. Une fois de plus il fut arraché à son travail par une lettre de Mgr Garibaldi, lui disant qu'après le service rendu en 1850 au Saint-Siège par le gouvernement de Louis Bonaparte, il n'était point possible de donner libre cours à un livre où ce nourrisson des sociétés secrètes serait signalé comme tel.

L'ouvrage était presqu'achevé, en partie imprimé; M. l'abbé Maynard dit en avoir vu les épreuves. De dépit, Crétineau le jeta au feu. L'*Histoire des Sociétés secrètes,* qui aurait projeté la lumière dans les profon-

deurs mêmes des révolutions qui agitent l'Europe, était anéantie.

Cependant, bien des documents qui avaient servi à la composer, ou leurs copies, étaient restés entre les mains de l'historien. Il en fit entrer quelques-uns dans l'*Histoire du Sonderbund*, et d'autres dans le livre intitulé : *L'Eglise romaine en face de la Révolution*. Dans le premier de ces ouvrages, Crétineau-Joly fut injuste et même cruel dans ses expressions à l'égard de Pie IX, relativement à la conduite que le Pontife avait cru devoir tenir dans cette déplorable affaire. La grande âme de Pie IX lui pardonna. Et lorsque, en octobre 1858, l'historien alla à Rome portant le second ouvrage, partie en épreuves, partie en manuscrit, il eut la joie de le voir lu, approuvé et applaudi au Vatican. Après sa publication, Mgr Fioramonti, secrétaire des Lettres latines, déclara officiellement que toutes les pièces qui y étaient publiées étaient authentiques et qu'il les avait confrontées avec les textes. Puis, Pie IX adressa à l'historien, pour la 2me édition de son livre, un Bref où il dit : « Cher Fils, vous avez acquis des droits particuliers à notre reconnaissance, lorsqu'il y a deux ans vous avez formé le projet de composer un ouvrage naguère achevé et de nouveau livré à l'impression, pour montrer, par les documents, cette Eglise romaine toujours en butte à l'envie et à la haine des méchants, au milieu des révolutions politiques de notre siècle toujours triomphantes » (25 février 1861).

Des doutes ont été émis sur la loyauté historique de Crétineau-Joly. Nous n'avons pas à les examiner ici. La déclaration du secrétaire des Lettres latines et le Bref de Pie IX, imprimés en tête de l'ouvrage en plein règne du saint Pontife, nous sont une garantie

de l'entière fidélité des documents insérés dans le livre : *L'Eglise romaine en face de la Révolution.*

Ce n'est donc point sans raison que M. Claudio Jannet a dit de ce livre, dans son introduction à l'ouvrage du P. Deschamps : *Les Sociétés secrètes et la Société :* « Aucun document historique n'offre plus de garanties d'authenticité. » (P. CVI). S'il était besoin d'une nouvelle preuve de sincérité, on la trouverait dans l'emploi que la *Civiltà cattolica* fit de ces documents, sous les yeux du Pape, en 1879. On peut ajouter encore que L. Blanc fit entrer dans son *Histoire de Dix Ans* des lettres d'un des membres de la Haute-Vente, Menotti, lettres adressées, le 29 décembre 1830 et le 12 juillet 1831, à l'un de ses frères en conjuration, Misley (1), et publiées par Crétineau-Joly.

Les documents insérés par lui dans *L'Eglise romaine en face de la Révolution*, sont les *Instructions secrètes* données à la Haute-Vente, et quelques-unes des lettres que les membres de cette Vente échangèrent entre eux (2). Rien ne peut mieux faire connaître la constitution de la franc-maçonnerie, sa manière d'agir, le but qu'elle poursuit, et les moyens qu'elle emploie pour l'atteindre, aussi bien aujourd'hui qu'en 1820.

Metternich, qui, dans sa correspondance, parle à plusieurs reprises, de l'action directrice exercée par la Haute-Vente sur tous les mouvements révolutionnaires de l'époque, dit, dans une lettre adressée le 24 juin 1832 à Newmann, à Londres, que la Haute-

1. *Histoire de Dix Ans,* t. II, p. 292 et suiv., 5e édition, 1846.

2. On trouvera à l'Appendice ces Instructions et celles des lettres échangées entre les conspirateurs qui ont été publiées par Crétineau-Joly. Nous ne donnons ici que les fragments qui viennent à l'appui de nos assertions.

Vente est la continuation de l'association des Illuminés, « qui a pris successivement, selon les circonstances et les besoins du temps, les dénominations de Tugendbund, de Burschenschaft, etc. » Assurément, personne n'a pu être mieux informé que lui.

Les sociétés secrètes de l'Illuminisme et de la Haute-Vente se sont-elles perpétuées jusqu'à nos jours après avoir pris d'autres formes et sous de nouveaux noms? Qui pourrait le dire, même parmi les francs-maçons, même parmi les Grands-Orients? Mais, comme on pourra s'en assurer, ce qui se passe sous nos yeux est évidemment la continuation de ce qui a été fait dans les deux périodes précédentes.

Avant d'entrer dans le récit des agissements de la Haute-Vente, nous devons la faire mieux connaître.

La Haute-Vente ne fut composée que de quarante membres, tous cachés, dans la correspondance qu'ils échangeaient entre eux, sous des pseudonymes. « Par respect pour de hautes convenances, dit Crétineau-Joly, nous ne voulons pas violer ces pseudonymes, que protège aujourd'hui le repentir ou la tombe. L'histoire sera peut-être un jour moins indulgente que l'Eglise. »

C'est que ces conjurés étaient pour la plupart l'élite du patriciat romain par la naissance et là richesse, et celle du Carbonarisme par le talent et la haine antireligieuse. Quelques-uns, comme on le verra, étaient Juifs. Il était nécessaire que la Juiverie fût représentée parmi eux. Eckert, Gougenot-Desmousseaux, d'Israëli, sont d'accord pour affirmer que les Juifs sont les vrais inspirateurs de tout ce que la franc-maçonnerie conçoit et exécute, et qu'ils sont toujours en majorité dans le Conseil supérieur des sociétés secrètes.

Le chef des quarante avait pris nom Nubius, l'homme des ténèbres et du mystère. C'était un grand seigneur, occupant à Rome une haute situation dans la diplomatie, ce qui le mettait en rapports avec les cardinaux et toute l'aristocratie romaine.

Lorsque la création de la Haute-Vente fut décidée par le suprême Conseil, il était tout désigné pour en prendre la direction. Il n'avait pas encore atteint sa trentième année, et déjà les Loges d'Italie, de France et d'Allemagne le savaient destiné à de grandes choses. « Il est ici, et il est là, dit Crétineau-Joly, tempérant ou réchauffant le zèle, organisant, en chaque lieu, un complot permanent contre le Saint-Siège, tantôt sous un vocable, tantôt sous un autre. » La mission spéciale que le Conseil suprême voulait confier à la Haute-Vente, était précisément de préparer l'assaut final à donner au Souverain Pontificat. Nubius avait témoigné avoir compris que la Franc-Maçonnerie n'est autre chose que la contre-Eglise, l'Eglise de Satan, et que, pour la faire triompher de l'Église de Dieu, il fallait attaquer celle-ci à la tête. C'est ce qui avait fait porter les vues sur lui pour les desseins que l'on méditait.

Voici le portrait qu'en fait Crétineau-Joly :

« Nubius a reçu du Ciel tous les dons qui créent le prestige autour de soi. Il est beau, riche, éloquent, prodigue de son or comme de sa vie; il a des clients et des flatteurs. Il est dans l'âge des imprudences et des exaltations, mais il impose à sa tête et à son cœur un tel rôle d'hypocrisie et d'audace, mais il le joue avec une si profonde habileté, qu'aujourd'hui, quand tous les ressorts qu'il faisait mouvoir lui ont échappé l'un après l'autre, on se prend encore à s'effrayer de l'art infernal développé par cet homme dans sa lutte avec la foi du peuple. A lui seul,

Nubius est corrompu comme tout un bagne. Il sourit toujours dans le monde, afin de se donner le droit d'être plus sérieux au sein des associations secrètes qu'il fonde ou qu'il dirige. On voit par ses lettres adressées à des membres influents de l'association occulte, que, grâce à son nom, à sa fortune, à sa figure, à son extrême prudence pour éviter toute question irritante ou politique, il s'est créé dans Rome une position à l'abri de tout soupçon.

» De Paris, Buonarotti, Charles Teste, Voyer d'Argenson, Bayard, le général Lafayette, Saint-Simon, Schonen et Merilhou le consultent à la façon de l'oracle de Delphes. Du sein de l'Allemagne, de Munich ainsi que de Dresde, de Berlin comme de Vienne ou de Pétersbourg, on voit les chefs des principales Ventes, Tscharner, Heymann, Jacobi, Chodzko, Lieven, Pestel, Mouravieff, Strauss, Pallavicini, Driesten, Bem, Bathyani, Oppenheim, Klauss et Carolus l'interroger sur la marche à suivre, en présence de tel ou tel événement : et ce jeune homme, dont l'activité est prodigieuse, a réponse à tout, organisant en chaque lieu un complot permanent contre le Saint-Siège. »

Nubius garda le timon de la Vente suprême jusque vers 1844. A ce moment, on lui fit boire l'*Aqua toffana*. Il tomba aussitôt dans une maladie que les plus célèbres médecins ne purent comprendre ni arrêter. Ce brillant diplomate, ce conspirateur si habile, sentit son intelligence s'obscurcir tout à coup et sa vie s'éteindre dans l'idiotisme. Son agonie dura quatre ans. Il quitta Rome et alla se cacher à Malte, où il mourut en 1848, au moment où le travail des intellectuels de la secte était jugé assez avancé pour que l'ordre de se mettre en mouvement fût donné au parti chargé de l'action.

Piccolo-Tigre (le petit tigre), l'un des premiers lieutenants de Nubius, était Juif. « Son activité est infatigable, dit Crétineau ; il ne cesse de courir le monde pour susciter des ennemis au Calvaire. Il est tantôt à Paris, tantôt à Londres, quelquefois à Vienne, souvent à Berlin. Partout, il laisse des traces de son passage ; partout, il affilie aux sociétés secrètes, et même à la Haute-Vente, des zélés sur lesquels l'impiété peut compter. Aux yeux des gouvernants et de la police, c'est un marchand d'or et d'argent, un de ces banquiers cosmopolites ne vivant que d'affaires et s'occupant exclusivement de leur commerce. Vu de près, étudié à la lumière de sa correspondance, cet homme est l'un des agents les plus habiles de la destruction préparée. C'est le lien invisible, réunissant dans la même communauté de trames toutes les corruptions secondaires qui travaillent au renversement de l'Eglise. »

Un troisième, Gaëtano, est un riche Lombard qui avait trouvé moyen de servir la secte et de trahir l'Autriche, en devenant, à force d'hypocrisie, le confident et le secrétaire intime du prince de Metternich. On n'ignore pas que les grands ministres, les rois, les empereurs, ont toujours près d'eux un délégué de la secte qui sait leur inspirer confiance et les incliner à favoriser, sciemment ou non, l'exécution des desseins des sociétés secrètes. De cette haute situation, Gaëtano observe ce qui se passe en Europe ; il est au courant des secrets de toutes les cours, et il correspond, suivant les indications du moment, avec Nubius, Piccolo-Tigre, ou Volpe (le renard), ou Vindice (le Vengeur), ou Beppo ; en un mot, avec tous ceux qui ont pris à forfait, comme dit M. Crétineau, l'anéantissement du catholicisme et le triomphe de l'idée révolutionnaire.

Ils ne sont que quarante, mais choisis parmi les plus intelligents, les plus astucieux, les plus en situation d'exercer, non seulement dans le monde maçonnique, mais dans le « monde profane », l'influence la plus puissante et la plus étendue. Discutés et triés sur le volet, il ne leur est pas permis de décliner la périlleuse mission qu'on leur donne. Initiés, ils sont condamnés à s'envelopper de mystère, et l'abnégation la plus absolue leur est imposée. « Le succès de notre œuvre, dit Nubius — dans la lettre par laquelle il annonce à Volpe, qu'il va prendre en mains le timon de la Vente suprême, — le succès de notre œuvre dépend du plus profond mystère; et dans les Ventes nous devons trouver l'initié, comme le chrétien de l'*Imitation*, toujours prêt « à aimer à être inconnu et à n'être compté pour rien. »

Ce n'étaient point seulement les personnages qui composaient la Haute-Vente qui devaient s'envelopper de ténèbres, mais la Haute-Vente elle-même. Jusqu'à son existence, tout devait rester inconnu aux Ventes et aux Loges, qui cependant recevaient d'elle la direction et l'impulsion. Nubius, Volpe et les autres étaient accrédités personnellement auprès d'elles; elles obéissaient à un mot, à un signe de ces privilégiés de la secte; mais tout ce qu'elles savaient, c'est qu'il fallait exécuter les ordres donnés sans en connaître ni l'origine ni le but. Ces ordres par lesquels était gouvernée l'Europe souterraine étaient ainsi mystérieusement transmis, de degrés en degrés, jusqu'à la Loge la plus reculée.

Mazzini, l'âme du Carbonarisme d'où avaient été tirés les quarante, Mazzini lui-même ne put percer ce mystère. « Par l'instinct de sa nature profondément vicieuse, dit Crétineau-Joly, Mazzini se douta

qu'il existait, en dehors des cadres formant les sociétés secrètes, une affiliation particulière. Il crut devoir solliciter l'honneur d'entrer dans cette avant-garde de choix. On ne sait ni par qui ni comment il adressa cette demande; seulement une lettre de Nubius à un personnage connu dans la Haute-Vente sous le nom de Beppo, exprime très catégoriquement le refus que formula la Vente :

« Vous savez, lui mande-t-il, le 7 avril 1836, que Mazzini s'est jugé digne de coopérer avec nous à l'œuvre la plus grande de nos jours. La Vente suprême n'en a pas décidé ainsi.

» Mazzini a trop les allures d'un conspirateur de mélodrame, pour convenir au rôle obscur que nous nous résignons à jouer jusqu'au triomphe. Mazzini aime à parler de beaucoup de choses, de lui surtout...; qu'il fabrique tout à son aise des *jeunes Italies*, des *jeunes Allemagnes*, des *jeunes Frances*, des *jeunes Polognes*, des *jeunes Suisses*, etc., si cela peut servir d'aliment à son insatiable orgueil, nous ne nous y opposons pas; mais faites-lui entendre, tout en ménageant les termes selon vos convenances, que l'association dont il parle n'existe plus, si elle a jamais existé; que vous ne la connaissez pas, et que cependant vous devez lui déclarer que, si elle existait, il aurait pris à coup sûr le plus mauvais chemin pour y entrer. Le cas de son existence admis, cette Vente est évidemment au-dessus de toutes les autres; c'est le Saint-Jean de Latran : *caput et mater omnium ecclesiarum*. On y a appelé les élus qu'on a seuls regardés dignes d'y être introduits. Jusqu'à ce jour, Mazzini en aurait été exclu; ne pense-t-il pas qu'en se mettant de moitié, par force ou par ruse, dans un secret qui ne lui appartient pas, il s'expose peut-être à des dangers qu'il a déjà fait

courir à plus d'un? Arrangez cette dernière phrase à votre guise, mais passez-la au grand-prêtre du poignard; et moi qui connais sa prudence consommée, je gage que cette pensée produira un certain effet sur le rufian. »

Nubius ne se trompa point en appréciant ainsi Mazzini, et on ne trouve plus trace, dans les archives de la Vente suprême, d'une communication quelconque du *pauvre Joseph* relative à cette demande. La menace d'un coup de stylet lui fit rentrer, « au fond des entrailles, le sentiment de son orgueil. »

Enfin, pour comble de mystère, les quarante de la Haute-Vente, eux-mêmes, ne savaient d'où venait l'impulsion à laquelle ils obéissaient, les ordres à transmettre ou à exécuter.

L'un d'eux, Malegari, écrit au docteur Breidenstem en 1836 : « Nous voulons briser toute espèce de joug, et il en est un qu'on ne voit pas, qu'on sent à peine et qui pèse sur nous. D'où vient-il? où est-il? Personne ne le sait, ou du moins personne ne le dit. L'association est secrète, même pour nous, les vétérans des associations secrètes. On exige de nous des choses qui, quelquefois, sont à faire dresser les cheveux sur la tête; et croiriez-vous qu'on me mande de Rome que deux des nôtres, bien connus par leur haine du fanatisme, ont été obligés, *par ordre du chef suprême,* de s'agenouiller et de communier à la Pâque dernière? Je ne raisonne pas mon obéissance, mais je voudrais bien savoir où nous conduisent de telles capucinades. » Voilà bien le vrai *perinde ac cadaver*. Et ce sont ces esclaves d'un maître qui se dérobe à tout regard, ces hommes qui se sentent toujours la pointe du poignard dans le dos, qui font des lois contre les religieux, par horreur, disent-ils, du vœu d'obéissance!

CHAPITRE XXIV

L'ŒUVRE PROPRE DE LA HAUTE VENTE

Les Quarante avaient donc reçu des instructions secrètes marquant ce qu'ils avaient à faire par eux-mêmes, la direction qu'ils devaient donnér, avec la prudence voulue, aux Ventes centrales, et par elles, aux Ventes particulières, pour obtenir une action aussi concertée et aussi vaste que possible en vue du résultat à obtenir.

Le but assigné à toute la conjuration, c'était l'anéantissement de l'idée chrétienne. Mais c'était là une œuvre de longue haleine. Le travail auquel devaient s'appliquer immédiatement les quarante, c'était la destruction du pouvoir temporel des Papes.

Les Instructions débutaient ainsi :

« Il est une pensée qui a toujours profondément préoccupé les hommes qui aspirent à la régénération universelle : c'est la pensée que de l'AFFRANCHISSEMENT DE L'ITALIE doit sortir, à un jour déterminé, l'affranchissement du monde entier, la république fraternelle (la république des Frères maçons) et l'harmonie de l'humanité (le genre humain tout entier

sous la loi maçonnique), pour la régénération universelle. »

Nous trouvons ici la pensée dernière des sociétés secrètes, le but vers lequel sont dirigés tous leurs efforts par le pouvoir occulte, individu ou comité, qui leur donne l'impulsion première : l'établissement sur la ruine de tous les trônes, y compris le trône pontifical d'une république universelle qui opérera l'affranchissement du genre humain à l'égard de Dieu et de sa loi, et la régénération de l'homme, c'est-à-dire son retour à l'état de nature par la répudiation de tout l'ordre surnaturel. Alors, au lieu des deux sociétés dont M. Waldeck-Rousseau a déploré la coexistence, il n'y en aura plus qu'une, et sur toute la terre régnera l'harmonie dans l'universelle sujétion à Israël.

Dans la pensée de celui qui avait donné aux Quarante les Instructions secrètes, le renversement du trône pontifical était le premier objet à poursuivre et atteindre. Il voyait que c'est la Papauté qui maintient l'humanité sous le joug paternel de Dieu, et il s'était dit que du moment où l'Italie serait affranchie et le pouvoir temporel des Papes anéanti, la Papauté, n'ayant plus de point d'appui sur la terre, suspendue en l'air, pour ainsi dire, ne garderait plus longtemps un pouvoir spirituel qui, pour s'exercer sur les hommes, composés de corps et d'âme, a besoin d'instruments matériels et de ministères humains.

L'affranchissement de l'Italie ne pouvait guère être accompli que par des faits de révolution et de guerre. Ces faits furent posés d'abord par Charles-Albert, puis de 1859 à 1870 par Victor-Emmanuel avec la complicité de Napoléon III. Mais ils ne pouvaient se

produire qu'après avoir été préparés par un mouvement dans les idées. C'est cette tâche préparatoire qui fut imposée à la Haute-Vente.

Les Instructions lui recommandèrent tout d'abord de déconsidérer le pouvoir temporel et de déconsidérer ses ministres. « Nous devons puiser dans nos entrepôts de popularité ou d'impopularité les armes qui rendront inutile ou ridicule le pouvoir entre leurs mains », entre les mains des prélats, agents du Pouvoir pontifical. « Dépopularisez la prêtraille par toutes sortes de moyens », disait un document émané du comité directeur à la date du 20 octobre 1821. Les Instructions ne dédaignent point d'entrer dans le détail des moyens à prendre pour y parvenir : « Si un prélat arrive de Rome pour exercer quelque fonction publique au fond des provinces, connaissez aussitôt son caractère, ses antécédents, ses qualités, ses défauts surtout. Est-il d'avance un ennemi déclaré (de la Révolution) : un Albani, un Pallota, un Bernetti, un Della Genga, un Rivarola ? enveloppez-le de tous les pièges que vous pourrez tendre sous ses pas ; créez-lui une de ces réputations qui effraient les enfants et les vieilles femmes. — Un mot que l'on invente habilement et qu'on a l'art de répandre dans certaines *honnêtes familles choisies*, pour que de là il descende dans les cafés et des cafés dans la rue, un mot peut quelquefois tuer un homme. — Peignez-le, cruel et sanguinaire ; racontez quelque trait de cruauté qui puisse facilement se graver, dans la mémoire du peuple. » (En d'autres termes, dénaturez les actes de justice que le pouvoir est obligé d'accomplir pour la défense de la société).

L'Italie ne pouvait pas se faire d'elle-même : elle avait besoin du concours ou tout au moins de l'assentiment de l'Europe. Il fallait donc préparer par-

tout les esprits à la chute du pouvoir temporel. Il ne suffisait pas de le décrier là où il s'exerçait, il fallait soulever contre lui l'opinion publique dans l'Europe entière. Les *Instructions* ne manquent pas de le dire. Grâce aux complicités qui lui avaient été ménagées dans tous les pays, dans toutes les classes de la société et jusqu'auprès des trônes, c'est à la Haute-Vente que revenait cette besogne. Elle pouvait faire parler les journaux, elle pouvait faire agir la diplomatie. Relativement aux journaux, les Instructions lui font ces recommandations : « Quand les journaux étrangers recueilleront par nous ces récits qu'ils embelliront à leur tour, montrez ou plutôt faites montrer, par quelque respectable imbécile, ces feuilles où sont relatés les noms et les excès arrangés des personnages. Comme la France et l'Angleterre, l'Italie ne manquera jamais de ces plumes qui savent se tailler dans des mensonges utiles à la bonne cause. » Ces recommandations ne sont point tombées en oubli, elles sont observées chaque jour dans tous les pays catholiques pour rendre odieux et le clergé et la religion.

M. Bidegain, dans son livre : *Le Grand Orient de France, ses doctrines et ses actes*, en donne cette preuve pour notre France :

« Dans le rapport secret de la Commission de propagande du Convent de 1899, le F.· Dutillay, rapporteur, écrivait ceci : « Une correspondance anticléricale, discrète, adressée à de nombreux journaux, fait pénétrer les idées maçonniques dans certaines régions où des préventions séculaires étaient jusqu'ici profondément enracinées. »

Un autre rapporteur de la même Commission justifiait ainsi en 1901 des dépenses qu'il proposait de placer sous la rubrique « Publicités ». « Entre

elles, disait-il, il en est une que justifie l'existence, le fonctionnement d'un organe de propagande, habilement conçu, qui rend d'incontestables services à toute la presse républicaine et anticléricale de ce pays, d'autant mieux que sa véritable origine demeure insoupçonnée du monde profane. »

« Cet organe, dit Jean Bidegain, est un simple papier autographié intitulé *La Semaine de France*. Son auteur est Emile Lemaître, membre du Conseil de l'Ordre, conseiller municipal de Boulogne-sur-Mer. Il est remboursé de ses frais par le secrétaire général lui-même, qui signe le mandat de paiement comme s'il touchait personnellement ces sommes. Le nom de l'éditeur-rédacteur de « l'organe de propagande habilement conçu », ne figure donc pas sur les registres de comptabilité.

» *La Semaine de France,* œuvre de prédilection du Grand-Orient, est un recueil des ignominies dont se rendent coupables, paraît-il, les prêtres, moines, séminaristes, etc.

» Il ne s'agit là-dedans que d'assassinats, de vols, d'attentats à la pudeur. Ses informations débutent toujours ainsi : « Il y a quelques jours... », ou « Mardi dernier », ou encore, « Dans son audience du 3 septembre, la Cour d'assises de..., etc. »; et l'on a soin de ne pas préciser autrement. C'est assez dire que « l'organe habilement conçu » réédite de très anciennes histoires, dont la répétition dans le presse a pour conséquence d'entretenir ou de provoquer la haine du prêtre. Je suis bien persuadé que les très nombreux journaux qui ont recours à *La Semaine de France* seraient fort embarrassés de prouver l'authenticité des événements aussi variés qu'extraordinaires dont ils lui empruntent le récit. Le procédé est tout à fait maçonnique, tout à fait

juif, extrêmement lâche et peu dangereux pour celui qui en use » (pp. 192-195) (1).

« Ecrasez l'ennemi quel qu'il soit, continuent les Instructions secrètes, écrasez celui qui est puissant (contre nous, soit par le pouvoir qu'il a entre les mains, soit par son intelligence et l'usage qu'il en fait, soit par la force de sa volonté), écrasez-le à force de médisances et de calomnies; mais surtout écrasez-le dans l'œuf. »

On sait avec quelle ardeur et quelle persévérance les journaux de toutes les nations, surtout les journaux français et anglais, s'acharnèrent alors à dé-

---

1. Les mêmes pratiques ont lieu en Espagne. *La Semaine Religieuse* de Madrid eut connaissance d'un Manuel distribué aux Francs-Maçons d'Espagne, et en rendit compte en novembre 1885.

Il y était dit : « L'action de la maçonnerie doit s'attacher principalement à discréditer les prêtres et à diminuer l'influence qu'ils ont sur le peuple et dans les familles. Pour cela, employer les livres et les journaux, établir des centres d'action pour alimenter l'hostilité contre les prêtres.

» Recueillez des notices et transmettez-les aux journaux pour détruire le respect qu'ont les ignorants à l'égard des prêtres.

» Engagez les familles à ne pas lire les journaux catholiques et introduisez-y quelque feuille libérale.

» Qu'on ne se fasse pas scrupule dans le choix des moyens pour détruire le respect de la religion et du prêtre. Tous les moyens sont bons, quand il s'agit de délivrer l'humanité des chaînes du prêtre. »

Dans les résolutions du Congrès de la Libre Pensée réuni à Genève, en septembre 1902, on put voir comment les sociétés secrètes produisent les mouvements d'opinion :

1o Indiquer aux journalistes libres-penseurs les campagnes à mener à la même époque, à la même heure, sur la même question; — 2o Donner aux députés le même mot d'ordre, afin que, dans tous les pays, des interpellations aient lieu en même temps sur les mêmes questions qui seront l'objet des campagnes de presse; — 3o organiser en même temps des meetings dans les principales villes du monde entier pour éclairer le peuple.

Un exemple récent de la manière dont ces trois points sont observés nous a été donné dans l'affaire Ferrer.

crier de toutes manières le pouvoir pontifical et les autres puissances légitimes en Italie (1).

Lorsque l'opinion fut jugée suffisamment préparée, on fit marcher les diplomates (2). Dès les premiers

---

1. Lorsque M. Jaurès vint dire à la tribune que la France devait faire son deuil de l'Alsace et de la Lorraine, M. Ed. Drumont publia un article où, dans un contraste saisissant, il montra combien est puissante l'action des journaux pour former et conduire l'opinion, au gré des desseins des sociétés secrètes.

» Songez à ce que doivent penser ceux qui, sans avoir encore atteint l'extrême vieillesse aujourd'hui, étaient tout jeunes il y a une quarantaine d'années. Tout le monde alors avait une idée fixe : affranchir l'Italie, délivrer Venise de ses fers, mettre les Allemands dehors : *Fuori Teschi!...* Il fallait faire tuer nos soldats et dépenser nos milliards pour délivrer les provinces que l'Autriche occupait.

» Dix ans après, Strasbourg appartient aux Allemands, comme Venise, que nous croyions avoir pour mission d'arracher à ses oppresseurs. On n'a aperçu nulle part rien qui ressemble à la campagne infatigable, incessante, entreprise jadis en France dans la presse, dans le livre, dans les salons, pour rendre l'indépendance à l'Italie...

» Pour arriver à ce résultat, tout avait été mis en œuvre : la diplomatie avec Cavour, l'intrigue avec le comte d'Arèse, l'audace avec Garibaldi, le crime avec Mazzini... On remplirait une immense bibliothèque avec tout ce que l'on a écrit là-dessus en France. Les historiens, les orateurs, les poètes, les romanciers s'en sont mêlés...

» C'est la Maçonnerie qui, par les sociétés secrètes affiliées, les *Ventes*, les réunions de *Carbonari*, l'influence exercée sur les hommes politiques et les chefs d'Etat appartenant à la secte, a le plus contribué à délivrer l'Italie du joug autrichien... Aujourd'hui, la Maçonnerie déclare à l'immense majorité de ses loges que le vol de nos provinces est parfaitement légitime et qu'il n'est pas à souhaiter que la France reprenne l'Alsace-Lorraine. »

Aujourd'hui comme alors elle est partout écoutée.

2. Voici le projet que déjà, en 1813, la Charbonnerie soumettait à l'*approbation de l'Angleterre :*

« 1. — L'Italie sera libre et indépendante.

» 2. — Les limites de cet empire seront les trois mers et les Alpes.

» 3. — La *Corse*, la Sardaigne, la Sicile, les Sept-Iles et

jours du pontificat de Grégoire XVI, l'Europe commença à demander au Saint-Siège les « réformes » dont la Haute-Vente avait fait proclamer la nécessité.

Dirigé par Palmerston, l'un des grands chefs de la Maçonnerie, Louis-Philippe entraîna les ministres d'Autriche, de Prusse et de Russie, dans une campagne diplomatique contre le Saint-Siège. Une conférence fut réunie et rédigea le *Memorandum*, sorte de mise en demeure adressée à la Papauté. « Oh ! s'écria Grégoire XVI, la barque de Pierre a subi de plus rudes épreuves, nous braverons certainement la tempête. Le trône du roi Philippe d'Orléans croulera, mais celui-ci non ! » Ce fut le commencement de la campagne qui se poursuivit sous Pie IX et qui aboutit à la sécularisation des Etats-Pontificaux et à l'occupation de Rome.

Dans l'allocution consistoriale qu'il prononça le 29 avril 1848, Pie IX dénonça la pression exercée par les puissances européennes sur le gouvernement pontifical dans le but de le faire pour ainsi dire abdiquer.

« Vous n'ignorez pas, vénérables frères, que déjà, vers la fin du règne de Pie VII, notre prédécesseur, les princes souverains de l'Europe insinuèrent au Siège apostolique le conseil d'adopter, pour le gouvernement des affaires civiles, un mode d'administration plus facile et plus conforme aux désirs des laïques. Plus tard, en 1831, les conseils et les vœux de ces souverains furent plus solennellement expri-

---

toutes les autres îles situées sur les côtes de la Méditerranée, formeront une partie de l'Empire romain.

» 4. — *Rome sera la capitale de l'Empire et le siège des Césars* » (Saint-Edme, *Constitution et organisation des carbonari*, 1821).

més dans le célèbre *Memorandum* que les empereurs d'Autriche et de Russie, le roi des Français, la reine de la Grande-Bretagne et le roi de Prusse, crurent devoir envoyer à Rome par leurs ambassadeurs. Dans cet écrit, il fut question, entre autres choses, de la convocation, à Rome, d'une consulte d'Etat formée par le concours de l'Etat pontifical tout entier, d'une nouvelle et large organisation des municipalités, de l'établissement des conseils provinciaux, d'autres institutions également favorables à la prospérité commune, de l'admission des laïques à toutes les fonctions de l'administration publique et de l'ordre judiciaire. Ces deux derniers points étaient présentés comme des principes *vitaux* de gouvernement. D'autres notes des mêmes ambassadeurs faisaient mention d'un plus ample pardon à accorder à tous ou à presque tous les sujets pontificaux qui avaient trahi la foi due à leur souverain. »

Les princes étrangers, en intervenant ainsi, blessaient la souveraineté dans son essence qui est de ne relever que d'elle-même, et par là nuisaient à leur propre cause. Mais la secte, plus ou moins directement, commandait ou persuadait.

Pie IX, à son avènement, crut devoir tenir compte des conseils exposés dans le *Memorandum* et l'on sait l'effet qu'ils eurent : ce fut de faire proclamer la république à Rome.

Ce qui n'empêcha point la diplomatie, après la restauration du trône pontifical, de rendre de jour en jour plus pressantes, ses remontrances, et l'on pourrait dire ses injonctions, de mettre fin aux abus. Au congrès tenu à Paris après la guerre de Crimée furent dites enfin les paroles qui allaient mettre

la France au service du Piémont pour « affranchir l'Italie » (1).

En même temps qu'elles recommandaient de décrier la Rome papale, les Instructions disaient qu'il était nécessaire de rappeler les souvenirs de la Rome païenne et d'en faire désirer le retour. « Un siècle ne s'écoulera pas, s'écriait un agent plus ou moins conscient des sociétés secrètes, l'abbé Gioberti, avant que notre patrie ne redevienne aussi belle qu'elle l'était au temps de Scipion (2). » « Rome dira plus tard Mazzini, n'est pas une cité, Rome représente une idée. Rome est le sépulcre de deux grandes religions qui ont donné autrefois la vie au monde, et Rome est le sanctuaire d'une troisième religion future, destinée à donner la vie au monde de l'avenir. Rome représente la mission de l'Italie au milieu des nations, le Verbe de notre peuple, l'Evangile éternel de l'union universelle (3). »

---

1. Quand Napoléon III eut manifesté ses intentions secrètes par les paroles adressées en janvier 1859 à l'ambassadeur d'Autriche, Mgr Pie, effrayé, lui demanda audience. L'empereur dit à l'évêque : « La France n'a pas entretenu à Rome une armée d'occupation pour y consacrer des abus. »

Mgr Pie demanda la permission de s'expliquer sur ce sujet en toute liberté. Il faut lire dans le beau livre de Mgr Baunard : *Histoire du cardinal Pie,* les paroles courageuses qu'il fit entendre.

« Il se glisse des abus partout, et quel gouvernement peut se flatter d'y échapper? Mais j'ose affirmer qu'il n'en existe nulle part de moins nombreux que dans la ville et dans les Etats gouvernés par le Pape. — Qu'a fait notre glorieuse expédition de Crimée? N'est-ce pas plutôt à Constantinople et en Turquie qu'à Rome que la France serait allée pour maintenir des abus? »

2. *Gesuita moderno*, t. II, p. 600.

3. Voir le *Monde* du 31 décembre 1864.

« Il y a toujours au fond du cœur de l'Italien (les Instructions secrètes reprennent la parole) un regret pour la Rome républicaine. Excitez, échauffez ces natures si pleines d'incandescence, offrez-leur d'abord, mais toujours en secret (les Instructions parlent ici de ce qu'il y a à faire auprès des jeunes gens dans les familles, les collèges et les séminaires), offrez-leur des livres inoffensifs, des poésies resplendissantes d'emphase nationale; puis, peu à peu, vous amènerez vos disciples au degré de cuisson voulu. Quand, sur tous les points à la fois de l'Etat ecclésiastique, ce travail de tous les jours aura répandu vos idées comme la lumière, alors vous pourrez apprécier la sagesse des conseils dont nous prenons l'initiative. »

On était en 1819. Si les Instructions recommandaient de propager les idées, elles ne recommandaient pas moins de ne point pousser encore à l'action. « Rien n'est mûr, disent-elles, ni les hommes, ni les choses, et rien ne le sera encore de bien longtemps. Mais de ces malheurs (de ce qui était déjà arrivé pour avoir voulu trop tôt précipiter le mouvement, et de l'intervention armée de l'Autriche que l'on voyait alors menaçante), vous pouvez facilement tirer une nouvelle corde à faire vibrer au cœur du jeune clergé. Ce sera la haine de l'étranger. Faites que l'Allemand (il Tedesco) soit ridicule et odieux avant même son entrée prévue. »

Un document, daté du 20 octobre 1821, traçait la stratégie à suivre dans les divers pays de l'Europe pour « la lutte maintenant engagée entre le despotisme sacerdotal ou monarchique et le principe de liberté. » Il disait spécialement pour l'Italie : « En Italie, il faut rendre impopulaire le nom de l'étranger, de sorte que, lorsque Rome sera sérieusement assiégée par la Révolution, un secours étranger soit tout

d'abord un affront, même pour les indigènes fidèles. »

La Haute-Vente s'efforçait surtout, on vient de l'entendre, de gagner le clergé à ces idées d'affranchissement politique; et vraiment elles avaient un côté bien séduisant pour qui ne savait point les secrets desseins de ceux qui les propageaient. « Rendez le prêtre patriote », écrivait Vindice. Ils ne réussirent que trop, non auprès de tous, ni même auprès du plus grand nombre, mais auprès de religieux et de prêtres séculiers influents qui entraînèrent à leur suite trop de naïfs. Le P. Gavazzi, l'abbé Gioberti, le P. Ventura, l'abbé Spola, allèrent jusqu'à se faire les acolytes de Mazzini, lorsque la Révolution eut chassé Pie IX de Rome; et ils eurent l'impiété et l'audace de chanter le jour de Pâques l'*Alleluia* des sociétés secrètes sur la tombe des Apôtres.

Non satisfaits de rencontrer des auxiliaires dans le clergé, les conjurés avaient visé plus haut. Ils espéraient rencontrer un Pape qui servirait leurs desseins. Après la mort de Grégoire XVI, ils crurent l'avoir trouvé en Pie IX (1). Appelé à l'improviste au gou-

1. Adam Mickiewicz en a donné un témoignage curieux : « Un ami, M. Armand Lévy, m'a raconté l'impression singulière que le commencement du règne de Pie IX fit sur Lamennais, depuis douze ans séparé de Rome, et qui, huit ans plus tard, devait mourir hors de l'Eglise en laissant comme testament politique cette préface à la traduction de Dante, où il insiste sur l'incompatibilité entre le catholicisme et la liberté. Un jour du mois de novembre 1846, dit-il, le fougueux Breton, parlant du nouveau pape, se mit tout à coup à arpenter sa chambrette de la rue Byron, le geste rapide et l'œil en feu, en disant ce que Pie IX pouvait faire, ce qu'il ferait sans doute, ce que lui-même ferait certainement, s'il était à sa place : « Je prendrais la croix en main, je marcherais contre les Autrichiens... » Et ce monologue, qui n'avait que deux témoins, se poursuivit ainsi toute une demi-heure, sur le thème

vernail de l'Eglise, Pie IX n'avait point été en position de découvrir les écueils qui menaçaient la barque de Pierre, et il cherchait instinctivement le moyen de les éviter. Il crut devoir d'abord accorder à l'opinion publique et aux instances des souverains, l'amnistie en faveur de ceux des Carbonari frappés par la justice. Elle avait été réclamée à cor et à cri sous le règne de Grégoire XVI. « Nous nous servirons des larmes réelles de la famille et des douleurs présumées de l'exil, écrivait Nubius à Vindice, dès 1832, pour nous fabriquer de l'amnistie une arme populaire. Nous la demanderons toujours, heureux de ne l'obtenir que le plus tard possible, mais nous la demanderons à grands cris. »

Quelles paroles pourraient mettre dans un plus grand jour le fond du cœur des révolutionnaires! Ils feignent de prendre intérêt aux misères et aux souffrances populaires; en réalité, ils les font naître ou ils les exaspèrent afin d'en tirer profit pour eux.

Pie IX ne s'en tint point là. Ne sachant pas encore qu'il ne faut, comme le dit Crétineau-Joly, toucher à la Révolution que pour lui abattre la tête (ce qu'il fit plus tard par le *Syllabus*), il crut pouvoir concéder quelque chose de ce qu'elle demandait par des améliorations sagement progressives. « Courage, Saint-Père! » lui criait M. Thiers, du haut de la tribune

---

d'une croisade pour l'indépendance de l'Italie et la liberté des nations. Jamais peut-être Lamennais ne fut plus éloquent. Son âme s'épanouissait sous ce rêve de délivrance universelle, opérée par l'initiative papale. Ce qui avait été le songe caressé de sa jeunesse allait-il donc s'accomplir? »

(*Mémorial de la Légion polonaise de 1848*, créé en Italie par Sdam Mickiewicz, publication faite d'après les papiers de son père avec préface et notes par Ladislas Mickiewicz. Paris, 1877, t. I, p. 30).

française, faisant écho aux ovations des révolutionnaires italiens. Cependant Pierre resta Pierre, refusant ce qui ne pouvait être accordé : — *Non posso, non debbo, non voglio,* — et par la grâce de Dieu et moyennant le bras de la France, il sortit, en vainqueur, de l'épreuve.

Cette déconvenue ne porta nullement la secte à abandonner ses desseins. Elle continua d'une part à ruiner le trône pontifical, d'autre part à répandre les idées que préparaient les révolutions destinées à renverser les trônes et à mettre la souveraineté dans le peuple. Cette deuxième œuvre n'était point à nos yeux la plus importante.

« Cette victoire (la chute des trônes, écrivait Tigrotto, le 5 janvier 1846, deux ans avant la Révolution de 48 qui devait les ébranler tous), cette victoire qui sera si facile, n'est cependant pas celle qui a provoqué jusqu'ici tant de sacrifices de notre part.

» Il y a une victoire plus précieuse, plus durable, et que nous poursuivons depuis si longtemps... *Pour tuer avec sécurité le vieux monde* (et sur ses ruines établir une civilisation nouvelle), nous avons vu *qu'il était nécessaire d'étouffer le germe catholique et chrétien* », en d'autres termes, anéantir le christianisme dans les âmes.

CHAPITRE XXV

PRUDENCE MAÇONNIQUE

« La haine des conjurés de la Haute-Vente contre l'Eglise, dit Crétineau-Joly, ne s'évapore ni en turbulences impies, ni en provocations insensées; ils eurent le calme du sauvage et l'impassibilité du diplomate anglais ». C'est bien cela. En rapports constants avec les chefs de la franc-maçonnerie des différents rites et avec les Juifs de tous les pays, ayant des affidés placés près des souverains ou de leurs ministres, les Quarante avaient une puissance d'action aussi étendue que sûre d'elle-même. Elle n'en était pas pour cela moins avisée.

La plus pressante des recommandations faite aux Quarante était de n'agir qu'avec prudence et circonspection.

Un document émané du comité directeur, à la date du 20 octobre 1821, dit : « Nous ne pouvons plus marcher à l'ennemi, avec l'audace de nos pères de 1793. Nous sommes gênés par les lois et plus encore par les mœurs; mais, avec le temps, il nous sera permis peut-être d'atteindre le but qu'ils ont manqué. Nos pères mirent trop de précipitation en tout, et ils ont perdu la partie. Nous la gagnerons si,

en contenant les témérités, nous parvenons à fortifier les faiblesses. » Ce mot d'ordre, nous l'avons entendu répéter publiquement, le jour où la Maçonnerie s'empara du pouvoir. Et, depuis, ne l'avons-nous pas vue contenir toujours les témérités, et, en se fortifiant sans cesse, marcher au but, *lentement, mais sûrement?* Les Instructions secrètes disaient de leur côté : « Pour atteindre plus sûrement notre but, et ne pas nous préparer, de gaîté de cœur, des revers qui ajournent indéfiniment ou compromettent pour des siècles le succès d'une bonne cause, il ne faut pas prêter l'oreille à ces vantards de Français (1)..., à ces nébuleux Allemands..., à ces tristes Anglais... Le catholicisme a la vie plus dure que cela; il a vu de plus implacables, de plus terribles adversaires, et il s'est souvent donné le malin plaisir de jeter de l'eau bénite sur la tombe des plus enragés. Laissons donc nos frères de ces contrées se livrer aux intempérances stériles de leur zèle anticatholique; permettons-leur de se moquer de nos madones et de notre dévotion apparente (2). Avec ce passe-port, nous pouvons conspirer à notre aise et arriver peu à peu au terme proposé ». La Haute-Vente, nos lecteurs ne l'ignorent point, avait pour mission de miner le trône pontifical au temporel et au spirituel, et d'employer, autant que possible, le clergé lui-même à cette œuvre de destruction. Pour cela, il lui était recommandé d'user de beaucoup d'hypocrisie. Elle ne s'en fit point faute.

1. On sait que la Haute-Vente avait son siège à Rome et était principalement composée d'Italiens.

2. Pour mieux circonvenir le monde ecclésiastique de Rome, les Quarante avaient reçu l'ordre de fréquenter les sacrements et d'affecter les dehors de la piété. C'est de cet ordre qu'ils disaient que les cheveux leur en dressaient sur la tête.

Piccolo-Tigre montre qu'il s'est bien pénétré de ces Instructions : « Servons-nous, dit-il, de tous les incidents, mettons à profit toutes les éventualités. Défions-nous principalement des exagérations du zèle. Une bonne haine bien froide, bien calculée, bien profonde, vaut mieux que tous ces feux d'artifice et toutes ces déclamations de tribune » (des Français, des Allemands et des Anglais).

Félice ne parle point autrement : « Afin de donner à notre plan toute l'extension qu'il doit prendre, nous devons agir à petit bruit, à la sourdine, gagner peu à peu du terrain et n'en perdre jamais. Chaque jour, les Carbonari prophétisent un bouleversement général. C'est ce qui nous perdra, car alors les partis seront plus tranchés, et il faudra opter pour ou contre (1). De ce chaos naîtra inévitablement une crise, et de cette crise un ajournement ou des malheurs imprévus. »

Ce sont bien toujours les mêmes instructions, il n'est pas difficile de le voir, qui ont dicté jusqu'ici la conduite prudente de la secte.

Dans ces derniers temps, les ouvrages du F∴ Bidegain, publiés en même temps, que se produisait l'incident relatif au F∴ Piernée, le cas du F∴ Nicol, la démission du F∴ Doumer, etc., émurent le Grand-Orient. Il adressa aux Vén∴ des LL∴ départementales un « morceau d'architecture » leur prescrivant de faire observer chacun dans son obédience la discipline et l'obéissance maçonniques en même temps que la discrétion vis-à-vis des profanes.

1. Voilà ce que tant de catholiques ne veulent point encore comprendre. La secte sera perdue, et elle ne le sera que lorsque les partis seront nettement tranchés, lorsqu'au parti de Satan s'opposera résolument le parti de Dieu, comme le demande avec tant d'instance le Souverain Pontife Pie X.

En voici un extrait : « Pourquoi les Anciens conservaient-ils avec un soin si jaloux les secrets de leurs mystères? Pourquoi leurs préceptes n'étaient-ils pas écrits? *Pourquoi la peine capitale était-elle réservée aux traîtres, aux indiscrets et aux renégats?* Parce qu'ils savaient, mes FF.:., que les œuvres les plus grandes et les plus bienfaisantes se fondent dans le silence; parce qu'ils savaient que tout ce qui est mystérieux ou obscur a beaucoup plus de prestige aux yeux du vulgaire, et qu'*une institution qui connaît le monde et n'est pas connue de lui est une puissance irrésistible.* Aucun obstacle ne l'arrête. A la longue elle accomplit son œuvre avec une sage lenteur, mais avec la sûreté de la goutte d'eau qui creuse le granit. *Soyons discrets à la manière antique,* mes FF.:., et nous aurons bien mérité de la maçonnerie universelle! »

Le F.·. Maréchaux présenta au Conseil de l'Ordre dans la séance du 20 mars 1906 (*Compte rendu* du 1er janvier au 31 mai, p. 71), un rapport intéressant sur la question de la création d'une imprimerie maçonnique.

« Cette création, n'hésite point à dire le rapporteur, présenterait une foule de dangers. D'abord, nous imprimons beaucoup trop de choses; nous avons beaucoup trop de papiers en circulation; et le moyen le plus sûr de diminuer les chances de divulgation de ces papiers, c'est d'en diminuer le nombre. » Il faut donc avant tout s'adresser à des imprimeurs sûrs. On peut observer que « si dans de grandes imprimeries où la surveillance est difficile il se produit des fuites, on en rechercherait vainement dans certaines imprimeries de province où le patron et le prote surveillent la composition et le tirage et se font rendre toutes les feuiles, bonnes ou mauvaises, après tirage effectué. » De plus « ce qui rend dangereux la profusion

de nos imprimés, c'est la manie que nous avons de les collectionner : les bulletins, les convocations, les circulaires, et une foule de documents dont la correspondance des Loges est inondée, devraient être détruits une fois portés à la connaissance des Ateliers. En résumé : pas d'imprimerie maçonnique, moins d'imprimés et moins d'archives inutiles. »

Cette conclusion est adoptée après que le F.·. Lemaître a déclaré qu'il avait proposé simplement « quelques casses de caractères et une forte pédale placées dans le Grand-Orient, et qui auraient servi à imprimer quelques travaux simples ou encore dans un cas urgent. *Pour déjouer une conspiration*, par exemple, il serait utile de posséder un outil de ce genre. »

Ainsi donc ces hommes qui se disent chargés de répandre la lumière ne pensent qu'à se cacher. On n'imprime qu'une partie des rapports, on les parsème de lignes de points. On donne des instructions pour incinérer les documents. Cela ne suffit pas. Tandis que les ligues ou associations quelconques ne visent qu'à étendre leur publicité, le Grand-Orient ne cherche qu'à dissimuler ce qui se dit et ce qui se fait dans les loges. Il fabrique même de faux documents pour mieux dérouter le public. La revue *Hiram*, dans son n° d'avril 1909 (page 3) faisait cet aveu :

« L'Ill.:. F.:. Bernardin, membre du Conseil de l'Ordre et du Collège des Rites, ne nous a-t-il pas déclaré avoir calculé que 206 ouvrages maçonniques donnaient à la Maçonnerie 39 origines diverses ? »

En admettant qu'un des ouvrages maçonniques en question ait dit la vérité, il s'ensuivrait donc que la Maçonnerie a menti dans 38 cas sur 39, puisqu'elle donne 39 versions différentes du même fait; c'est

l'Ill.·. F.·. Bernardin lui-même qui le constate..

« Seule, dans l'univers entier, dit Mgr Ketteler, évêque de Mayence (1), la Franc-Maçonnerie revendique, en fait comme en principe, une position exceptionnelle vraiment remarquable. Seule, elle veut échapper aux débats de la presse périodique, et, à part quelques exceptions, elle y réussit. Tandis que la presse examine et apprécie tout ce qui intéresse l'Humanité; tandis que le christianisme, avec toutes ses doctrines et toutes ses œuvres, l'Etat, avec tous ses droits et ses constitutions, sont sans cesse discutés et appréciés; tandis que la curiosité publique pénètre jusque dans les derniers recoins de la vie privée, la Franc-Maçonnerie seule peut dire avec l'approbation de toute l'Europe : *Ne me touchez pas!* Chacun craint d'en parler comme s'il s'agissait d'un fantôme. »

Ce mystère dont la secte s'enveloppe avec tant de soins amène Crétineau-Joly à faire cette observation : « Il existe une race d'insectes que les savants appellent termites. Ces termites rongent à l'intérieur les poutres d'une maison; et, avec un art admirable, ils savent laisser intacte la surface du bois rongé. Mais cette surface est si mince que le doigt de l'homme en s'y appliquant, fait craquer la poutre. Ce procédé des termites est à l'usage des sociétés secrètes. »

Cette tactique n'échappa point à la perspicacité du cardinal Consalvi. Le 4 janvier 1818, il écrivait au prince de Metternich : « Par tout ce que je recueille de divers côtés, et par tout ce que j'entrevois dans l'avenir, je crois (et vous verrez plus tard si j'ai

---

1. Dans un ouvrage publié vers 1865, sous ce titre : *Liberté, Autorité, Eglise, Considérations sur les grands problèmes de notre époque.*

tort), que la Révolution a changé de marche et de tactique. Elle n'attaque plus à main armée les trônes et les autels, elle se contentera de les miner. »

Le Conseil suprême doit bien s'applaudir d'avoir recommandé l'usage de ce procédé il y a trois quarts de siècle; il voit, nous voyons en quelle situation son emploi nous a mis. Et cela peu à peu, sans que l'on songeât à ouvrir les yeux.

« Ici, disait encore le même cardinal au même prince, j'entretiens chaque jour les ambassadeurs de l'Europe des dangers futurs que les sociétés secrètes préparent à l'ordre à peine reconstitué, et je m'aperçois que l'on ne me répond que par la plus belle indifférence ». Léon XII répandait les mêmes plaintes dans le sein du cardinal Bernetti : « Nous avons averti les princes, et les princes dorment encore. Nous avons averti leurs ministres, et leurs ministres n'ont pas veillé. Nous avons annoncé aux peuples les calamités futures, et les peuples ont fermé les yeux et les oreilles (1). »

Non seulement la Haute-Vente, en tant que société, devait marcher avec la plus grande circonspection, mais il était recommandé à chacun de ses ouvriers d'user eux-mêmes de la prudence la plus avisée. « Vous devez avoir l'air d'être simples comme des colombes, disaient les Instructions aux Quarante, mais vous serez prudents comme le serpent. » La prudence ainsi recommandée consistait tout d'abord à se conduire de telle sorte que jamais le moindre soupçon sur ce qu'ils étaient et sur ce qu'ils faisaient, ne pût naître dans l'esprit de personne. « Vous savez, continuent les mêmes Instructions, que la

---

1. Crétineau-Joly : *L'Eglise romaine en face de la Révolution*, II, p. 141.

moindre révélation, le plus petit indice, peut entraîner de grands malheurs, et que c'est son arrêt de mort que signe le révélateur volontaire *ou involontaire.* »

Le rôle qui leur était assigné leur rendait d'ailleurs cette discrétion plus facile qu'à d'autres. Ils n'avaient point, comme Mazzini et ses sicaires, à jouer du poignard, à faire éclater les émeutes, à provoquer les révolutions. Leur affaire était d'agir sur les esprits pour les pervertir, employer la parole et l'écriture à la séduction des personnes et à la propagande des idées. Ils étaient dans la franc-maçonnerie à la tête de ce que l'on a appelé l'armée des pacifiques ou des intellectuels, composée des journalistes, des universitaires, des parlementaires qui travaillent l'opinion et qui préparent les uns à faire, les autres à accepter les lois forgées dans le dessein d'asservir l'Eglise en attendant qu'elle puisse être anéantie (1).

Le soin de cacher jusqu'à l'existence de la Haute-Vente, et de détourner tout soupçon des personnes

---

1. Un avocat saxon, d'une rare vigueur d'esprit et d'une grande érudition, M. Eckert, a employé sa vie à dévoiler les mystères des sociétés secrètes et à mettre au jour de précieux documents sur leur action.

Il dit : « Toutes les révolutions modernes prouvent que l'*ordre est divisé en deux parties distinctes, l'une* PACIFIQUE, *l'autre* GUERRIÈRE. La première n'emploie que la parole et l'écriture. Elle conquiert au profit de l'Ordre toutes les places dans les Etats et les Universités, toutes les positions influentes. Elle séduit les masses, domine l'opinion publique au moyen de la presse et des associations.

» Dès que la division pacifique a poussé ses travaux assez loin pour qu'une attaque violente ait des chances de succès dans un temps peu éloigné; lorsque les passions sont enflammées, lorsque l'autorité est suffisamment affaiblie, ou que les postes importants sont occupés par des traîtres, la division guerrière reçoit l'ordre de déployer son activité.

» L'existence de la division belligérante est inconnue à la grande partie des membres de l'autre division. »

qui la composaient, allait si loin que, pour dérouter plus complètement les investigations de la police du gouvernement pontifical, nos conjurés eurent l'art de lui livrer cinq ou six Ventes particulières dont les imprudences pouvaient devenir dangereuses. Ils obtenaient ainsi un double résultat : endormir à leur égard les soupçons de la cour romaine, et satisfaire une vengeance fraternelle, car, dans ces succursales de l'enfer, si on travaille à la même œuvre, on est loin de s'aimer. L. Blanc, dans son *Histoire de Dix Ans,* nous montre comment les rivalités du F.·. Lafayette et du F.·. Manuel amenèrent l'anarchie dans la Charbonnerie. N'avons-nous point vu quelque chose de semblable tout récemment? Dans l'affaire des « fiches », les « Enfants de Gergovie » ont fait campagne contre André, Berteaux, Maujan; tout un groupe de maçons se sont associés à cette campagne et plusieurs loges commencèrent à médire du Grand-Orient. Ces discordes sont l'un des moyens dont la Providence se sert pour arrêter l'essor de la Révolution et retenir les peuples sur la pente de l'abîme où on veut les précipiter.

Non contents de livrer quelques loges à la police romaine, les trois membres de la Haute-Vente qui proposèrent à leur chef, le 25 février 1839, de se délivrer, en le faisant assassiner, des craintes que les agissements de Mazzini entretenaient parmi eux, lui écrivaient : « Un jour, demain peut-être, l'opinion publique se révoltera. Alors le sang inutilement versé retardera, peut-être pour de longues années, les projets conçus par nous avec une dextérité si audacieuse. Cet état de choses va tous les jours en empirant, et doit cesser, sans quoi nous serions obligés de renoncer à nos plans contre le siège de Rome, car la plus légère indiscrétion peut

tout révéler. Un seul assassinat, qu'on n'aura pas réussi à couvrir comme tant d'autres, mettra sur la trace de nos réunions. »

« Docile aux avis de Nubius, dit Crétineau-Joly, la Haute-Vente chemina à pas mesurés, sondant le terrain, se rendant compte des obstacles, les tournant sans jamais les attaquer de front. On l'a vue prendre tout à la fois les masques de la piété, du patriotisme et du dévouement. Dans une existence de complots non interrompus, cette Vente n'a pu donner une ombre d'inquiétude à la police romaine. » Elle ne s'est jamais non plus laissé détourner du but qui lui avait été marqué; jamais, pour y arriver, elle n'employa d'autres moyens que ceux qui étaient dans ses attributions : la parole et les écrits, en un mot, la séduction. Car c'est par la corruption des idées et des mœurs que la secte espère anéantir l'Eglise, après avoir détruit son pouvoir temporel.

CHAPITRE XXVI

LE SUPRÊME ATTENTAT

Notre Saint-Père le Pape Léon XIII, après s'être appliqué, dans son Encyclique sur la Franc-Maçonnerie, à faire connaître la doctrine, les projets, les actes, les progrès, la puissance de cette secte, exhorta tous les évêques du monde « à employer tout leur zèle à faire disparaître l'impure contagion du poison qui circule dans les veines de la société et l'infecte tout entière »; et il leur indiqua en ces termes le principal moyen à employer à cette fin : « Puisque l'autorité inhérente à Notre charge Nous impose le devoir de vous tracer Nous-même la ligne de conduite que nous estimons la meilleure, Nous vous dirons : *En premier lieu,* ARRACHEZ A LA FRANC-MAÇONNERIE LE MASQUE DONT ELLE SE COUVRE ET FAITES-LA VOIR TELLE QU'ELLE EST. »

Continuant à obéir à ce mot d'ordre, nous avons maintenant à faire connaître le plus audacieux attentat que la secte aït jamais conçu et qu'elle a essayé de perpétrer.

Deux mois après avoir pris en mains le timon de la Vente suprême, Nubius s'en expliquait ainsi à Volpe (3 avril 1824) : « On a chargé nos épaules

d'un lourd fardeau, cher Volpe. *Nous devons arriver* par de petits moyens bien gradués, quoiqu'assez mal définis, *au triomphe de l'idée révolutionnaire* PAR UN PAPE. » Nubius pensait qu'un tel projet n'avait pu être conçu, et que les moyens à employer pour le réaliser n'avaient pu être donnés que par Satan lui-même, car il ajoute : « Ce projet m'a toujours paru d'un calcul *surhumain* ». Il n'y avait en effet pour avoir l'idée d'une telle entreprise que celui qui avait déjà porté son audace plus haut encore, puisqu'il s'était dressé contre l'Eternel lui-même.

Il n'avait point attendu jusqu'à la constitution de la Haute-Vente pour l'inspirer.

A l'époque où la maçonnerie anglaise propagea la secte dans l'Europe entière en établissant les loges qui devaient préparer la Révolution, le déiste anglais Toland imprima secrètement en 1720 et répandit avec un grand mystère un livre étrange écrit en latin et intitulé *Pantheisticon* (1). Il y dit en propres termes : « Beaucoup de membres des *solidarités socratiques* (2) se trouvent à Paris, d'autres à Venise, dans toutes les villes hollandaises, principalement

---

1. Dans ce livre, le. F.:. Toland semble bien marquer l'un des principaux caractères de la Maçonnerie, même anglaise, et dès ses origines, lorsqu'il raconte ce qui se passait dans les loges des FF.·. fondateurs de la *Grande loge* de Londres, célébrant les fêtes des solstices et des équinoxes. « Là, dit-il, ne s'embarrassant ni des cultes, ni des lois de leur patrie, ils discourent avec le plus libre jugement des « choses sacrées », comme on les appelle, et des « profanes », après avoir mis de côté *certains préjugés* ». Les rituels de ces premières loges anglaises désignent déjà l'autorité *civile* et l'autorité *religieuse* sous les noms de tyrannie et de superstition, qu'il faut remplacer par la liberté maçonnique et la vérité maçonnique.

2. Les solidarités socratiques avaient leur siège principal à Londres.

à Amsterdam, et même, dût-on s'en étonner, dans la cour de Rome » (p. 42).

En 1806, un militaire, Jean-Baptiste Simonni, ayant lu l'ouvrage de Barruel, lui écrivit de Florence une lettre où il dit que, s'étant trouvé en rapports avec des Juifs en Piémont au moment où ce pays était en révolution, pour gagner leur confiance et saisir leurs secrets, il les persuada qu'il était né à Livourne d'une famille juive et que bien que chrétien d'extérieur il était toujours juif par le cœur.

Ils s'ouvrirent à lui peu à peu. Et voici ce qu'il retint de leurs discours : La secte judaïque est aujourd'hui la puissance la plus formidable, si l'on considère ses grandes richesses et la protection dont elle jouit dans presque tous les Etats de l'Europe. Elle paraît en tout séparée des autres sectes, réellement elle ne l'est pas. Il suffit qu'une d'elles se montre ennemie du nom chrétien pour qu'elle la favorise, la soudoie et la protège. Avec tous les autres sectaires, les juifs ne forment qu'une seule faction pour anéantir, s'il est possible, le nom chrétien. Manés et le Vieux de la montagne sont sortis de leur nation. Les francs-maçons et les Illuminés ont été fondés par eux. En Italie et en Espagne ils ont gagné à leur cause une multitude d'ecclésiastiques tant réguliers que séculiers, des prélats, des évêques et même des cardinaux. *Ils ne désespèrent pas d'avoir un Pape de leur parti.* Ils se promettent dans moins d'un siècle d'être les maîtres du monde. Pour cela, ils anéantiront la famille des Bourbons; à force d'argent et de cabales, ils espèrent obtenir de tous les gouvernements un état civil; et alors, possédant les droits de citoyens, comme les autres, ils achèteront terres et maisons, et au moyen de l'usure, ils parviendront à dépouiller entièrement les chrétiens, à faire

de leurs églises autant de synagogues et à faire régner leur secte sur les ruines de toutes les autres.

Barruel eut d'abord la pensée de publier cette lettre, mais il se dit qu'en saine critique, ce qui s'y trouvait exposé exigerait des preuves impossibles à produire. Il se contenta donc d'en présenter l'original au cardinal Fesch pour être communiqué à l'empereur qui venait de convoquer le Sanhédrin à Paris. Desmaretz, occupé sur l'ordre de l'empereur de recherches sur les Juifs, voulut garder l'original; Barruel ne le lui permit point et l'envoya au Pape. Quelques mois plus tard, Sa Sainteté lui fit écrire par l'abbé Tetta, son secrétaire, que « tout annonçait la véracité et la probité de celui qui avait ainsi découvert tout ce dont il avait été témoin. » Au moment de la Restauration, Barruel remit une copie de cette lettre à Louis XVIII.

Nous ne voulons en retenir ici que ce qui y est dit du futur pape que les Juifs espéraient et le mettre en regard de la mission donnée à Nubius.

Pour animer le courage de ceux à qui l'œuvre titanesque de faire triompher l'idée révolutionnaire par un pape était confiée, les *Instructions secrètes* faisaient de la puissance pontificale un tableau aussi séduisant, que vrai, vrai en soi, séduisant pour qui avait le désir et l'espoir de s'en emparer à son profit : « Par le bras, par la voix, par la plume, par le cœur de ses innombrables évêques, prêtres, moines, religieux et fidèles de toutes les latitudes, la Papauté trouve des dévouements sans cesse prêts au martyre et à l'enthousiasme. Partout où il lui plaît d'en évoquer, elle a des âmes qui meurent, d'autres qui se dévouent pour elle. C'est un levier immense dont quelques Papes seulement ont apprécié toute la puissance. Encore n'en ont-ils usé que dans une

certaine mesure ». Les conjurés, en parlant ainsi, ne faisaient que résumer l'histoire. A toutes ses pages elle dit la foi des chrétiens en l'institution du divin Maître, leur aveugle confiance en celui qu'Il a fait être son vicaire et qui leur parle en son nom, leur dévouement absolu au Pontife qui tient la place du Christ au milieu d'eux. Que quelques-uns d'entre les Papes, à l'heure des grandes crises de l'Eglise, n'aient point eu assez de foi en eux-mêmes, ou plutôt en la vertu de Jésus-Christ dont ils étaient investis, c'est possible. Cela arriva à Pierre sur le lac de Génésareth : comme lui, ils ont alors senti les flots s'ouvrir sous leurs pieds jusqu'à ce que leur regard, se reportant sur le divin Sauveur, ait puisé en lui avec un renouvellement de foi, une recrudescence de vigueur et de charité divines.

Montrer aux membres de la Haute-Vente la puissance du levier pontifical, c'était peu pour le Conseil suprême des sociétés secrètes; l'important et le difficile était de leur faire croire qu'ils pourraient arriver à s'emparer de ce levier et le mettre en action au profit du but final de la secte, « celui de Voltaire et de la Révolution française : l'anéantissement à tout jamais du catholicisme et même de l'idée chrétienne. »

Comment des hommes intelligents, — et certes les Quarante l'étaient, Nubius, leur chef, avait plus que de l'intelligence, c'était un homme d'un génie infernal, — comment purent-ils accepter de s'atteler à une si folle entreprise? Ils s'y mirent, nous le voyons par leur correspondance, ils s'y mirent avec enthousiasme. Une haine satanique les animait et toute passion crée l'illusion.

Les Instructions étaient allées d'abord au-devant des objections.

« Le Pape, quel qu'il soit, ne viendra jamais aux sociétés secrètes. Nous n'entendons pas gagner les Papes à notre cause, en faire des néophytes de nos prnicipes, des propagateurs de nos idées. Ce serait un rêve ridicule, et, de quelque manière que tournent les événements, que des cardinaux ou des prélats, par exemple, soient entrés, de plein gré ou par surprise, dans une partie de nos secrets, ce n'est point du tout un motif pour désirer leur élévation au Siège de Pierre. Cette élévation nous perdrait. L'ambition les aurait conduits à l'apostasie, les besoins du pouvoir les forceraient à nous immoler. »

Ce que la secte désirait, ce n'était donc point un Pape franc-maçon; ce que la Haute-Vente était chargée de lui procurer, ce n'était même point un Pape dévoué à la secte; si elle trouvait un tel candidat au trône pontifical, elle ne devrait point travailler à l'y faire parvenir. Que voulait-elle? Les Instructions le disent : « Ce que nous devons demander, ce que nous devons chercher et attendre, comme les Juifs attendent le Messie, c'est un Pape selon nos besoins. »

Comment le comprenaient-ils, ce Pape selon leurs besoins? Nous le voyons dans les Instructions : « Alexandre VI ne nous conviendrait pas, car il n'a jamais erré dans les matières religieuses (1). Un Clément

1. Dieu donne l'Infaillibilité doctrinale au Pape, il ne le rend point impeccable. C'est ce qu'eut soin de faire remarquer Mgr Régnier dans l'Instruction pastorale qu'il écrivit sur le concile Œcuménique du Vatican. Comme tout autre homme, le Pape doit veiller à son propre salut avec crainte et tremblement. « Il continue de confesser en » se frappant la poitrine, avant de monter à l'autel, qu'il » a beaucoup péché par pensées, par paroles et par ac- » tions. » Il demande humblement à ceux de ses frères qui l'entourent, de « prier pour lui le Seigneur notre Dieu »; et ceux-ci lui répondent : « Que le Seigneur tout-puissant ait pitié de vous, et que, vous ayant pardonné vos péchés, il vous conduise à la vie éternelle. »

XIV, au contraire, sera notre fait, des pieds à la tête (1). Borgia a été anathématisé par tous les vices de la philosophie et de l'incrédulité, et il doit cet anathème à la vigueur avec laquelle il défendit l'Eglise. Ganganelli se livra pieds et poings liés aux ministres des Bourbons qui lui faisaient peur, aux incrédules qui célébraient sa tolérance, et Ganganelli est devenu un très grand Pape (aux yeux des philosophes). C'est à peu près dans ces conditions qu'il nous en faudrait un, si c'est encore possible. Avec cela nous marcherons plus sûrement à l'assaut de l'Eglise, qu'avec les pamphlets de nos frères de France et l'or même de l'Angleterre. Voulez-vous en savoir la raison? C'est qu'avec cela, pour briser le roc sur lequel Dieu a bâti son Eglise, nous n'avons plus besoin de vinaigre Annibalien, plus besoin de la poudre à canon, plus besoin même de nos bras. Nous avons le petit doigt du successeur de Pierre engagé dans le complot, et ce petit doigt vaut pour cette croisade tous les Urbain II et tous les saint Bernard de la chrétienté. »

Après avoir ainsi tracé le portrait de ce Pape chimérique, et avoir dit ce que la secte pourrait attendre de celui qui le réaliserait, les Instructions ajoutent :

---

1. Clément XIV n'a pas plus erré que ses prédécesseurs et ses successeurs sur le siège de Saint-Pierre; mais il promulgua le célèbre Bref *Dominus ac Redemptor* qui accordait aux princes coalisés l'*abolition* de la Compagnie de Jésus, en refusant toutefois de la condamner. « Ceux qui accusent la faiblesse de Clément XIV, dit L. Veuillot, ne se mettent pas à sa place, ne voient pas la situation comme elle lui apparaissait. » « *Pauvre Pape!* s'écria saint Alphonse de Liguori en apprenant la douloureuse nouvelle : *Pauvre Pape! que pouvait-il faire?* » Et après un moment : « Volonté du Pape, volonté de Dieu! » Et il s'imposa un inviolable silence. Clément XIV mourut sans avoir vu la tranquillité s'établir dans l'Eglise, sans avoir pu la conquérir pour lui-même.

« Nous ne doutons pas d'arriver à ce terme suprême de nos efforts. Rien ne doit nous écarter du point tracé; au contraire, tout doit y tendre. L'œuvre est à peine ébauchée; mais dès aujourd'hui nous devons y travailler avec la même ardeur que si le succès devait le couronner demain. »

Les Instructions indiquent alors le grand moyen à prendre pour que ces espérances deviennent une réalité, le genre de travail auquel la Haute-Vente doit s'appliquer pour que ses efforts soient un jour couronnés de succès : « Or donc, pour nous assurer un Pape dans les proportions exigées, il s'agit d'abord de lui façonner, à ce Pape, une génération digne du règne que nous rêvons. » Suivent des instructions détaillées sur les moyens à employer pour corrompre les mœurs et les idées de la jeunesse laïque et surtout de la jeunesse cléricale. « Dans quelques années, ce jeune clergé aura, par la force des choses, envahi toutes les fonctions; il gouvernera, il administrera, il jugera, il formera le conseil du souverain, il sera appelé à choisir le Pontife qui doit régner, et ce Pontife, comme la plupart de ses contemporains, sera nécessairement plus ou moins imbu des principes italiens et humanitaires que nous allons commencer à mettre en circulation. »

« Dans la voie que nous traçons à nos frères, concluent[1] les Instructions, il se trouve de grands obstacles à vaincre, des difficultés de plus d'une sorte à surmonter. On en triomphera par l'expérience et par la perspicacité; mais le but est si beau qu'il importe de mettre toutes voiles au vent pour l'atteindre. Cherchez le Pape dont nous venons de faire le portrait. Tendez vos filets au fond des sacristies, des séminaires et des couvents. Le pêcheur de poissons

devint pêcheur d'hommes; vous, vous amènerez des amis (à nous) autour de la chaire apostolique. Vous aurez prêché une révolution en tiare et en chape, marchant avec la croix et la bannière, une révolution qui n'aura besoin que d'être un peu aiguillonnée pour mettre le feu aux quatre coins du monde. Que chaque acte de votre vie tende donc à la découverte de cette pierre philosophale. »

« Ce rêve des sociétés secrètes s'accomplira par la plus simple des raisons : c'est qu'il est basé sur les passions de l'homme. Préparons nos armes dans le silence des Ventes, dressons toutes nos batteries, flattons toutes les passions, les plus mauvaises comme les plus généreuses, et tout nous porte à croire que ce plan réussira un jour, au delà même de nos calculs les plus improbables. »

Tandis que les Mazziniens travaillaient au renversement des trônes, les Quarante ne s'occupaient que de l'œuvre qui leur avait été assignée. Le 5 janvier 1846, le Petit-Tigre écrivait à Nubius : « Le voyage que je viens d'accomplir en Europe a été aussi heureux et aussi productif que nous pouvions l'espérer. Dorénavant, il ne nous reste plus qu'à mettre la main à l'œuvre pour arriver au dénouement de la comédie. Si j'en crois les nouvelles qui me sont communiquées ici, nous touchons à l'époque tant désirée. La chute des trônes ne fait plus de doute pour moi qui viens d'étudier en France, en Suisse, en Allemagne et jusqu'en Russie, le travail de nos sociétés. Mais cette victoire n'est pas celle qui a provoqué tous les sacrifices que nous avons faits. Il en est un plus précieux, plus durable et que nous envions depuis longtemps. Vos lettres et celles de vos amis des Etats Romains nous permettent de l'espérer; c'est le but auquel nous tendons, c'est

le terme où nous voulons arriver. Pour tuer sûrement le vieux monde (la civilisation chrétienne), nous avons cru qu'il fallait étouffer le germe catholique, et vous, avec l'audace du génie, vous vous êtes offert pour frapper à la tête, avec la fronde d'un nouveau David, le Goliath pontifical. C'est très bien, mais quand frapperez-vous ? J'ai hâte de voir les sociétés secrètes aux prises avec les cardinaux de l'Esprit-Saint. »

Petit-Tigre disait encore : « Ne conspirons que contre Rome. Pour cela, servons-nous de tous les incidents, mettons à profit toutes les éventualités. La Révolution dans l'Eglise, c'est la Révolution en permanence, c'est le renversement obligé des trônes et des dynasties. »

La Révolution de 1830 éclata, elle n'eut point tout le succès que la secte en attendait. Les Quarante se remirent aussitôt à l'œuvre que le vent des émeutes avait forcé de suspendre : c'est-à-dire à répandre dans le clergé « les doctrines de liberté », avec le désir de voir le Pape se mettre à la tête de ceux qui les revendiquaient (1).

Tandis que les autres conjurés travaillaient ainsi au loin, Nubius s'était réservé l'œuvre la plus délicate et la plus difficile. Tout ce qui était entrepris au dehors, devait demeurer stérile, si, lui, ne parvenait à séduire les cardinaux . car les cardinaux sont les électeurs du Pape et les candidats-nés au trône pontifical.

Grâce à son nom, à sa fortune, à sa situation dans le corps diplomatique accrédité auprès du Saint-Siège, Nubius était en relations avec tout le monde romain. « Je passe, écrit-il au juif prussien Klauss, je passe

1. Paroles déjà rapportées au sujet de Gioberti.

quelquefois une heure de la matinée avec le vieux cardinal della Somaglia, le secrétaire d'Etat; je monte à cheval soit avec le duc de Laval, soit avec le prince Cariati; je vais, après la messe, baiser la main de la princesse Coria où je rencontre assez souvent Bernetti (le cardinal qu'ils redoutaient le plus). De là je cours chez le cardinal Palotta; puis je visite dans leurs cellules le procureur général de l'Inquisition, le dominicain Jaulot, le théatin Ventura, ou le franciscain Orioli. Le soir, je commence chez d'autres cette vie d'oisiveté si bien occupée aux yeux du monde et de la cour; le lendemain, je reprends cette chaîne éternelle. »

Dans ces visites, dans ces conversations, il ne perdait jamais de vue la mission qu'il avait reçue, le but qu'il s'était proposé d'atteindre. Ceux de ses complices qui se trouvaient à Rome faisaient de même, dans la mesure où leur situation le leur rendait possible. Qui aurait pu s'imaginer, dit Crétineau-Joly, que ces patriciens, riches, considérés, vivant dans l'intimité des cardinaux, et ne s'occupant dans leurs conversations qu'à améliorer les mœurs et les lois *par le progrès*, pouvaient dans l'ombre tramer un complot contre l'Eglise! Leur notoriété bien avérée les mettait à l'abri de tout soupçon. Ils se disaient *libéraux*, mais avec l'Eglise et par l'Eglise et encore plutôt par contenance que par entraînement. »

Nubius nous donne lui-même un spécimen de sa manière d'être auprès des princes de l'Eglise pour mieux les trahir. Deux carbonari avaient été condamnés à mort pour complot suivi de meurtre. Ils montent à l'échafaud sans s'être réconciliés avec Dieu. Targhini, du haut de l'échafaud, s'écrie : « Peuple,

je meurs innocent, franc-maçon, carbonaro et impénitent. » Montanari embrasse la tête du supplicié et au lieu de se rendre aux exhortations des prêtres, il leur dit : « Ceci, c'est une tête de pavot qui vient d'être coupé. » Le peuple, entendant cela, se met à genoux et maudit ce scandale sans exemple dans la Ville Eternelle.

Là-dessus, Nubius écrit à Vindice : « Crier à tue-tête, sur la place même du peuple à Rome, dans la cité mère du catholicisme, en face du bourreau qui vous tient et du peuple qui vous regarde, que l'on meurt en franc-maçon impénitent, c'est admirable, d'autant plus admirable, que c'est la première fois que pareille chose arrive... Nous avons donc des martyrs. Afin de faire pièce à la police de Bernetti, je fais déposer des fleurs et beaucoup de fleurs sur le fossé où le bourreau a caché leurs restes. Nous craignions de voir nos domestiques compromis en faisant cette besogne; il se trouve ici des Anglais et de jeunes miss romanesquement antipapistes, ce sont eux que nous chargeons de ce pieux pèlerinage. Ces fleurs jetées pendant la nuit aux deux cadavres proscrits firent germer l'enthousiasme de l'Europe révolutionnaire. Nous avons aussi demandé à un de nos plus innocents affiliés de la franc-maçonnerie, au poète français Casimir Delavigne, une Messénienne sur Targhini et Montarini Il a promis de pleurer un hommage pour les martyrs et de fulminer un anathème contre les bourreaux. Les bourreaux seront le Pape et les prêtres. »

Voilà ce qu'il faisait et ce dont il se vantait auprès de ses amis; et voici ce que, dans le même moment, il méditait de faire auprès des ecclésiastiques : « J'irai dans la journée porter à Mgr Piatti

mon compliment de condoléance. Ce pauvre homme a *manqué* ses deux âmes de carbonari. Il a mis pour les confesser toute sa ténacité de prêtre, et il a été vaincu. Je me dois à moi-même, à mon nom, à ma position et *surtout* NOTRE *avenir*, de déplorer avec tous les cœurs catholiques, ce scandale inouï à Rome. Je le déplorerai si éloquemment que j'espère attendrir le Piatti lui-même. »

Que des hommes droits se laissent parfois prendre à de telles hypocrisies, quoi d'étonnant! Nulle part autant de pièges et aussi subtils ne doivent être tendus à la simplicité des cœurs honnêtes qu'à la cour Pontificale, parce que nulle part Satan n'a autant d'intérêt à surprendre la bonne foi, et nulle part de telles surprises ne peuvent servir à de plus mauvais desseins.

A l'hypocrisie ils joignaient la corruption vénale. Nubius, après avoir donné au juif Klauss le détail de ses journées, disait : « Vous m'avez souvent parlé de nous venir en aide, lorsque le vide se ferait dans la bourse commune. Cette heure-là est arrivée *in questa dominante*. Pour travailler à la future confection d'un Pape, nous n'avons pas un papalin, et vous savez par expérience que l'argent est partout le nerf de la guerre. Je vous donne des nouvelles qui vous iront à l'âme; en échange mettez à notre disposition des thalers, beaucoup de thalers. C'est la meilleure artillerie pour battre en brèche le siège de Pierre. »

CHAPITRE XXVII

INANITÉ DES EFFORTS CONTRE LA CHAIRE DE PIERRE.

Quelle fut l'issue de cette infernale conjuration ?

Deux ans avant la mort de Grégoire XVI, le 2 novembre 1844, Beppo, tout en s'applaudissant des succès qu'il avait remportés hors de Rome, faisait remarquer à Nubius que, pour faire le Pape voulu, le principal élément continuait à leur échapper comme au premier jour : « Nous autres, nous marchons au galop, et chaque jour nous parvenons à enrôler dans le complot de nouveaux néophytes : *Fervet opus*. Mais le plus difficile est encore à faire ou plutôt à commencer. Nous avons fait très facilement la conquête de certains religieux de tous les Ordres, de prêtres d'à peu près toutes les conditions, et même de certain Monsignori intrigants et ambitieux. Ce n'est peut-être pas ce qu'il y a de meilleur ou de plus respectable; mais n'importe. Pour le but cherché, un *Frate*, aux yeux du peuple, est toujours un religieux, un prélat sera toujours un prélat. Nous avons fait un fiasco complet auprès des Jésuites. Depuis que nous conspirons, il a été impossible de mettre la main sur un fils d'Ignace. Nous n'avons

pas de Jésuites avec nous, mais nous pouvons toujours dire et faire dire qu'il y en a, et cela arrivera absolument au même. Il en est de même des cardinaux. Ils ont tous échappé à nos embûches. Les adulations les mieux combinées n'ont servi à rien, de sorte qu'à l'heure actuelle, nous nous trouvons aussi avancés qu'au commencement. Pas un seul membre du Sacré-Collège n'est tombé dans nos filets. »

En effet, dit Crétineau-Joly, dans cette période de trente années, où la Haute-Vente agita tant de noms propres et fit le siège de tant de vertus, il ne lui fut jamais donné de pouvoir dire, même lorsqu'elle régla ses comptes en secret, qu'elle pouvait placer une espérance quelconque sur un membre du Sacré-Collège. « La révolution a posé le pied partout, excepté dans un conclave. » Le complot, mené avec tant d'astuce, put aboutir à la perversion de plusieurs clercs, il ne put même effleurer le Siège Romain.

Beppo continue :

« Le pape Grégoire XVI est sur le point de mourir, et nous nous trouvons, comme en 1823, à la mort de Pie VII. Que faire dans cette occurrence? Renoncer à notre projet n'est plus possible. Continuer l'application d'un système sans pouvoir espérer une chance, même incertaine, me produit l'effet de jouer à l'impossible. Le pape futur, quel qu'il soit, ne viendra jamais à nous; pouvons-nous aller à lui? Ne sera-t-il pas comme ses prédécesseurs et ses successeurs, et ne fera-t-il pas comme eux? Dans ce cas-là, demeurerons-nous sur la brèche, et attendrons-nous un miracle? Nous n'avons plus d'espoir que dans l'impossible. Grégoire mort, nous nous verrons ajournés indéfiniment. »

Ces paroles de découragement n'étaient que trop justifiées, d'une part, par l'histoire, de l'autre, par les promesses que Notre-Seigneur Jésus-Christ a faites à son Eglise. Mais les hommes possédés d'une passion si satanique ne pouvaient prendre garde aux leçons de l'histoire, encore moins prêter l'oreille aux paroles du divin Sauveur.

N'ayant pu s'assurer d'aucun des électeurs-candidats, ils ne désespèrent point de pouvoir agir sur l'esprit de l'élu, ou du moins se servir de lui. Déjà, après la mort de Léon XII, au conclave qui élut Pie VIII, Chateaubriand, ambassadeur de France, avait exprimé, au nom de son gouvernement, le désir de voir le choix des cardinaux se porter sur un homme qui saurait *concilier la politique pontificale avec les idées nouvelles*. Le cardinal Castiglione répondit : « Le conclave espère que Dieu accordera à son Eglise un Pontife saint et éclairé, qui réglera sa conduite selon la politique de l'Evangile qui est la seule école d'un bon gouvernement. » Et ce fut lui qui fut élu. Assurément, nous ne voulons point dire que Chateaubriand fût émissaire de la Haute-Vente près de ce conclave; mais nous avons ici une nouvelle preuve de la mystérieuse influence que les sociétés secrètes exercent sur les Puissances pour les faire concourir plus ou moins directement à l'exécution de leurs desseins.

A la mort de Grégoire XVI, la révolution ne put, pas plus qu'auparavant, s'insinuer dans le conclave. Pie IX, le grand et saint Pontife Pie IX, fut élu. Il faut dire cependant que les sociétés secrètes avaient placé sur la tête du cardinal Mastaï certaines vagues espérances de conciliation avec « les idées nouvelles. » « Crétineau, dit M. l'abbé Ménard, m'a fait

lire son nom dans plus d'un papier de la secte. » Elle connaissait son grand cœur, elle espérait le séduire, l'entraîner par l'appât d'idées à l'aspect généreux. Elle l'essaya et l'on a souvenir des ovations singulières et inouïes dont elle enveloppa les commencements de son règne. L'heure de son avènement au trône pontifical était critique. Tout le monde convenait que le régime si ferme de Grégoire XVI ne pouvait pas être continué; même les cardinaux Lambruschini et Bernetti étaient d'avis qu'il fallait essayer de quelques concessions. Pie IX entra dans la voie qui lui était montrée, sans cependant céder jamais aucun des droits essentiels de l'Eglise. L'on sait ce qu'il en advint, et l'on sait aussi comment, instruit par sa propre expérience et éclairé de la lumière divine, Pie IX pulvérisa le libéralisme, c'est-à-dire le Maçonnisme avec le marteau du *Syllabus* (1).

Non encore convaincue de l'inutilité de ses efforts et de la vanité de ses espérances, la secte crut, à la mort de Pie IX, que son heure allait enfin arriver. Elle le dit hautement par la plume de Gambetta.

Léon XIII fut élu le 20 février 1878. Le lendemain, Gambetta écrivit à un de ses amis, Spuller :

---

1. Nous lisons dans *La Vie de l'Abbé Bernard* par M. le Marquis de Ségur, qu'au mois de mars 1849, Pie IX, étant en exil à Gaëte, reçut en audience le cardinal Giraud. Le Saint-Père était profondément affecté de tout ce qui se passait à Rome, et le cœur débordant de tristesse, il dit à l'archevêque : « J'ai fait des concessions! On ne cesse d'en abuser pour tout bouleverser. Je ne puis moi, leur auteur, les retirer. Mais mon successeur le pourrait et le ferait. Je songe à déposer la tiare : mon parti en est pris. »

Mgr Giraud s'efforça de le détourner de cette résolution. Pie IX fit mieux, nous venons de le voir, que de la mettre à exécution.

« Paris, 21 février 1878.

» Aujourd'hui sera un grand jour. La paix venue de Berlin est peut-être la conciliation faite avec le Vatican. On a nommé le nouveau pape. C'est cet élégant et raffiné cardinal Pecci, évêque de Pérouse, à qui Pie IX avait essayé d'enlever la tiare, en le nommant camerlingue. Cet Italien, encore plus diplomate que prêtre, est passé au travers de toutes les intrigues des Jésuites et des clergés exotiques. Il est pape, et le nom de Léon XIII qu'il a pris me semble du meilleur augure.

» Je salue cet événement plein de promesses. Il ne rompra pas ouvertement avec les traditions et les déclarations de son prédécesseur, mais sa conduite, ses actes, ses relations vaudront mieux que les discours, et s'il ne meurt pas trop tôt, nous pourrons espérer un mariage de raison avec l'Eglise.

» Léon GAMBETTA. »

Le lendemain, il écrivit cette autre lettre :

« Paris, 22 février 1878.

» Je sais un gré infini à ce nouveau Pape du nom qu'il a osé prendre; c'est un opportuniste sacré. Pourrons-nous traiter? *Chi lo sa?* comme disent les Italiens.

» Léon GAMBETTA. » (1)

---

1. Ces lettres furent immédiatement livrées à la publicité. Le *Figaro* les réédita dans son numéro du 23 août 1894, affirmant qu'il en avait vu le texte original.

En janvier 1897, commentant le discours que M. Waldeck-Rousseau venait de prononcer dans son pèlerinage aux Jardies, le même journal les rappela encore.

Enfin, à la mort de Léon XIII, elles furent mises de nouveau sous les yeux du public par un grand nombre de journaux de Paris et de la Province, même par des pu-

La réponse fut qu'à quatre reprises différentes, Léon XIII confirma le *Syllabus* de Pie IX.

Dans une lettre adressée, le 28 août 1879, aux traducteurs des *Œuvres de saint Alphonse*, il loue le saint Docteur d'avoir réfuté d'avance la plupart des propositions qui devaient être condamnées dans le *Syllabus*.

Dans une lettre à l'évêque de Périgueux datée du 27 juin 1884, il dit que le *Syllabus* est la règle où les fidèles doivent prendre les principes de direction de leurs pensées et de leurs œuvres dans les difficultés présentes.

Dans l'Encyclique *Immortale Dei*, il dit que Pie IX, parmi les opinions fausses qui commençaient à prendre vigueur, en nota plusieurs et les réunit sous un même titre, afin que, dans la confusion si grande des erreurs du jour, les catholiques eussent un guide sûr. Il signale en particulier les Propositions XIX, XXXIX, LV et LXXIX.

Dans l'Encyclique *Inscrutabili*, il confirma et réitéra toutes les condamnations de ses prédécesseurs, et en particulier celles portées par Pie IX (1).

---

blications catholiques telles que la *Chronique de la Bonne Presse* annexe de la *Croix*.

Le vœu de la secte fut exaucé en ce sens que Léon XIII « ne mourut pas trop tôt ». Dieu lui donna vingt-cinq ans de règne. Mais le modernisme en est encore à attendre un mariage de raison avec l'Eglise.

1. D'ailleurs, il est bon de connaître le fait relevé par M. l'abbé Hourrat dans son étude sur le *Syllabus*. L'idée première de la publication d'un document semblable reviendrait à Léon XIII lui-même, alors qu'il était archevêque de Pérouse. En 1849, le concile provincial de Spolète avait mis à son ordre du jour la recherche des moyens les plus propres à combattre les erreurs nées de la *Déclaration des droits de l'homme*. Le cardinal Pecci proposa au concile la délibération suivante :

« Demandons à Notre Saint-Père le Pape de nous don- » ner une constitution qui, énumérant les erreurs concernant

Léon XIII put dire un jour de lui-même avec vérité : *Notre combat a non seulement pour objet la défense et l'intégrité de la religion, mais celle de la société*

» ce triple sujet (le Concile s'était occupé particulièrement » des erreurs touchant l'Eglise, l'autorité et la propriété, » chacune sous son nom propre et sous une forme telle » qu'on puisse ainsi dire les embrasser d'un seul coup » d'œil, leur applique la censure théologique voulue et les » condamne dans la forme ordinaire. En effet, et bien que » ces mêmes erreurs modernes aient été déjà séparément » condamnées par l'Eglise, le Saint Concile est néanmoins » persuadé qu'il y aurait un grand profit pour le salut » des fidèles si on les présentait ainsi groupées en tableaux » et sous les formes qu'elles ont revêtues de nos jours, en » leur infligeant la note spécifique. »

Le texte complet des délibérations du Concile de Spolète est reproduit dans les *Œuvres pastorales de S. Em. le Card. J. Pecci, archevêque de Pérouse, aujourd'hui Léon XIII glorieusement régnant*, par Lury. Tome II, pp. 146 et suivantes (Société St-Augustin, Lille-Bruges).

Cette proposition du cardinal Pecci est de 1849. La question fut mise à l'étude, et en 1852 une première commission fut chargée de recueillir et de noter « les erreurs les plus généralement répandues par rapport au dogme et à ses points de contact avec les sciences morales, politiques et sociales. »

Lors de la publication de l'Encyclique *Humanum genus*, nous rapprochâmes, dans la *Semaine religieuse* du diocèse de Cambrai, les erreurs signalées dans cette encyclique de Léon XIII, des propositions condamnées par le Syllabus de Pie IX (année 1884, p. 481). *Le Temps* fit la même remarque : « Cet écrit, dit-il, témoigne de l'opposition dans laquelle persiste la Papauté à l'égard de tous les principes fondamentaux de notre droit moderne, tel que l'a créé la Révolution de 89. Comme son prédécesseur Pie IX, Léon XIII n'admet pas l'égalité des droits politiques; il condamne le principe de la souveraineté du peuple; il affirme la nécessité d'une religion d'Etat; il s'élève contre cette formule : « La loi est athée »; il ne reconnaît pas le mariage civil et il proteste avec énergie contre la neutralité religieuse de l'école. Ce sont là, sous une forme adoucie, les doctrines mêmes du *Syllabus*.

civile elle-même, et la restauration des principes qui sont le fondement de la paix et de la véritable prospérité (1).

La secte paraît bien n'avoir pas désespéré de voir ses espérances réalisées au dernier conclave. L'*Acacia*, dans son numéro de septembre 1903, publia un article du F.·. Hiram, intitulé « La mort de Léon XIII ». Il appelait de ses vœux un Pape qui « desserrerait les liens du dogmatisme tendus à l'excès, qui ne prêterait pas l'oreille aux théologiens fanatiques et dénonciateurs d'hérésies, qui laisserait les exégètes travailler à leur guise, qui recommanderait et pratiquerait la tolérance à l'égard des autres religions, qui ne renouvellerait pas l'excommunication de la franc-maçonnerie. » Cette fois encore, la franc-maçonnerie a dû décompter. Jamais l'œuvre du Saint-Esprit n'a été plus évidente que dans l'élection de Pie X (2).

1. Allocution aux cardinaux, 27 juin 1878.

2. On a dit que sans l'intervention du cardinal Pusyna, parlant au nom de l'empereur d'Autriche, le cardinal Rampolla eût été élu. La vérité est que cette déclaration eut pour effet d'accroître d'une unité les voix données à l'ancien secrétaire d'État. Il avait eu 29 voix le 2 août au matin, il en eut 30 le 2 août au soir. Une fois cette protestation faite, les voix des cardinaux se rallièrent sur le cardinal Sarto qui n'avait eu que 5 voix au premier scrutin, qui en avait eu 21, à son grand déplaisir, le 2 août au matin, et qui en eut 50 le 4 août.

CHAPITRE XXVIII

CORRUPTION DES MŒURS.

Pour atteindre le but de Voltaire, la secte sait bien qu'il ne suffit point de renverser le pouvoir temporel des Papes, ni même de tenter le possible et l'impossible pour obtenir un Pape à sa dévotion, il faut atteindre les âmes. C'est en elles que l'idée chrétienne doit être étouffée, qu'elle doit mourir. Continuant d'être et de vivre dans les âmes, un jour ou l'autre, nécessairement, elle refera les institutions à son image. Or, les âmes ne peuvent être vraiment frappées de mort que par la corruption, la corruption des mœurs, et surtout la corruption des idées. C'est pourquoi le chef occulte de la Haute-Vente lui avait donné pour mission expresse d'altérer les idées et de dépraver les mœurs; et cela principalement à cette double source de la vie chrétienne : la jeunesse laïque et la jeunesse ecclésiastique. Elle s'y employa tout le temps de son existence. Nul doute qu'après elle d'autres furent chargés de continuer son œuvre. Nous la voyons, hélas! trop florissante pour en douter.

Deux mois après son arrivée à Rome, le 3 avril 1824, Nubius écrit à Volpe : « On a chargé mes épau-

les d'un lourd fardeau, cher Volpe. Nous devons faire l'éducation immorale de l'Eglise. »

Quatorze ans plus tard, le 9 août 1838, dans une lettre écrite de Castellamare à Nubius, Vindice, parlant des coups de poignard prodigués par les Carbonari, en montre l'inutilité et rappelle que leur mission à eux est tout autre; ce ne sont point des individus, c'est le vieux monde, c'est la civilisation chrétienne qu'ils doivent tuer : « N'individualisons pas le crime; *afin de le grandir jusqu'aux proportions de la haine contre l'Eglise, nous devons le généraliser*. Le monde n'a pas le temps de prêter l'oreille aux cris de la victime, il passe et il oublie. C'est nous, mon Nubius, nous seuls qui pouvons suspendre sa marche. Le catholicisme n'a pas plus peur d'un stylet bien acéré que la monarchie; mais *ces deux bases de l'ordre social peuvent crouler sous la corruption;* ne nous lassons donc jamais de corrompre. Tertullien disait avec raison que le sang des martyrs enfantait des chrétiens. Il est décidé dans nos conseils que nous ne voulons plus de chrétiens, ne faisons donc pas des martyrs, mais *popularisons le vice dans les multitudes. Qu'elles le respirent par les cinq sens, qu'elles le boivent, qu'elles s'en saturent*. Faites des cœurs vicieux, et vous n'aurez plus de catholiques. »

Le conseil a été entendu. Dès les premiers jours de la Restauration, la secte, pour regagner le terrain qu'elle avait perdu, s'attacha à dépraver, à corrompre en grand. Sous l'Empire, Voltaire et Rousseau n'avaient trouvé ni acheteurs, ni lecteurs, pour la bonne raison que la réimpression de leurs œuvres était interdite comme un attentat aux bonnes mœurs ou à la raison politique. La secte fit insérer dans

la charte la liberté de la presse, et aussitôt elle se mit à l'œuvre. Elle réorganisa le colportage, qu'elle avait fait si utilement fonctionner à la fin du XVIII[e] siècle, elle multiplia les éditions de Voltaire et les fractionna pour les mettre à la portée de tous. Depuis, elle n'a cessé d'inventer de nouveaux moyens de populariser le vice sous toutes ses formes; mais jamais elle ne l'a fait avec autant d'audace, avec une volonté si manifeste qu'en ces dernières années. C'est bien maintenant que les populations le respirent par les cinq sens, qu'elles le boivent, qu'elles s'en saturent. Toutes les influences directrices de l'esprit public, l'école et la caserne, les chaires publiques, et le parlement, la presse et les administrations communales, préfectorales et gouvernementales concourent fraternellement à pousser toujours plus loin la dépravation publique (1). « Regardez bien

1. Et la famille, est-elle sans reproche? Pour ne signaler qu'un seul point indiqué un jour par *La Libre Parole*, comment ne pas s'étonner de l'incroyable liberté laissée aux jeunes gens sur les plages. « Accompagné d'un étranger, je me trouvais l'un de ces jours derniers sur une plage normande. Devant nous un essaim joyeux de jeunes gens et de jeunes filles faisaient retentir le casino de leurs éclats de rire continuels. Je fis part à mon compagnon des réflexions que me suggérait ce spectacle. « Il faut avouer, me dit alors l'étranger, que vous avez en France une manière d'élever vos filles, à tous les points de vue déplorable. La jeune fille française jouit pendant trois longs mois d'une liberté à peu près complète. Au milieu des jeunes gens, ses compagnons de tous les instants, elle nage, monte à cheval, joue au tamis, fait de la bicyclette et se repose le soir de toutes les fatigues de la journée en dansant comme une enragée. Pendant ce temps, les mamans sur la plage font de la tapisserie. L'été touche à sa fin. Alors, attention! Au premier signal, vos jeunes filles doivent rentrer dans le rang; elles doivent s'abstenir de faire deux pas dehors autrement qu'accompagnées de la femme de chambre... Félicitez-vous de compter encore des anges avec un régime admirablement fait pour engendrer des démons »

la République et le spectacle qu'elle donne, disait récemment M. Maurice Talmeyr. Elle a surtout subi une domination, la domination maçonnique. Où cette domination l'a-t-elle menée? A une transformation politique et sociale? Non. Nous aurait-elle au moins donné la liberté? Pas davantage. Mais quelle est alors l'œuvre de la république maçonnique? Une œuvre de *dépravation pure*. Pornographie du livre (1), du théâtre (2), des salons, du journal. » Tout ce monde et toutes ces choses et bien d'autres encore conspirent à qui poussera plus loin la corruption universelle. L'Etat voit, et, loin de réprimer, il favorise. Que de preuves pourraient en être données! Le 26 novembre 1901, il inaugurait à Montmartre

1. Un romancier a donné pour post-scriptum à sa dernière œuvre ces paroles : « Quelle humiliation est la mienne! Devant moi, ma sœur dégradée par mon livre! Faire du vice et appeler cela psychologie, naturalisme, humanisme, voilà toute la carrière littéraire française! Que peut faire et devenir un peuple dont l'ordure hystérique est la seule nourriture intellectuelle. Une littérature comme la nôtre est le plus grand élément de corruption et de déchéance sociale qui soit. »

2. Le romancier ou autre écrivain corrupteur s'adresse à vous seul à seul, tète à tête. Le dramaturge met son infamie en paroles qui volent de bouches en bouches et des bouches aux oreilles du public. Et s'il n'y avait là que ce qui se dit! Par les yeux aussi bien que par les oreilles, l'esprit s'enivre de choses de plus en plus inavouables. Les théâtres les plus en faveur auprès du public sont aujourd'hui ceux où s'exhibent des femmes nues, ceux où la grossièreté et l'impudicité du spectacle suppléent à l'insuffisance du talent. Dans ces conditions, n'est-il pas triste de constater que les théâtres de la capitale ont encaissé, dans ces dernières années, de 45 à 50 millions de francs! Au théâtre est venu s'ajouter le cinématographe et le cinématographe roulant qui se transfert de ville en ville et de village en village. A Paris, le cinématographe a cinq millions de clients. La compagnie générale des phonographes et cinématographes rapporte cinq millions de bénéfices nets.

la statue du juif Henri Heine, qui exerça une si funeste fascination sur la société du second Empire et qui disait : « Il faut, au lieu de continence et de rigorisme, revenir à la joyeuse licence, instituer des saturnales, pratiquer, par l'hymen libre, l'amélioration esthétique de l'animal raisonnable. » En janvier 1902, M. Leygues, ministre de l'Instruction publique, imposait aux jeunes filles pour préparation au brevet supérieur la lecture de « l'Essai sur les mœurs » de Voltaire. Un mois auparavant, un procès était intenté à un dessinateur qui avait poussé la licence à ses dernières limites. Un des témoins put dire : « Au lycée, *j'ai été élevé dans l'amour du paganisme.* A l'école des Beaux-Arts, *on m'a enseigné le culte du nu. L'Etat seul est donc responsable de mon inclination aphrodisiaque.* » Que d'autres témoignages pourraient être ajoutés à ceux-là!

L'éducation qu'il fait donner aux enfants du peuple est aussi corruptrice que celle qu'il donne aux artistes. Des livres d'une obscénité révoltante sont déposés dans les bibliothèques scolaires, donnés en prix. Les gravures obscènes se voient partout, mais particulièrement à la porte des lycées et des écoles. On cherche à atteindre par surprise les jeunes personnes pieuses aux lieux mêmes où elles vont faire leurs dévotions (1). On a inséré dans des croix et

---

1. De temps à autre, le préfet de police adresse aux commissaires de police de Paris une circulaire leur enjoignant de dresser procès-verbal contre ceux qui exposent des images contraires aux bonnes mœurs. On peut dire : pure hypocrisie; car, le lendemain d'une saisie, on constate la présence des mêmes dessins aux mêmes vitrines; et chaque jour le dessin se fait plus obscène et l'étalage plus cynique.

Un Congrès international pour combattre l'immoralité a été tenu à Cologne le 26 octobre 1904. Outre l'Allemagne

autres objets de piété des vues photographiques d'une inconvenance révoltante. Ces objets sont vendus à la porte des églises, où se rendent de nombreux pèlerinages, par des marchands qui montrent comme spécimen d'autres objets semblables contenant des vues de monuments religieux. C'est *Le Figaro* qui a signalé le fait en janvier 1892. Il ajoutait que des collégiens, des jeunes filles, recevaient, aux abords d'un bureau de tramways, de petites brochures intitulées : *Pour Dieu! — Pour la Patrie!* qu'on acceptait sans défiance et qui contenaient un tissu d'inexprimables saletés. Il n'y a dans une pareille propagande aucune spéculation mercantile, aucun profit matériel. C'est l'empoisonnement calculé comme l'ont voulu les Quarante. Les cabarets et les mauvais lieux sont multipliés à plaisir; et l'on déploie en ce moment une activité et une ingéniosité incroyables pour amener les femmes, et les plus comme il faut, à se faire dorénavant habiller de la façon la plus indiscrète. Toutes les occasions sont saisies pour

---

et l'Autriche étaient représentés l'Angleterre, la Belgique, les Etats Unis, le Danemark, la Suisse et la France.

Le pasteur Weber, président, a ouvert ce congrès par un discours sur les effrayants progrès que fait l'empoisonnement de la société par la littérature immonde. On a alors entendu les rapports des délégués des différentes nations sur la situation et sur les lois de leurs pays à ce point de vue. C'est M. Béranger, sénateur, qui a présenté le rapport sur la situation en France. Il n'existe aucun pays dans lequel la littérature immorale soit aussi répandue. Une pétition couverte de 210.000 signatures, et demandant une loi contre ce fléau, a été envoyée au président du Conseil. A quand cette loi? Les délégués des autres nations firent presque tous cette remarque, que le flot impur qui se répand sur elles vient principalement de la France.

Est-ce bien certain? Ne serait il point plus vrai de dire que c'est sur la France que la franc-maçonnerie, qui a son foyer chez les peuples protestants, a porté son plus puissant effort?

répandre par la presse, dans toutes les classes de la société, la connaissance et la convoitise des pires débauches. Pour ne parler que des dernières, « l'affaire Syveton », et « l'affaire Steinheil », les confidences les plus éhontées ont été publiées. Au long de colonnes entières, on a pu lire des turpitudes qui n'auraient pas été tolérées, il y a quelques années, dans le feuilleton le plus licencieux. Que de personnes qui n'auraient pas voulu lire ce feuilleton, lisaient ces nouvelles! Pendant des semaines, jeunes ouvriers, collégiens, jeunes filles, toute l'adolescence et la jeunesse de France ont pu vautrer leurs mauvais instincts dans cette littérature nauséabonde. Qui est là pour saisir l'occasion et en profiter pour adresser aux journaux qui veulent en régaler leur clientèle tout ce qui peut surexciter la curiosité malsaine et propager le vice?

On peut dire que les pouvoirs publics actuels ne se contentent pas de tolérer l'immoralité sous toutes ses formes, ils l'instituent. Depuis longtemps déjà, au conseil municipal de Paris, une propagande incessante est faite en faveur de tout ce qui est vice et purulence morale. Elle a abouti en 1904 à une véritable révolution dans la police des mœurs, qu'on pourra appeler la police destructive des mœurs. Tout un nouveau système de réglementation, a été basé sur un rapport présenté au conseil municipal par un conseiller franc-maçon, le F.·. Turot. Ce rapport rappelle tout ce qui peut s'exhumer de chez les païens et de chez les barbares non seulement pour excuser la débauche, mais pour la glorifier; il la met en regard des rigueurs du christianisme pensant le flétrir. L'organisation pratique devait suivre cette théorie. Elle a suivi. La prostitution est de-

venue libre, légitime, officielle, elle a été organisée et protégée. Des maisons de rendez-vous où toutes les facilités, toutes les occasions de corruption sont offertes aux mères de famille ont été ouvertes à la suite de cet encouragement officiel. Leur nombre a bientôt dépassé cent cinquante. Et le rapporteur vint dire au conseil municipal : « Nous avons visité beaucoup de ces maisons. Nous y avons rencontré des femmes appartenant à toutes les situations sociales : femmes de médecins, femmes d'avocats, femmes d'artistes... » Ces maisons sont placées sur le même pied, au regard de la bienveillance et de la protection des autorités, que les entreprises commerciales, industrielles ou intellectuelles les plus véritablement respectables. »

Le Parlement rivalise de zèle avec le conseil municipal. Il a fait la loi du divorce. D'année en année, il l'élargit. Il prête l'oreille à ceux qui lui demandent l'abolition du mariage civil et l'union libre. Elle est envisagée comme le dernier bienfait qui doit découler du principe posé à la Renaissance : le droit au bonheur individuel, cherché par la conscience individuelle. « L'union libre, a dit M. Briand, et pourquoi pas ? » En attendant qu'elle soit légitimée et légalisée, l'administration militaire a étendu aux « compagnes » des jeunes soldats les secours qui étaient accordés aux femmes légitimes.

Après le conseil municipal, après les Chambres, voici l'Université.

Les autorités académiques sont-elles bien rassurées sur les conséquences que pourra avoir pour la moralité publique un enseignement qui vient d'être inauguré ? N'ont-elles point, elles aussi, obéi à des suggestions maçonniques ?

En 1901, M. le sénateur Bérenger et M. le professeur

Fournier constituèrent la *Société de prévoyance* ou de *prophylaxie sanitaire et morale.*

M. Fournier a exposé ainsi le but de ces sociétés : S'adresser à la jeunesse, et en particulier aux jeunes gens dans les lycées et collèges de garçons et de filles, dans les patronages et réunions de jeunes ouvriers et ouvrières, pour leur apprendre à connaître les dangereuses maladies qui sont la conséquence de la débauche. Il est des sociétaires qui, comme M. Pinard, veulent que cet enseignement soit donné dès l'école primaire.

La société a, comme moyens d'action, des distributeurs de brochures, des affiches exposées à la vue de tous, des conférences publiques avec projecteurs oxydriques et électriques et figures de cire.

Dans les lycées et collèges de garçons et de filles, il y aurait des cours spéciaux, auxquels les jeunes gens ne seraient admis qu'avec le consentement des parents. Mais, qui empêcherait les exclus d'être instruits par leurs camarades ou leurs compagnes?

Le Bulletin de la Société dans le compte rendu de la réunion du 11 janvier 1904 (page 4), a fait connaître qu'à la réunion plénière du conseil supérieur de l'Université, M. le recetur Liard, questionné par le doyen de la Faculté de médecine, a répondu : « Non seulement on doit mais il *faut* donner cette éducation aux jeunes gens; et je prends l'engagement de faire tous mes efforts pour que tous les élèves de l'Etat reçoivent cet enseignement sous réserve de l'approbation des parents. » Tous les élèves de l'Etat, ce sera bientôt tous les jeunes gens de France, puisque le monopole de l'enseignement ne doit pas tarder à devenir absolu. « Ainsi, ajoute le professeur Pinard, nous avons pu faire accepter

par l'Université le principe des conférences collectives. » (*Ibid.*, p. 35). Ceci en réponse à ceux qui disaient qu'un tel enseignement ne pouvait être donné qu'en particulier.

M. l'abbé Fonssagrives, admis à se faire entendre à l'une des réunions de la société à la suite de la publication de son livre *L'Education de la pureté*, fit cette observation : « Ou bien votre enseignement sera incomplet, il aura pour but unique d'effrayer, et il pourra produire de fâcheux effets sur certaines imaginations. Ou bien il sera complet, il comprendra les moyens préservatifs et il pourra justement être taxé d'immoralité. »

L'enseignement complet ne préserve nullement. Dans sa leçon d'ouverture de cours prononcée le 31 janvier 1902, M. le professeur Landouzy a pu faire cette observation : « Est-ce que les élèves en médecine en contact dès l'abord avec les maladies vénériennes, n'ignorant rien des risques qu'ils courent, sont moins meurtris que leurs camarades du droit et des lettres ? »

Cet enseignement est donc : 1° inutile; 2° souverainement immoral. Que penser de ceux qui veulent l'imposer à toute la jeunesse de France? Que penser du succès obtenu dans l'œuvre de démoralisation entreprise par la Franc-Maçonnerie pour que des hommes bien intentionnés — car il y en a dans cette société — croient que l'on en soit arrivé à ce point qu'il soit devenu nécessaire de généraliser un tel enseignement!

Enfin cet enseignement ne répond-il pas au vœu de Vindex, à son affirmation : « C'est la corruption en grand que nous avons entreprise. »

A cet enseignement donné dans les lycées, les écoles et les patronages laïques, s'en joint un autre en pleine rue, que les pouvoirs publics n'ignorent

point, mais auquel ils n'apportent aucune entrave, bien que de temps à autre ils versent un pleur sur la diminution de la natalité en France.

Dans la séance du 13 novembre 1908, on discutait à la Chambre des députés le budget du ministre de l'intérieur. M. Gauthier de Clagny demanda la parole :

« Je voudrais, dit-il, signaler l'œuvre détestable poursuivie dans les grands centres ouvriers par la Ligue de la génération consciente, dont fait partie M. Robin, ancien directeur de Cempuis, subventionnée hier encore par le Conseil général de la Seine.

» Cette ligue, par des brochures que j'ai entre les mains, par des conférences, prêche dans les ménages ouvriers, le droit à l'amour libre et indique les moyens de ne pas avoir d'enfants. Les brochures contiennent des descriptions infâmes, des images obscènes, des conseils abominables aux femmes et aux jeunes filles. C'est une œuvre d'empoisonnement social.

» Je ne sais pas si le Parquet est désarmé contre cette propagande désastreuse, si les pouvoirs publics peuvent l'empêcher, mais je dis qu'il est impossible que le gouvernement de la République, soucieux de la grandeur du pays et de son avenir, se désintéresse de cette situation. »

M. Gauthier de Clagny tendit à M. Clemenceau qui faisait semblant de tomber des nues, un dossier.

— Je l'étudierai, dit celui-ci. Et ce fut tout (1).

---

1. En 1902, une commission extraparlementaire fut instituée pour étudier les causes et les remèdes du mal de la dépopulation signalé par les statistiques. M. de Foville, qui en fit partie, en raconte l'histoire. Au bout d'un an, on cessa de la convoquer. « C'est l'argent qui manque », disait-on, et fièrement l'administration refusait celui que lui offrait le docteur Javal. L'une des brochures, dont

Quatre ans auparavant, avait eu lieu à Paris une Exposition internationale d'hygiène et le jury décernait une médaille d'or à un produit dont le prospectus s'intitulait : « Le bonheur pour tous ». Voici les noms et qualités éminentes des membres du comité sous le patronage duquel cette poudre obtenait cette solennelle récompense : Président : Gerville-Réache, député; vice-président : Chauvet, sénateur; Dubois, député; le président du conseil général de la Seine; le président du conseil municipal de Paris; Mesureur, directeur de l'Assistance publique; Messimy, député; Rivet, sénateur... Et d'autres...

Le 4 décembre 1904, M. Piot sénateur de la Côte-d'Or, adressa au Président du Conseil une lettre où il appelait son attention sur ce fait : Aux portes de Paris, des municipalités prêtent les salles des mairies aux réunions qui préconisent les théories malthusiennes.

M. Paul Robin, l'homme de Cempuis, paraît bien être un personnage officiel. Il jouit d'une copieuse pension. Il a fondé un journal et un comité, que nos gouvernants ne peuvent ignorer, pour propager dans les familles les immondes doctrines auxquels l'indignation publique ne lui a plus permis d'ini-

---

vient de parler M. Gauthier de Clagny, rédigée par un ancien instituteur officiel, se plaint de ne point trouver le même accueil à la campagne qu'en ville et cela parce que la population y est plus religieuse; les citadines, dit il, n'ont pas comme les paysannes « la crainte du péché ». « L'expérience lui a appris, dit-il encore, que le chant est un moyen de propagande autrement fécond que les mémoires et les bouquins. Il cite le titre d'une chanson parue dans la *Bibliothèque ouvrière socialiste*. A son avis, il faudrait imprimer cette chanson à des milliers d'exemplaires et les faire suivre de conseils et d'indications. « Il faut surtout indiquer les endroits où les préservatifs les moins coûteux peuvent s'obtenir et créer des dépôts un peu partout, chez des personnes dévouées et sincères. »

tier les enfants de l'Assistance publique. Le 20 novembre 1905, sa ligue donna une conférence publique dans la salle des Sociétés savantes, sous la présidence de M. Eugène Fournière, chargé d'un cours d'économie sociale à l'Ecole polytechnique.

Quelques jours auparavant, à Charonne, le maire de cet arrondissement mit une des salles de l'hôtel de ville à la disposition de M. Paul Robin et de ses amis. Son journal fait savoir qu'un grand nombre de médecins, de pharmaciens, d'herboristes, de sages-femmes sont à la disposition de ceux qui veulent mettre ses enseignements en pratique.

Il publie leurs noms. Les conférenciers assurent que la propagande enrôle chaque jour de nombreux prosélytes parmi les ouvriers, et que les campagnes sont gagnées par les doctrines malthusiennes.

C'est maintenant partout que ces missionnaires de la corruption prêchent et opèrent. Ils semblent obéir à une direction commune. M. Pierret a fourni des renseignements tristement curieux sur ce sujet, au dernier Congrès de la Société d'économie sociale. Les fascicules des 1er et 16 avril 1908 de la *Réforme sociale* ont publié son mémoire, qui a pour titre *l'Œuvre maçonnique de la dépopulation en France* (1). Ils établissent d'une manière péremptoire que le mou-

1. Voici la conclusion de la monographie publiée par la *Réforme sociale* :

Il y a lieu de noter : 1° que c'est avec le gouvernement de la Restauration, si dévoué à l'Eglise, que finissent les natalités normales et que commence avec l'ère voltairienne de Juillet, le dépassement du chiffre des naissances par celui des décès ; 2° qu'un relèvement de la natalité accompagne le second Empire, favorable à la religion, et la République conservatrice, c'est-à-dire de 1863 à 1882 ; 3° qu'au contraire, une chute profonde de la natalité date de la République anticléricale, donnant, au lieu des 130 naissances de 1813 à 1822, deux tiers en moins, de 1893 à 1902, c'est-à-dire 43 seulement.

vement néo-malthusien est voulu par la Franc-Maçonnerie. Elle *fournit* les *théoriciens*, les *propagandistes* et aussi les exécutants, c'est-à-dire les ministres, les administrateurs, les directeurs d'école. Elle prête ses temples pour qu'on y fasse des conférences sur la « libre maternité ». Elle publie ces conférences.

Un des membres les plus dévoués de la *Ligue Française Antimaçonnique*, M. Emile Pierret, auteur de divers ouvrages d'économie sociale très remarqués, vient de publier une brochure abondamment documentée sur les causes de la dépopulation en France; et cette brochure, qui est le résumé d'un rapport fait l'année dernière, au Groupe d'Etudes de Paris de la *Ligue Française Antimaçonnique*, démontre jusqu'à l'évidence que le fléau dont nous souffrons n'est pas seulement engendré par les conditions sociales et morales de la vie française, mais qu'il est aussi et surtout le résultat d'un véritable complot organisé par la Maçonnerie.

M. Pierret prouve que, sous le haut patronage de celle-ci, avec le concours avoué des personnages les plus éminents du parti maçonnique, des associations se sont fondées, qui tendent à ce but criminel : encourager le dépeuplement de la France. Le F.·. Robin y est encadré par tout un groupe de politiciens dont les noms sont tristement connus du public : Aulard, Henry Bérenger, Séailles, Lucipia, Merlou, Fernand Gregh, Trouillot, Jaurès, le président Magnaud, etc... Et M. Emile Pierret explique comment il prit contact avec ce mouvement dans une réunion de « jeunesse laïque » présidée par M. Havet, de l'Institut, et dont les principaux orateurs n'étaient rien moins que M. Anatole France, de l'Académie Française, M. le député Sembat, et le non moins député Ferdinand Buisson, qui présida longtemps aux destinées de notre enseignement officiel.

Voilà les FF.·. et les maçonnisés de haut parage dont se réclame le F.·. Robin (1).

Maintenant il est sérieusement question d'abolir le mariage civil et de déclarer la liberté de l'amour. On connaît la théorie, de M. Briand, garde des sceaux, successeur de d'Aguesseau. M. Briand considère que le mariage moderne doit être envisagé comme un vulgaire contrat de louage, par exemple : bail de trois, six ou neuf ans, ou même moins, à la volonté des parties.

Le Play a dit que les hommes sont corrompus par les institutions. « Ce mot, écrit M. Lacointa, est, au regard de notre pays, d'une vérité d'autant plus saisissante que c'est réellement en vue de le corrompre qu'une secte satanique l'a doté des ins-

---

1. Il ne faut point croire que ce soit en France seulement que la secte antichrétienne propage l'immoralité. Dans une des séances du Congrès catholique allemand, le député, M. Rœren, a eu le courage de dire :

« Les désastres causés par l'immoralité qui s'étale et par la propagation de la littérature obscène parmi la jeunesse sont incalculables; le mal a fait de tels ravages que c'est la santé du peuple allemand tout entier qui est en jeu.

» Je ne puis pas, cela va sans dire, vous communiquer tous les dossiers que j'ai sous la main, mais je puis vous assurer qu'elles sont effrayantes les perspectives qu'ils ouvrent sur l'abîme de corruption dont toutes les couches de la population et — ce qui est plus triste encore — tous les âges sont contaminés. La propagation des écrits immoraux est énorme, l'obscénité qu'ils renferment est diabolique; un seul de ces facteurs suffit, entre les mains de personnes jeunes et faciles à émouvoir, pour les conduire nécessairement au péché et à la perversité sexuelle, qui engendre ensuite les vices les plus répugnants.

» Il y a pas longtemps que, dans une petite boutique de l'Allemagne, 500.000 photographies obscènes ont été saisies : 60 maisons allemandes ne vivent que de cette honteuse industrie. En même temps que les écrits ou les images, les représentations obscènes augmentent d'effronterie. »

titutions qu'il possède actuellement (1), car elle sait mieux que personne que le plus sûr moyen de former des générations impies, c'est de favoriser par les pires excitations, les penchants bestiaux et anarchiques de la nature humaine. »

Vindice ne mentait point lorsqu'il disait « C'est la corruption en grand que nous avons entreprise. »

Pour qu'elle soit profonde et durable, il faut qu'elle descende de haut. La Haute-Vente l'avait bien compris; aussi s'attachait-elle à corrompre l'aristocratie. Et de nos jours quels scandales n'a-t-elle point donnés! Sous l'empire de quelles suggestions?

Dans la lettre à laquelle nous avons déjà fait des emprunts, Piccolo-Tigre n'exhortait point seulement à faire entrer dans les loges le plus possible de princes et de nobles, il voulait qu'on s'attachât à les corrompre.

« Une fois qu'un homme, dit-il, un prince même, un prince surtout, aura commencé à être corrompu, soyez persuadé qu'il ne s'arrêtera guère sur la pente. Il y a peu de mœurs, même chez les plus moraux (il lui plaît de dire ainsi), et l'on va très vite dans cette progression, » (ceci est vrai). Il ne serait peut-être pas impossible de trouver dans ces lignes l'explication de la chute dans le vice de bien des princes contemporains, et peut-être de ceux de nos rois qui, par leurs mœurs, ont désolé la France et l'Eglise,

1. 27 juillet 1884. — On établit le divorce.
15 décembre 1904. — On autorise le mariage entre complices adultères.
13 juillet 1907. — On abrège le délai imposé aux divorcés avant de se remarier.
5 juin 1908. — On accorde le divorce de droit après trois ans de séparation.
5 juin 1908. — On légitime les enfants adultérins.

car ce n'est pas d'aujourd'hui que date la franc-maçonnerie; toujours elle a eu le même but et toujours et elle a eu recours aux mêmes moyens.

De nos jours, qui ne voit à quels excès de mondanité la noblesse est poussée par les journaux mondains, tels que le *Figaro*, le *Gaulois*, et d'autres. Se sont-ils jamais demandé qui les inspirait sous ce rapport?

Dans notre société chrétienne, la femme, le regard fixé sur Marie, maintient dans la famille, dans la société, l'arome de la pureté. La vertu qui émane d'elle, enveloppe l'homme, même vicieux, le force à une certaine retenue et parfois arrive même à le tirer de sa corruption. La secte le sait bien; aussi s'emploie-t-elle de son mieux à entraîner le sexe dans la fange. Vindice ne nous le laisse pas ignorer. « J'entendais dernièrement, continue-t-il, un de nos amis rire d'une manière philosophique de nos projets, et nous dire : *Pour abattre le catholicisme,* IL FAUT *commencer par supprimer la femme.* Le mot est vrai dans un sens, mais puisque nous ne pouvons supprimer la femme, corrompons-la. » Les lycées de filles n'ont-ils pas été créés dans l'intention de répondre à ce mot d'ordre?

N'est-ce point la même pensée qui a dicté les décrets Combes, qui ont fait fermer tous les établissements tenus par les religieuses? Les religieuses, en classe, puis dans les réunions dominicales, inspirent aux jeunes filles le respect d'elles-mêmes, la décence et la pureté. C'est par les mères religieuses qui les ont élevées, que la foi et les mœurs chrétiennes se sont maintenues dans tant de foyers, malgré tous les entraînements et toutes les séductions. Disséminées partout dans nos villes et dans nos villages, elles étaient le plus puissant obstacle à la

grande entreprise de corruption poursuivie par la secte. Elle résolut de les faire disparaître. On s'est demandé par quelle aberration nos gouvernants avaient pu choisir ainsi comme premières victimes ces femmes si *dévouées à tout bien*, si vénérées des populations au milieu desquelles elles se trouvent. Il n'y a pas eu d'erreur, il y a eu calcul (1).

Mais nous ne pouvons tout dire sur ce sujet délicat de la corruption de la femme et de la corruption par la femme. Il est bon cependant d'avertir les familles de prendre garde à qui s'introduit chez elles, à surveiller ce qu'y s'y passe. Le 7 décembre 1883, le journal l'*Emeute* de Lyon écrivait : « Il est temps de renforcer nos bataillons avec tous les éléments qui épouseront nos haines... Les filles seront de puissants auxiliaires; elles iront chercher les fils de famille jusque dans le giron de leur mère pour les pousser au vice, au crime même; elles se feront les servantes des filles des bourgeois pour pouvoir leur inculquer les passions honteuses... Il est encore une autre besogne utile qui incombera à ces auxiliaires femmes, au milieu de ces familles ennemies; mais nous n'en dirons rien et pour cause. Telle pourra être l'œuvre des femmes attachées à la révolution.

Le premier auteur de la loi qui a créé les lycées de filles, le juif Camille Sée, a déclaré que l'œuvre de déchristianisation de la France n'obtiendrait son plein succès que lorsque toutes les femmes au-

1. Ce qui est surprenant, c'est qu'une suggestion aussi longue, aussi continue, aussi persévérante, aussi intensive, n'ait pas produit des résultats encore plus effrayants. Il fallait que notre pays et que le peuple de France eussent en réserve une provision de moralité fort considérable, pour résister si longtemps à un pareil traitement.

raient reçu l'éducation laïque. « Tant que l'éducation des femmes, a-t-il dit dans son rapport à la Chambre en 1880, finira avec l'instruction primaire, il sera presque impossible de vaincre les *préjugés*, la *superstition*, la *routine;* » lisez les traditions catholiques, le dogme, la morale. Et le F.·. Bienvenu-Martin, ministre de l'Instruction publique, se réjouissant d'avoir occupé ses vacances parlementaires à l'inauguration de nombreux lycées et collèges de filles en donnait cette raison : « *Il s'agit de transformer les âmes féminines.* »

En janvier 1906, le renégat Charbonnel eut une interview avec le même ministre. La *Raison* en rendit compte.

« Je voyage beaucoup, dit le ministre, pour une cause que j'ai profondément à cœur, l'éducation des jeunes filles. Je suis allé inaugurer nombre de lycées et de collèges à leur usage. Nous arrachons la femme au couvent et à l'Eglise. » « L'homme fait la loi, la femme fait les mœurs. » En entendant ces paroles, dit M. Charbonnel, je ne me sentis pas de joie. »

Ici encore l'initiative avait été prise par les loges.

Le 6 septembre 1900 le Convent du Grand-Orient de France renvoya « à l'étude des loges la recherche des moyens les plus efficaces pour établir l'influence des idées maçonniques sur les femmes, tenter de les arracher à l'influence des prêtres et créer telles institutions aptes à atteindre ce but. » (1).

En exécution de ce vœu et d'autres semblables, le conseil de l'Ordre adressa à toutes les loges une circulaire (n° 13), datée du 15 décembre 1902, leur disant : « La puissance du cléricalisme a été développée et consolidée grâce à la femme, et c'est même grâce à elle que cette puissance malfaisante se main-

1. Compte rendu du Convent de 1900, p. 166.

tient et s'exerce. Il faut donc opposer à la femme nourrie d'idées fausses et de superstitions ridicules, la femme forte, la femme maçonnique, connaissant nos principes et nos aspirations et les inculquant à nos enfants. »

Il y a pis encore que ce que nous venons de voir, plus révoltant et plus satanique. Vindice, après avoir dit : « Corrompons la femme », ajoutait : « Corrompons-la avec l'Eglise : *Corruptio optimi pessima.* C'est la corruption en grand que nous avons entreprise : la corruption du peuple par le clergé et du clergé par nous, la corruption qui doit nous conduire à mettre un jour l'Eglise au tombeau. Le but est assez beau pour tenter des hommes tels que nous. Le meilleur poignard pour frapper l'Eglise au cœur, c'est la corruption. A l'œuvre donc jusqu'à la fin! »

On s'est mis à l'œuvre. Qu'un prêtre soit corrompu ou que le peuple croie à sa corruption, c'est à peu près la même chose pour l'effet que la secte a en vue : propager le vice, en donnant à penser que la vertu est impossible, que tous les hommes sans exception se livrent à leurs passions, et que là où il paraît y avoir plus de retenue, il n'y a que plus d'hypocrisie.

Aussi, dès la révolution de 1830, le prêtre fut représenté sur les théâtres et dans les romans comme un être rempli de turpitudes. A la fin du second Empire, commencèrent, et depuis que la République est devenue maçonnique, ont été repris, ces procès scandaleux qui ne sont la plupart du temps intentés que pour permettre aux journaux de la secte d'imputer au clergé les vices les plus honteux. Il fallait cependant autant que possible ne pas se contenter de calomnier; corrompre effectivement serait bien mieux; et c'est pourquoi a été faite la loi des curés sac au

dos, qui livre l'innocent lévite aux promiscuités de la caserne; et comme un an de caserne ne produisait pas l'effet voulu, on l'astreignit à deux ans et on le fit assister aux conférences pornographiques.

Vindice n'était pas seul à parler comme nous venons de l'entendre. Au même moment, ou à peu près, Quinet, professeur au collège de France, fit une édition des œuvres de l'immonde Luthérien, Marnix de Sainte-Aldegonde, et il en donna cette raison dans la préface qu'il y mit : « Celui qui entreprend de déraciner une superstition caduque et malfaisante comme le catholicisme, s'il possède l'autorité, doit avant tout éloigner cette superstition des yeux du peuple et en rendre l'exercice absolument impossible. en même temps qu'il ôte toute espérance de la voir renaître. Pour réaliser cette espérance, il s'agit non seulement de réfuter le papisme, mais de l'extirper; non seulement de l'extirper, mais de le déshonorer; non seulement de le déshonorer, mais comme le voulait la loi germaine contre l'adultère, de « L'ÉTOUFFER DANS LA BOUE. » (Pages 31 et 37). (1).

Quel honneur plus grand pour le catholicisme que d'avoir de tels ennemis, et de les voir réduits à employer et à afficher de tels moyens dans l'espérance d'avoir raison de nous!

Scipion Pertrucci, secrétaire de Mazzini, peignait bien ses F.·. lorsque, le 2 avril 1849, il disait à Paul Ripari : « *Il nostro è un gran partito porco; questo in famiglia lo possiamo dire.* Notre association est un grand parti de pourceaux. Ceci, nous pouvons le dire en famille. »

---

1. Il n'est pas inutile de remarquer qu'en 1903 le gouvernement de la République a fêté et même fait fêter par les enfants des écoles le centenaire de la naissance d'Edgar Quinet.

CHAPITRE XXIX

CORRUPTION DES IDÉES

Pour arriver à « l'anéantissement de l'idée chrétienne », la corruption des mœurs est un moyen puissant assurément, mais seulement de second ordre. Il peut même arriver qu'au lieu de servir ceux qui l'emploient, il se mette à l'encontre de leurs desseins. Plus le cloaque devient impur, plus il presse les âmes qui n'ont point perdu toute noblesse, d'en sortir. Et où se réfugier, sinon dans l'Eglise, qui fait de la pureté des mœurs l'objet de ses plus vives sollicitudes! N'est-ce point dans la ville la plus corrompue de l'empire romain, à Corinthe, que saint Paul put, en moins de deux ans, fonder l'une de ses plus belles Eglises? Aussi la Haute-Vente tout en favorisant la corruption des mœurs, s'attacha-t-elle surtout à corrompre les idées. C'est le conseil que Weishaupt avait donné précédemment : « Le grand art de rendre infaillible une révolution quelconque, c'est *d'éclairer les peuples*, c'est-à-dire amener insensiblement l'opinion publique à désirer, à vouloir, à exiger les changements, qui sont l'objet de la révolution voulue. » Il ajoutait : « Quand l'objet de ce vœu est une Révolution universelle, tous les

membres de ces sociétés tendant au même but, s'appuyant les uns sur les autres, doivent chercher à dominer invisiblement et sans apparence de moyens violents, non pas sur la partie la plus éminente, ou la moins distinguée d'un seul peuple, mais sur les hommes de tout état, de toute nature, de toute religion. Souffler partout un même esprit; dans le plus grand silence et avec toute l'activité possible, diriger tous les hommes épars sur la surface de la terre vers le même objet. C'est dans l'intimité des sociétés secrètes qu'il faut savoir préparer l'opinion. »

Ce programme est encore suivi point par point.

Le vœu des sociétés secrètes est bien toujours une révolution universelle, une révolution qui embrasse le monde entier et qui puisse transformer toutes choses, en les attaquant dans le fondement sur lequel elles reposent, la civilisation : détruire la civilisation chrétienne pour établir sur ses ruines la civilisation humanitaire, la civilisation maçonnique.

Et toujours aussi le moyen employé pour rendre cette révolution *infaillible* c'est « *d'éclairer les peuples.* » Les loges ne parlent que d'éclairer, de répandre la lumière. Leur principale occupation, c'est la suggestion. Elles amènent par là insensiblement l'opinion publique à *désirer*, à VOULOIR, à **exiger** les changements qui doivent amener la révolution voulue, et la rendre infaillible.

« C'est dans l'intimité des sociétés secrètes, dit Weishaupt, qu'il faut savoir préparer l'opinion. » C'est là qu'elle est faite avant d'être répandue au dehors.

Il importe donc de voir de près et d'étudier dans ses détails la machine maçonnique montée pour faire l'opinion. Elle est admirable, autant que peut l'être

une chose mauvaise, une chose créée pour produire le mal et un tel mal.

Les sophismes révolutionnaires sont d'abord répandus dans les loges sous l'aspect qui les rend séduisants, avec la couleur qui leur donne l'apparence de la vérité devant produire le bien.

Car il ne faut point s'imaginer qu'à la fin du XVIIIe siècle, on ait dit dans les loges, aux apprentis et même aux maîtres : vous allez travailler avec nous au renversement de la monarchie, à l'expropriation et à l'extermination du clergé et de la noblesse. On leur faisait voir les désordres introduits dans la société par le cours des siècles, et on en faisait désirer la disparition, on leur montrait un idéal de société parfaite dans l'égalité substituée à la hiérarchie. Imbus de ces idées, les maçons se faisaient apôtres, les répandaient dans leur entourage, et chacun contribuait ainsi à faire l'opinion qui, au moment voulu, devait éclater comme une bombe et causer des ravages analogues.

La secte use toujours du même procédé la suggestion. Elle suggestionne ses membres, ceux-ci suggestionnent le public, le public suggestionné se prête aux changements voulus par le Pouvoir occulte, si même il ne les exige ou ne les impose par des actes plus ou moins révolutionnaires.

Suggestion! ce mot dit peu de choses peut-être à l'esprit du lecteur. La constitution de la maçonnerie est faite tout entière et admirablement faite pour la produire. Ce que nous devons donc étudier maintenant afin de pouvoir nous rendre compte de l'état de corruption intellectuelle auquel notre société est arrivée, c'est la constitution de la Franc-Maçonnerie en vue de la suggestion. Comment elle se recrute, comment elle s'est organisée, comment, par cet orga-

nisme, elle arrive à répandre les idées qu'elle veut faire prévaloir et les succès que ses suggestions obtiennent dans les diverses classes de la société. On comprendra alors comment une association restreinte à un nombre de personnes relativement minime a pu s'emparer de tous les ressorts de la vie publique, arriver aux résultats que nous voyons et nourrir l'espérance fondée d'arriver aux fins dernières qu'elle s'est proposées il y a au moins deux siècles.

I. — RECRUTEMENT EN SOCIÉTÉ SECRÈTE

C'est chez elle tout d'abord et dans l'esprit de ses membres que la Franc-Maçonnerie opère la corruption des idées. Dès leur entrée en loge, elle s'applique à cette perversion; elle la poursuit dans les initiations successives; elle l'achève par ses suggestions continues.

Et d'abord, comment se recrute-t-elle?

Le membre de la Haute-Vente qui se cachait sous le nom de Piccolo-Tigre, va nous en instruire. Il le fait dans une lettre adressée, le 18 janvier 1822, à une Vente piémontaise qu'il avait créée lui-même de la manière que nous avons dite, en exposant la constitution du carbonarisme.

« *Pour propager la lumière,* il a été jugé bon et utile de donner le branle à tout ce qui aspire à remuer (1). L'essentiel est d'isoler l'homme de sa

1. Donner le branle à tout ce qui aspire à remuer! Jamais cette instruction n'a été mieux observée que de nos jours, du haut en bas de la société. Ne peut-on point en observer l'effet jusque dans le clergé? N'avons-nous point vu, même dans son sein, se lever des agitateurs et des agités? Savent-ils d'où leur vient « le branle » et à quelles fins? Piccolo-Tigre le dit : « Propager la lumière maçonnique!! » D'autres, plus ouvertement, « l'idée démocratique ».

famille, de lui en faire perdre les mœurs. Il est assez disposé par la pente de son caractère à fuir les soins du ménage, à courir après des plaisirs faciles et des joies défendues. Il aime les longues causeries du café, l'oisiveté des spectacles. Entraînez-le, soutirez-le, donnez-lui une importance quelconque; apprenez-lui directement à s'ennuyer de ses travaux journaliers, et, par ce manège, après l'avoir séparé de sa femme et de ses enfants, et lui avoir montré combien sont pénibles tous les devoirs, vous lui inculquez le désir d'une autre existence. Quand vous aurez insinué dans quelques âmes le dégoût de la famille, et de la religion, — l'un va presque toujours à la suite de l'autre, — laissez tomber certains mots qui provoqueront le désir d'être affilié à la loge la plus voisine. Cette vanité du citadin ou du bourgeois de s'inféoder à la franc-maçonnerie a quelque chose de si universel que je suis toujours en extase devant la stupidité humaine. Je m'étonne de ne pas voir le monde entier frapper à la porte de tous les vénérables, et demander à ces messieurs l'honneur d'être un des ouvriers choisis pour la reconstruction du Temple de Salomon. Le prestige de l'inconnu exerce sur les hommes une telle puissance, que l'on se prépare avec tremblement aux fantasmagoriques épreuves de l'initiation et du banquet fraternel. Se trouver membre d'une loge, se sentir, en dehors de sa femme et de ses enfants, appelé à garder un secret qu'on ne vous confie jamais, est pour certaines natures une volupté, une ambition. »

La franc-maçonnerie, qui n'est que l'antichambre de sociétés plus secrètes, telles que le carbonarisme, a elle-même des antichambres, où elle recherche les dégoûtés de la famille, les vaniteux, les rebelles, pour les inviter à entrer chez elle.

La première de ces antichambres, c'est l'école laïque, en prenant ce mot « école » dans un sens large.

Dans son numéro du 30 septembre 1903, *La Vérité* de Québec a publié ceci :

« Il existe aux Etats-Unis une société secrète qui compte au delà de 200.000 membres, recrutés exclusivement parmi les enfants et les jeunes gens de 14 à 21 ans. Ses ramifications s'étendent au Canada, au Mexique et dans le monde entier. Elle a son rite, son alphabet secret, ses insignes, ses degrés, ses mots de passe, bref tout le bagage des sectes maçonniques. Cette société a pour nom *The Coming men of America*. Nos collèges classiques, dit *la Vérité*, nos académies ne sont pas à l'abri du travail fait par ces Coming men pour embaucher leurs élèves. Nous n'exagérons rien. Nous avons en notre possession des documents : certificats d'admission, prospectus, pamphlets, etc., qui ne laissent aucun doute sur le caractère de cette société et la rapidité de ses progrès. De ces documents il résulte que cette société d'enfants et de jeunes gens a pour organisateur et pour parrain un 32ᵉ de la maçonnerie, un Old Fellow, un Mystic Shriner. Le « Grand Secretary » avertit l'enfant initié qu'il doit dissimuler avec le plus grand soin tous ses papiers, notamment l'alphabet secret, ne les portant jamais sur lui, les changeant fréquemment de place, etc., etc., et cela sous la foi d'une parole d'honneur, qui équivaut, dit-il, au plus terrible des serments.

» Ailleurs le même secrétaire affirme que les sectes maçonniques mettent *gratuitement* à la disposition de la C. M. A., leurs salles de réunion. »

N'avons-nous point des associations semblables en Europe ?

Il est d'autres antichambres.

« Sous le prétexte le plus futile, créez. dit Piccolo-Tigre, ou mieux encore, faites créer par d'autres des associations ayant le commerce, l'industrie, la musique, les beaux-arts pour objets. Réunissez dans un lieu ou dans un autre vos tribus encore ignorantes ; infiltrez le venin dans les cœurs choisis, infiltrez-le à petites doses et comme par hasard; puis, à la réflexion, vous serez étonné vous-même de votre succès. »

Piccolo recommandait aux membres de la Vente qu'il avait instituée en Piémont, de ne pas hésiter à placer ces associations de musique et autres sous la direction d'ecclésiastiques : « Mettez-les, disait-il, sous la houlette d'un prêtre vertueux, bien noté, mais crédule et facile à tromper. »

Bien plus, il engageait à introduire des francs-maçons recruteurs jusque dans les confréries : « Ne craignez pas de glisser quelques-uns des nôtres au milieu de ces troupeaux (1). Qu'ils étudient avec soin le personnel de ces confréries, et ils verront que peu à peu il n'y manque pas de récoltes à faire. » En effet, en Italie, comme dans l'Amérique du Sud, les confréries fournirent nombre de francs-maçons, et non de ceux qui firent le moins de mal. Ces recommandations ne doivent point échapper à MM. les ecclésiastiques chargés de la direction des patronages et des cercles, encore moins à ceux qui, d'eux-mêmes ou sous l'influence de certaines suggestions, organisent des sociétés de musique, de gym-

1. Weishaupt avait donné un nom spécial à ceux de ses F.:. appelés à remplir ce rôle. Il les appelait *F.: Insinuants* ou *Enrôleurs*.

« Par le nom de F.:. Insinuant, dit Barruel, il faut entendre ici l'Illuminé travaillant à gagner des Frères à son Ordre. Il est des Frères plus spécialement chargés de cet emploi; ce sont ceux qu'on pourrait appeler les apôtres, les missionnaires de l'Ordre ».

nastique, etc. Ils ne se repentiront jamais de trop de perspicacité et de vigilance sur les idées qui se répandent parmi leurs jeunes gens.

C'est, en général, dans les sociétés laïques que se fait le recrutement des maçons. Le F.·. Bourget, au congrès des Loges du Nord-Ouest à Rouen, engageait ses FF.·. à s'insinuer dans le plus grand nombre possible de sociétés, « toujours et particulièrement dans les patronages laïques, scolaires et de bienfaisance, associations de prévoyance, de secours, de tir, et de gymnastique, et dans tous les groupements où l'idée démocratique (1) a le plus de chance de germer et de se développer. »

Jean Bidegain, dans son livre LE GRAND ORIENT DE FRANCE, *ses doctrines et ses actes* (p. 281), dit aussi : « Chaque loge groupe autour d'elle une multitude de groupes, de sociétés qui sont des succédanés. » Et il montre l'activité que sait déployer le délégué de la Franc-Maçonnerie auprès de ces sociétés : « Le citoyen qui est franc-maçon à dix heures du soir, organisera demain matin, à huit heures, l'Université populaire, délibérera à onze heures à la section de la Ligue des Droits de l'Homme, et tonitruera à deux heures de l'après-midi au groupe de la Libre-pensée. Les Francs-Maçons sont les Maîtres Jacques de la démocratie. »

Au troisième congrès des Loges de l'Est qui a eu lieu en juillet 1882, les maçons ont reçu ces instructions :

« Quand, sous l'inspiration d'une loge, un noyau de maçons, aidés de tous les amis profanes, ont ainsi créé une société quelconque, ils ne doivent pas en

1. On a déjà pu remarquer que les francs-maçons disent indifféremment : idées démocratiques ou idées maçonniques; propager les unes, c'est, du moins, ouvrir la voie aux autres.

laisser la direction à des mains profanes. Tout au contraire il faut qu'ils s'efforcent de maintenir dans le comité directeur de cette société créée par eux, un noyau de maçons, qui en restent comme la cheville ouvrière, et qui, tenant la direction de la société entre les mains, continueront à la pousser dans une *voie conforme aux aspirations maçonniques.*

» Quelle force n'aura pas la maçonnerie sur le monde profane, quand existera autour de chaque loge comme une couronne de sociétés, dont les membres dix ou quinze fois plus nombreux que les maçons, *recevront* des *maçons* l'inspiration et le but, et uniront leurs efforts aux nôtres pour le grand œuvre que nous poursuivons! (1) ».

Toutefois, au convent de 1898, le rapporteur de la commission des vœux faisait cette recommandation : « Il ne faut pas laisser voir dans cette œuvre la main de la franc-maçonnerie (2). »

La franc-maçonnerie a donc des émissaires par lesquels non seulement elle recrute ses nouveaux membres, mais souffle son esprit dans cette multitude d'associations qu'elle a créées ou au sein desquelles elle a pu s'introduire. Par eux, elle leur imprime ses directions et les fait concourir, sans qu'elles s'en doutent, à son plan de déchristianisation. « C'est

---

1. En 1880, au mois de septembre ou d'octobre, dix ans après *l'entrée des Piémontais dans Rome*, le *Folchetto*, dans un article à la louange de la franc-maçonnerie, dit : « Ce serait une suprême injustice de ne pas reconnaître que toutes ces associations (non maçonniques mais maçonnisées) qui n'étaient que des rameaux du grand arbre maçonnique, ont maintenu en vie pendant plusieurs dizaines d'années la pensée italienne (de l'unité italienne), et que cette végétation qui a abouti à la *sainte entreprise* de la rédemption de la patrie, n'a trouvé son aliment nulle part ailleurs que dans les associations ».

2. *Les Pétitions contre la franc-maçonnerie*, pp. 163-165.

par cette plénitude d'organisation, dit le F.:. Goblet d'Alviella, que la maçonnerie est en état de rivaliser avec sa grande ennemie, l'Eglise de Rome (1). » Waldeck-Rousseau, parlant des congrégations religieuses, a voulu y faire voir « un substratum d'influences cachées, aujourd'hui visible »; impossible de mieux caractériser l'action que la franc-maçonnerie exerce sur la société par cette plénitude d'organisation qui met entre les mains de quelques chefs inconnus la direction non seulement de toutes les loges du monde, mais aussi de cette multitude d'associations que la secte a su établir autour d'elle, qu'elle inspire et où elle se recrute.

Ces sociétés ne fournissent que des bourgeois; la maçonnerie les reçoit volontiers, mais ne peut s'en contenter. « La Haute-Vente désire, continue Piccolo-Tigre, que, sous un prétexte ou sous un autre, on introduise dans les loges maçonniques le plus de princes et de riches que l'on pourra. Les princes des maisons souveraines, qui n'ont pas l'espérance légitime d'être rois par la grâce de Dieu, veulent tous l'être par la grâce d'une révolution. Le duc d'Orléans (depuis Louis-Philippe; ces lignes étaient écrites en 1822) est franc-maçon; le prince de Carignan (depuis Charles-Albert, roi de Sardaigne) le fut aussi. Il n'en manque pas en Italie et ailleurs qui aspirent aux honneurs du tablier et de la truelle symboliques. Flattez tous ces ambitieux de popularité, accaparez-les pour la franc-maçonnerie : la Haute-Vente verra après ce qu'elle en pourra faire d'utile à la cause du progrès. En attendant, ils serviront de glu aux imbéciles, aux intrigants, aux citadins

1. A la loge *Les Amis philanthropes* de Bruxelles, 5 août 1877.

et aux besogneux. C'est une magnifique enseigne, et il y a toujours des sots disposés à se compromettre au service d'une conspiration dont un prince quelconque semble être l'arc-boutant (1) »

C'est dans une société SECRÈTE que les recrues ainsi captées sont introduites, d'où qu'elles viennent.

— Société, sans doute, dira quelqu'un; mais secrète? On connaît un grand nombre de ceux qui la composent. Leurs noms remplissent un gros volume qui vient d'être publié. On connaît leurs lieux de réunion : les *loges*. On sait la date de leur assemblée générale annuelle : le *convent ;* et des comptes rendus de leurs séances sont publiés.

Et cependant, malgré cette notoriété et cette publicité, la Franc-Maçonnerie est vraiment une so-

1. Le *Monde maçonnique* a publié, vers le milieu de l'année 1883, un tableau de l'histoire de l'Espagne pendant ce siècle. Il y dit que tous les événements importants qui ont eu lieu en ce pays sont le fait de la franc-maçonnerie; que la reine Isabelle et son fils Alphonse lui ont dû le trône, et que c'est grâce à l'énergie du Grand-Maître que Ferdinand VII a maintenu l'abrogation de la loi salique en Espagne.

Il n'y a pas que les usurpateurs qui soient aux mains de la franc-maçonnerie. A l'avènement d'Edouard VII au trône d'Angleterre, l'*Evénement* de Québec publia ces renseignements :

« Albert-Edouard, prince de Galles, est le plus éminent franc-maçon qui soit sur terre, non seulement du fait qu'il devient roi d'Angleterre, mais parce qu'il est grand-maître des grandes loges d'Angleterre, d'Irlande, d'Ecosse et du Pays de Galles, et qu'il est aussi grand prieur de l'ordre des Chevaliers du Temple en Angleterre et grand patron de l'ordre *Ancient Accepted Scottish Rite of Freemasonry* dans le Royaume-Uni, ayant reçu le 33e et dernier degré dans cette branche de la franc-maçonnerie.

» Il appartient à l'ordre maçonnique depuis plus de trente-deux ans; et il n'y a pas, dans le monde entier, de membre qui prenne une part plus active à son développement. Dans la position royale qu'il occupe et par la haute fonction qu'il remplit dans l'ordre maçonnique, il

ciété secrète, et la plus secrète des sociétés existant actuellement dans le monde.

Comment cela? M. Copin-Albancelli va nous l'expliquer.

« On doit, dit-il, regarder comme société secrète, surtout celle qui cache son but. Lorsque des hommes se réunissent, c'est toujours en vue d'un but qui leur est proposé. S'ils croient que ce but ne peut porter ombrage à personne, ils le déclarent franchement et leur société n'est pas qualifiée *secrète*.

» Mais lorsque des hommes se constituent en société pour un but qu'ils sentent devoir froisser des intérêts ou blesser des convictions, les mettre en opposition avec un état d'esprit ou un état de choses

---

donne franchement l'exemple à ses co-sociétaires de l'égalité que les francs-maçons prônent comme existant entre eux ».

La *Vérité* de Québec, après avoir reproduit ces renseignements, ajoutait :

« Nous le savons, le nouveau roi d'Angleterre est un maçon haut gradé; de même que la reine Victoria était la protectrice de cette secte condamnée par l'Eglise. *Mais si haut gradé que soit Edouard VII, il n'est probablement pas au courant de ce qui se passe dans les cercles intimes de la franc-maçonnerie. Les vrais chefs de la secte, qui ne sont pas toujours les chefs apparents, accordent volontiers les titres et les places d'honneur aux rois et aux princes, mais ils gardent les secrets maçonniques pour eux.* Ils savent tourner à leur profit le prestige royal, voilà tout. »

C'est-à-dire, ils savent fort bien faire servir les princes et les rois maçons à l'exécution de leurs desseins.

A l'appui de ce que vient de dire la *Vérité* de Québec, observant que le F.·. Edouard VII, tout grand-maître de la maçonnerie anglaise qu'il soit, ignore probablement bien des secrets, nous rappellerons la lettre du duc d'Orléans, grand-maître du Grand Orient de France, insérée le 22 février 1793 au *Journal de Paris*, signée ÉGALITÉ, et lue dans la tenue du Grand Orient, le 13 mai de la même année :

« Voici mon histoire maçonnique. Dans un temps où assurément personne ne prévoyait notre révolution, je m'étois attaché à la franc-maçonnerie, qui offroit une sorte d'image

régnant, ou bien ils déclareront hautement l'objet de leur association, quoi qu'il puisse s'ensuivre; ou bien, ils prendront des moyens pour que le public ignore cet objet, ce but, cette fin, pour qu'il s'en figure un *autre que celui qu'ils ont réellement*. L'association ainsi constituée sera essentiellement secrète. On sera obligé de dire : on ne sait pas pourquoi ces hommes se sont rapprochés et unis, pourquoi ils ont entre eux des assemblées; on ne sait pas ce qu'ils y font, en vue de quoi ils travaillent. Une telle société est secrète, quand bien même elle ne cacherait point son existence. L'existence d'une société qui se cache finit toujours par être connue, quelques moyens qu'elle prenne pour se dérober aux yeux

---

d'égalité, comme je m'étois attaché au parlement qui offroit une sorte d'image de liberté. J'ai depuis quitté le fantôme pour la réalité. Au mois de décembre dernier, le secrétaire du Grand Orient s'étant adressé à la personne qui remplissoit près de moi les fonctions de secrétaire du grand-maître, pour me faire parvenir une demande relative aux *travaux de cette Société*, je répondis à celui-ci sous la date du 5 janvier :

« COMME JE NE CONNOIS PAS LA MANIÈRE DONT LE GRAND ORIENT EST COMPOSÉ, ET QUE, D'AILLEURS, JE PENSE QU'IL NE DOIT Y AVOIR AUCUN MYSTÈRE NI AUCUNE ASSEMBLÉE SECRÈTE DANS UNE RÉPUBLIQUE, SURTOUT AU COMMENCEMENT DE SON ÉTABLISSEMENT, JE NE VEUX PLUS ME MÊLER DU GRAND ORIENT, NI DES ASSEMBLÉES DES FRANCS-MAÇONS ».

En écrivant cette lettre, PHILIPPE-EGALITÉ avait rédigé sa propre sentence de mort. Quelques semaines plus tard, il avait la tête tranchée par le couteau triangulaire.

Louis Blanc parlant, dans son *Histoire de la Révolution*, des princes placés à la tête des Grands-Orients, confirme en ces termes ce dont Philippe-Egalité vient de nous instruire lui-même : « *Ils savaient seulement de la franc-maçonnerie ce qu'on peut en montrer sans péril;* et ils n'avaient point à s'en inquiéter, retenus qu'ils étaient dans les grades (les initiations) inférieurs, où *le fond des doctrines ne paraît que confusément à travers l'allégorie*, et où beaucoup ne voyaient qu'une occasion de divertissements et de banquets joyeux ». T. II, pp. 82 et 83.

du public et de la police. Mais tout en se manifestant, une société peut avoir un but caché, un secret qui sera d'autant mieux tenu qu'elle ne le confiera point même à tous ses adhérents. Telle est la Franc-Maçonnerie. Elle a appelé à elle le mystère, elle s'en est enveloppée; c'était pour elle nécessité, car elle se proposait la lutte contre l'ordre de choses existant. Si elle ne luttait pas contre cet ordre de choses, elle ne se cacherait pas. Elle est une conspiration, un complot à l'état permanent, autrement dit un organisme de guerre contre la société telle qu'elle est constituée. »

Il y a près de deux siècles que la Franc-Maçonnerie a établi ses loges dans toute la France et même dans toute l'Europe. Or, on discute toujours sur le but de cette association. Elle en a donné trente-six, divers selon les temps et les lieux, modifiant même ses statuts selon l'opportunité et les nécessités ambiantes. Actuellement encore, ses adhérents ne sont pas d'accord lorsqu'on les interroge, et surtout ils ne seraient pas d'accord si on pouvait mettre face à face les francs-maçons de tous les pays du monde, ou tous les francs-maçons français qui ont existé depuis deux siècles. Si les fondateurs de l'association ou ses chefs actuels avaient fait connaître à leurs associés son véritable but, nous n'aurions pas à constater ainsi des contradictions entre les déclarations des uns et des autres.

La Franc-Maçonnerie ne cache pas seulement son but. Elle ne nous dit point quels ont été ses fondateurs, quelle est son organisation. Elle nous dérobe ses modes d'action; elle cherche à nous tromper sur le caractère de l'œuvre accomplie par elle jusqu'ici. On commence bien à pénétrer tout cela, mais ce n'est pas parce qu'elle le dévoile, mais à cause de

l'observation à laquelle elle est maintenant soumise. Pour elle, elle continue à s'envelopper de voiles, de voiles non pas seulement épais, mais souverainement trompeurs (1).

« La Franc-Maçonnerie est MENSONGE dans tout son être et dans toute son action », dit M. Copin-Albancelli. Rien ne manifeste mieux sa filiation. Notre-Seigneur a dit de Satan : « Lorsqu'il profère le mensonge, il parle de son propre fonds : car il est menteur et le père du mensonge. » C'est bien là aussi

1. La Franc-Maçonnerie a tenu, en 1894, un Congrès international à Anvers. Les divers rites avaient à exposer leurs vues sur les questions qui leur avaient été soumises auparavant.

La troisième séance a été consacrée à l'examen de la question suivante : Quelle est l'étendue de l'obligation du secret maçonnique?

Le F.·. Bouvier, délégué du Directoire du Régime Ecossais rectifié d'Helvétie, trouve qu' « il importe, pour réussir, de travailler dans le secret, car du moment que le public sait que la Maç.·. étudie et prépare une œuvre, tous les ennemis de notre Ordre se mettent en campagne pour la faire échouer sans s'occuper de sa valeur et de son utilité, mais uniquement par haine de la Franc-Maçonn.·. « Si la Maçonn.·. a encore une puissance aussi considérable dans le monde, c'est parce que c'est une puissance occulte. Nous aurions grand tort, au point de vue du but que nous poursuivons, d'abandonner un système qui jusqu'ici a été pour nous un élément de force. »

Le F.·. Goebel dit :

« ... Nous n'avons pas songé au secret en ce qui concerne les personnes. J'estime que celui-ci doit être inviolable au-dessus de tout autre. Il doit être interdit à qui que ce soit de faire connaître dans le monde profane le secret des autres. Vous avez le droit de vous faire connaître comme Maç.·.; vous avez le droit de dire aux profane : « Je suis Maç.·. pour tels motifs; mais vous ne pouvez pas disposer du secret de vos FF.·. Ceux qui entrent dans un temple maçonnique doivent savoir que jamais personne ne le saura sinon par leur propre volonté. »

En Hongrie aussi, dit le F.·. Bosanyi, « le secret, quant aux personnes et quant à l'institution, ne peut faire de doute pour personne. Ce serment doit être tenu rigoureusement. »

le propre de la Franc-Maçonnerie, de sorte qu'on peut leur appliquer ce que Notre-Seigneur disait aux Juifs : « Le père dont vous êtes issus c'est le diable. » Vos mensonges décèlent votre origine. Vous voulez accomplir les désirs de votre père, et le moyen qui vous sert, c'est celui qu'il emploie.

Une société qui existe depuis des siècles a dû et doit se recruter. Pour se recruter, il faut bien présenter à ceux que l'on sollicite un motif d'adhésion, un but à atteindre par une communauté d'efforts. Mais si la fin que l'on se propose est telle qu'elle ne puisse être dévoilée, il est nécessaire d'en présenter une autre; d'où mensonge même à ses adhérents.

Même nécessité à l'égard du monde au milieu duquel la société secrète se trouve, s'assemble et agit. De là, cette continuelle diversité d'attitudes et de déclarations dont l'histoire de la Franc-Maçonnerie est pleine. Elle se dit religieuse à ses débuts. Un des premiers qui se déclarèrent en France francs-maçons, le chevalier de la Tierra écrivait . « Représentez-vous un homme craignant Dieu, fidèle à son Prince; rendant à chacun ce qui lui est dû, ne faisant à autrui que ce qu'il voudrait lui être fait à lui-même : Voilà le maçon, Voilà ses mystères, voilà son secret... » Après s'être dite religieuse, elle s'est dite tolérante. Le premier article de ses statuts affirme qu'elle a pour principe la tolérance, qu'elle respecte la foi religieuse de tous ses adhérents, et elle ajoute qu'elle ne s'occupe pas de politique.

Voici comment elle s'exprime :

« Dans la sphère élevée où elle se place, la Franc-Maçonnerie respecte la foi religieuse et les opinions politiques de chacun de ses membres, elle interdit formellement à ses assemblées toute discussion en matière religieuse ou politique qui aurait pour objet

soit la controverse sur les différentes religions, soit la critique des actes de l'autorité civile et des diverses formes de gouvernement. »

Respect de la foi religieuse et pas de politique. Toute discussion « en matière religieuse ou politique » est *formellement interdite.* C'est absolument précis.

Or ce n'est pas vrai.

En fait, la Franc-Maçonnerie n'est pas tolérante. Elle ne respecte pas la foi catholique. Au contraire, elle la poursuit d'une haine acharnée. Les faits éclatent aux yeux de tous. Mais si elle se montre aujourd'hui antireligieuse, elle l'est de façon différente dans les pays protestants et dans les pays catholiques (1).

De même pour la politique. Longtemps, elle déclara ne vouloir s'en occuper en aucune façon; maintenant, elle reconnaît qu'elle s'est rendue maîtresse du pouvoir. Toutes les formes du pouvoir ont été successivement adulées par elle et combattues par elle jusqu'à ce qu'elle soit arrivée à cette république qui, selon son aveu ou sa forfanterie, n'est que la Maçonnerie à découvert.

Si la Franc-Maçonnerie est menteuse par fonction,

1. Franc-maçonnerie et protestantisme ont toujours fait bon ménage. En novembre 1905, à Mansion House, le lord-maire de Londres a ouvert la Loge maçonnique n° 3116, dite du Guildhall, qui a été consacrée par le grand secrétaire, assisté de l'archidiacre Sinclair et de sir Savary, faisant fonctions de chapelains. Parmi les fondateurs de cette Loge, créée à l'Hôtel de Ville de Londres, il y a le lord-maire, M. Vaughan Morgan, et de nombreux aldermen. Parmi les francs-maçons présents, on vit les évêques anglicans de New-York et de Barking, le doyen anglican de Capetown et des membres du Parlement. L'archidiacre anglican Sinclair, dans le discours qu'il a prononcé, remarqua que la nouvelle Loge devait être pour les membres du Conseil de la Cité et pour les hauts fonctionnaires qui sont mêlés à la vie si complexe du Guildhall.

par nécessité, si elle ne peut faire autrement que de mentir pour se maintenir secrète au sens que nous avons dit, il ne s'ensuit point que tous les francs-maçons soient des menteurs. Eux-mêmes sont trompés; ce qui fait que lorsqu'ils disent les choses les plus contraires à la vérité, au sujet de leur société, ils sont le plus souvent sincères vis-à-vis d'eux-mêmes.

Les loges ainsi recrutées ne sont, comme le dit Piccolo-Tigre dans la lettre que nous avons citée, qu' « un lieu de dépôt, une espèce de haras, un centre par lequel il faut passer avant d'arriver à nous (membres des arrière-loges). En lui apprenant à porter arme avec son verre, on s'empare de la volonté, de l'intelligence et de la liberté de l'homme. On en dispose, on le tourne, on l'étudie. On devine ses penchants, ses affections et ses tendances; quand il est mûr pour nous, on le dirige vers l'une ou l'autre des sociétés secrètes dont la franc-maçonnerie ne peut plus être que l'antichambre assez mal éclairée. »

CHAPITRE XXX

CORRUPTION DES IDÉES *(suite)*

II. — INITIATIONS

Lorsque la maçonnerie a attiré quelqu'un dans son sein, si elle commençait par lui dévoiler ses doctrines et lui montrer distinctement le but qu'elle poursuit, le plus souvent elle lui causerait un étonnement et même un effroi tel, qu'il chercherait à s'évader. Elle procède plus prudemment. D'abord, le nourrisson des loges se trouve là dans une atmosphère qu'il ne peut respirer longtemps sans que son âme n'en soit intoxiquée. « Les loges, dit Piccolo-Tigre, discourent sans fin sur les dangers du fanatisme, sur le bonheur de l'égalité sociale et sur les grands principes de la liberté religieuse. Elles ont entre deux festins des anathèmes foudroyants contre l'intolérance et la persécution. »

Les initiations font entrer les aspirants dans l'esprit de la maçonnerie mieux encore que les discours qu'ils entendent.

Le premier but de l'initiation est de *purifier* l'apprenti de toute mentalité chrétienne, s'il en a une. Le *compagnon*, ainsi revenu à l'état de *nature*, sans préjugés religieux et sociaux, sera capable, en devenant *maître*, de prendre une mentalité nouvelle.

L'enfant élevé dans la société chrétienne voit, juge et agit chrétiennement; le maçon né à la lumière du temple verra, jugera et agira maçonniquement. Point n'est besoin de lui suggérer ses actes. Le Maître Parfait, en présence d'un jugement à porter, d'une décision à prendre, jugera et agira d'instinct, suivant les préceptes de la Maçonnerie, pour le bien de l'Ordre; à la discipline chrétienne aura été substitué l'esclavage maçonnique.

Dès les premiers pas qu'ils font dans l'association, elle leur dit qu'elle a un secret pour procurer le bonheur de l'humanité et le souverain bien de ses membres, et qu'ils ne peuvent arriver à la connaissance de ce secret que par des initiations successives. Ces initiations se font par des scènes symboliques savamment graduées. Dans une communication confidentielle adressée, le 1er mars 1902, par le Grand Collège des Rites, suprême conseil du Grand-Orient de France, aux Conseils Philosophiques et aux Chapitres de la Fédération, il est dit :

« Nos symboles représentent avant tout des procédés d'éducation philosophique, en même temps que des signes de ralliement. Sous des formes matérielles, ils emblématisent un certain nombre de vérités morales acceptées par tous nos adeptes, et qu'il est bon de leur rappeler incessamment, en s'adressant tout à la fois à leur bon sens et à leur raison...

» Les ateliers supérieurs doivent être, en quelque sorte, comme les écoles normales de l'Ordre; écoles qui doivent se consacrer avant tout à l'étude de la science maçonnique. Leurs membres iront ensuite porter dans les loges ce qu'ils auront appris là. Ils le feront avec tact et prudence (1). »

1. Cette circulaire a été publiée, en entier, par Bidegain dans son livre, *Le Grand-Orient de France*, pp. 142-152.

A chacune des initiations, les candidats sont très attentivement observés. Il en est qui s'arrêtent aux apparences extérieures, qui ne cherchent point à se rendre compte de leur signification, à en pénétrer le mystère. Ceux-là sont laissés dans leur simplicité et forment la première assise de la société, à laquelle ils ne laissent pourtant pas de rendre d'importants services.

Ceux dont l'intelligence pénètre au delà du voile des symboles, et qui témoignent que leur esprit s'ouvre aux idées maçonniques, sont invités à monter plus haut.

« Les cérémonies sont symboliques — disait le F.·. Régnier dans une séance commune des loges, tenue à Lyon, le 3 mai 1882, — pratiquées par des maçons intelligents; leur signification porte ses fruits. » Et dans le discours de clôture du Convent de 1883 du Grand-Orient de France, le F.·. Blatin disait aussi : « La franc-maçonnerie, dans son symbolisme perfectionné par une longue tradition, et qu'elle peut encore moderniser à son gré sans porter atteinte à son Ordre même, possède la contre-partie salutaire et le contre-poison du symbolisme religieux. »

Ces symboles sont à la fois lumière et ténèbres; ils sont conçus de telle sorte qu'ils éclairent ceux-ci et aveuglent ceux-là. M. Gerbet, depuis évêque de Perpignan, a publié en 1832, dans le *Mémorial catholique*, les papiers d'un chef des sociétés secrètes, saisis après sa mort, dit-il, « par un personnage haut placé. » Après avoir expliqué ce qu'est la liberté et l'égalité au sens maçonnique, il dit : « Telle est la force de notre doctrine. Mais persuadons-nous bien que *nous ne pouvons jamais l'exposer tout à coup au grand jour ni en termes si formels* à tout aspirant.

Un esprit délié pourrait en tirer des conséquences *trop funestes aux intentions qu'elle couvre.* Aussi, à peine lui avons-nous fait entendre ces deux mots sacrés : *Liberté, Egalité* (1), qu'aussitôt nous devons savoir prévenir ou du moins arrêter le cours de ses réflexions, contre lesquels nos emblèmes et nos hiéroglyphes nous offrent un remède certain, en les employant sur-le-champ pour distraire à propos l'esprit de l'aspirant par la variété des sujets qu'on lui présente : ressource admirable et fruit de la politique raffinée de notre célèbre *auteur* (fondateur), trop versé dans la connaissance du cœur humain pour ne nous avoir pas préparé, avec toute l'adresse imaginable, *la coupe enchanteresse et mystérieuse* que nous devons présenter et faire passer sans cesse dans l'âme de chaque frère, toujours enveloppée et sous une forme innocente qui en déguise le véritable sens. »

L'auteur distingue ensuite entre les esprits *pénétrants*, les esprits *remuants* et les *imbéciles.* « Nous devons, dit-il, mettre chacune de ces classes au fait de la doctrine, mais non la communiquer à chacun en même temps et de la même manière. Aux premiers, *le sens véritable* ne tarde pas à se faire connaître. Les seconds ne doivent être amenés à cette haute connaissance que par degrés, par des emblèmes qu'on leur propose à deviner. Des troisièmes, on n'exige autre chose que de *suivre aveuglément et sans réserve,* tout en les tenant attachés par la crainte de la violation du serment sacré. »

Ces règles de conduite sont religieusement observées. Après chaque initiation, on donne à l'initié un délai de quinze jours pour préparer l'explica-

1. Voici que reviennent encore ces deux mots qui sont bien, non le secret, mais l'âme de la Franc-Maçonnerie.

tion qu'il doit donner du grade qu'il a reçu, pour découvrir le sens de la cérémonie dont il a été le héros. Quoi qu'il en dise, on le complimente toujours, sans lui faire connaître ce que l'on pense de son explication. S'il n'a pas compris, on le laisse où il est, à moins cependant qu'il ne soit de ceux sur lesquels on a fondé quelque genre d'espérances. Dans ce cas, on le fait passer par de nouvelles épreuves, sous prétexte de nouveaux grades à lui conférer, qui désépaissiront peu à peu le voile qui couvre le mystère.

Ces épreuves ont varié avec le temps, avec les obédiences, et aussi avec les fins plus immédiates que se proposaient les chefs. C'est ce que le F.·. Blatin vient de faire entendre.

A l'heure actuelle, voici en quoi consiste, au milieu de beaucoup d'autres, l'épreuve fondamentale :

On amène devant un cercueil le maçon à initier; on fait plus, on le couche lui-même dans le cercueil.

Là, il entend dire qu'il est mort, qu'il est bien mort, qu'il est pourri, que sa chair quitte ses os. Et de peur qu'il ne l'oublie, on lui donne pour mot de passe, qu'il répétera sa vie entière chaque fois qu'il entrera dans une loge, un mot hébreu qui signifie, à ce que l'on dit : La chair quitte les os : *Mac-Benac*. Dans un autre rite, on lui donne le mot *Mahabone* ou *Moabon:* fils de la putréfaction. Chaque fois qu'il entrera dans la loge, il fera quelques pas d'aspect bizarre, qui sont le simulacre d'enjamber un cercueil. Cette initiation est celle du grade de maître, celle qui fait le vrai maçon.

Quand les témoins ont déclaré que le nouveau maître est bien mort, qu'il est bien en putréfaction, que sa chair quitte ses os dans le cercueil symbo-

lique, le président de la loge vient le tirer du cercueil. On le déclare alors ressuscité, l'appareil funèbre de la loge fait place à des illuminations joyeuses, et on dit au nouveau maître qu'il est, en personne, le maître Hiram ressuscité. Cet Hiram est pour les francs-maçons l'architecte du Temple de Salomon. Ce symbole de la reconstruction du Temple de Salomon — dans son sens dernier, celui qu'on ne révèle jamais publiquement, annonce la reconstitution du peuple juif en nation, mais en nation devenue maîtresse de l'univers.

Or, ce Temple de Salomon ne sera construit, l'Eglise ne lui cédera la place, le Dieu des chrétiens ne sera vaincu qu'à une condition : cette condition, c'est que le monde entier, et tout entier, descende au cercueil symbolique d'Hiram pour y recevoir une vie nouvelle, après la mort absolue, la dissolution définitive de ce que nous voyons être et vivre aujourd'hui.

Le *sens social* de l'initiation est donc la mise au tombeau du monde chrétien et la résurrection du monde hébreu. Et comme moyen d'atteindre ce but, moyen unique, révélé dans l'initiation même comme étant son enseignement le plus immédiat, le plus transparent : la destruction de tout l'ordre de choses établi sur les principes du christianisme.

Le *sens personnel* est que l'initié mis au cercueil y est bien mort en tant que chrétien, en tant que citoyen du monde où le Christ est connu et adoré. Pas un atome de chair qui tienne encore à la vie selon l'ordre de Dieu, du Dieu des chrétiens, ne reste en lui. Nous savons de Dieu qu'il est la voie, la vérité et la vie. C'est en ce sens que l'initié est déclaré avoir perdu la vie, aussi réellement que la vie animale a quitté un cadavre dont la chair

se dissout. Le nom hébreu qu'on lui donne en le relevant, en fêtant sa résurrection, révèle le monde nouveau dont il est devenu citoyen, la civilisation nouvelle au triomphe de laquelle il doit se dévouer.

Celui qui comprend ces choses est marqué pour les arrière-loges, dont le nombre, la composition, et la mission assignée à chacune varient selon les circonstances, la marche de la Révolution, les progrès accomplis dans la construction du Temple.

Les arrière-loges étant ainsi composées, des émissaires leur portent en temps opportun les directions et les ordres d'un comité central et supérieur, en même temps qu'ils mettent en rapports constants tous les Grands-Orients. Ces émissaires sont presque tous Juifs. C'est que le peuple juif trouve dans son organisation nationale des facilités pour remplir ce rôle que personne d'autre ne présente. Il a en effet partout ce que le Kabal appelle des *facteurs*, agents du gouvernement occulte des Israélites s'interposant d'un bout du monde à l'autre pour les ventes et les achats, pour les procès de leurs coreligionnaires, agissant près des administrations pour tout ce qui est de l'intérêt de la race, secondant ou paralysant les projets des gouvernements, etc. Ils sont admirablement propres à être les commis-voyageurs de la Franc-Maçonnerie et de la Révolution. Les papiers de la Haute-Vente nous montrent Piccolo-Tigre à Paris, à Londres, à Vienne, à Berlin; ici il paraît gentilhomme, là banquier, ailleurs négociant, courtier et même petit marchand ambulant; partout commis-voyageur en placement de haine contre Celui que ses ancêtres crucifièrent.

Bakoumine fait ce portrait du maçon véritablement initié, admis dans les sociétés plus secrètes : « Le

révolutionnaire est un homme consacré. Il n'a pas d'intérêts personnels, pas de sentiments, pas d'affaires, pas de préférence, pas de biens, pas même de nom. Tout en lui est absorbé par un intérêt unique et exclusif, par une pensée unique, par une passion unique : la Révolution. Non seulement par ses paroles, non seulement par ses actes, mais encore dans le fond même de son être, il a rompu à jamais avec l'ordre public, avec le monde civilisé tout entier. Froid envers soi-même, il doit l'être aussi envers autrui. Tous les sentiments d'affection, d'amour, de gratitude doivent être étouffés dans son âme par la passion unique et calme de l'œuvre révolutionnaire. *Nuit et jour, il doit avoir une pensée unique, poursuivre un seul but : la destruction implacable. Et accomplissant cette œuvre froidement et sans relâche, il doit être prêt à périr et à égorger de ses propres mains quiconque fai obstacle à ses desseins.* »

CHAPITRE XXXI

CORRUPTION DES IDÉES *(suite)*

III. — LA MACHINE A CORROMPRE

Les créateurs de la Franc-Maçonnerie, voulant fonder une société dont le but devait rester ignoré, bien qu'elle se manifestât elle-même, devaient constituer en elle un organisme dissimulateur du but qu'ils voulaient atteindre, et dissimulateur à ce point que la mise en mouvement de cet organisme produisît, pour ainsi dire, automatiquement, des apparences contraires aux réalités, c'est-à-dire des mensonges. S'ils n'avaient pas réussi à faire cela, la Franc-Maçonnerie n'aurait pu atteindre la fin qu'elle s'était proposée, elle n'eût pas vécu.

Cet organisme, construit tout exprès pour créer l'illusion et, grâce à cette illusion, produire l'effet voulu, M. Copin-Albancelli, esprit observateur, qui sait voir et qui pénètre jusqu'à l'intérieur des choses qui se présentent à ses yeux, en a percé le mystère. Il a démonté le mécanisme et il en expose toutes les pièces sous nos yeux!

Il a trouvé tout d'abord que la Franc-Maçonnerie a une double organisation, l'une visible, l'autre occulte, celle-là servant à dissimuler celle-ci. L'orga-

nisation visible divise la Franc-Maçonnerie universelle en grands groupements qui s'appellent ici fédérations, là, Grandes Loges ou Souverains Conseils. Le groupement le plus important et le plus connu qu'il y ait en France est le Grand-Orient de France. Ce sont des entités *administratives*, indépendantes. Ces grands groupements se subdivisent en groupements infiniment plus petits, qu'on appelle ateliers ou loges. Une loge est dirigée par ses officiers, c'est-à-dire par le Vénérable, le Premier et le Second Surveillant, l'Orateur et le Secrétaire. On les appelle les *Cinq Lumières*. Ces officiers sont élus par les membres de la loge, chaque année, au mois de décembre, et pour un an seulement. Ils sont toujours rééligibles. Notons en passant qu'ils n'ont d'autorité comme officiers que dans leur loge. Partout ailleurs, ils sont obligés d'obéir aux officiers des ateliers dans lesquels ils pénètrent au simple titre de visiteurs, tout comme la foule des autres maçons.

Le Grand-Orient de France compte actuellement un peu plus de vingt mille adhérents, répartis entre quatre cents ateliers environ de cinquante membres en moyenne.

C'est aussi par l'élection qu'est constituée l'autorité *administrative* de la fédération entière. Tous les ans, au mois de décembre, chaque atelier nomme un délégué au convent qui se réunira à Paris au mois de septembre suivant. Le convent nomme un conseil de trente-trois membres qui est pour ainsi dire le comité exécutif de la fédération du Grand-Orient. De plus, il examine les questions qui sont de l'intérêt général de la fédération. Parfois, il entre en rapports avec les fédérations ou puissances maçonniques étrangères. Enfin, il s'occupe, et avec plus d'ardeur qu'à tout le reste, des questions actuelles d'ordre politique et religieux.

Le Grand-Orient est administré par un Conseil de l'ordre. Ce Conseil de l'Ordre est la plus haute autorité administrative de la Franc-Maçonnerie française, dans laquelle il n'existe plus de Grand Maître.

Telle est l'organisation de la Maçonnerie, comme elle se présente à la masse de ses adhérents et au public.

Mais il y a chez elle un autre organisme moins connu, celui des grades. Lorsqu'un profane est soumis à l'initiation, il reçoit, en même temps que la lumière, le grade d'apprenti. Après quelques mois, il peut, s'il est exact aux réunions, être admis au grade de compagnon; puis, après un autre délai également assez court, à celui de maître. Mais ce n'est pas par l'élection qu'il est nommé à ces différents grades. Ce n'est plus d'en bas, comme dans la hiérarchie administrative, qu'il reçoit la poussée; il est attiré d'en haut. Ce sont ses supérieurs en grade qui l'appellent à eux, s'ils le jugent digne.

Il faut ici faire cette remarque importante que le grade confère à celui qui le reçoit des prérogatives toujours existantes, dans quelque lieu maçonnique qu'il se trouve. Je veux dire que, tandis qu'un Orateur, un Premier Surveillant ou un Vénérable n'exercent les fonctions d'Orateur, de Premier Surveillant ou de Vénérable que dans leur loge, un compagnon a le grade de compagnon partout; un Maître jouit également partout des prérogatives de la Maîtrise qu'il a reçue.

Presque tous les francs-maçons arrivent au grade de Maître et y arrivent rapidement. Le franc-maçon Maître est reconnu franc-maçon parfait.

Au-dessus de la maîtrise, il y a les hauts-grades,

dont un certain nombre de Maîtres ne connaissent même pas l'existence.

Comment y arrive-t-on? Toujours par sélection.

Les Haut-gradés ont à eux des ateliers autres que les loges, et portant le nom de chapitres, conseils, aéropages. Mais ils n'en continuent pas moins à fréquenter les loges. Ils y sont même particulièrement obligés par les règlements. Lorsqu'ils y rencontrent un Maître qui leur paraît offrir les conditions requises, et qui a les trois ans de grade nécessaires, ils l'interrogent prudemment et, s'ils croient pouvoir compter sur son acceptation, ils lui proposent de lui servir de parrain dans un atelier supérieur, dont les membres auront d'ailleurs à voter sur son admission. C'est ainsi que le principe de sélection exerce en Franc-Maçonnerie un rôle considérable sans que s'en doutent les maçons de grade inférieur qui sont constamment observés, mais à leur insu. C'est ainsi que le principe d'élection n'est qu'une apparence mensongère. En réalité, c'est bien sur le principe de sélection qu'est constituée la véritable et secrète autorité maçonnique.

Les grades d'apprenti, de compagnon et de maître forment la base de la Maçonnerie. Sur cette base s'élèvent donc nombre de degrés. Ils ont été trente-trois au Grand-Orient; huit seulement sont actuellement en usage. Les plus connus sont le Rose-Croix (18e degré), le Kadosch (30e degré).

On peut donc se représenter la Franc-Maçonnerie sous la forme d'une pyramide dont les différentes assises vont en se rétrécissant de la base au sommet, car plus les grades sont élevés, plus est restreint le nombre de ceux qui en sont pourvus.

La société des *apprentis,* qui est au-dessous de toutes les autres, est non seulement dominée, mais pénétrée par toutes. Les grades supérieurs peuvent s'introduire chez eux comme il leur plaît, et même les apprentis ne peuvent se réunir qu'en la compagnie d'un maître qui les surveille, les inspire, leur apporte les suggestions que lui-même a reçues de plus haut.

Au second étage se trouvent les *compagnons.* A leur initiation à ce grade, on leur a fait prononcer de nouveaux serments, on les a menacés de la malédiction des maîtres s'ils révèlent non seulement aux profanes, mais aux apprentis, ce qui est particulier au grade de compagnon. Ce grade constitue donc une société secrète superposée à la première.

Arrivé au second étage, le compagnon continue à être observé par les maîtres et les haut gradés sans qu'il puisse s'en douter, et, lorsqu'il en est jugé digne, il est appelé à devenir *maître.*

Apprentis, compagnons, maîtres constituent la maçonnerie inférieure, appelée *maçonnerie bleue* qui se réunit dans les Loges.

Au-dessus de ces Loges, les ateliers supérieurs, forment une maçonnerie superposée, également à divers étages, plus ou moins nombreux selon les rites, les temps et les nécessités du moment.

Le livre si curieux du Philalèthe *(pseudonyme d'Anderson) the Long livers,* dédié en 1720 aux *grand maître, maîtres et gardiens et frères* des Loges de Londres, indique fort bien dans sa préface que déjà il existait au-dessus des trois grades traditionnels *(Apprenti, Compagnon* et *Maître)* en p untés aux *free-*

maçons, une *illumination* et une *hiérarchie dont il ne révèle pas la nature* (1).

Quels avantages l'autorité supérieure retire-t-elle de cette organisation? Le voici.

Un maçon du premier degré, un apprenti, a le droit de savoir tout ce que savent tous les autres apprentis. Il peut aller dans tous les autres ateliers où on travaille au grade d'apprenti, *mais non dans aucun des ateliers où on travaille d'un grade supérieur au sien.*

De même d'un maçon du second degré ou compagnon, de même encore, du maçon arrivé au grade de maître, 3e degré. Il sait tout ce qui se passe dans

1. La Franc-Maçonnerie n'est pas seulement, par sa constitution même, un organisme dissimilateur de ce qu'elle est, de ce qu'elle fait, de ce qu'elle poursuit; elle a, de plus, construit une immense machine, montée pour projeter constamment à travers le monde entier toutes sortes de mensonges.

Cette machine, c'est l'ensemble des grandes Agences juives et des journaux d'informations qui portent partout les échos des nouvelles qu'elle leur dicte.

Toujours la première annonce des faits arrive aux lecteurs du monde entier présentés de façon à les prévenir, à former en eux des préjugés contre le vrai, contre le juste et le légitime, contre le bien. C'est dans les ghettos et dans les arrière-loges que cette manipulation est faite, et la nouvelle ainsi travestie s'impose même aux journaux à pavillon catholique, grâce au monopole de la juiverie.

Il en va des réputations comme des nouvelles. Par la presse, la Franc-Maçonnerie porte au pinacle les hommes les moins dignes d'estime en tout ordre de choses. Léon Gambetta est un des plus illustres exemples de la réputation mondiale que la secte parvient à donner aux siens. Son nom est inscrit dans les rues, sur les places de toutes nos villes, si petites qu'elles soient; son effigie est partout. Pour le plus grand nombre, il est grand patriote, grand politique, grand orateur, sauveur de la patrie, père de la démocratie. Inutile de dire ce qu'il fut en réalité, les lecteurs de ces pages sont assez instruits de l'histoire contemporaine pour ne point l'ignorer.

les ateliers où on travaille au grade d'apprenti, et dans ceux où on travaille au grade de compagnon, puisqu'avant d'être maître, il a fallu nécessairement qu'il commence par être apprenti d'abord et compagnon ensuite. Il a le droit d'aller dans tous les ateliers où on travaille aux grades d'apprenti et de compagnon. *Il a même le devoir d'aller dans le plus grand nombre possible, afin d'entraîner les apprentis et les compagnons dans la voie où il est en avance sur eux d'un ou de deux degrés. Mais il ne sait absolument rien de ce qui se dit et se fait dans aucun des ateliers où on travaille à un grade supérieur au sien.*

Le devoir imposé aux grades supérieurs de fréquenter les ateliers où on travaille aux grades inférieurs, pour y porter les inspirations qu'ils reçoivent eux-mêmes, est considéré comme essentiel, indispensable à la transmission des dites inspirations.

Chaque maçon ignore donc absolument tout ce qui se dit et se fait dans les ateliers supérieurs à ceux de son grade, car l'entrée de ces ateliers lui est rigoureusement interdite. De sorte que, de même que son grade est une société véritablement secrète pour les gradés inférieurs, les grades supérieurs au sien constituent des sociétés véritablement secrètes pour lui.

On comprend comment ceux qui composent le groupe supérieur, quel qu'il soit, et quels qu'ils soient eux-mêmes, peuvent faire circuler leurs volontés dans toute la pyramide des ateliers maçonniques. Lorsqu'ils ont élaboré ensemble un projet, lorsqu'ils ont pris une résolution, s'ils constatent que tel état d'esprit régnant dans la nation et se faisant sentir dans la Maçonnerie s'opposerait à la réalisation de leur projet, ils décident qu'ils vont s'attaquer à cet état

d'esprit dans les groupes qui sont au-dessous d'eux, et ils le font avec toutes les chances de réussite, parce que leur groupe étant ignoré, leur entente l'est aussi.

On comprend aussi que les documents qui émanent des groupements supérieurs, tels que ceux saisis à Munich et à Rome, si peu nombreux qu'ils soient, doivent nous être d'une incontestable utilité pour l'étude profonde de la Maçonnerie, pour la connaissance de la voie dans laquelle elle est poussée et de la méthode qu'elle emploie.

On comprend enfin que celui ou ceux qui se trouvent au sommet de la pyramide, la tiennent tout entière. Par eux et vers eux se fait l'ascension; d'eux descendent les influences et les suggestions.

Il faut ajouter que la Maçonnerie dite des hauts grades a elle-même au-dessous d'elle, une Maçonnerie supérieure internationale; de sorte qu'elle n'est elle-même, en dépit de son titre, qu'une Maçonnerie subalterne. Elle sert de canal de transmission aux Loges des volontés supérieures et d'organisme de triage agissant sur les membres assemblés dans les Loges; mais au point de vue de l'ensemble de la secte qui couvre le monde de ses filets, elle est un lieu de dépôt par lequel il faut passer « avant d'arriver à un autre monde secret » dont elle n'est que « l'antichambre assez mal éclairée ». Ce sont les expressions de Piccolo-Tigre (1).

1. M. Copin-Albancelli a dit comment il fut amené à connaître l'existence des loges ténébreuses.

« J'avais remarqué, dit-il, l'influence extraordinaire de certains membres des loges où je fréquentais.

Ce fut un de ces personnages qui me fit signe un beau jour.

— Voulez vous, me dit-il, venir chez moi, j'ai à vous parler?

Car, il est nécessaire de le savoir, la Franc-Maçonnerie française n'est pas seule constituée sur le type que nous venons de décrire trop brièvement. Dans tous les pays se trouve une organisation semblable et au-dessus de toutes ces organisations nationales, doit se trouver, se trouve une organisation

---

Et il me fixa un rendez-vous. J'acceptai et je m'y rendis.

L'entrevue prit tout d'abord une tournure que je n'avais pas prévue.

— Donnez moi, dit mon interlocuteur, votre parole d'honneur d'homme, que rien de ce qui vous sera confié ici ne transpirera au dehors.

Je donnai ma parole d'honneur. Si je parais la violer, aujourd'hui, c'est qu'au fond de ma conscience j'ai décidé une fois pour toutes que l'intérêt supérieur de mon pays passait avant ces paroles d'honneur-là.

— Que pensez-vous de la franc-maçonnerie? me demanda brusquement mon interlocuteur.

— C'est, dis-je, une bien grosse question pour qu'on y réponde aussi vite.

— Eh bien! alors, me dit-on, avec un sourire, que pensez-vous de son œuvre?

Et sans me laisser le temps de répondre, mon interlocuteur continua.

— La franc maçonnerie, vous l'avez jugée, n'est, à part quelques exceptions, quelques rares exceptions, qu'un ramassis d'imbéciles, de marchands de vins et de « sous-marchands de vins », au nombre d'environ 25.000. Car nous ne dépassons pas ce chiffre. Vous le savez fort bien. Et pourtant, ces 25.000 médiocrités, ces 25.000 imbécillités tiennent la France. Voilà leur œuvre. Vous la connaissez également. — Comment elle s'est faite? C'est bien simple. Elle résulte du simple fait de son organisation et de la désorganisation de nos adversaires. Nous sommes organisés, ils ne le sont pas. Nous savons où nous allons, ils l'ignorent. Nous sommes secrets, cachés, invisibles, ils sont visibles et sujets à tous les coups. En dépit de nos mauvais éléments, notre merveilleuse discipline nous a fait ce que nous sommes, les maîtres de ce pays, et nous allons, nous allons, nous allons toujours droit devant nous, à la conquête de toutes les institutions, de toutes les administrations, de tous les pouvoirs, sans que rien ne nous

internationale à la tête de laquelle se tient ce que l'on a justement appelé le POUVOIR OCCULTE qui dirige l'action du tout vers le but voulu.

Au-dessous de ce Pouvoir, il existe donc trois Francs-Maçonneries superposées.

En bas, la Franc-Maçonnerie bleue, nettement visible, dont l'existence est connue des profanes depuis longtemps. Cette Maçonnerie inférieure n'a pour ainsi dire pas accès dans le Temple d'Hiram, elle est maintenue dans les parvis qu'on lui donne comme

---

arrête, pour cette raison bien simple, c'est que devant nous il n'y a rien...

» Eh bien! s'écria tout à coup mon interlocuteur, maintenant que je vous ai dépeint la franc-maçonnerie, laissez-moi imaginer un autre mode d'association secrète. Elle serait d'abord très restreinte. Elle comprendrait, par exemple, mille adeptes au maximum. Chacun des membres aurait été éprouvé, sous tous les rapports : intelligence, énergie, habileté, souplesse, ténacité, etc., et cela, non seulement pendant des jours, ni pendant des mois, mais pendant des années — de longues, de patientes années. Ce n'est pas tout : à cet individu, mis pour ainsi dire en observation sous l'œil de l'Occulte, la puissance secrète qui l'environne aurait créé sans qu'il le sût des difficultés de toute espèce, uniquement pour vérifier et en quelque sorte pour expérimenter scientifiquement sa valeur. — Dites-moi donc ce que pourrait faire une pareille association d'hommes choisis dans de telles conditions?

— Elle serait, m'écriais-je transporté, la maîtresse du monde.

— Eh bien! reprit mon interlocuteur, je suis chargé de vous apprendre que cette association existe et de vous annoncer que vous en faites désormais partie...

« Je ne vous dirai pas, poursuivit M. Copin-Albancelli, quelle fut la stupeur et même l'effroi de mon interlocuteur quand, à ces mots, je me levai et lui déclarai tout net que je refusais, en m'appuyant sur les raisons qui me déterminaient à quitter la franc-maçonnerie elle-même, comme d'ailleurs toute association secrète, poursuivant, par des moyens plus ou moins puissants, des fins semblables. »

étant le Temple. Le Pouvoir occulte s'en sert pour opérer un triage qui a pour objet de mettre à part les sujets hypnotisables, susceptibles de devenir les sectaires dont le Pouvoir occulte a besoin pour arriver à ses fins. Ceux-ci forment la seconde Maçonnerie qui a à poursuivre un but partiel dont la réalisation préalable est indispensable au but général que le Pouvoir occulte seul connaît. Ces buts partiels ne sont pas les mêmes dans tous les pays, parce que le Pouvoir occulte n'y dispose pas des mêmes moyens, ou parce qu'il n'a pas à y renverser les mêmes obstacles.

Au-dessus de ces deux Maçonneries logées dans le Temple, il en est une troisème cachée aux deux autres et qui se terre dans les cryptes du Temple. Elle est chargée des actions d'ensemble qui s'étendent à divers pays ou à tout l'univers (1).

---

1. Cette constitution de la Franc-Maçonnerie a servi de type à l'organisation d'autres sociétés secrètes créées sans doute par des Francs-Maçons. Comme indice, voici la question que M. Paul Lafargue, gendre de Karl Marx, posait en février 1908 :

« Que feriez-vous si vous veniez à découvrir dans la Confédération générale du travail *une Société secrète, ignorée des Syndicats* et composée de quelques syndiqués et de bourgeois, qui intriguerait pour faire marcher les Syndicats et la Confédération aux ordres d'un Comité secret, résidant à l'étranger, dont les affiliés, lors de la tenue des Congrès syndicaux et des séances du Comité confédéral se réuniraient *secrètement* pour prendro les décisions qu'on doit leur faire voter?

Et voici la réponse du même Paul Lafargue :

« L'*Alliance des Frères Internationaux,* Société secrète composée de quelques internationaux et de bourgeois, et fondée par Bakounine pour faire, non la lutte de classes, mais « l'égalisation des classes » qui avait des Comités secrets en Italie, Espagne et Belgique, était organisée dans l'Internationale pour la diriger d'après les instructions du Comité directeur de Suisse, où trônait Bakounine. Les alliancistes arrêtaient en secret les résolutions qu'on devait

Celle-ci connaît-elle le véritable but dont le Pouvoir occulte poursuit la réalisation? Connaît-elle même ce Pouvoir et quels en sont les membres? On peut dire : Non, quant aux membres; mais quant à son existence, elle peut, comme nous, l'induire des faits produits depuis un siècle et particulièrement en ces dernières années.

Comment le Pouvoir occulte est-il construit? D'après la logique générale du système, ce ne saurait être un homme. C'est un groupe d'hommes. Ainsi seulement peut être assurée la perpétuité de l'œuvre. Qui peut arriver à faire partie de ce groupe chef? Celui-là seul qui, après les sélections multipliées dont il a é é l'objet, présente toutes garanties qu'il sera, envers et contre tout, fidèle à l'idée qui est l'âme de cette extraordinaire création. Cela ne suffit point. Il faut encore qu'il soit dans une condition spéciale, et cette condition spéciale est, comme nous le verrons, d'être de race juive.

Pouvoir occulte. Plusieurs fois ce mot est revenu sous notre plume. Existe-t-il vraiment au faîte de la maçonnerie un pouvoir qui se dérobe à tous les yeux?

M. Copin-Albancelli a supérieurement traité cette question dans son journal et dans ses livres.

Lorsque, dit-il, il s'agit de percer le mystère dont les fondateurs de la maçonnerie se sont enveloppés, une seule méthode est possible, une seule est scientifique, parce qu'elle est adéquate à l'objet de l'étude

---

prendre aux Congrès et aux Conseils de l'Internationale. »

C'est au cours d'une polémique avec Emile Pouget, rédacteur en chef de la *Voix du Peuple*, que Lafargue fit ces révélations. La lettre a été publiée par M. Pouget, mais après en avoir retranché toute la partie qui visait les Frères internationaux.

qu'on poursuit : c'est le raisonnement. Ce raisonnement doit être établi sur l'induction et la déduction; cette induction et cette déduction devant elles-mêmes reposer sur des faits positifs et hors de contestation. Une autre voie serait de chercher des documents. Mais s'il s'en produisait, on pourrait dire avec assurance que, dissimulation par essence, la secte les aurait fabriqués tout exprès pour tromper le public et dérouter les chercheurs.

Raisonnons donc.

Il y a un grand fait qui domine toute la question, c'est l'existence même de la Franc-Maçonnerie. Elle existe depuis des siècles. Quelqu'un l'a créée. Etant donné qu'elle est non seulement séculaire, mais internationale, ce quelqu'un dispose de moyens d'action puissants et universels. Depuis deux siècles au moins qu'elle fonctionne au milieu de nous, on ne sait encore ni comment, ni pourquoi, ni pour le compte de qui. On le cherche, on le soupçonne, mais c'est malgré elle et malgré les efforts qu'elle fait pour se maintenir dans le mystère, qu'on arrive à en savoir quelque chose. Si cette secte existe, elle a une raison d'être. Son fondateur avait un but, sans cela il ne se fût point mis en peine de créer un organisme si vaste, si compliqué. Mais ce qu'il faut considérer surtout, c'est qu'il est fait pour dérouter ses associés eux-mêmes et les aveugler tout en les faisant servir à l'accomplissement de ses desseins. La maçonnerie, en effet, nous l'avons vu, par sa double organisation, est constituée de façon à permettre à une autorité invisible de s'exercer sur elle de la même manière que l'autorité maçonnique s'exerce sur le monde profane. Tous les rouages de l'organisation maçonnique sont façonnés et agen-

cés pour transmettre de degrés en degrés depuis les arrière-loges les plus secrètes jusqu'au monde profane des suggestions, des idées et des volontés. En un mot toute la machine est constituée en vue du fonctionnement d'un pouvoir dirigeant, mais qui veut rester occulte. Prenons, pour exemple, la dernière affaire, l'affaire Ferrer. Une agitation universelle s'est produite tout à coup. Elle n'a pu s'exécuter sans qu'un mot d'ordre eût été lancé. Or, un mot d'ordre suppose une volonté et un mécanisme ordonné pour la transmission de cette volonté. Où est la volonté? On ne la voit pas. Et comme l'organisme de transmission est évidemment la Franc-Maçonnerie, il faut conclure que la Franc-Maçonnerie est un corps ayant une tête, et que les autres membres de ce corps agissent sous l'impulsion que la tête leur donne et en vue des desseins que la tête a conçus, Cette tête, c'est le pouvoir occulte.

Un fait, entre mille autres, qui montre bien son existence et son action.

La chute de l'indépendance temporelle de la Papauté est due à un vaste complot international dont les fils aboutissaient aux loges d'Angleterre, de France, d'Allemagne et d'Italie. Ce complot eût été impossible à réaliser sans un plan conçu et une direction donnée par un état-major mystérieux, agent d'une force cachée qui concentre dans ses mains la puissance de la haute maçonnerie, comme un général concentre l'action militaire.

La Révolution française ne s'explique pas en dehors de l'action de cet agent aussi mystérieux que puissant.

Lorsque vous lisez les quatre gros volumes de Taine sur la *Révolution*, vous êtes toujours tenté de vous demander s'il n'y a pas quelque chose der-

rière la page. Les faits, les événements, les choses, les gens, le drame, les acteurs, tout cela passe devant vous dans un tableau merveilleusement vivant, mais qui demeure, d'un bout à l'autre, un véritable logogryphe. Comment toutes ces émeutes éclatent-elles ainsi à point nommé? Comment tout ce qu'il eût été élémentaire de faire pour le salut du pays et de la Monarchie n'est-il régulièrement jamais fait? Comment, au contraire, tout ce qu'il eût été élémentaire d'éviter n'est-il régulièrement jamais évité?

Taine ne vous donne que l'explication vague de l' « Anarchie spontanée » dans laquelle, précisément, rien ne sent jamais le « spontané », tandis que tout y sent continuellement le « préparé ». A ces pages il manque un mot : pouvoir dirigeant, pouvoir occulte.

Dans une lettre pastorale, écrite en 1878, Mgr Martin, évêque de Natchitoches, aux Etats-Unis, parlant de la conjuration antichrétienne qui s'étend au monde entier, disait :

« En présence de cette persécution d'une universalité jusqu'ici inouïe, de la simultanéité de ses » actes, de la similarité des moyens qu'elle emploie, » nous sommes forcément amenés à conclure l'existence d'une direction donnée, d'un plan d'ensemble, » d'une forte organisation qui exécute un but arrêté » vers lequel tout tend.

» Oui, elle existe, cette organisation, avec son but, » son plan et la direction occulte à laquelle elle » obéit; société compacte malgré sa dissémination » sur le globe; société mêlée à toutes les sociétés » sans relever d'aucune; société d'une puissance au-dessus de toute puissance, celle de Dieu exceptée; » société terrible, qui est, pour la société religieuse » comme pour les sociétés civiles, pour la civilisation

» du monde, non pas seulement un danger, mais le » plus redoutable des dangers. »

Grâce à l'organisme que nous avons décrit, ce groupe chef a dans la main toutes les Maçonneries visibles et invisibles. Il exerce son influence à chaque degré. Des sphères supérieures, les volontés du Pouvoir occulte descendent dans les inférieures. Chaque étage a sa fonction; chaque pays a son rôle.

Conception étonnante et gigantesque! Organisme merveilleux qui met en jeu des êtres libres et les conduit sans qu'ils s'en doutent vers un but que la plupart réprouveraient s'ils le connaissaient! Œuvre qui serait impossible à un homme ou à quelques hommes venus de-ci ou de-là, mais qui n'est pas au-dessus des forces d'une race et d'une religion.

CHAPITRE XXXII

CORRUPTION DES IDÉES *(suite)*

IV. — SUGGESTIONS

Piccolo-Tigre avait donné ce conseil aux membres des Ventes qu'il instituait : « Infiltrez le venin dans les cœurs choisis; infiltrez-le à petites doses et comme par hasard. Vous serez étonnés vous-mêmes de votre succès. »

Comment et par quels moyens, faire cette infiltration? *La Revue maçonnique* répond : Par des influences individuelles, soigneusement couvertes. »

Ces influences s'exercent au dedans des loges et de là dans le monde profane.

Le Pouvoir occulte suggestionne les « ateliers », au sortir des ateliers les maçons suggestionnent le public. C'est ainsi qu'ont été répandues dès avant la Révolution les idées de liberté et d'égalité qui devaient la produire. De nos jours, nous avons vu préparer les voies à l'enseignement neutre par cette sentence : c'est le maître d'école qui a fait la victoire du Français. Cette autre sentence : « Nécessité du service militaire obligatoire pour tous » permettait d'enrôler les prêtres, faisait détester l'armée, dé-

serter les campagnes, corrompait la jeunesse et diminuait la natalité. Toutes choses voulues par le Pouvoir occulte pour les fins que nous dirons.

Comment ces suggestions et mille autres arrivèrent-elles à s'emparer de l'esprit public?

Pour répondre à cette question, voyons d'abord ce qui se passe dans les loges.

Nous savons que les fédérations maçonniques sont divisées en groupes appelés ateliers et qui ne comprennent chacun qu'un nombre de personnes très restreint. Dans les grandes villes, les autorités maçonniques préfèrent voir les Francs-Maçons fonder plusieurs loges plutôt que de se réunir en une seule. C'est que la Maçonnerie est une société d'enseignement et il convient de n'avoir à instruire ensemble qu'un petit nombre d'adeptes.

Nous savons encore que les hauts gradés, bien qu'ils aient des ateliers spéciaux, sont obligés à la fréquentation assidue des loges. Là, rien ne les distingue de tous les autres maçons qui s'y trouvent et cependant ils ont reçu une initiation supérieure, ils appartiennent à un atelier d'ordre supérieur (1). Mais tous l'ignorent. Ils peuvent donc se mêler à la discussion des questions proposées, sans que l'on sache qu'ils ont à faire prévaloir l'opinion, qu'ils apportent toute faite, de plus haut. Eux-mêmes, les hauts gradés, ont été suggestionnés de la même façon par des

1. Les hauts gradés ne sont pas tous employés à ces missions, mais seulement ceux qui sont reconnus comme les plus aptes à transporter les inspirations directrices; ceux qui sont les mieux armés pour cela, par leurs aptitudes d'abord, par le Pouvoir occulte ensuite, ou par ses intermédiaires. Rien ne les désigne aux yeux des bas gradés. Ils portent dans les loges le simple cordon des maîtres, quelquefois même le tablier d'apprenti. Ils exécutent le pas en entrant dans le Temple. Ils jouent leur rôle humblement dans toutes les cérémonies auxquelles participent les maçons du premier degré.

délégués de la maçonnerie supérieure appartenant à un atelier d'ordre supérieur, mais dont ils ignorent l'existence, ou, en tout cas, dont les membres leur sont inconnus comme tels et qui, lorsqu'ils apparaissent chez eux, sont crus leurs pareils. Le Pouvoir occulte peut ainsi cultiver avec succès et incognito les intelligences qui sont venues se mettre à son école; d'autant mieux que parmi ceux qui ont été introduits dans les loges par les recruteurs, il se fait une sélection automatique, comme dit M. Copin-Albancelli, par élimination volontaire. Le Pouvoir occulte prit soin en effet de n'opposer aucun obstacle à la sortie de ceux qui, en raison de leur caractère ou de leur attachement aux principes reçus dans leur éducation, se montrent rétifs à l'enseignement qui leur est donné. Les maîtres n'ont donc devant eux que des écoliers dociles.

Que fait-on dans les réunions maçonniques? se fait demander l'ex-franc-maçon M. Copin-Albancelli, et il répond : « Dans les réunions maçonniques, on commence par écouter des prédications; et plus tard, on en fait soi-même. Les loges sont des lieux où l'on est prêché et où l'on prêche. » Cette réponse ne doit pas surprendre; car dès lors qu'il s'agit pour le Pouvoir occulte de jeter des suggestions dans l'esprit des francs-maçons, il n'a qu'un moyen à sa disposition : la prédication.

Qu'enseigne-t-on?

D'abord, et comme fondement à la doctrine qui viendra s'édifier sur cette base, deux suggestions maîtresses : 1° La Maçonnerie est une institution sublime, éternelle initiatrice de tout ce qui se fait de bon et de grand dans l'humanité; 2° Cette association se heurte à un ennemi : le catholicisme — on dit d'abord : le cléricalisme. — D'où la conclu-

sion : Puisque le catholicisme est l'ennemi de la Maçonnerie, il est l'ennemi de toutes les grandes causes auxquelles celle-ci se dévoue. En conséquence, quiconque aime ces grandes causes doit combattre le catholicisme.

Comment peut-on présenter la Franc-Maçonnerie sous un jour si beau, et le catholicisme sous un jour si déplorable? En faisant de la Franc-Maçonnerie l'organe et le défenseur de la RAISON.

Qu'est-ce que cette déesse à laquelle la Maçonnerie a offert tant de sacrifices humains au jour où elle la faisait adorer dans la personne d'une prostituée? Nous connaissons des raisons individuelles, des intelligences humaines dans lesquelles se développent plus ou moins avec l'âge, l'étude et la réflexion, l'expérience, la science et la sagesse. Mais ces raisons individuelles sont toujours bornées, même chez les plus savants et les plus sages. La raison ainsi acquise par l'étude et l'expérience n'est autre chose qu'un reflet dans l'âme humaine de la raison infinie qui est Dieu. Est-ce Dieu et sa sagesse infinie que les Francs-Maçons veulent défendre contre le catholicisme sous ce nom : la Raison? Il suffit de poser la question pour la résoudre. La Raison qu'ils veulent nous faire adorer est un fantôme qu'ils habillent de grands mots éblouissants : science, progrès, civilisation, liberté, et à la poursuite duquel ils mettent toutes leurs dupes. Sous tous ces mots se cachent la contradiction aux vérités chrétiennes, l'opposition à la civilisation née des principes posés dans le monde par la prédication du Christ.

Quand l'état d'esprit voulu par la double suggestion que nous venons de dire est bien entré dans les têtes, on leur fait connaître une à une les causes

au succès desquelles tout bon franc-maçon doit travailler pour le triomphe de la Raison sur la Superstition et les moyens à prendre pour assurer la suprématie de la Raison et anéantir le catholicisme. A ces moyens, doivent collaborer tous les maçons dignes de ce beau titre.

Là-dessus viennent des études en commun dont les thèmes sont fournis par les intermédiaires suggestionnés de plus haut, ainsi que nous l'avons dit. Ce sont les différents aspects, les différents points d'une philosophie anticatholique, d'une science historique anticatholique, d'une économie sociale anticatholique, et d'une morale anticatholique. L'étude de la question sociale, par exemple, permet de suggestionner toutes les idées quatre-vingt-neuvistes : la souveraineté du peuple, la liberté, l'égalité et tout le bagage démocratique (1).

1. « J'ai subi, dit M. Copin-Albancelli, cette intoxication lorsque j'étais dans la Franc-Maçonnerie. On m'avait tout d'abord inoculé certaines pensées par lesquelles mon intelligence avait été séduite et comme chloroformée. L'opération s'était accomplie sans que j'eusse rien senti. Ma bonne foi était toujours demeurée absolument intacte, et, d'autre part, je m'imaginais toujours raisonner librement. En fait, je mâchais et remâchais un certain nombre d'idées générales qu'on avait transfusées en moi, et qui, justes et vraies en apparence et théoriquement, devenaient, dans l'application qui en était faite, fausses et destructrices. A mesure que s'effectuait cette inoculation, je perdais de plus en plus possession de moi-même. Ce n'était plus moi qui raisonnais. C'était quelque chose d'étranger qui raisonnait, ou plutôt qui déraisonnait en moi, comme l'absinthe déraisonne dans le cerveau de celui qui s'en est enivré. J'étais un halluciné, un hypnotisé, tout comme la nation. Et je n'ai qu'à me souvenir pour avoir la certitude que tous les autres Francs-Maçons étaient des hypnotisés comme moi. C'est si vrai que, si j'ai pu échapper aux suggestions qui avaient été jetées dans mon esprit, c'est en grande partie parce que j'eus la chance de me rendre compte, alors qu'il en était encore temps, du travail qui était opéré sur moi et autour de moi. Un jour il arriva

Ainsi est formé au sein de l'organisme maçonnique un état de pensée anticatholique, non seulement sur les questions générales que nous venons d'indiquer, mais sur chacune des questions actuelles qui se présentent, ou que le Pouvoir occulte soulève, telles la question de l'enseignement, du divorce, de la séparation de l'Eglise et de l'Etat, etc., etc.

Mais pour le résultat auquel il tend, le Pouvoir occulte ne saurait renfermer son action dans l'enceinte de ses loges. Il faut qu'il crée également un état d'opinion conforme à ses desseins dans le « monde profane. »

Il a pour cela tout d'abord ses Maçons. Pris dans tous les milieux, ils font sentir partout autour d'eux le contre-coup de l'action qui est incessamment exercée sur leur esprit. Ils répètent ou font répéter dans les journaux et dans les conférences, dans les écoles et dans les lycées ce qu'ils ont entendu dire par les prédicateurs du Pouvoir occulte. « Etre Franc-Maçon, disait le F.·. Lafferre au banquet du Convent de 1903, c'est être apôtre. » Vous devez être apôtres, leur répète-t-on sans cesse. Ils n'y manquent point, et ils sont bien plus hardis pour répandre l'erreur que les bons pour défendre la vérité. Le journaliste dans ses articles, le publiciste dans ses écrits, l'auteur dramatique dans ses pièces, le chan-

---

qu'ayant une série d'articles à écrire pour la *Revue de l'Hypnotisme*, je fus amené à réfléchir sur les suggestions qui sont répandues dans les milieux sociaux, comme d'autres le sont dans l'esprit de certains sujets sur lesquels travaillent les hypnotiseurs. Je fus alors frappé de ce qui se faisait dans les loges et de ce que j'y faisais moi-même, et je m'aperçus que nous étions des hallucinés qui, une fois suggestionnés par certains d'entre nous, en suggestionnaient d'autres ensuite. On nous parlait de raison et nous en parlions à notre tour; mais, en réalité, il ne s'agissait que de suggestions jetées dans nos esprits.

sonnier dans ses chansons, le pornographe dans ses dessins, le professeur dans ses cours, l'instituteur dans ses classes, tous répandent, sous différentes formes, l'enseignement qu'ils ont reçu, les idées dont ils ont été imprégnés, les mots d'ordre qui leur sont communiqués (1).

Il ne faut pas croire que ces missionnaires de la

---

1. Nous avons parlé ci-dessus de l'étude faite par MM. Cochin et Charpentier sur la campagne qui a précédé les élections de 1789 en Bourgogne. Ils nous montrent comment la suggestion a agi, en ce moment, d'un bout à l'autre de la France et ce qu'elle a produit.

En 89 (écrivent-ils) la nation paraît se lever d'elle-même, agir de son propre mouvement, sans rien devoir aux talents ni à l'autorité de personne... (Le peuple) s'assemble sans être convoqué, signe des requêtes sans qu'on sache d'où elles viennent, nomme des députés sans avoir entendu de candidats, se soulève sans suivre personne.

Et pourtant cette armée sans officiers manœuvre avec un ensemble étonnant : on voit les mêmes démarches se faire au même moment dans les provinces que séparent mœurs, intérêts, dialectes mêmes, sans parler des douanes et des mauvais chemins. En novembre 1788 toute la France demande le doublement du Tiers aux Etats; en janvier 89 le vote par tête; en mars, toute la France envoie aux Etats des doléances si semblables qu'on les croirait rédigées sur le même canevas, par le même pamphlétaire philosophe : car les paysans, eux aussi, parlent philosophie dans leurs cahiers, pour rester à l'unisson. Au milieu de juillet, au moment de la Grande Peur, toute la France se croit menacée par des brigands et prend les armes; à la fin du mois, toute la France se rassure : il n'y avait pas de brigands. Mais la garde nationale était sortie de terre en cinq jours, elle obéissait au mot d'ordre des clubs, et les communes restent armées.

Et ce ne sont là que les grandes étapes du mouvement : même ensemble dans les détails. Si on voit une commune signer une requête au roi, « ce nouveau Henri IV » et à M. Necker, « notre Sully », on peut être sûr de trouver les habitants de telle autre commune, à l'autre bout du royaume, occupés à rédiger la même requête précédée du même compliment.

Les Français d'alors semblent obéir à une sorte d'harmonie préétablie qui leur fait faire les mêmes actes et prononcer les mêmes paroles partout en même temps; et qui connaît les faits et gestes de tels bourgeois du Dauphiné ou

doctrine maçonnique soient tous de mauvaise foi. Ils ont été fanatisés, aveuglés, de telle sorte que c'est parfois, souvent, avec conviction qu'ils prêchent leurs erreurs. Un grand nombre d'entre eux sont des *croyants;* ils croient à la mission de la Veuve, et ils s'en font les apôtres avec fanatisme. On est parvenu à leur persuader que la Science, le Progrès, la Civilisation exigent la destruction du Christianisme. Ils le croient. Et cette foi est une force considérable chez ces ingénus. « Il faut avoir vu, dit M. Copin-Albancelli, jusqu'où va leur hallucination. »

De même que les hauts gradés sont délégués dans les réunions de la Franc-Maçonnerie bleue, de même des francs-maçons sont délégués dans cette multitude d'associations que nous avons vu dépendre d'elle. « Notre commission, dit le compte rendu du congrès maçonnique d'Amiens en 1894, a estimé que ce moyen (d'action sur l'opinion publique par les suggestions maçonniques dans les sociétés à caractère indifférent) devait être désigné d'une façon toute particulière à votre attention. Il vous procurera, en effet, à vous, l'occasion de faire prédominer nos idées partout *si nous avons le talent d'organiser ces sociétés tout en restant dans la coulisse.* »

---

de l'Auvergne, sait l'histoire de toutes les villes de France au même moment.

Ainsi, dans cette singulière campagne, tout se passe comme si la France entière obéissait au mot d'ordre du mieux monté des partis, et on ne voit pas de partis...

Il y avait un complot. Comment et par qui fut il formé? (A. Cochin et Ch. Charpentier, *La Campagne électorale de 1789 en Bourgogne.* Paris, 1904, pp. 5, 6, 7.)

Le F.:. Jouaust a par avance répondu à cette question de MM. Cochin et Charpentier — en ce qui concerne la Bretagne — quand il a dit :

L'ensemble, jusqu'alors incompris, avec lequel toutes les villes de Bretagne se soulèvent pour agir au même instant, dans le même but, s'explique facilement par la correspondance incessante des Loges si nombreuses dans cette province. » (*Le Monde Mac.·.*, décembre 1859, p. 479.)

Le F.·. Docteur Savoire, rapporteur de la Commission de Propagande du *Convent* de Paris 1900 a dit de même à propos de ces sociétés laïques :

« Il faudrait que la F.·. M.· s'emparât de ces Associations, *d'une manière* OCCULTE. Il suffirait qu'un certain nombre de F.· M.·. entrassent dans le Conseil de chacune de ces institutions de façon à y exercer une *influence prépondérante...* »

Le F.·. Blatin disait à ses co-maçons, au convent de 1892, « vous êtes un état-major, vous êtes des officiers qui n'avez pas encore suffisamment groupé les troupes que vous devez mener au combat. *Ces troupes, vous ne pouvez les amener dans nos loges,* mais il faut arriver à réunir autour de vous toutes ces masses du suffrage universel qui ne demandent qu'à être disciplinées par vous. » Un an avant que le F.·. Blatin prononçât ces paroles, le congrès des loges du Midi nous apprenait que, dans cette partie de la France seulement, « la libre-pensée comptait déjà *six cents groupes* dont la formation était due pour la plus grande partie à la Franc-Maçonnerie. » Il s'agit ici non plus des sociétés neutres, mais de celles qui ont elles-mêmes un caractère anticlérical, telles que la « Ligue de l'enseignement », les « Unions amicales de solidarité », les « Amicales d'instituteurs », les « Cercles d'études », les « Bibliothèques populaires », etc., etc. (1).

---

1. M. Jean Bidegain, dans son ouvrage *Masques et Visages maçonniques*, page 303, écrit :

« La Franc Maçonnerie a créé de toutes pièces :

La Société républicaine des Conférences populaires ;
Le Comité d'Action pour les réformes républicaines ;
La Ligue d'Action républicaine ;
Les unions de la Jeunesse républicaine ;
Les Unions fraternelles.

L'Esprit de la secte anime les Sociétés dont les noms suivent :

Ces sociétés neutres ou libres-penseuses, ont été constituées par la Maçonnerie, et elles ne le savent pas; elles sont dirigées par les représentants de cette société secrète, et elles l'ignorent; c'est de ses idées qu'elles sont nourries, et elles ne s'en doutent pas. C'est bien la réalisation du vœu formulé par la Revue maçonnique : « *Il faut user d'influences individuelles soigneusement couvertes.* »

La Franc-Maçonnerie, sans qu'on y prît garde, a donc créé autour d'elle une multitude de sociétés dans lesquelles elle répand ses suggestions, de même que le Pouvoir occulte les répand chez elle. Ces sociétés sont ses armées en même temps que sa couverture protectrice, de même qu'elle est l'armée et la couverture protectrice du Pouvoir occulte (1). Com-

La Ligue des droits de l'homme ;
La Ligue de l'Enseignement ;
Société nationale des Conférences populaires ;
Association Polytechnique ;
Société des Universités populaires ;
Société pour l' Instruction élémentaire ;
Union démocratique pour l'éducation sociale ;
Cercle populaire d'enseignement laïque ;
Patronage laïque d'enseignement populaire et *d'éducation morale et civique ;*
Les Foyers du Soldat ;
Les Foyers du Marin ;
La plupart des *Patronages laïques,* des *Deniers* ou *Sous des Écoles,* des *Caisses des Ecoles* et des *Bibliothèques populaires.*

1. Outre les sociétés ci-dessus nommées, il en est d'autres directement affiliées à la Franc-Maçonnerie sans en être cependant. Voici sur ces sociétés des renseignements précis et authentiques empruntés au *Bulletin maçonnique* d'avril 1892, p. 26.

DES COLLECTIVITÉS ADHÉRENTES. — Article 1er. — Toutes les associations ayant une organisation permanente et un fonctionnement régulier, telles que sociétés de libre-pensée, patronages, ligues d'enseignement patriotique ou de défense d'intérêts matériels ou moraux, sociétés de prévoyance, de secours mutuels et philanthropiques de toute espèce, sociétés compagnoniques, syndicats professionnels,

ment, par ces milliers de sociétés, et par les suggestions incessantes qui leur sont faites, le Pouvoir occulte n'arriverait-il pas à détruire de fond en comble la façon de penser d'une nation? Enlever au Français

---

associations corporatives, bibliothèques populaires, etc., peuvent devenir *groupes adhérents* de la Franc-Maçonnerie à titre collectif.

Art. 2. — Toute association qui voudra devenir groupe adhérent de la Franc-Maçonnerie en fera la demande à une loge choisie par elle, sur laquelle elle sera souchée.

Art. 3. — L'admission ne sera définitive qu'après avis conforme de la grande loge symbolique. Pour cela, la loge transmettra au secrétariat général l'extrait du procès-verbal de sa tenue relatif à la prise en considération de la demande du groupe; elle y joindra la liste des membres composant ledit groupe, en y indiquant les noms, domiciles et professions. Chaque année elle fera connaître les modifications survenues dans cette liste par suite d'admissions ou de radiations.

Art. 4. — Les loges pourront constituer avec les groupes souchés sur elles, à titre provisoire ou permanent, des comités mixtes pour organiser des fêtes, concerts et toutes réunions de propagande jugées utiles.

Signé : FRIQUET.

En beaucoup de cas, les simples membres de ces sociétés adhérentes ne soupçonnent pas qu'ils sont ainsi enrégimentés et *souchés* à la Franc-Maçonnerie. Ce sont leurs chefs qui, sans les avoir consultés, ont disposé d'eux et de leurs noms et qui, ensuite, les font évoluer dans le sens maçonnique comme des pantins.

Longtemps le caractère maçonnique de la ligue de l'enseignement fut caché et même nié, lorsque le moment fut jugé venu le voile fut déchiré.

Au cinquième congrès de la Ligue tenu à Lille, en 1885, le F.·. Macé déclarait ceci : « Autrefois nous affirmions que la Ligue de l'enseignement n'était pas une institution politique et religieuse. Aujourd'hui il n'en n'est plus ainsi. Aujourd'hui il faut affirmer que la ligue est bien une institution maçonnique. »

Et le F.·. Adrien Duvaud, au convent de 1898, déclare que c'est la Ligue de l'Enseignement qui a fait voter les lois scolaires de la République », que « c'est une institution maçonnique », que « l'esprit maçonnique y est toujours présent ». Et le F.·. Lecoq, au convent de 1900, déclarait ceci : « Nous ne devons pas oublier qu'à côté de la Franc-Maçonnerie il y a la fille de la Franc-Maçonnerie, la Ligue de l'enseignement.

toutes les traditions françaises, leur en substituer d'autres, c'est l'œuvre à laquelle la Franc-Maçonnerie s'est attachée depuis deux siècles avec le plus de constance et de succès, afin d'amener notre pays à se détruire lui-même.

CHAPITRE XXXIII

CORRUPTION DES IDÉES *(suite)*

V. — SUGGESTIONS ANTITRADITIONALISTES

Par la mise en œuvre d'un organisme conçu et employé avec une sagesse infernale, le Pouvoir occulte qui préside à la Franc-Maçonnerie, peut donc jeter dans l'esprit de la multitude, des suggestions favorables à ses desseins, et les répéter sans cesse.

Les principales suggestions lancées dans le public au XVIIIe siècle furent celle de l'*égalité* qui devait affranchir les Juifs et les mettre sur le même pied que nous, Français; et celle de la liberté qui devait susciter la Révolution. Nous en avons parlé dans le livre *Vérités sociales et Erreurs démocratiques.*

Aujourd'hui, les suggestions de l'humanitarisme, de l'abolition des frontières, soit politiques, soit dogmatiques, tiennent le premier rang. Elles ont pour fin de détruire tout attachement à la patrie et à la religion afin que sur ces ruines puisse s'élever la Jérusalem de nouvel ordre qui doit s'étendre à tout l'univers. Nous en parlerons dans la seconde partie de cet ouvrage.

Ici nous devons nous borner aux suggestions antitraditionalistes semées en France afin de détruire la

nationalité française, car l'altération des traditions françaises dans l'esprit des Français, est la condition préalable, nécessaire au succès des desseins de la secte, qui sont, on peut le dire, en toute certitude l'assassinat de la France.

Plus de cinquante ans ont été ainsi employés à suggestionner l'esprit public et à préparer la Révolution; et en voici soixante-dix, employés de même sorte à nous amener à la situation actuelle et à ce qui doit la suivre. Alors comme aujourd'hui, la secte, avant d'agir, a commencé par créer un état d'esprit nouveau fondé sur le mépris et la haine des traditions de la race française : traditions politiques aussi bien que traditions religieuses, les deux racines maîtresses de l'arbre national, comme dit M. Copin-Albancelli. Les détruire par la force était impossible. On y arrive par la suggestion et le mensonge.

A première vue, on est porté à croire qu'une nation ne peut être vaincue que par les armées. C'est une erreur. A côté des blessures qui font couler le sang des veines, il y en a d'autres plus affaiblissantes et plus difficilement curables, celles qui font couler le sang de l'âme. Où est l'âme d'un peuple? dans ses traditions. C'est dans ses origines et dans les traditions qui en ont surgi, qu'ont été et que sont les vraies sources de sa vie. Or, quiconque examine les faits de notre histoire contemporaine peut se convaincre qu'un immense et incessant effort est poursuivi depuis cent soixante ans pour tuer l'âme française par ce procédé : la détacher de ses origines et de ses traditions, en les lui faisant oublier, en lui en inspirant la haine et le mépris.

« Depuis plus d'un siècle, dit M. Gustave Bord dans la préface de son livre, intitulé : *La Franc-Maçonnerie en France, des origines à 1815*, les his-

toriens et les économistes se demandent comment un pays, foncièrement monarchique et catholique comme la France, a pu brusquement changer d'idéal et de foi... Aucun historien de bonne foi n'a mis en doute que l'âme du pays ne fût royaliste et croyante... Il faut qu'un mal plus terrible (que le déficit financier, etc.) ait envahi ce qu'on appelait alors l'opinion publique : le but de cette étude est de prouver que le mal qui devait contaminer le monde entier, n'était pas seulement la Franc-Maçonnerie, mais surtout L'ESPRIT MAÇONNIQUE, l'esprit maçonnique créé par des suggestions continues et se répandant des loges dans tout le monde profane. »

« Lorsqu'on veut qu'un peuple vive, dit encore M. Bord, on ne détruit pas les sources de sa vie. On n'attaque pas haineusement ses souvenirs. Même dans les cas où il devient nécessaire de choisir entre les différents chemins que peut ouvrir l'avenir, on le fait avec le respect qu'on se doit à soi-même et qu'on doit encore plus aux aïeux par lesquels on existe; on médite pieusement les modifications dont sont susceptibles ces traditions grâce auxquelles ils ont édifié ce qu'ils nous ont transmis. On fait en sorte, non pas de tuer le passé, ni de le déshonorer, mais de le relier aux conditions nouvelles qui peuvent résulter du changement d'âge des nations. Si, au contraire, on veut qu'un peuple meure, rien de plus logique que de le frapper aux endroits où sont les sources même de sa vie.

» N'est-elle pas singulièrement impressionnante cette marche de la Maçonnerie, installée au milieu d'un peuple dont elle commence par fermer les yeux et par enivrer la raison; puis qui supprime l'un après l'autre tous les organes de notre vie nationale, en s'attaquant d'abord à ceux dont le Pouvoir occulte

sent la disparition plus urgente pour lui : la Monarchie, tradition nationale politique, force qui maintenait la cohésion dans le corps social, qui coordonnait les efforts en vue de la défense; puis le catholicisme, force morale qui donnait aux âmes le ressort à défaut duquel la meilleure organisation reste inutile, comme serait une machine, même la plus perfectionnée, dans laquelle il n'y aurait point de vapeur. Ces destructions préalables accomplies, l'âme du pays étant endormie, sinon détruite, et ses membres ou disjoints ou paralysés, réduits à l'impuissante défensive, le Pouvoir occulte s'en prend successivement aux idées, désormais sans support, de propriété, de famille, de moralité, qui, à défaut des institutions traditionnelles et des principes fondamentaux préalablement anéantis, distingueraient encore l'homme de la bête. Il veut que soit effacée cette dernière distinction, et il s'y acharne en proclamant qu'il travaille pour la lumière, la justice, la civilisation, le progrès! Il attaque enfin l'idée nationale elle-même, de la façon dont il a attaqué toutes les autres, c'est-à-dire en répandant subrepticement, par fraude et mensonge, dans ses loges, et de là dans le monde profane, les idées qu'il sent nécessaires pour fanatiser les uns, pour engourdir les autres. Notre renoncement à toutes nos traditions, c'est par là que le Pouvoir occulte a résolu de nous tuer, en faisant de nous les artisans de notre ruine. »

Cela commença avec Voltaire et l'école encyclopédique. Ils préparèrent la Révolution par une propagande d'idées.

« Nous avons à craindre, disait Mirabeau à Chamfort, l'opposition de la grande partie de la nation, qui ne connaît pas nos projets et qui ne serait pas disposée à nous prêter son concours. On lui fera

vouloir et on lui fera dire ce qu'elle n'a jamais pensé. Si elle en doute, on lui répondra comme Crispin au légataire : C'est votre léthargie. La nation est un grand troupeau qui ne songe qu'à paître et qu'avec de bons chiens les bergers mènent à leur gré. Après tout, c'est son bien qu'on veut faire à son insu. Ni son vieux régime, ni son culte, ni ses mœurs, ni toutes ses antiquailles de préjugés ne méritent qu'on les ménage. Tout cela fait honte et pitié à un siècle comme le nôtre et, pour tracer un nouveau plan, il faut faire place nette. »

Grâce à cet empoisonnement des esprits, ils purent arriver à couper la tête au roi et anéantir le culte catholique.

Napoléon se rendant compte des nécessités qui s'imposaient, restaura la tradition religieuse; et voulut créer un nouveau traditionalisme politique. N'ayant point voulu faire la première de ces choses comme le Pape l'entendait, il ne put réussir la seconde.

Après la Restauration, tout le travail accompli par la secte était à refaire; il fut repris de même façon. Elle s'attaqua d'abord au traditionalisme politique. Par le libéralisme et ses hypocrisies, elle parvint à détrôner les Bourbons, à rétablir une République; puis, ne la trouvant point viable, à substituer de nouveau au traditionalisme politique français l'Empire qui en est la contrefaçon. En même temps l'unité italienne était dressée pour battre en brèche le boulevard du catholicisme, la Papauté; et Napoléon III était sommé de prêter les mains à cet attentat de tous le plus funeste. Et tandis qu'il s'accomplissait, toute une série d'assauts étaient donnés chez nous, avec autant de patience que de perfidie, au traditionalisme religieux. On sait ce qu'il en advint.

La France parut se ressaisir après la guerre, l'in-

vasion et la Commune, et vouloir échapper à la Franc-Maçonnerie et au Pouvoir occulte par le retour au traditionalisme religieux et politique. C'est ce que marquèrent les élections de 1871. Mais la secte sut semer entre les représentants de la nation des divisions qui firent tout avorter. Le traditionalisme politique fut abattu en 1874 et 1877, et dès ce moment fut conduite lentement, mais sûrement, la guerre au traditionalisme religieux. Elle commença par l'école neutre, fut poursuivie par l'expulsion des congrégations religieuses; elle en est aujourd'hui à la séparation de l'Eglise et de l'Etat, en attendant qu'elle puisse anéantir l'Eglise de France.

Tout ce qui a été tenté depuis 1880 pour faire oublier aux Français ce qu'ils ont été, ce qu'ils sont, ce qu'ils doivent être, a été préparé dans les loges. Pour s'en convaincre il n'y a qu'à consulter le *Bulletin du Grand-Orient.* On y voit que toutes les lois, toutes les mesures antireligieuses, antimorales, antisociales, prises par le gouvernement ou fabriquées par le Parlement, ont été discutées et votées dans les ateliers maçonniques plus ou moins longtemps avant de l'être à la Chambre et au Sénat. Lorsque la remarque en fut faite, le *Bulletin du Grand-Orient* disparut du dépôt légal, cessa d'y être porté, de sorte qu'aujourd'hui, il est impossible d'y faire de nouvelles découvertes.

Donc, depuis cent cinquante ans, c'est toujours la même marche inflexiblement poursuivie vers le même but; ce sont toujours les mêmes coups de hache de l'invisible bûcheron en vue de la destruction en France de cette double racine de l'arbre français : le traditionalisme politique et le traditionalisme religieux. Aujourd'hui, l'antitraditionalisme religieux est poussé jusqu'à l'athéisme, dans les écoles

et l'antitraditionalisme politique jusqu'à la démolition de l'idée de Patrie dans l'armée. Ce plan était nié autrefois, il ne l'est plus, car les francs-maçons croient n'avoir plus à se gêner, l'un des deux traditionalismes étant mort, disent-ils, et l'autre mourant. « Il nous plaît de constater que nous ne sommes pas étrangers à cette double ruine, disait en 1902, dans un chant de triomphe, l'aide-bûcheron F.·. Delpech. Au point de vue politique, les francs-maçons ont varié; mais en tout temps la Franc-Maçonnerie a été ferme sur ce principe : guerre à toutes les superstitions, guerre à tous les fanatismes... Le triomphe du Galiléen a duré vingt siècles, il se meurt. » Ce chant de victoire contient un mensonge. Il dit : guerre à toutes les superstitions, à tous les fanatismes; or, il existe une « superstition » et un « fanatisme » que la Maçonnerie n'a jamais combattus : c'est la « superstition » et le « fanatisme » juifs. Pour Israël, contre le « Galiléen »! telle est la formule qui résume le mieux l'œuvre maçonnique. L'autre point de cette déclaration — « Au point de vue politique les francs-maçons ont varié », demande explication : Oui; la secte a flatté la Restauration, mais pour détourner l'attention de ses manœuvres. Elle a travaillé à l'établissement du pouvoir personnel dans la personne des Napoléons, mais pour se servir d'eux. Et pour ce qui est de nos rois, elle n'a jamais cessé de porter dans son cœur et d'exécuter, autant que les circonstances le permettaient, ce mot d'ordre qui lui a été donné à l'origine : *Lilia pedibus destrue.*

Tout cela, la secte a pu le faire grâce à son action sur l'esprit public par les moyens ci-dessus signalés.

Dans l'ouvrage déjà cité M. Bord donne le nom

de « latomisés » aux personnes initiées ou profanes qui sont imprégnées de la doctrine maçonnique. Les Romains appelaient latomies des carrières où l'on renfermait des prisonniers. Les « latomisés » sont donc les captifs de la maçonnerie, ses captifs intellectuels, ceux de l'esprit desquels elle a pris possession. De ces captifs il y en a beaucoup plus dans le monde profane que dans les Loges. Ce sont tous ceux en qui les suggestions maçonniques ont plus ou moins oblitéré l'idéal de nos aïeux, l'idéal qui a fait la France. M. G. Bord fait cette observation qui est aussi patente aujourd'hui qu'avant la Révolution : « Le latomisé fut un perturbateur aussi terrible que l'initié, car sa mentalité était la cause fatale de l'ambiance créée par le dogme égalitaire. La mentalité maçonnique agissait en effet autant sur le latomisé que sur l'initié, et la plupart d'entre eux ne voyaient pas exactement les transformations que la maçonnerie avait produites sur leur intelligence, sur leur volonté et sur leur conscience. *Voilà précisément où se trouve la force de la Maçonnerie. Là aussi est le danger qu'elle présente* ».

La France avait comme idéal la religion catholique et la royauté traditionnelle. C'est de l'union de ces deux idées et de ces deux faits qu'est née la patrie française; c'est à leur culte qu'elle doit son développement, sa prospérité et sa suprématie sur l'Europe et sur le monde civilisé (1). Hélas! combien elle en est déchue, depuis qu'il s'est trouvé dans son sein une association travaillant constamment, et avec tant de complices hors d'elle, à tarir dans les âmes ces deux sources de la vie nationale!

1. Du huitième au quinzième siècle, il n'y eut, de par le monde, qu'un peuple à l'apogée : la France. Tout ce qu'il fit alors de grand naquit de la double inspiration religieuse et nationale.

Ces complices, on les trouve jusque dans nos rangs. Pour ce qui est de la tradition religieuse, n'est-ce point chez les catholiques que l'Encyclique *Pascendi* a dû aller chercher et condamner les fauteurs du Modernisme? Et que fait le Modernisme? Il s'attaque hypocritement aux racines mêmes du christianisme. Comme le protestant, le moderniste nie l'autorité divine de l'Eglise; comme le rationaliste, le moderniste nie la divinité réelle de Notre-Seigneur Jésus-Christ; comme le panthéiste et l'athée, le moderniste nie l'existence réelle d'un Dieu distinct du monde; comme le sceptique, le moderniste refuse à la raison humaine le pouvoir de connaître réellement aucune vérité. Et en niant tout cela, le moderniste garde toute l'apparence, toute la façade, toutes les formules du catholicisme. Aussi Pie X a pu dire : « Les partisans de ces erreurs, il n'y a pas aujourà les chercher parmi les ennemis déclarés; ils se cachent dans le sein même et au cœur de l'Eglise, ennemis d'autant plus redoutables qu'ils le sont moins ouvertement. Nous parlons d'un grand nombre de catholiques laïques, et, ce qui est encore plus à déplorer, de prêtres qui, sous couleur d'amour de l'Eglise, se posent, au mépris de toute modestie, comme rénovateurs de l'Eglise. En phalanges serrées, ils donnent audacieusement l'assaut à tout ce qu'il y a de plus sacré dans l'œuvre de Jésus-Christ. »

Peut-il y avoir un péril plus grand pour la tradition religieuse et sa conservation dans notre pays que celui qui est ici décrit?

Le péril n'est pas moins grand pour la tradition nationale. Les Francs-Maçons estiment celle-ci morte, tandis qu'ils ne voient encore qu'à l'agonie la tradition religieuse. Ils se trompent. Le catholicisme n'est point mourant, même en France; et l'idée mo-

narchique n'est point morte. Elle revit; elle se relève des coups qui lui ont été portés depuis un siècle. Mais la secte n'a point jeté ses armes; elle continue le combat et elle le poursuit là où elle croit qu'il sera plus décisif. C'est pourquoi elle porte l'attaque d'abord dans les écoles. De Maistre a dit que l'histoire, depuis la Réforme, est une conspiration contre la vérité. Cette conspiration est patente dans l'enseignement à tous ses degrés, aussi bien à l'école primaire que dans les Lycées et les Universités. Dans l'enquête qui se fait en ce moment sur les livres classiques, on constate un égal acharnement, et contre la vérité religieuse, et contre la vérité historique : à toutes les pages la falsification voulue des faits et des doctrines est faite pour créer dans l'âme des enfants des préjugés indéracinables. C'est la recommandation qui avait été faite à la Haute-Vente : « C'est à la jeunesse qu'il faut aller, c'est elle qu'il faut séduire, elle que nous devons entraîner sans qu'elle s'en doute. »

Au sortir des écoles, le jeune homme est saisi par les associations; il est catéchisé par les journaux; il est circonvenu par des apôtres dont il ne croit pas devoir se défier et qui, dans le fait, sont les plus dangereux parce qu'ils se présentent sous un visage religieux et patriotique.

Quel journal, quelle association plus acharnés contre la tradition monarchiste que le *Sillon*, pour ne citer que lui? (1) Les jeunes catholiques qu'il entraîne par l'amorce d'idées généreuses, mais vagues, imprécises, peuvent-ils se douter qu'en les hypnotisant dans la contemplation de l'idée démocratique,

1. En plusieurs provinces, l'Association de la Jeunesse catholique ne se distingue point assez du *Sillon* sous ce rapport.

le *Sillon* fait les affaires de la Maçonnerie? Peuvent-ils se douter que l'idée fondamentale du *Sillon* est une idée juive, une de ces idées qui sont employées par la secte judéo-maçonnique pour asservir la France et saper le catholicisme? Ils ne le peuvent, car, dans leurs cercles d'études, on se garde bien de porter leur attention du côté de la secte. Par l'étude sérieuse, approfondie de la question maçonnique, ils verraient ce que la secte se propose, les moyens qu'elle emploie pour arriver à ses fins, les suggestions qu'elle croit utile de répandre pour se donner des collaborateurs parmi « les profanes ». Ils verraient que ces collaborateurs, elle les cherche de préférence parmi eux à raison des qualités naturelles à la jeunesse et des ressources qu'elle présente pour l'apostolat dans le présent et pour les institutions à établir dans l'avenir. Profitant de la simplicité et de la candeur propres à leur âge, elle travaille à faire de leur association une école de dissociation anticatholique aussi bien qu'antifrançaise. N'a-t-on point vu le *Sillon* s'adjoindre aux insulteurs de Jeanne d'Arc? S'il est une tradition française digne de respect et d'enthousiasme, c'est pourtant bien celle-là. Ne voit-on pas le *Sillon* faire partout alliance avec les protestants, et même avec les *Unions chrétiennes* dont le but avoué est d'entraîner la jeunesse de tous les pays du monde dans une religiosité qui secoue le joug de tout dogme? Les choses semblables s'appellent et la haine de la tradition monarchique devait nécessairement amener après elle au moins l'indifférence dans l'ordre religieux.

Le Pape, les évêques les ont maintes fois avertis pour ce qui regarde la religion; des hommes dignes de toute considération les avertissent pour

ce qui est de la patrie. Ils ferment obstinément l'oreille, tant la suggestion maçonnique s'est puissamment emparée de leur esprit. Combien y en a-t-il parmi eux qui peuvent s'en rendent compte!

Pour qui a étudié la secte maçonnique, qui connaît ses visées et les moyens d'action qu'elle s'est donnés, il n'est pas douteux que son influence ne s'exerce parfois, même dans les journaux réputés les meilleurs. A la manière dont sont traitées certaines questions, on sent le souffle, l'inspiration de la secte. S'il est une question urgente entre toutes, c'est bien celle de l'union des catholiques dans une même pensée et dans une même action. Dès les premiers jours de son pontificat, dans sa première Encyclique, notre Saint-Père le Pape Pie X a marqué l'unique terrain sur lequel ils peuvent s'entendre et unir leurs efforts. Il s'y est placé lui-même, les invitant à se grouper autour de lui et s'offrant à les diriger. « En face de la guerre impie qui a été soulevée et qui va se poursuivant presque partout contre Dieu... si l'on nous demande une devise traduisant le fond même de notre âme, nous ne donnerons jamais que celle-ci : *Restaurer toutes choses dans le Christ...* Il en est, et un grand nombre, nous ne l'ignorons pas, qui, poussés par l'amour de la paix, c'est-à-dire de la *tranquillité de l'Ordre,* s'unissent et se groupent pour former ce qu'ils appellent le parti de l'*Ordre.* Hélas! vaines espérances, peines perdues! De partis d'Ordre capables de rétablir la tranquillité au milieu de la perturbation des choses, il n'y en a qu'un : LE PARTI DE DIEU. » Cette parole devait, ce semble, rallier tous les organes catholiques de publicité. Mais non. Les plus ostentatoirement catholiques ont préféré au *Parti de*

Dieu, le *parti de l'Ordre*, et à l'action catholique, l'action libérale! Et lorsque la constitution du Parti de Dieu demande, actuellement, que chacun dans la défense des droits de Dieu, de l'Eglise et des âmes fasse abstraction de ses préférences politiques, ces mêmes journaux « catholiques » ont exigé préalablement à toute entente et à toute action commune, une profession de foi républicaine. Qui ne reconnaîtrait en cela l'inspiration maçonnique, la suggestion de la secte qui nous a dotés de la république tout en déclarant de vive voix et par ses œuvres que la République n'est autre chose que « la maçonnerie à découvert? » Ce n'est pas à la légère que M. Copin-Albancelli a dit : « Le journal modéré, patriote, religieux même, peut avoir, sans qu'il le sache, son ou ses francs-maçons qui n'y disent que ce qu'ils peuvent dire. S'il n'a pas son ou ses francs-maçons, il a tel et tel de ses rédacteurs qui sont imbibés, grâce à des « influences individuelles soigneusement couvertes », d'esprit maçonnique dilué dans la mesure où il convient pour qu'il soit assimilable dans le milieu où il doit agir. Ces maçonnisants transmettent à leur tour à leurs confrères l'esprit qu'ils ont reçu. Et c'est ainsi que notre presse, même celle d'opposition, est attaquée sur bien des points par des infiltrations maçonniques (1). Il en est de même des ateliers, des salons, des groupes

1. M. Louis Teste a raconté ce qui suit :
« Un de nos évêques, aujourd'hui archevêque, étant allé pour je ne sais plus quelle affaire voir à son bureau un de nos confrères, le trouva en compagnie de quelques-uns de ses collaborateurs, qui lui furent aussitôt présentés; mais deux d'entre eux s'étaient déjà précipités pour baiser l'anneau épiscopal, bien qu'à Paris ce ne soit pas l'usage, ce que je constate sans l'apprécier. En sortant, l'évêque dit à la personne qui l'accompagnait : « Oh! il y a là deux bien bons catholiques, MM. Untel et Untel! » C'était les deux Juifs qui avaient baisé l'anneau. Je tiens l'anec-

que nous constituons ». On peut dire à coup sûr que tout ce qui est marqué de l'estampille « libéral » vient des Loges par des voies plus ou moins détournées. En tout cas, il fait leurs affaires.

Que conclure?

Le Pouvoir occulte a basé sa domination sur un état d'esprit.

Cet état d'esprit est antitraditionaliste. Antitraditionalisme religieux et antitraditionalisme politique. Il est le résultat des divisions successives opérées chez nous depuis quatre siècles.

Lorsqu'un ouvrier carrier veut briser un bloc de pierre, dit M. Copin-Albancelli, il commence par le séparer en deux morceaux. Il s'attaque ensuite et successivement à l'un et à l'autre de ceux-ci, qu'il subdivise à leur tour. Il continue ainsi, en faisant des morceaux de plus en plus petits, jusqu'à ce qu'ils soient réduits à la dimension qui lui convient.

Tel est le procédé qui a servi à réduire la France à l'état où nous la voyons.

Son adversaire commença par la briser en deux grands fragments. Ce fut le jour où il réussit à y introduire le protestantisme.

---

dote de première main et j'en garantis l'authenticité. »

A ceux qui s'étonneraient de ce qui est dit ici, il n'y a qu'à leur mettre sous les yeux la revue maçonnique *L'Acacia*, numéro de mars 1908, page 235 :

« Pourquoi, quand la *Croix* aura le monopole incontesté de la direction des catholiques, ne nous en emparerions-nous pas, avec le concours des Juifs, des protestants et du gouvernement, en achetant les actions?

» On balayerait alors toute la rédaction cléricale « pour en substituer une de libres-penseurs malins qui conserveraient d'abord le ton de la maison, puis le changeraient *peu à peu*. » Faire évoluer un journal sans que les lecteurs s'en doutent, comme un fabricant de chocolat change son cacao, *c'est l'enfance de l'art*. »

Le bloc catholique et monarchiste français, après qu'il eut été réduit par la brisure résultant de l'établissement du protestantisme, fut brisé à nouveau par la philosophie du XVIIIe siècle. L'éclatement fut même alors double : il se produisit dans le sens religieux et dans le sens politique. La Révolution en fut la conséquence et après elle, à la place de ce bloc catholique et monarchiste déjà réduit, il y eut, d'une part, des catholiques et des « philosophes » et, d'autre part, des monarchistes et des républicains.

Survint l'Empire qui fut une tentative de réagglutination due à l'ambition et au génie d'un homme appuyés sur l'instinct de conservation de la nation. Lorsque cet homme tomba, la tâche de la Restauration était devenue bien difficile; car, au lieu du bloc national d'autrefois, il y avait alors en France des catholiques, des protestants, des déistes, des athées, des royalistes, des impérialistes et des républicains. Un nouveau morcellement fut opéré lorsque la branche cadette succéda à la branche aînée : un parti orléaniste exista dès lors à côté des autres déjà si nombreux.

Depuis lors, le mystérieux ennemi n'a cessé de travailler dans le même sens. Il a frappé sans relâche et sans que personne le vît agir sur les fragments produits par les éclatements successifs de l'ancien bloc français. Si bien que maintenant non seulement il y a en France des catholiques, des protestants, des déistes, des athées, des royalistes, des impérialistes et des républicains, mais encore chacun de ces groupements se trouve subdivisé en un nombre sans cesse grandissant de sous groupements.

Regardez partout, à droite, à gauche, chez les croyants et chez les incroyants, chez les patriotes

et chez ceux qui ne le sont plus, chez les autoritaires et chez les libéraux, dans tous les milieux, dans tous les camps, à tous les degrés de l'échelle sociale, c'est la guerre incessante, sans cesse renouvelée sous un prétexte ou sous un autre.

Les germes en ont été inoculés aux générations qui ont précédé la nôtre par l'enñemi masqué auquel nous avons affaire et ils nous ont été transmis comme une conséquence inéluctable d'états de choses antérieurs.

A ce déplorable état il n'y a qu'une seule chose à opposer : les doctrines vraies aux doctrines fausses; une contre-propagande tendant à remettre en honneur, avec une constance inlassable, les principes de notre race, à créer un esprit opposé à celui que la secte n'a que trop fait prévaloir.

« L'Ancienne France, dit M. Gustave Bord, avait comme idéal la religion catholique et la royauté traditionnelle. C'est de ces deux croyances qu'est née la Patrie française; des doctrines maçonniques ont pu nous la faire oublier momentanément, mais je reste convaincu que la France de demain reprendra ses anciennes traditions; que celles-ci seront d'accord avec les nécessités du monde moderne et que notre pays redeviendra la nation énergique et généreuse qu'elle fut sous ses rois. »

CHAPITRE XXXIV

CORRUPTION DES IDÉES *(suite)*

VI. — PROPAGANDE PAR LE COLPORTAGE ET PAR LES ÉCOLES

Ainsi donc pour répandre les idées qu'elle a intérêt à faire prévaloir, la Franc-Maçonnerie use tout d'abord « d'influences soigneusement couvertes », influences des hauts initiés sur les vulgaires maçons, influences des maçons sur les sociétés qu'ils ont organisées ou dans lesquelles ils ont pu s'introduire, et par elle et par eux, influences sur l'opinion publique dans toutes les classes de la société.

Mais pour arriver aux résultats qu'il veut obtenir, le parti occulte ne se contente point de ces influences.

Dans sa lettre du 18 janvier 1822, Piccolo-Tigre se félicitait des ressources abondantes qu'il tirait de Londres pour la propagande par la brochure et le journal des idées libérales et humanitaires,

« Des offres considérables m'ont été faites. Bientôt nous aurons à Malte une imprimerie à notre disposition (1). Nous pourrons donc avec impunité, à

1. En mars 1763, Voltaire écrivait à Helvétius : « Pourquoi les adorateurs de la raison restent-ils dans le silence

coup sûr, et sous le pavillon britannique, répandre d'un bout de l'Italie à l'autre, les livres, brochures, etc., que la Vente jugera à propos de mettre en circulation ». Le 5 janvier 1846, le même écrivait de Livourne à Nubius : « Nos imprimeries de Suisse sont en bon chemin. Elles produisent des livres tels que nous les désirons; mais c'est un peu cher; j'ai consacré à cette *propagande nécessaire* une assez forte partie des subsides recueillis. Je vais utiliser le reste dans les légations ».

Maintenant, la secte a ses imprimeries partout, et le colportage de leurs productions est favorisé par les lois.

En 1881, la liberté complète du colportage fut greffée sur la liberté complète de l'imprimerie et de la librairie. Les vagabonds, les repris de justice reçurent le droit de répandre les brochures les plus

---

et dans la crainte? *Qui les empêcherait d'avoir chez eux une petite imprimerie* et de donner des ouvrages utiles et courts, dont leurs amis seraient les seuls dépositaires?... On oppose ainsi, au *Pédagogue chrétien* et au *Pensez-y bien*, de petits livres philosophiques qu'on a soin de répandre partout adroitement. On ne les vend point, on les donne à des personnes affiliées, qui les distribuent à des jeunes gens et à des femmes... »

Le conseil fut suivi, nous l'avons vu plus haut, et ce fut l'une des choses qui préparèrent le mieux la Révolution.

Un M. Leroy, lieutenant des chasses royales, s'écriait en 1789, dans un dîner raconté par Barruel et qui avait lieu chez M. d'Angevilliers, intendant des bâtiments du roi : « J'étais le secrétaire du comité à qui vous devez cette Révolution et j'en mourrai de douleur et de remords .. La plupart de ces livres que vous avez vu paraître depuis longtemps contre la religion, les mœurs et le gouvernement, étaient notre ouvrage, et nous les envoyions à des colporteurs qui, les recevant pour rien, les vendaient au plus bas prix... Voilà ce qui a changé ce peuple et l'a conduit au point où vous le voyez aujourd'hui ».

De l'aveu de M. Didier, aveu fait à la Chambre des Députés en 1833, le conseil de Piccolo-Tigre, renouvelé de Voltaire en 1822, eut à la Révolution de 1830 la part qu'il avait eue à la Révolution de 1798. (Voir ci-dessus, p. 232).

impies et les plus immondes. Et cependant, quelques années auparavant, le préfet de police avait établi que le colportage n'employait pas moins de dix à douze mille agents, répandant frauduleusement quinze millions de publications malsaines et honteuses. Ce n'était point assez, on décréta une liberté plus complète. De plus, les auteurs des œuvres ainsi colportées furent glorifiés afin de leur donner plus de crédit auprès du peuple (1).

Ce sont surtout les journaux qui servent à répandre les idées que la secte veut semer dans le public. Les feuilles qui sont à sa dévotion sont légion; elles sont graduées avec un art infernal, pour toutes les classes possibles de lecteurs, afin que chacun, selon le degré où son esprit est parvenu sur la voie de l'erreur, puisse se procurer le périodique auquel son esprit puisse s'adapter et marcher de compagnie avec lui. La poésie et le roman, les beaux-arts et les sciences, l'histoire du passé et l'exposé des événements présents, tout sert, dans la mesure qui convient au public auquel s''adresse spécialement telle ou telle feuille, à répandre les idées d'affranchissement intellectuel, moral et religieux qui sont le fond de l'esprit maçonnique.

Les congrès ont bien souvent été employés au même but. C'est de l'existence de la Haute-Vente que date l'impulsion qui leur est donnée. On sait combien, en ces derniers temps, ils se sont multipliés,

1. On vient d'ériger une statue à Eugène Sue et de célébrer son centenaire; il a été précédé par des réclames barnumesques en faveur de ses œuvres. Tous les cinq ou six ans, des journaux reprennent son *Juif Errant*, ses *Mystères de Paris*, en feuilleton; des éditions de livraisons en approvisionnent le marché sans relâche, pour qu'aucune génération ne grandisse sans avoir bu le poison qu'elles contiennent.

sous toutes les étiquettes possibles. Il ne fut d'abord question que de congrès scientifiques. Le pape Grégoire XVI s'y opposa avec une inébranlable fermeté. Il ne put éloigner ce fléau de l'Italie, où les princes se laissèrent forcer la main; du moins il en préserva Rome. Les congrès scientifiques furent en Italie en 1845 ce que furent en France, deux ans plus tard, les banquets démocratiques. De plus, ils servirent aux esprits aventureux à se connaître, aux affidés à semer leurs idées, à la secte à jeter le discrédit et le mépris sur les dogmes chrétiens.

Mais pour être profonde, pour être tenace, pour être générale, la propagande des idées doit être entreprise dès le bas âge, dans l'éducation. Dans ses instructions au «Régent», Weishaupt dit : « Il faut pourtant gagner à notre Ordre le commun du peuple : le grand moyen pour cela est l'influence sur les écoles... Vous devez sans cesse voir comment on peut, dans vos provinces, s'emparer de l'éducation publique, du gouvernement ecclésiastique, des chaires d'enseignement et de prédication ». Ecrasez l'ennemi quel qu'il soit, disaient les Instructions aux membres de la Haute-Vente, mais surtout écrasez-le dans l'œuf. C'est à la jeunesse qu'il faut aller, c'est elle qu'il faut séduire, elle qu'il faut entraîner, *sans qu'elle s'en doute*... Allez à la jeunesse, et, si c'est possible, jusqu'à l'enfance ».

Ces Instructions n'étaient point de celles que les membres de la Haute-Vente dussent garder pour eux seuls. Ils ne pouvaient, à quarante, endoctriner toute la jeunesse européenne. Elles devaient être transmises de proche en proche, plus ou moins explicites ou voilées, selon le degré d'avancement des

personnes auxquelles on voulait les faire parvenir. Elles étaient particulièrement destinées à ceux qui s'occupent de l'instruction de la jeunesse, dans les lycées, dans les collèges, dans les écoles et même dans les séminaires. Il n'était point nécessaire que toutes les personnes appelées à cette propagande fussent engagées dans les liens de la Maçonnerie; il suffisait, il suffit toujours, qu'elles aient l'esprit maçonnique; celles-ci sont même considérées comme les plus utiles, parce qu'elles inculquent les idées voulues à la jeunesse qui leur est confiée sans se douter du mal qu'elles lui font.

Aux autres, aux initiés, on recommandait une extrême prudence. Elle était plus nécessaire alors qu'aujourd'hui, plus dans les Etats pontificaux que chez nous. Elle était exigée, surtout de ceux qui, d'une manière ou d'une autre, directement ou indirectement, pouvaient avoir quelque influence sur l'éducation de la noblesse ou du clergé.

Le document publié par Mgr Gerbet, après avoir dit qu'il faut s'efforcer d'entraîner dans le sillon maçonnique les autorités civiles et militaires, les rois et les princes eux-mêmes, ajoute : « et surtout leurs enfants.. C'est par des auteurs célèbres, dont la morale s'accorderait avec nos desseins, que nous paralyserons et ébranlerons leur puissance. C'est par d'aussi sages mesures mises à profit avec prudence, et surtout appliquées à propos à de jeunes cœurs trop faibles pour en discerner le vrai but, que nous les amènerons à nous seconder pour le grand œuvre ». C'est ce que l'on n'a cessé de pratiquer. Pour ne citer qu'un exemple, la secte avait réussi à faire admettre comme précepteur du prince Rodolphe, héritier présomptif de l'empereur François-Joseph, un apostat, croyons-nous, et pour maîtres des savants,

comme le naturaliste Brehm, qui ne croyaient ni en Dieu, ni en la vie future. L'on sait comment cet infortuné prince roula jusqu'à l'abîme le plus profond du déshonneur et du désespoir.

Ici encore, nous voyons observées de nos jours les instructions de Weishaupt. Voici celles qui avaient été données à celui dont il avait fait choix pour être gouverneur de l'héritier présomptif de la couronne de Bavière en 1785.

« I. On visera à ce que les connaissances du prince soient *étendues*, mais non pas *profondes*. S'attaquer directement au sentiment religieux inné à la jeunesse, serait imprudent; en procédant indirectement, on obtiendra d'excellents résultats. Il suffira de montrer dans l'enseignement une opposition entre la science et la foi.

» II. L'éducateur étudiera soigneusement le caractère de son élève. Il est deux points surtout au sujet desquels il devra obtenir une connaissance certaine : Quels sont les plaisirs vers lesquels le prince se sent le plus attiré? Quelles sont les passions dominantes dans sa nature? Le gouverneur aura soin de nourrir les penchants et les passions du prince. La jeunesse, légère de sa nature, aime cela, s'en montre reconnaissante et s'attache à ceux qui agissent ainsi avec elle. Mais on évitera de dépasser une certaine mesure, afin d'éviter que la satiété se produise. Il faut maintenir la soif. Les connaissances étendues et superficielles produisent la vanité. On la flattera : la jeunesse inexpérimentée se laisse toujours séduire par des louanges.

» III. Une attention spéciale sera attachée au choix des lectures. On vantera les ouvrages écrits dans l'esprit de la loge comme faisant époque dans la

science, et comme perles littéraires. Quand le public se sera laissé prendre à ces manœuvres, le gouverneur signalera au prince les publications en question comme faisant sensation et dignes d'être lues avec attention.

» IV. Il importe de donner à la jeunesse, de bonne heure, au moyen de la parole et des lectures, un certain intérêt, voire l'*estime du suicide!* On signalera le suicide comme l'acte le plus élevé du courage viril, surtout dans certains cas spéciaux. »

Le prince héritier de Bavière, plus heureux que le prince Rodolphe, fut préservé du sort d'une pareille éducation.

C'est à ces précepteurs surtout que les Instructions recommandent la prudence : « N'ayez jamais pour ces enfants un mot d'impiété ou d'impureté : *Maxima debetur puero reverentia.* N'oubliez jamais ces paroles du poète, car elles vous serviront de sauvegarde contre des licences dont il importe essentiellement de s'abstenir dans l'intérêt de la cause. Pour la faire fructifier au seuil de chaque famille, pour vous donner droit d'asile au seuil domestique, vous devez vous présenter avec toutes les apparences de l'homme grave et moral (1). » Il peut paraître étonnant que l'on recommande ici de ne pas dire un mot d'impiété, alors qu'il s'agit « d'anéantir l'idée chrétienne »; mais, nous avons déjà

---

1. Weishaupt, t. III, p. 35, disait à ses *Frères insinuants :* « Le Frère insinuant peut avoir tous les vices, mais ne doit, en même temps, jamais se laisser voir que sous le plus parfait extérieur d'honorabilité et de vertu. Il lui est prescrit de s'appliquer « à la perfection extérieure ». Il doit voir comment il pourra s'emparer de l'éducation, des chaires d'enseignement, du gouvernement ecclésiastique. Il pourra avoir l'air de remplir quelque fonction *en faveur de ces mêmes puissances, dont la destruction doit être son unique objet.* »

vu et l'on verra mieux encore plus loin, par quels mots, par quelles idées qui, de prime-abord paraissent inoffensifs, la Maçonnerie parvient à inculquer dans les esprits, à propager dans les masses, à faire régner dans la société ses principes qui sont tout l'opposé des principes chrétiens.

Voici un fait qui montre bien que Voltaire, Weishaupt, Nubius sont toujours fidèlement obéis.

Dans les premiers jours de juin 1892, le correspondant parisien du *Courrier de Bruxelles* lui communiqua ce qui suit :

« C'était à l'époque où les Chambres siégeaient encore à Versailles et où par conséquent sénateurs, députés, journalistes, habitant Paris, étaient condamnés à des voyages presque quotidiens. Je me trouvais un jour dans un compartiment du train, dit parlementaire, en compagnie de M. Madier de Montjau, de M. et Mme Lockroy, des enfants Hugo, Georges et Jeanne. On parla d'un jeune homme ami des deux familles, dont on dit beaucoup de bien. Comme Mme Lockroy rappelait que cet adolescent avait eu longtemps des idées « réactionnaires et cléricales », Madier l'interrompit : « Oui, oui, mais *je lui ai inoculé le virus* (1), et maintenant il l'a bien ». Jamais je n'oublierai l'air véritablement infernal avec lequel ces paroles furent prononcées. Toute la haine antireligieuse de Madier de Montjau apparaissait dans ses yeux, sa voix sifflante, son rictus de fanatique ».

A ce Madier de Montjau le gouvernement maçonnique fit des funérailles aux frais de l'Etat !

Ce n'est plus seulement les fils des princes que les F.·. Insinuants ont mission de corrompre intel-

1. « Inoculer le virus », « infiltrer le venin », ce sont les propres expressions employées dans les Instructions secrètes données aux Quarante de la Haute-Vente.

lectuellement, mais tous les enfants du peuple. Des instructions sont données en ce sens aux instituteurs par les journaux pédagogiques. Qu'il suffise de citer une seule note de l'*Action scolaire* (n° d'octobre 1900). Elle pose cette question : « Comment les maîtres laïques parviendront-ils à détruire l'influence du prêtre? » Elle répond : « Un entretien de quelques minutes avec les enfants qui reviennent de l'église suffirait pour anéantir les ravages causés dans leur intelligence par les leçons du catéchisme. En les interrogeant habilement, le maître saurait chaque fois quel genre de poison le prêtre vient encore d'inoculer à ses victimes, et le remède lui serait aisé à appliquer : ce serait une petite conversation avec toute la classe, se rapportant, sans en avoir l'air, à la leçon du curé et qui montrerait nettement que celui ci est un menteur effronté ».

Il paraît incroyable que la secte ait pu concevoir l'espoir d'atteindre même les séminaristes. C'est par une fin de non-recevoir que beaucoup nous ont repoussé, lorsque, dans la *Semaine religieuse* du diocèse de Cambrai, nous avons jeté un cri d'alarme en présence des tentatives faites récemment auprès des lévites par les missionnaires des idées nouvelles, des idées libérales, démocratiques et humanitaires : journaux, conférences, prédicateurs laïques de retraites sociales aux jeunes ecclésiastiques (1).

1. Dans le livre qu'il a intitulé : *A propos de la séparation des Eglises et de l'Etat*, M. Paul Sabatier, protestant, ex-ministre, dit (pp. 93 et suiv.) : « Parmi tous les spectacles intéressants que nous offre la vie actuelle, je n'en vois pas de plus grand que celui de la rencontre des jeunes catholiques avec les penseurs libres.

» Une grande crise intellectuelle, religieuse, morale, sociale, se prépare dans beaucoup de consciences. En mesurer l'origine, la profondeur et la portée, ne sera sans doute ja-

Nous parlions en connaissance de cause. Déjà, au XVIIIe siècle, Weishaupt disait aux illuminés : « S'il est intéressant pour nous d'avoir les écoles ordinaires, il paraît aussi très important de gagner les séminaires ecclésiastiques et leurs supérieurs. Avec ce monde-là nous avons la principale partie du pays ; nous mettons de notre côté les plus grands ennemis de toute innovation (et surtout de la grande innovation voulue par la secte, le retour à la civilisation païenne par le naturalisme et le libéralisme) ; et, ce qui est par-dessus tout, avec les ecclésiastiques, le peuple et les gens du commun seront entre nos mains ». Ainsi, le grand avantage que Weishaupt trouvait à charmer l'esprit des séminaristes avec les idées de liberté et d'égalité, c'est que les séminaristes devenus prêtres les répandraient dans le peu-

mais possible. Qui nous raconterait l'histoire du germe de blé durant sa germination dans le sein de la terre?

» J'ai pourtant pu un instant contempler de tout près cette germination d'une vie nouvelle au sein de la vieille Eglise, et j'en ai gardé un invincible souvenir. C'était il y a quelques mois, chez un professeur de séminaire dont j'étais l'hôte. Le soir un jeune diacre me remet un gros cahier manuscrit, sorte de journal confidentiel où, depuis trois ans, quelques élèves de ce grand séminaire ont écrit leurs préoccupations, leurs angoisses, leur idéal, leurs rêves, leur foi.

» Que se passera-t-il quand la France connaîtra ce nouveau clergé? »

Ce fait, et chacune des paroles qui l'exposent et qui le commentent, parlent assez d'eux-mêmes pour qu'il soit inutile de les relever.

M. Fonsegrive était aussi reçu dans les séminaires et admis à prêcher aux séminaristes le modernisme. M. Harmel, dans les retraites sociales pour lesquelles il convoquait séminaristes et jeunes prêtres au Val-des-Bois, les imbibait de l'esprit démocratique. Les abbés Naudet, Lemire, Garnier, etc., trouvaient aussi les portes des séminaires, grands et petits, tout ouvertes et y semaient à pleines mains leurs idées sur le passé et sur l'avenir de l'Eglise.

Par quelles « influences soigneusement couvertes » cela a-t-il pu être obtenu?!

ple, les feraient adopter par cette partie de la population qui est trop chrétienne pour que la secte puisse l'atteindre directement.

Au dix-neuvième siècle, nous trouvons les mêmes recommandations dans le document publié par Mgr Gerbet : « Il est de la plus grande importance, y est-il dit, pour le succès de notre sublime projet, et pour en faciliter et mieux assurer l'exécution, de ne rien négliger pour entraîner dans notre ordre les membres marquants dans le clergé, et tous ceux dont les intérêts seraient en opposition avec notre doctrine. Il faut *adroitement,* DANS LEUR ÉDUCATION *et sous les formes les plus séduisantes, glisser le germe de nos dogmes* et les accoutumer par là, insensiblement et sans qu'ils s'en doutent, *au choc qui doit les anéantir.* »

Les instructions données à la Haute-Vente disent à leur tour combien il importe à la secte de gagner l'esprit des séminaristes : « Une fois votre réputation établie dans les collèges, dans les gymnases, dans les universités *et dans les séminaires*, une fois que vous aurez capté la confiance des professeurs et des étudiants, faites PRINCIPALEMENT que *ceux qui s'engagent dans la milice cléricale* aiment à rechercher vos entretiens. Offrez-leur, tout d'abord, des livres inoffensifs, puis peu à peu vous amènerez vos disciples au degré de cuisson voulu... Vous devez avoir l'air d'être simples comme des colombes, mais vous serez prudents comme le serpent ».

En parlant ainsi, en donnant ces conseils et ces ordres, Weishaupt, l'initié que nous révèle Mgr Gerbet et la Vente, ne faisaient que reprendre le procédé qui avait réussi aux Gnostiques, aux Manichéens, puis aux chefs de la Réforme. Toujours, pour entraîner le peuple hors des voies de la vérité et du

bien, hors de l'Eglise, il a fallu tout d'abord gagner une partie du clergé et surtout séduire la jeunesse cléricale par de généreuses illusions.

Tout en faisant exercer sur les séminaristes cette action directe et personnelle, la Haute-Vente se préoccupait de la direction même des séminaires; elle demandait et faisait demander, dit Crétineau-Joly, que l'on donnât dans les séminaires une éducation plus appropriée aux besoins du siècle et aux intérêts du pays. Elle se plaignait de voir l'étude des langues anciennes absorber l'attention de la jeunesse cléricale. L'étude de la théologie et celle des belles-lettres devaient être reléguées au second plan. N'avons-nous pas entendu les mêmes plaintes et les mêmes conseils en ces derniers temps?

En 1867, l'*Univers Israélite* (T. V, p. 223) disait compter par-dessus tout sur la direction à donner à l'esprit des jeunes clercs pour changer l'orientation intellectuelle du monde. « Inaugurée par la savante et spéculative Allemagne, la rénovation des études théologiques s'acclimate en France, qui, grâce à son esprit généralisateur et expansif, peut être appelée à faire pour la *synthèse religieuse* ce qu'elle fit un jour pour la reconstitution civile et politique du monde. Et *tout Israélite doit éprouver le désir de coopérer à cette œuvre, où sont engagés* NOS *intérêts les plus sacrés.* »

Par le colportage, la secte s'efforce principalement de corrompre les mœurs. Par l'enseignemeent, elle vise surtout à pervertir les esprits.

Dans les séminaires comme dans les collèges et les universités, ce qui lui tient le plus à cœur, c'est d'y faire pénétrer les principes de 89.

Une douloureuse énigme se pose ici : comment

a-t-il pu se faire que la secte ait trouvé des personnages de réputation hautement catholique et tant de revues et de journaux catholiques pour présenter au public la « coupe enchanteresse et mystérieuse, » qui verse dans les âmes « les grands principes, les immortels principes »? Savent-ils d'où viennent ces principes et à quelle fin ils ont été inventés? Au concile du judaïsme réuni à Leipzig, le 29 juin 1869, sous la présidence du Dr Lazarus de Berlin, le Dr Philipson, de Bonn, appuyé par le grand rabbin de Belgique, M. Astruc, avait conclu, aux applaudissements de tous : « Le synode reconnaît que le développement et la réalisation des principes modernes sont les plus sûres garanties du présent et de l'*avenir du judaïsme* et de ses membres. Ils sont les conditions les plus énergiquement vitales pour l'existence expansive et le plus haut développement du judaïsme (1). »

---

1. Voir *Les Juifs, le judaïsme et la judaïsation des peuples chrétiens*, par Gougenot des Mousseaux.

M. Bidegain, dans son livre LE GRAND-ORIENT DE FRANCE, *ses doctrines et ses actes*, a publié (pages 261 à 276) une circulaire signée par des Juifs éminents : MM. Henri Aron, membre du Consistoire central des Israélites de France; Dr Dreyfus-Bresac, membre du comité central de l'*Alliance Israélite Universelle;* Narcisse Leven, président du comité central de l'*Alliance Israélite Universelle*, et vice-président du Consistoire Israélite de Paris; Salomon Reinach, vice-président du comité central de l'*Alliance Israélite Universelle*. Le but de cette circulaire, datée du 14 novembre 1902, était double : « 1° appeler l'attention sur les élections qui se feront en 1906; et 2° ouvrir une souscription pour les frais de cette élection et de ses préparatifs. » On y trouvait les mêmes vues que celles exposées ci-dessus, dans l'*Univers Israélite :* l'égalité quatre-vingt-neuvième devant faire des Juifs les égaux des Français et bientôt leurs maîtres.

« Nous consacrant avant tout à faire triompher la cause de l'égalité de tous les Français devant la loi, nous n'avons voulu distinguer qu'entre les adversaires et les partisans des principes de la Révolution. Nous avons combattu

C'était dire : « Israélites, vous aspirez à la domination universelle; si vous voulez préparer efficacement les voies à celui qui doit vous la procurer, vous n'avez que cette seule chose à faire : vous employer à développer les principes modernes, à les faire entrer dans les esprits, sous tous leurs aspects, à en tirer toutes les conséquences qu'ils renferment; puis à les réaliser, c'est-à-dire, à faire que ces conséquences dernières passent de l'ordre des idées, dans l'ordre des faits, par les lois que vous ferez faire et par les mœurs que vous introduirez.

Comment les « principes modernes » peuvent-ils être considérés par les Juifs comme leur préparant les voies à cette domination? Le voici. Grâce à l'égalité civile et l'égalité en toutes choses avec les chrétiens, les Juifs ont vu disparaître la digue qui les avait contenus jusque-là; et alors, à l'égal d'un torrent dévastateur, ils ont fait irruption partout et se sont emparés de tout : des banques, du commerce, de la presse et des charges les plus importantes dans la diplomatie, dans l'administration politique, dans l'armée, dans l'enseignement : tout est tombé entre leurs mains ou dans les mains de ceux qui dépendent d'eux. Et maintenant la société chrétien-

---

les premiers (aux élections de 1902) de quelque étiquette qu'ils aient pu se couvrir et nous nous sommes efforcés de soutenir les seconds. Comme nous ne revendiquions pas de privilèges et ne réclamions rien en dehors du *droit commun*, nous n'avions eu besoin, pour assurer la défense de nos intérêts, que de leur demander de défendre leurs principes et de travailler, en restant fidèles à eux-mêmes, à la victoire de leurs propres doctrines ». Et plus loin : « Ce qui est surtout de nature à nous rassurer sur l'avenir, c'est que la lutte n'est plus actuellement entre l'antisémitisme et les juifs, mais entre l'antisémitisme et les principes de la Révolution... A supposer même que nos intérêts propres fussent désormais hors d'atteinte, ce serait encore notre devoir, comme fils reconnaissants de la Révolution, de poursuivre l'œuvre commencée ».

ne rencontre dans les principes de 89, dans « les droits de l'homme » qui sont inscrits dans les constitutions des Etats, le plus grand empêchement à secouer le joug juif qui lui est imposé sous le couvert de « la liberté » et de « l'égalité ».

« Quand on s'est aperçu que les Juifs étaient *citoyens,* a écrit un Juif converti et prêtre catholique, M. l'abbé Lémann, ils étaient déjà en partie les MAITRES. » Crémieux, fondateur de l'*Alliance Israélite Universelle* s'est écrié dans l'une de ses assemblées : « Comme déjà tout est changé pour nous, et en si peu de temps ! » Et Disraeli : « Le Juif arrive de nos jours à exercer sur les affaires de l'Europe une influence dont le prodige est saisissant ». Aussi, un publiciste, M. Kuhn, a-t-il eu raison de dire : « Cette revendication des principes modernes en faveur du Judaïsme est des plus humiliantes pour nos démocrates. »

Si les organisateurs d'associations de la jeunesse chrétienne connaissaient ces choses, la pousseraient-ils avec tant d'ardeur dans les voies de la démocratie? Si les supérieurs des séminaires avaient connu cette déclaration du concile que les rabbins juifs, avaient opposée au concile convoqué par Pie IX, comme suite à la publication du *syllabus,* qui démasque les « grands principes » et les poursuit jusque dans leurs dernières conclusions, s'en serait-il trouvé parmi eux qui eussent laissé entrer dans leurs maisons les publications démocratiques? auraient-ils autorisé chez eux les conférences démocratiques?

Un rabbin allemand s'est permis cette ironie :

« Ces chrétiens bornés et à courte vue se donnent de la peine pour nous arracher par-ci par-là une âme et sont heureux comme des rois quand

ils y ont réussi. Mais ils ne voient pas que nous aussi nous sommes missionnaires et que notre prédication est plus habile et plus fructueuse que la leur. Ils ne comprennent pas que nous marchons contre eux de conquête en conquête. Un peu de temps encore et tous ceux d'entre les chrétiens qui ont véritablement de l'éducation (die Wahrhaft Gebildeten) n'auront plus besoin du Christ et se passeront de lui aussi facilement que nous. Le temps est proche où la plupart des chrétiens seront retournés à notre enseignement sur Dieu, à notre monothéisme. L'avenir est à nous. Nous convertissons en masse et d'une façon inaperçue. »

Comment et par quoi? Par les principes modernes, par les doctrines démocratiques dont « la réalisation est la plus sûre garantie du présent et de l'avenir du judaïsme. (1) »

M. Bachem a fait récemment au Landtag prussien cette constatation :

« Le judaïsme allemand travaille avec une puissance tellement gigantesque et une persévérance tellement constante à la civilisation et à la science modernes, que le plus grand nombre des chrétiens (littéralement la plus grande partie du christianisme) sont menés d'une façon consciente ou inconsciente par l'esprit du judaïsme moderne. »

Ce n'est pas seulement en Allemagne que le ju-

---

1. « Le Messie est venu pour nous le 27 février 1790 avec les Droits de l'homme », a dit l'israélite Cahen (Relaté dans les *Archives israélites* en 1847).

M. le prince Louis de Broglie a conclu une étude sur *la question juive au point de vue politique* par cette constatation : « ... 3° Entrés dans les sociétés, grâce aux principes modernes, ils sont devenus les adeptes et les propagateurs les plus ardents de ces principes, les membres les plus actifs de la franc-maçonnerie, les fils les plus dévoués de la libre-pensée. »

daïsme travaille au développement et à la réalisation des principes modernes de la civilisation antichrétienne; il s'y emploie bien plus en France. Et d'ailleurs quels sont les pays où ils ne règnent point? Quels sont les esprits qui n'en soient plus ou moins atteints?

Dans son commentaire de l'Apocalypse, Bossuet dit : « Je regarde dans l'Eglise deux sortes de persécution : la première en son commencement, et sous l'empire romain, où la violence devait prévaloir; la seconde à la fin des siècles, où sera le règne de la séduction ».

La séduction libérale s'exerce de nos jours sous des formes si cachées et si perfides que ceux qui en sont victimes ne s'en aperçoivent même pas. Elle envahit peu à peu toutes les intelligences dans l'ordre ecclésiastique aussi bien que dans l'ordre laïque, et cela dès les plus jeunes années.

Ce dont nous avons été témoins, ce que nous voyons encore peut nous donner l'intelligence des paroles par lesquelles le divin Sauveur nous a mis en garde contre les séductions des derniers jours : « Il s'élèvera beaucoup de faux prophètes qui en séduiront un grand nombre.. Si le Seigneur n'avait pas abrégé ces jours, personne n'eût pu échapper. »

CHAPITRE XXXV

CORRUPTION DES IDÉES *(suite)*

VII. — LA PERVERSION DU LANGAGE

Le grand moyen employé pour corrompre les idées a été de pervertir le langage.

La Franc-Maçonnerie a su faire adopter par le public le mot *Laïcisation*, au lieu de déchristianisation; *sécularisation*, au lieu de séparation entre l'ordre religieux et l'ordre civil, dans la famille et dans la société; *neutralité scolaire*, au lieu d'enseignement athée; *séparation de l'Eglise et de l'Etat*, au lieu d'athéisme dans le gouvernement et dans les lois; *dénonciation du Concordat*, au lieu de spoliation de l'Eglise; *désaffectation*, au lieu de confiscation; *lois existantes*, au lieu de décrets arbitraires et illégaux; *tolérance*, au lieu de licence donnée aux pires erreurs, etc., etc.

Elle a fait des mots *cléricalisme*, *main-morte*, etc., des épouvantails; et des séductions, des mots *liberté*, *égalité*, *fraternité*, *démocratie*, etc.

« Ce sont, disait M. de Bonald, des expressions » à double entente, où les passions trouvent d'abord » un sens clair et précis, sur lequel la raison s'effor» ce en vain de les faire revenir par de tardives

» explications; les passions s'en tiennent au texte » et rejettent le commentaire (1). »

« Malgré les enseignements donnés par la raison et l'évidence produite par nos catastrophes, dit M. Le Play *cette phraséologie abrutissante fournit un* aliment journalier aux tendances révolutionnaires incarnées dans notre race. Sous cette influence, pénètrent de plus en plus, dans les couches inférieures de la société, le mépris de la loi de Dieu, la haine des supériorités sociales et l'esprit de révolte contre toute autorité (2). »

Mazzini ne pensait pas autrement que M. le Play sur ce point. Au rapport de Lubienski, il disait : « Les discussions savantes ne sont ni nécessaires, ni opportunes. Il y a des mots *régénérateurs* (3) qui contiennent tout ce qu'il faut souvent répéter au peuple : liberté, droits de l'homme, progrès, égalité, fraternité. Voilà ce que le peuple comprendra, surtout quand on opposera les mots despotisme, privilèges, tyrannie, etc. »

Le sens plein des mots : liberté, égalité, progrès, esprit moderne, science, etc., qui reviennent sans cesse dans les discours et les articles des politiciens et dans les professions de foi des candidats patronés par la Loge, c'est révolution, destruction de l'ordre social, retour à l'état de nature par l'anéantissement de toute autorité comme limitant la liberté, destruction de toute hiérarchie, comme rom-

1. De Bonald. A l'Institut national, séance du 29 juin 1805. Mgr Darbois, archevêque de Paris, otage, rappelait, à ceux qui le collaient au mur, qu'il avait toujours défendu la Liberté. Un de ses exécuteurs lui répondit : « Tais-toi! F... nous la paix. Ta Liberté n'est pas la nôtre! »

2. *Réforme sociale*, t. IV, p. 29.

3. Des mots qui peuvent servir à opérer la régénération de la société, au sens maçonnique.

pant l'égalité, et établissement par la fraternité d'un ordre de choses où tous les droits et tous les biens seront communs. Les initiés, en prononçant ces mots savent qu'ils énoncent tout un programme contre les lois de Dieu et ses représentants sur la terre, qu'ils expriment le concept de l'état social dont J.-J. Rousseau a donné la formule. Les autres, en les répétant après eux, sottement, préparent à l'acceptation de cet état social ceux que la franc-maçonnerie ne pourrait atteindre directement (1).

Que ce soit la direction suprême de la franc-maçonnerie qui fasse le choix de ces mots, qui les lance et qui charge ses adeptes de les propager, il n'y a pas le moindre doute.

« Nous allons commencer, avaient dit les Instructions secrètes, à mettre en circulation les principes humanitaires. » Réformes, améliorations, progrès, république fraternelle, harmonie de l'humanité, régénération universelle : tous ces mots décevants se lisent dans les Instructions. Piccolo-Tigre les fait suivre de ceux-ci : « Le bonheur de l'égalité sociale » et « les grands principes de liberté. » Nu-

1. *L'Univers*, dans son numéro du 13 septembre 1902, rapportait qu'au précédent pèlerinage des Français à Rome, M. Harmel, dans le toast qu'il prononça à Sainte-Marthe, s'écria : « Nous sommes des serviteurs passionnés de la liberté, — oui, des serviteurs passionnés de la liberté, prêts à donner notre vie, et à répandre notre sang pour la cause sacrée de la liberté ! »

La liberté pour les âmes de pouvoir aller à Dieu, leur fin dernière, sans entraves, fort bien. Mais est-ce ainsi que l'entendirent les auditeurs de M. Harmel, est-ce bien cette liberté qu'il voulait leur faire acclamer?

Un mot d'explication n'eût point été inutile, au lendemain du jour où le chef des démocrates chrétiens d'Italie était condamné pour son discours : *Liberté et Christianisme*.

bius ajoute : « L'injuste répartition des biens et des honneurs. » Résumant le tout, Gaëtan se réjouissait de voir le monde lancé sur la voie de la démocratie.

Dans le compte rendu du 3e congrès des Loges de l'Est, à Nancy, en 1882, on lit : « Dans les derniers degrés (les plus hauts de la hiérarchie maçonnique), se condense un travail maçonnique international d'une très grande profondeur. Ne serait-ce pas de ces sommets que nous viennent les mots mystérieux qui, partis on ne sait d'où, traversent parfois les foules au milieu d'un grand frémissement, et les soulèvent pour le bonheur (!) de l'humanité ? »

Il est à remarquer que c'est de la langue française que la maçonnerie s'est servi pour forger ses formules révolutionnaires. Cela n'a point échappé à de Maistre, qui a si bien connu la puissance mystérieuse de notre langue. Dans la troisième des *Lettres d'un royaliste savoisien à ses compatriotes* écrites aux jours de la Révolution, il dit : « Le règne de cette langue ne peut être contesté. Cet empire n'a jamais été plus évident et ne sera jamais plus fatal que dans le moment présent. Une brochure allemande, anglaise, italienne, etc., sur les *Droits de l'homme*, amuserait tout au plus quelque valet de chambre du pays : écrite en français elle ameutera en un clin d'œil toutes les forces de l'univers. (1) »

Toutes ces formules perfides ont été créées depuis deux siècles. Sous le règne du Philosophisme, ce fut « tolérance » et « superstition » qui passèrent de bouche en bouche; sous celui de la Terreur, c'est « fanatisme » et « raison »; sous la Restauration,

1. *Œuvres complètes*, t. VII, pp. 139-140.

« ancien régime », « dîme », « privilèges »; sous le second Empire, « le progrès »; lors de la récente persécution en Allemagne, « le Kulturkampf »; en France, au 16 mai, « le gouvernement des curés ». Aujourd'hui, ce qui est le plus en vogue, c'est, avec le « cléricalisme » (1), « la science », « la démocratie » et « la solidarité » : la science contre la foi, la démocratie contre toute hiérarchie religieuse, sociale et familiale; la solidarité des plébéiens contre tous ceux qui font obstacle à la libre jouissance des biens de ce monde, riches qui les possèdent et prêtres qui en interdisent l'injuste convoitise; solidarité aussi entre tous les peuples, qui, d'un bout du monde à l'autre, doivent s'entr'aider pour briser le triple joug de la propriété, de l'autorité et de la religion.

Au-dessus de tous ces mots, trône depuis un siècle la devise . « Liberté, égalité, fraternité ». La secte la fait retentir partout, elle a obtenu de la faire inscrire sur les édifices publics, sur les monnaies, sur tous les actes de l'autorité législative et civile. « Cette formule, dit le F.·. Malapert dans un de ses discours aux Loges (2); fut précisée vers le milieu

1. Le « gouvernement des curés » a servi à faire passer la liste de Gambetta et à constituer le gouvernement des francs-maçons. La peur du « cléricalisme » fait fermer les yeux sur les pires tyrannies. De peur d'être accusés de favoriser ce monstre, des catholiques se défendent d'être des cléricaux. Lors de la validation de M. Gayraud, M. Lemire dit à la tribune : « Mon collègue et moi ne sommes pas des cléricaux. » Le 27 novembre 1899, le même : « Je me permettrai de faire observer que ni M. l'abbé Gayraud, ni M. l'abbé Lemire, ne sont ici les députés du catholicisme. Je n'ai pas accepté dans le passé et je n'accepterai pas plus dans l'avenir, que la Chambre soit transformée en un lieu de discussions théologiques ou philosophiques » (*Journal officiel* du 28 novembre 1899).

2. *Chaîne d'Union*, 1874, p. 85.

du siècle dernier (XVIIIe) par Saint-Martin (fondateur de l'Illuminisme français). Tous les ateliers l'ont acceptée, et les grands hommes de la Révolution en ont fait la devise de la République française ». « Liberté, égalité, fraternité, ces trois mots disposés dans cet ordre, dit encore le F.·. Malapert, indiquent ce que doit être une société bien réglée », ce qu'elle sera, lorsque le contrat social sera arrivé à ses dernières conséquences, aura porté ses derniers fruits. Weishaupt et les siens ont dit ouvertement ce qu'ils prétendent tirer de cette formule : d'abord l'abolition de la religion et de toute autorité civile, puis l'abolition de toute hiérarchie sociale et de toute propriété.

Voilà ce que ces trois grands mots disent aux initiés, voilà ce qu'ils ont dans leur pensée, ce à quoi ils veulent nous faire arriver. Ils ont fait adopter les mots; par les mots ils insinuent les idées, et les idées préparent la voie aux faits. Il ne faut donc point s'étonner si, à leur admission dans les Ventes, les postulants au Carbonarisme doivent dire, dans le serment qu'ils sont obligés de prêter . « Je jure d'employer tous les moments de mon existence à faire triompher les principes de liberté, d'égalité, de haine à la tyrannie, qui sont l'âme de toutes les actions secrètes et publiques de la *Carbonara*. Je promets de propager l'amour de l'égalité dans toutes les âmes sur lesquelles il me sera possible d'exercer quelque ascendant. Je promets, s'il n'est pas possible de rétablir le règne de la liberté sans combattre, de le faire jusqu'à la mort (1). » Voilà le devoir bien marqué, et bien tracées les étapes pour le remplir entièrement : répandre les mots, propager les idées, faire triompher la chose, pacifiquement, si c'est possible, sinon par une guerre à mort.

1. Saint-Edme. *Constitution et organisation des Carbonari*, p. 110.

Ce n'est point seulement parmi les classes dégradées, ignorantes ou souffrantes, que cette phraséologie exerce ses ravages. Elle donne également le vertige aux classes supérieures de la société, ce que la secte estime bien plus avantageux pour le but qu'elle poursuit. Grâce à la confusion des idées introduites par elle dans les esprits, il règne actuellement dans les classes qui sont appelées par leur situation à donner à la société sa direction, la plus déplorable divergence de vues, la plus parfaite anarchie intellectuelle.

Nous sommes revenus à la confusion de Babel, toutes les idées sont troubles et, dans ce trouble, nombre de chrétiens sont entraînés le plus facilement du monde dans le sillage des erreurs maçonniques. On ne se défie point de ces courants, on s'abandonne à leurs flots avec quiétude, et cela parce que la plupart des mots qui y entraînent peuvent servir à exprimer des idées chrétiennes, comme ils se prêtent à exprimer les idées les plus opposées à l'esprit du christianisme. M. Le Play en a fait la remarque. « Aucune formule composée de mots définis ne saurait satisfaire à la fois, et ceux qui croient en Dieu, et ceux qui considèrent cette croyance comme le principe de toutes les dégradations. Mais ce qui ne peut être obtenu par un arrangement de mots définis devient facile avec des mots vagues qui comportent, selon la disposition d'esprit de ceux qui les lisent ou les entendent, des sens absolument opposés (1). »

Parmi les mots en vogue aujourd'hui, il n'en est point dont il soit fait un plus fréquent et plus pernicieux usage que celui de « liberté ». Il est à deux faces, à la fois chrétien et maçonnique.

1. *L'Organisation du Travail*, p. 355.

« La liberté, dit Léon XIII, est un bien, bien excellent, apanage exclusif des êtres doués d'intelligence et de raison. » L'intelligence leur donne la connaissance de leurs fins, la raison leur fait découvrir les moyens d'y parvenir, et le libre arbitre leur permet de saisir ceux de ces moyens qui leur conviennent et de les employer à atteindre la fin qu'ils se proposent. Si tous les hommes voyaient et plaçaient leur fin dernière là où elle est, en réclamant la liberté, tous entendraient demander que la voie soit largement ouverte vers le Souverain Bien, ne soit obstruée par aucune pierre d'achoppement et qu'eux-mêmes ne soient point entravés dans leur ascension vers Dieu. Mais qui ne sait que les fins que se proposent les hommes sont sans nombre, aussi diverses que sont divers les objets de leurs passions! De sorte que l'appel à la « liberté » peut jaillir à la fois du cœur des plus grands saints et des plus grands scélérats, et qu'en la demandant d'une même voix, ils semblent désirer une même chose. En réalité, ils veulent des choses aussi diverses et même aussi opposées que sont opposés, d'une part, les infinis degrés qui portent l'homme à la plus haute vertu, d'autre part, les degrés non moins nombreux qui le font descendre vers la pire corruption.

A ce cri « liberté », l'enfant indocile, le serviteur orgueilleux sentent s'élever en leur cœur le désir de l'indépendance à l'égard des parents et des maîtres : les époux infidèles voient luire le jour où le lien conjugal sera dissous; le mauvais sujet aspire à un état politique et social où la coercition du mal n'existera plus. Ce cri rallie toutes les rébellions, excite toutes les convoitises. Le chrétien lui-même sent à ce cri le joug du Seigneur lui devenir plus pesant, car la concupiscence originelle n'est complè-

tement éteinte au cœur de personne, et tout homme est plus ou moins ami, dans son mauvais fond, de la liberté pernicieuse. Pour tous, le cri de « liberté » a un charme malsain, celui que le père du mensonge mit à l'origine des choses dans sa première tentation : *Dii eritis!* vous serez dieux, vous serez vos maîtres, vous ne releverez plus de personne. Et comme l'indépendance n'est nulle part, ce cri devient partout un appel à la révolte, révolte des inférieurs contre l'autorité, des pauvres contre la propriété, des époux contre le mariage, des hommes contre le Décalogue, de la nature humaine contre Dieu.

Aussi parmi les mots en vogue, il n'en est point dont il soit fait un usage plus pernicieux et plus fréquent que celui de liberté. Il sert à faire réclamer par les foules, consacrer par les lois, fixer dans les institutions, les plus puissants dissolvants de l'ordre social. C'est la liberté de conscience, ou l'indépendance de chacun à l'égard de Dieu; c'est la liberté des cultes, la séparation de l'Eglise et de l'Etat, la neutralité et la laïcisation, toutes choses qui brisent les liens qui attachent l'homme et la société à Notre-Seigneur Jésus-Christ et à son Eglise; c'est la souveraineté du peuple, c'est-à-dire l'indépendance des foules à l'égard des autorités sociales et civiles; c'est le divorce et certaines dispositions du code civil qui mettent la même anarchie dans la famille. Enfin, pour pousser à toutes ces révoltes, pour faire obtenir toutes ces indépendances, la liberté de la presse qui travaille tous les jours à corrompre dans les esprits la notion de la vraie liberté et à insinuer dans les cœurs l'amour et le désir des libertés mauvaises.

Si les catholiques joignent leur voix à celle de tous

les révoltés pour réclamer, eux aussi, la liberté, tout court, et non telle ou telle liberté définie, et, avant toutes les autres, la liberté pour les âmes de n'être point entravées dans leurs démarches vers Dieu, ils paraîtront réclamer la même chose que les révolutionnaires, et ils les aideront à l'obtenir. Et c'est ce que l'on voit trop souvent.

Au nom du Progrès, de la Civilisation, du Droit nouveau, la secte fait réclamer par ses journaux, par les associations qu'elle inspire, par celles où elle a des affidés, l'abolition de telle ou telle institution ou l'établissement de telle autre. Qui oserait s'opposer au progrès, à la civilisation? Par crainte de paraître rétrogrades, des catholiques, au Parlement, dans les Conseils départementaux ou communaux, votent des mesures contraires à leur propre manière d'être et de penser, des mesures qui les tyranniseront eux-mêmes en tyrannisant leurs frères.

Dans un de ses ravissements, l'apôtre saint Jean vit tous les peuples suivre stupéfaits la Bête à qui le Dragon donna sa puissance et son trône. Elle ouvrit une bouche d'où sortaient des mots semblant dire de grandes choses : *Datum est ei os loquens magna*. En réalité, c'étaient des blasphèmes contre Dieu, contre son tabernacle et contre ceux qui habitent le ciel de l'Eglise *Blasphemias ad Deum, et tabernaculum ejus et eos qui in Cœlo habitant* (1).

Ces mots grandiloquents, nous venons de les entendre, et nous savons quelle étrange séduction ils exercent sur les multitudes. Ce sont vraiment, dans la signification qui leur est donnée par la Bête, des blasphèmes qui portent la mort dans les âmes, qui sapent les fondements de la société civile et de la

1. *Apocalypse*, XIII, 16.

société religieuse et qui veulent anéantir le règne de Dieu sur ses créatures.

Le comble de l'astuce déployée par la Bête et le Dragon — c'est-à-dire par la Maçonnerie et par Satan — leur triomphe est de faire croire et de faire dire que ces mots, ils les ont pris dans l'Evangile et que, par leur moyen, ils veulent amener le règne de Notre-Seigneur Jésus-Christ dans la société !

« Ce qu'il y a de plus funeste pour les peuples, après la Révolution, a dit M. de Saint-Bonnet, c'est la langue qu'elle a créée. Ce qu'il y a de plus redoutable après les révolutionnaires, ce sont les hommes qui emploient cette langue, dont les mots sont autant de semences pour la Révolution... Ne jetons plus aux foules des termes dont on ne leur explique point le sens théologique et vrai. Ils ne cessent d'engendrer les idées qui tiennent les masses en ébullition et les arrachent au devoir de la vie.. »

Rejeter fièrement la langue déloyale, voilà désormais à quoi l'on reconnaîtra l'homme de cœur.

» O France! tu sauras qu'il te vient des hommes de cœur lorsqu'on cessera de te flatter et d'employer des équivoques (1). »

M. Charles de Ribbes a dit aussi : « Le vrai seul relèvera la France, et pour que ce vrai produise son effet de régénération, la noble langue française devra elle aussi être restaurée (2). »

1. *La Légitimité*, pp. 281-284.
2. Le Play, d'après sa Correspondance, p. 191.

CHAPITRE XXXVI

CORRUPTION DES IDÉES *(suite)*

VIII. — L'ESPRIT MAÇONNIQUE

Des suggestions lancées dans le public par la Franc-Maçonnerie et des mots qu'elle met en circulation, naît l'esprit maçonnique.

Dans une Instruction pastorale adressée à son clergé en 1864, Mgr Meirieux, évêque de Digne, disait : « Telle est la sagesse avec laquelle l'esprit du mal a dressé ses embûches, qu'il égare des esprits droits, qu'il les fascine au point de s'en faire des défenseurs. Il s'opère sous nos yeux ce qu'on verra au dernier jour : un grand mystère de séduction. Il semble, si cela était possible, que les élus mêmes n'y échapperaient pas. »

Un demi-siècle s'est écoulé depuis que ce cri d'alarme s'est fait entendre. Combien, depuis, le mouvement des esprits s'est accéléré et rend l'avertissement plus pressant !

La franc-maçonnerie, au vu et au su de tous, est maintenant arrivée à l'apogée de la puissance. Elle fait ce qu'elle veut, même ce qui, il y a peu d'années encore, eût paru à tout jamais impossible.

Pour expliquer ce succès, il ne suffit point de dire

que la maçonnerie est une société très savamment organisée, pourvue de moyens puissants pour arriver à ses fins, et ayant souvent compté en son sein des hommes d'une merveilleuse habileté. L'Eglise qu'elle veut détruire ne lui cède en rien. C'est la Sagesse même de Dieu qui l'a constituée et organisée, et les saints ont au moins, pour le bien, le zèle et l'inspiration que les suppôts de Satan ont pour le mal. Sans doute, la maçonnerie jouit du bénéfice que lui donne le mystère dont elle s'enveloppe. Elle ne dévoile point ses desseins, même à ceux qu'elle charge de les exécuter. Mais si le secret a pour le mal ses avantages, la pleine lumière du bien et de la vérité en a de plus grands.

Il faut donc chercher ailleurs l'explication de la puissance à laquelle la franc-maçonnerie est parvenue.

Cette explication se trouve, dans les complicités qu'elle se crée en dehors de ses loges, par ses suggestions. Elle obtient par là que tous ou presque tous, nous la secondions.

Par l'organisme qu'elle s'est donnée, la franc-maçonnerie a trouvé moyen de se procurer, dans toutes les classes de la société, d'innombrables complices qui, alors même qu'ils la détestent, travaillent avec elle et pour elle. Et cela, par la propagande des idées qu'elle a intérêt à répandre.

Elle s'en vante.

« ... La franc-maçonnerie, dit une circulaire, a été jusqu'ici une vaste école, où des hommes de toutes les classes et de toutes les opinions, athées ou déistes, sont venus s'instruire, se former pour les bons combats de la démocratie. Malgré la diversité de leurs origines et de leur condition, des doctrines communes les incitaient à parler ou à agir, dans le monde

profane, conformément aux enseignements reçus dans les loges. La *franc-maç.:. fut leur inspiratrice, et c'est grâce à leur coopération qu'elle imprégna la société contemporaine de sa pensée.* Si notre Ordre renonçait à son rôle historique, à sa mission de propagande parmi tous les hommes conscients, sans exception de croyance ou d'opinion, elle prononcerait elle-même sa condamnation. » Qui parle ainsi? Le conseil de l'Ordre du Grand-Orient (1).

La secte viendra à bout de ses entreprises, elle ruinera tout l'ordre religieux, tout l'ordre civil, tout l'ordre familial, si le public continue à prêter l'oreille à elle et à ses organes. Comme le disait un jour Léon XIII aux pèlerins français, la chose la plus urgente est de nous débarrasser du joug de la franc-maçonnerie. Et surtout du joug intellectuel, qui, depuis deux siècles pèse sur nous. Or, pour en débarrasser le pays, il faut d'abord que chacun y soustraie son propre cou. Personne n'y portera les mains avant d'avoir constaté la présence de ce joug sur ses épaules. Il faut donc faire voir à chacun qu'il en est chargé, et lui montrer qu'il a contribué à en charger ses frères, afin de lui donner la volonté de s'en défaire et de les aider à s'en défaire à leur tour.

Qu'est-ce donc que le Maçonnisme? C'est au fond, comme nous le verrons dans la seconde partie de cet ouvrage, l'esprit naturaliste.

La franc-maçonnerie poursuit la substitution de l'ordre naturel à l'ordre surnaturel, dans les idées et dans les mœurs, dans les personnes et dans les

1. Extrait de la circulaire du Conseil de l'Ordre du 15 février 1904, au sujet de la modification de l'article 1er de la Constitution. Publié dans *Le Grand-Orient de France ses doctrines et ses actes*, par Bidegain, pp. 15-18.

institutions. Le maçonnisme est cette substitution, à ses divers degrés d'avancement dans les âmes et dans la société.

Du côté du cœur, il trouve les portes ouvertes devant lui. La nature est en chacun de nous avec les concupiscences et les passions que le péché y a perverties. « Ah! fidèles, s'écrie Bossuet, ne craignons pas de confesser ingénument nos infirmités, avouons que notre nature est extrêmement languissante. Quand nous voudrions le dissumelr ou le taire, toute notre vie crierait contre nous.. D'où vient que tous les sages s'accordent à dire que le chemin du vice est glissant? D'où vient que nous connaissons par expérience que non seulement nous y tombons de nous-mêmes, mais encore que nous y sommes entraînés? au lieu que pour monter à cette éminence où la vertu établit son trône, il faut se raidir et bander les nerfs avec une incroyable contention. Après cela, est-il malaisé de connaître où nous porte le poids de notre inclination dominante? et qui ne voit que nous allons au mal naturellement (1)? » « Cette maudite concupiscence, dit-il ailleurs, corrompt tout ce qu'elle touche (2) ». Et ailleurs encore il signale jusque dans les saints « cet attrait du mal ». (3).

La franc-maçonnerie ne se trompe pas en plaçant ses espérances sur la perversion du cœur humain. « Le rêve des sociétés secrètes, disent les Instructions de la Haute-Vente, s'accomplira par la plus simple des raisons, c'est qu'il est basé sur les passions humaines. » Tous les hommes, sans exception,

1. Sermon pour le jour de la Pentecôte. *Œuvres oratoires de Bossuet.* Edition critique complète, par l'abbé Lebarcq, I, 544.

2. *Ibid.* Sermon sur la Nativité de la Très Sainte Vierge, p. 177.

3. Sermon pour le jour de Pâques, p. 506.

se sentent, à certains moments, du moins par les tentations qu'ils éprouvent, de connivence avec le parti qui veut rendre à la nature l'empire que le paganisme lui avait reconnu et que le christianisme travaille à lui ravir. Cette disposition qui prépare la réalisation des desseins de la secte, peut bien être appelée MAÇONNISME, maçonnisme du cœur, qui fait incliner l'homme vers tout ce qui flatte la nature, et le fait contribuer dans la mesure où il s'y abandonne, au triomphe que la secte veut lui procurer sur le surnaturel. L'homme vertueux ne lui apporte qu'un faible concours, parce qu'il combat plus qu'il ne cède; mais la multitude, affamée de jouissances, a toujours l'oreille tendue vers qui lui promet de lui en donner, et elle est toujours prête à se ruer sur ses pas.

On peut encore appeler maçonnisme du cœur cette pusillanimité qui empêche tant d'honnêtes gens, tant de bons chrétiens de se montrer ce qu'ils sont. Tandis que les méchants s'affichent et affirment avec audace les erreurs politiques, sociales et religieuses qui nous mènent à l'abîme, les bons sont mus par des peurs qui se résument dans celle d'être pris pour ce qu'ils sont. Que de fois on a vu cette crainte amener au point de dire et même de faire ce que l'adversaire veut faire dire et faire faire!

Quand M. Boni de Castellane soulevait contre lui la presque unanimité des conservateurs de la Chambre en protestant contre la visite du président de la république au roi d'Italie, la grande majorité de ces conservateurs ne pouvait pas, au fond, ne pas penser un peu comme M. de Castellane; mais la terreur de paraître clérical était là, et ce qu'il y a, au monde, de plus irréductible, c'est la terreur. Que M. de Castellane eût proposé à ses collègues n'importe

quoi, ils l'eussent peut-être suivi. Mais il leur proposait de se faire appeler « papalins », quand le Bloc leur reprochait de l'être? Il allait d'avance, et sûrement, à une défaite retentissante.

Que de gens chez lesquels on trouve ce penchant à suivre l'ennemi, cette terreur de passer pour des imbéciles, s'il leur arrivait de faire acte d'indépendance et de jugement!

Au maçonnisme du cœur, vient se joindre le maçonnisme de l'esprit. Il est devenu, de nos jours, presqu'aussi général et il est bien plus dangereux, parce que, n'éveillant point autant que le premier les susceptibilités de la conscience, beaucoup s'y laissent entraîner, souvent sans le savoir, et s'y abandonnent sans remords. Il est aussi plus propice à la secte, il la seconde plus efficacement, car les idées ont un empire plus étendu et plus durable que les mœurs. Aussi s'y applique-t-elle avec un soin tout particulier. « Il faut, — est-il dit dans les Instructions que la Haute-Vente doit transmettre et faire passer de proche en proche, — il faut glisser adroitement dans les esprits les germes de nos dogmes. »

L'action exercée sur la jeunesse par ceux qui l'instruisent ou qui l'approchent, tant recommandée aux Quarante et par eux à toute la secte, contribue assurément, pour une grande part, à la corruption des idées dans la société chrétienne. L'empreinte reçue aux premiers jours de la vie s'efface difficilement et l'homme conserve généralement, dans l'âge mûr, les préjugés qui ont d'abord pris possession de son intelligence.

Pour les adultes, c'est par la presse et par les tribunes de tout genre et de tout ordre, que se fait la contagion du maçonnisme.

Ne vous est-il point arrivé de rentrer, après quelque interruption, en relations avec des personnes que vous avez connues parfaitement chrétiennes d'idées et de sentiments. Quelques instants d'entretien vous font demander : Est-ce bien l'ami d'autrefois? Il ne voit plus les choses sous le même aspect, il n'use plus du même criterium pour les apprécier et les juger; et ses jugements nouveaux lui inspirent d'autres sentiments; il n'aime plus ou il n'aime plus autant ce qu'il aimait autrefois, il ne déteste plus ce qu'il détestait; sa conduite, qui s'inspirait en ce temps des principes de la foi, est guidée aujourd'hui par un rationalisme plus ou moins avoué.

D'où vient ce changement? Le plus souvent de l'effet produit sur son esprit par le journal qu'il a l'habitude de lire. Par les journaux se produisent dans le public des courants d'opinions, des manières de penser et de faire qui gagnent de l'un à l'autre et finissent par constituer l'atmosphère morale où tous se trouvent plongés, l'air ambiant que tout respirent. Les livres, les romans, les ouvrages de vulgarisation scientifique, les conversations et les exemples le vicient de jour en jour et en font un poison dont les tempéraments les plus vigoureux ont peine à se défendre. Que de familles catholiques s'administrent à elles-mêmes le maçonnisme, franc ou raffiné, par les publications auxquelles elles s'abonnent inconsidérément! Aussi sont-ils bien rares aujourd'hui les esprits entièrement vides et purs de naturalisme, de rationalisme et de libéralisme, autrement dit d'esprit maçonnique.

La secte se vante de répandre la *lumière* dans le monde. Ce mot peut servir à faire bien comprendre ce qu'est le maçonnisme et comment il arrive à

pénétrer plus ou moins dans tous les esprits. La lumière est directe ou diffuse. Là où le soleil envoie ses rayons sans rencontrer d'obstacle, elle est elle-même dans la plénitude de son être et dans toute sa puissance. Mais lorsqu'elle rencontre un écran, elle s'infléchit, se répand obliquement dans les lieux circonvoisins et s'atténue de plus en plus à mesure qu'elle s'éloigne du point d'incidence, du foyer que les rayons directs alimentent. Ainsi la maçonnerie, ce foyer ténébreux d'erreurs et de perversité antichrétiennes, étend son influence bien au delà de ses loges, répand la nuit dans les intelligences même très distantes de son action, imprègne tellement la société d'idées fausses, que toutes les erreurs se propagent aujourd'hui comme d'elles-mêmes.

Le maçonnisme intellectuel, c'est donc un ensemble d'idées émanées de la franc-maçonnerie, répandues par elle dans l'atmosphère des esprits, respirées et bientôt tenues, professées et pratiquées par une multitude de personnes qui ne peuvent être appelées « maçons », puisqu'elles ne sont pas inscrites sur les registres d'aucune loge, qu'elles ne se sont pas fait initier, qu'elles n'ont point prêté serment à la secte; mais qui lui appartiennent par les idées qu'elles ont accueillies dans leur intelligence et qu'elles propagent autour d'elles, par leurs écrits, par leurs discours et par leurs actes, par l'influence qu'elles exercent sur l'opinion, sur la vie de famille, sur l'enseignement, sur les divertissements publics et les œuvres sociales, sur la législation et les relations internationales, sur tout, en un mot, et qui contribuent ainsi puissamment au progrès de l'œuvre maçonnique qui est la ruine de la société.

Un Espagnol, Don Sarda y Salvany, dans un livre

intitulé : *Le Mal social, ses causes, ses remèdes,* a appelé l'attention sur quelques-unes des questions où l'esprit maçonnique s'est le plus donné carrière et a fait les ravages les plus pernicieux. Les principaux objets de ses observations sont : la religion, l'Etat, la famille, l'enseignement, etc., etc.

1° La religion. Nous avons entendu la maçonnerie dire dans ses loges que le but auquel doivent tendre tous ses efforts est d'anéantir la religion, et même toute idée religieuse. En public, elle se contente, généralement parlant, de mettre dans les esprits cette persuasion, que la religion est affaire purement individuelle dont chacun décide dans son for intérieur : l'homme est libre de servir et d'adorer Dieu de la manière qui lui paraît la meilleure. Par là elle accrédite, elle propage l'indifférentisme religieux qui devient bientôt l'absence de toute religion; elle proclame la liberté de conscience, la liberté des cultes et le droit de les discréditer. Beaucoup de conservateurs se laissent séduire au point d'appeler ce maçonnisme un progrès.

2° L'Etat. L'erreur relative à l'Etat qu'adopte le maçonnisme est celle-ci : l'Etat est souverain, d'une souveraineté absolue. C'est en lui-même, et non en Dieu, qu'il trouve la source de son autorité. Il n'a à reconnaître d'autre sujétion que celle que lui imposent ses propres lois. Il est l'auteur du droit, non seulement dans son domaine, mais dans celui de la famille, de la propriété, de l'enseignement. Il fait les lois, et ces lois qui disposent ainsi de toutes choses ne peuvent émaner d'une autre autorité que de la sienne. Ce que la majorité des suffrages déclare bon est bon, ce qu'elle déclare vrai est vrai. Devant ses arrêts, il n'y a qu'à courber la tête, alors même que les droits de la conscience chrétienne sont outra-

gés. Cela est maintenant admis par la multitude. Pour elle, dès que le mot « loi » est prononcé, tout est dit.

3° La famille. Le maçonnisme approuve l'institution du mariage civil et tout ce qui en résulte, c'est-à-dire qu'il accepte que l'Etat s'attribue le droit de sanctionner l'union de l'homme et de la femme, d'en déterminer et d'en prescrire les conditions, de dissoudre le lien conjugal comme il l'a formé. Il admet que l'Etat se substitue à Dieu qui a institué le mariage à l'origine des choses, à Notre-Seigneur Jésus-Christ qui l'a élevé à la dignité de sacrement, à l'Eglise le fondé de pouvoirs de Dieu et du Christ, pour le réglementer, le reconnaître et le bénir.

4° La puissance paternelle. Le maçonnisme considère l'exercice de l'autorité paternelle comme n'appartenant aux parents qu'en vertu d'une concession supposée de la loi civile qui peut le restreindre ou l'étendre à son gré. Il reconnaît comme légitimes les droits que l'Etat s'arroge sur l'éducation des enfants et la répartition des héritages.

5° L'éducation. En fait d'éducation et dans la direction qu'il lui donne, le maçonnisme part du principe de la perfection originelle. L'enfant, selon lui, est naturellement porté au bien et n'a qu'à suivre ses inspirations pour être bon et vertueux. Cela est contredit, comme l'observe M. Le Play, par la plus grossière des nourrices, comme par la plus perspicace des mères. Elles constatent à chaque instant que la propension au mal est prédominante chez le jeune enfant. N'importe, le maçonnisme ne s'appuie pas moins sur ce faux dogme pour faire consister toute l'éducation dans l'instruction, pour interdire la correction, pour écarter l'enseignement religieux, pour développer le sentiment de l'orgueil, et stimuler l'ambition.

Dans l'enseignement, le maçonnisme n'admet pas que la science soit subordonnée au dogme, la vérité présumée et hypothétique à la vérité fixe et absolue (1). Il n'admet pas que celle-ci serve de pierre de touche pour vérifier celle-là. Le maçonnisme trouve bon que l'enseignement soit obligatoire et neutre, c'est-à-dire que l'Etat fasse passer toutes les âmes sous le laminoir de son enseignement pour les maçoniser toutes; et s'il proteste contre le monopole absolu de l'enseignement, s'il veut que soit conservée une certaine liberté permettant d'échapper à l'enseignement de l'Etat, il trouve juste que celui qui veut en user, non seulement se le procure à ses frais, mais soit tenu de contribuer à l'enseignement neutre; il trouve bon que l'Etat ait le monopole des examens, qu'il ait le contrôle des livres de l'enseignement libre, qu'il ait son *Index* et que par la il s'ingère très avant dans l'enseignement prétendu libre. Que l'Eglise enseigne ses dogmes à celui qui est baptisé et exige de lui l'adhésion de la Foi, le maçonnisme appelle cela oppression despotique, servitude de la pensée, mais si l'Etat impose l'athéisme, c'est à ses yeux, chose libérale.

6° La propriété. Le maçonnisme reconnaît à l'Etat le pouvoir de déclarer nul le droit de propriété, lorsqu'il a pour objet les biens ecclésiastiques, la plus sacrée de toutes les propriétés. Il lui reconnait le droit de faire des lois pour la transmission et la jouissance de la propriété privée, et par là il achemine les esprits et les institutions vers le socialisme d'Etat.

7° La bienfaisance. Le maçonnisme détourne l'attention et le cœur de l'homme des besoins principaux

1. On voit à chaque instant les théories scientifiques les plus autorisées, les plus universellement acceptées, être rangées tout à coup parmi les paradoxes.

du pauvre, de ceux de son âme. Il ne voit en lui que le corps, et parmi les œuvres de miséricorde, il n'admet que celles qui ont le corps pour objet. Il veut que le pain donné pour apaiser la faim, le vêtement destiné à couvrir la nudité, la visite faite à l'indigent ou à l'infirme, le remède offert au malade, n'aient d'autre fin que le soulagement corporel; il ne veut pas qu'au-dessus de cette fin immédiate, il y en ait une autre : édifier l'âme, la perfectionner, l'aider à obtenir les biens qui lui sont propres, la vérité, la grâce de Dieu, le bonheur éternel. Et c'est pourquoi, s'il trouve mauvaise la laïcisation des hôpitaux, des hospices, des orphelinats, c'est uniquement parce qu'il constate expérimentalement que les soins des laïques ne valent pas ceux des religieux. Il ne regrette point l'absence des secours spirituels, il ne les reconnaît point comme bienfaisants.

Le maçonnisme tarit la vraie source de la bienfaisance en dédaignant le vrai, le principal motif qui doit la déterminer : l'amour de Dieu. Il veut que l'on aime l'homme pour l'homme; il appelle cela de la philanthropie, il l'oppose à la charité divine. Pour obtenir le concours à ses œuvres de philanthropie, le maçonnisme, ignorant ou dédaignant les motifs d'ordre supérieur, a recours à divers moyens, tous aussi misérables les uns que les autres. Il s'efforce de stimuler la sensibilité naturelle, mais l'égoïsme lui répond en faits, sinon en paroles, qu'il est moins désagréable de voir souffrir son prochain que de s'imposer à soi-même des sacrifices. Il ouvre des souscriptions publiques, et il se sert du respect humain pour y faire contribuer par la crainte du ridicule et de la censure. Il organise des fêtes de bienfaisance, marchés publics de sensualité, où l'on prend occasion du malheur des autres pour se procurer du plaisir.

8° L'art n'est pas plus que le reste hors des atteintes du maçonnisme. L'art qu'il patronne, qu'il exalte est celui qui exprime et qui surexcite les concupiscences qui animalisent l'homme, au détriment de celui qui exprime les sentiments qui ennoblissent l'âme humaine, qui relèvent sa dignité. Le maçonnisme est, à l'heure actuelle, tout à fait dominant dans l'art. La poésie et le chant, la peinture et la sculpture s'attachent de nos jours à flatter les sens, à amener les hommes à chercher leurs joies dans ce qui les avilit et les souille, au lieu de les élever aux joies de l'intelligence et de l'âme.

Immense est l'influence du maçonnisme artistique et littéraire. Il atteint toutes les classes de la société, même les plus infimes, par le feuilleton, l'affiche, les statues officielles, et les amusements publics qui ne sont plus autre chose qu'une grande entreprise de corruption générale.

On le voit, le maçonnisme s'étend à tout. A l'heure actuelle, sa contagion est si puissante et si étendue que quiconque voudra rentrer en lui-même, faire l'inspection de ses idées et de ses sentiments, devra reconnaître qu'il en est plus d'un et plus d'une qui sont altérés en lui, qu'il n'a pas conservé entière la pureté de la doctrine et du sens catholique.

C'est par cet affaiblissement graduel, méthodique, que la secte espère arriver peu à peu à anéantir l'idée chrétienne dans le monde.

Le journal l'*Opinion nationale* écrivait, sous le règne de Napoléon III : « Il existe en certaines parties de l'Afrique et de l'Amérique un insecte d'une activité et d'une fécondité effrayantes : le pou de bois. C'est une bête molle, blanchâtre, sans résistance, organisée qu'elle est pour vivre dans les ténè-

bres. Cependant, lorsqu'elle s'attaque aux habitations, il faut toujours finir par lui céder la place. Rien ne peut l'arrêter. Sans bruit, elle ronge solives, poutres, madriers et jusqu'à la rampe de l'escalier. Vous appuyez dessus sans défiance : le bois cède, sous les doigts. Les poux vont ainsi creusant, creusant avec une activité incroyable et se multipliant chaque nuit par milliers. Ils avancent. Au dehors nulle trace ; tout conserve l'apparence de la solidité, jusqu'à ce qu'un jour, au premier souffle de la tempête, la maison tombe en poussière sur ses habitants surpris et montre, au grand jour, l'innombrable et immonde fourmilière des poux, grouillant sur les ruines. »

Cette vermine, sous la plume de l'*Opinion nationale*, c'était les Petites Sœurs des Pauvres, les Filles de Saint-Vincent de Paul et autres congréganistes. N'est-il pas plus juste de voir sous cette figure le maçonnisme et son œuvre ? Les idées qui le constituent sont bien ces termites. Elles se répandent de proche en proche dans la société, la minent sans que l'on s'en aperçoive. Au jour de la tempête révolutionnaire, on la verra tomber ; et tous, ceux qui auront propagé ces idées, comme ceux qui n'auront point réagi contre elles périront sous ses ruines.

Combien de personnes, si elles voyaient ce travail obscur de destruction, reculeraient d'effroi ! Et c'est pourquoi il est nécessaire et charitable de leur ouvrir les yeux, de leur apprendre à traduire devant leur conscience les idées qui hantent leur intelligence, et à se demander si, de cet examen, il ne résulte pas qu'elles appartiennent, du moins par quelques tendances de leur esprit, à l'âme de la franc-maçonnerie.

Car de même que l'on distingue dans l'Eglise de Dieu le corps et l'âme, et que l'on peut être du

corps sans être complètement de l'âme, et réciproquement de l'âme sans être du corps ; ainsi en va-t-il du Temple de Satan. Le corps, ce sont les loges et ceux qui s'y sont inscrits, l'âme, c'est le libéralisme et le rationalisme, en un mot le naturalisme. Tous ceux qui en tiennent appartiennent à l'âme de la secte dans la mesure où ils se sont laissé déchristianiser l'esprit ou le cœur, ou le cœur et l'esprit.

CHAPITRE XXXVII

CORRUPTION DES IDÉES (*suite*)

IX. — MACONNISME ET ÉVANGILE

Nous avons entendu l'un des membres de la Haute-Vente nous expliquer comment il peut se faire que certains membres du clergé se laissent séduire par le libéralisme, l'égalitarisme et autres productions du maçonnisme. « Ils se persuadent, dit-il, que le christianisme est une doctrine essentiellement démocratique. » Il n'y a point de suggestion qui ait eu sur les esprits un empire plus étendu et plus funeste.

L'effort pour la répandre vient de loin, et si on remonte à sa source, on trouve qu'elle a pour premiers auteurs Weishaupt et Knigge, les deux hommes qui ont donné aux sociétés secrètes leur dernière et décisive impulsion, ceux qui leur ont marqué le but suprême qu'elles doivent s'efforcer d'atteindre : l'anéantissement du christianisme.

Knigge, dans une lettre à Zwach, expose que parmi les élèves de l'Illuminisme il se trouve des hommes qui ont besoin d'une religion révélée pour fixer leurs idées, et d'autres qui détestent toute révélation. « Pour mettre en action, pour faire concourir à notre objet ces deux classes d'hommes, pour réussir, il fallait

trouver une explication du christianisme qui rappelât les superstitieux à la raison et qui apprît à nos sages plus libres à ne pas rejeter la chose pour l'abus. Ce secret devait être celui de la maçonnerie et nous conduire à notre objet. Pour réunir ces deux extrêmes, nous disons donc que Jésus n'a point établi une nouvelle religion, mais qu'il a voulu simplement rétablir dans ses droits la religion naturelle. Son intention était de nous apprendre à nous gouverner nous-mêmes, et de *rétablir,* sans les moyens violents de révolution, la liberté et l'égalité parmi les hommes. Il ne s'agissait pour cela que de citer divers textes de l'Ecriture et de donner des explications *vraies ou fausses, n'importe,* pourvu que chacun trouve un sens d'accord avec sa raison dans la doctrine de Jésus. Spartacus (Weishaupt) avait réuni bien des données pour cela ; j'ai ajouté les miennes dans l'instruction pour ces deux grades (les deux grades des petits mystères). » (1).

Conformément à ces Instructions avant d'admettre le Chevalier Ecossais au grade d'Epopte, on lui adressait diverses questions auxquelles il devait répondre par écrit.

« 1. L'état actuel des peuples répond-il à l'objet pour lequel l'homme a été placé sur la terre. Les gouvernements, les religions des peuples remplissent-ils le but pour lequel les hommes les ont adoptés ? Les conduisent-ils au vrai bonheur ?

» 2. N'a-t-il pas existé autrefois un ordre de choses plus simple ? Quelle idée vous faites-vous de cet ancien état du monde ?

» 3. A présent que nous sommes passés par toutes les nullités (par toutes les formes vaines et inutiles

1. *Ecrits originaux,* t. II, pp. 104 et ssq.

de gouvernement et de religion), serait-il possible de revenir à cette première et noble simplicité de nos pères ?

» 4. Comment faudrait-il s'y prendre pour ramener cette heureuse période ?

» 7. Peut-on connaître et enseigner un meilleur christianisme ? Le monde tel qu'il est à présent supporterait-il plus de lumière ?

» 9. En attendant, ne faut-il pas semer la vérité dans les sociétés secrètes ?

» 10. N'observez-vous pas les mesures d'une éducation graduelle dans cet art que vous voyez transmis à notre Ordre depuis les temps les plus anciens ? »

Quand les réponses convenables avaient été données et que le Chevalier Ecossais était admis au grade d'Epopte, l'Hiérophante lui disait dans la cérémonie de l'Initiation : « Notre doctrine est cette doctrine divine, telle que Jésus l'enseignait à ses disciples, celle dont il leur développait le vrai sens dans ses discours secrets... Il enseigna à tout le genre humain la manière d'arriver à la DÉLIVRANCE... Personne n'a frayé à la LIBERTÉ des voies aussi sûres que notre grand maître Jésus de Nazareth. »

Weishaupt, en rédigeant cette partie de son rituel, chargeait ses disciples de répandre cette persuasion que la liberté, l'égalité et la fraternité, entendues au sens maçonnique, ont eu pour inventeur Notre-Seigneur Jésus-Christ; que sa doctrine secrète, celle qui était vraiment et complètement sienne, mais qui ne devait être prêchée ouvertement que lorsque le monde serait capable de l'entendre, était la pure doctrine démocratique, celle qui rejette toute autorité et maudit toute propriété.

Qu'ils fussent persuadés ou non, ses disciples ne

manquèrent point de parler en ce sens. Qu'il suffise de citer Camille Desmoulins, qui faisait de Notre-Seigneur Jésus-Christ « le premier sans-culotte »; Gracchus Babeuf, qui lui donnait un rôle de partageux; et, plus près de nous, Proudhon qui le transfigurait en « divin socialiste »; Lamennais, qui entreprit de donner la démonstration de ce sophisme : que la Révolution française est sortie de l'Evangile. (1) Weishaupt ne s'était point trompé. Donner au peuple *cette conviction*, *que la doctrine démocratique est* la doctrine même de l'Evangile, la pure doctrine de Jésus-Christ, et surtout arriver à lui faire donner cette conviction par des prêtres, c'était assurément le moyen le plus ingénieux et le plus infaillible de faire arriver et d'asseoir à tout jamais la Révolution en vue de laquelle il avait fondé l'Illuminisme. Aussi, répandre cette persuasion fut l'une des occupations principales de la Haute-Vente, héritière directe de l'Illuminisme. Dans la Bulle *Ecclesiam a Jesu* Christo, le pape Pie VIII en fit la remarque : « Les Carbonari affectent un singulier respect et un zèle merveilleux pour la religion catholique et pour la doctrine et la personne de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qu'ils ont quelquefois l'audace de nommer leur grand maître et le chef de leur société. »

Et Pie IX, dans l'allocution consistoriale prononcée à Gaëte, le 20 avril 1849, dit aussi : « Les chefs de la faction, par un coupable abus des paroles et des pensées du très saint Evangile, n'ont pas craint, loups ravisseurs déguisés en agneaux, d'entraîner la multitude inexpérimentée dans leurs desseins et leurs entreprises et de verser dans les esprits imprévoyants le poison de leurs fausses doctrines. »

1. Au moment où le P. Lacordaire, Ozanam, l'abbé Maret, fondaient l'*Ere nouvelle*, paraissaient les journaux intitulés : *Le Christ républicain. — Le Christ socialiste.*

Piccolo-Tigre a donné la raison dernière pour laquelle cette tactique a été inventée et mise en œuvre : « La Révolution (ou l'idée révolutionnaire) dans l'Eglise, c'est la Révolution en permanence. »

Nos démocrates s'y sont laissé prendre.

Dans son numéro-programme, la *Démocratie chrétienne,* après avoir dit que « la démocratie a pour principe fondamental l'égalité naturelle de tous les hommes », ajoute : « Et qui donc a fait prévaloir ce principe de l'égalité naturelle de tous les hommes, qu'aucune société païenne n'avait reconnue, et qui trouve son plein développement social dans le régime démocratique bien compris ?.. Ah ! n'est-ce pas Jésus-Christ ? Et lorsque la démocratie vient donner à ce principe de l'égalité humaine son plein développement social, nous chrétiens nous répugnerions à l'avènement complet de la démocratie ? »

Et ailleurs : « La démocratie est bonne, son principe est inattaquable, puisqu'elle est l'état social le plus conforme à l'esprit de l'Eglise, parce qu'elle a été promulguée par Jésus-Christ. »

« La liberté, l'égalité, la fraternité, sont des bienfaits qui nous viennent du christianisme. »

La liberté dont parle Notre-Seigneur lorsqu'il dit : *Veritas liberabit vos?* Oui, assurément, cette liberté est l'un des grands bienfaits du christianisme. La vérité sur Dieu, sur l'homme, sur nos destinées que sa Bonté infinie a faites surnaturelles et éternelles, cette vérité délivre l'homme de l'esclavage de Satan et du monde, de celui de ses passions et de ses péchés. Voilà la liberté qui vient du christianisme. Mais non la liberté démocratique dont l'essence est de se soustraire à l'Autorité, d'en secouer le joug. Le mot a été pris au christianisme, la chose aux

passions de l'homme, à son orgueil. Et ravir ainsi au christianisme ses mots pour les interpréter dans le sens du paganisme, c'est mettre le comble à l'anarchie intellectuelle, c'est prendre la voie la plus sûre pour mener les peuples à leur perte la plus irrémédiable.

Mêmes observations sur le mot égalité. L'égalité des hommes appelés tous à la vie éternelle, rachetés tous par le sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ, recevant toutes les grâces nécessaires au salut, cette égalité vient du christianisme. Mais est-ce celle-là que revendique la jalousie démocratique qui veut tout abaisser sous son niveau? l'orgueil démocratique qui ne peut souffrir de supérieur?

Et la fraternité que prêche la démocratie, est-ce la fraternité des hommes en Jésus-Christ qui s'est fait leur frère et qui leur a donné pour Père le Souverain Seigneur qui est aux cieux? N'est-ce point plutôt l'humanitarisme qui tend à un Etat-Humanité par la solidarité universelle?

« Quand on voit quelles sont les doctrines contre lesquelles beaucoup d'hommes ont échangé les trésors de vérités cachées dans le Christ, a dit Shelling, on se rappelle involontairement ce roi dont Sancho Pança raconte qu'il avait vendu son royaume pour acheter un troupeau d'oies. »

Non, la liberté, l'égalité, la fraternité démocratiques n'ont point été promulguées par Notre-Seigneur Jésus-Christ. Ce n'est point là ce qu'il a voulu faire prévaloir en venant sur la terre. On ne peut dire que cette liberté, cette égalité et cette fraternité soient des bienfaits qui nous viennent du christianisme et que l'état social qui reposerait sur elles serait le plus conforme à l'esprit de l'Eglise. L'état social le plus

conforme à l'esprit de l'Eglise est celui qui aide le mieux les hommes à faire leur salut.

Ces confusions d'idées et les actions libérales qui en sont la mise en œuvre, préparent une société essentiellement antichrétienne; car il n'y a rien qui puisse s'opposer plus efficacement au retour de notre société révolutionnaire à l'esprit du christianisme, à cet esprit qui, d'après Léon XIII, — s'adressant directement aux démocrates chrétiens, — doit donner à la communauté humaine une forme et un caractère en harmonie avec ceux que Dieu a établis (1). Dieu a établi la société non sur la liberté, mais sur la soumission aux autorités; non sur l'égalité, mais sur la hiérarchie; non sur l'humanitarisme, mais sur la divine charité.

On l'a toujours dit, et rien de plus vrai : l'erreur la plus nuisible est celle qui est la plus proche de la vérité, ou celle qui en emprunte les termes. Les hommes les plus dangereux sont ceux qui ont la vérité sur le visage et l'erreur dans le sein. Comment la jeunesse se mettra-t-elle en garde contre des écrivains et des orateurs honnêtes et brillants, qui annoncent à tous le règne de la liberté et de l'égalité avec du pain et des plaisirs? Ils affirment apporter en cela la solution chrétienne de la question sociale, alors qu'ils propagent les idées de la Révolution. C'est jeter les peuples dans un trouble dont ils ne pourront revenir. « Si l'on parvenait, dit M. de Saint-Bonnet, à allier l'esprit révolutionnaire à l'esprit religieux, à marier l'orgueil à la vérité, c'en serait fait à jamais de notre civilisation. Le socialisme chrétien perdra tout s'il prend de la force : il s'approprie assez de vérité pour dissimuler l'erreur et

1. Encyclique *Graves de communi.*

étouffer définitivement la vérité. Veuille Dieu préserver notre clergé de l'erreur la plus glissante, la plus terrible qui fut jamais! Le mirage est tel que beaucoup parmi les plus sages ne savent plus où fixer leur esprit. Comment désormais distinguer la branche empoisonnée de la branche de l'Evangile (1)? »

« Chaque âge a son hérésie, mais ici l'on enlève le fond même du christianisme, en lui laissant son nom. L'âme éprouve un frisson. L'ennemi du genre humain a trouvé une erreur qui porte le nom de la vérité et qui est capable d'accélérer la fin des temps. »

M. de Montalembert ne parlait pas autrement :

« Si la contagion socialiste allait envahir jusqu'aux enfants de l'Eglise elle-même, si une portion de notre jeunesse catholique avait le malheur d'ouvrir son esprit et son cœur à ces doctrines fallacieuses, c'est alors vraiment que le mal pourrait sembler irréparable et qu'il ne resterait plus qu'à pleurer sur les ruines d'une société condamnée à mourir dans les étreintes d'une incurable anarchie. »

« C'est pour un prêtre une trahison, disait encore M. de Saint-Bonnet, que de faire porter la question sociale ailleurs que sur la Foi. »

Il y a une dizaine d'années, dans un numéro de l'*Eclair*, daté du 6 juillet, l'abbé Charbonnel, qui n'avait point encore apostasié, écrivait un article intitulé : *Le Socialisme chrétien*. Il y invoquait l'autorité de saint Paul, de Mgr Ketteler, de Mgr Ireland, de M. le comte de Mun, de l'abbé Hitze. Et il terminait par ces mots :

---

1 M. Blanc de Saint-Bonnet a fourni lui-même la réponse : « Pour la reconnaître, il reste un signe certain. L'esprit du christianisme se décèle immédiatement : au lieu d'enfler le moi, il en demande le sacrifice ».

« Au dire de Proudhon, la question sociale est » déjà soulevée, mais elle est errante : *prêchée au* » *nom de Dieu, consacrée par la parole du prêtre* » *elle se répandra avec la ràpidité de la foudre.* » C'EST CE QUI ARRIVE et l'évolution a été singuliè- » rement prompte de Lamennais à Léon XIII. Qui » disait donc que l'Eglise ne change pas? »

Non, l'Eglise ne change pas, elle dit aujourd'hui ce qu'elle a dit hier, mais ils sont bien dangereux ceux qui essaient de lui faire dire le contraire de ce qu'elle a toujours enseigné et qui, pour cela, se présentent sous le couvert du Pontificat suprême et de l'infaillibilité doctrinale!

De la persuasion que le christianisme est une doctrine essentiellement démocratique est né le désir de la réconciliation de l'Eglise et du siècle d'abord dans l'ordre politique, puis en tout ordre de choses. Dans la lettre à son clergé sur le concile œcuménique du Vatican (1), le cardinal Regnier disait : « Le catholicisme libéral travaille à faire sortir l'Eglise de ses voies traditionnelles et séculaires, pour la faire entrer dans celles où s'est engagée la société moderne et dont Dieu seul connaît l'issue. »

Les catholiques libéraux se proclament volontiers les fils de la société moderne qu'ils déclarent être « la moins imparfaite, la meilleure des sociétés qui aient jamais existé. » Ils répètent sur tous les tons qu'ils « l'acceptent telle qu'elle est », et que personne ne doit plus songer à réagir contre le courant qu'a créé la Révolution. La langue de la Révolution ne leur fait pas peur, loin de là ; ils ont habituellement sur les lèvres les formules des libertés à la mode. Que dis-je? De ces libertés que les papes ont appe-

1. *Œuvres*, t. IV, p. 189.

lées des délires et des instruments de perversion et de corruption, ils disent « qu'elles sont sorties de l'Evangile comme autant de fruits exquis » et que ce sont là « les côtés superbes de la société moderne ». De la *Déclaration des droits de l'homme*, qui est le principe même de la Révolution et le fond du naturalisme, ils disent que « nulle nation n'a jamais eu rien de pareil », « qu'il a fallu dix-huit siècles de christianisme pour la rendre possible », qu'il n'y a jamais eu d'événement plus grand dans le monde », etc.

La plupart de ces citations sont prises dans le livre de l'abbé Bougaud : LE CHRISTIANISME ET LES TEMPS PRÉSENTS (1). M. Vacherot avait une plus juste compréhension des choses lorsqu'il disait : « A ceux qui croiraient encore que la Révolution peut se réconcilier avec la Religion, la démocratie, qui est l'âme et l'esprit de la Révolution, répond en ces termes : « Nulle religion, même le protestantisme, qui est la plus libérale de toutes, n'est compatible avec l'idéal de la démocratie (2). »

Faut-il s'étonner après cela que dans les premiers jours de juin 1885, le *Figaro* ait eu l'insolence d'adresser cette invite à Léon XIII : « Si Léon XIII se levait *avec le grand chiffre 1789 à la main* tout à coup de son fauteuil où il est assis calme, penseur, voyant

1. Dans ce même ouvrage, t. V, p. 21. M. l'abbé Bougaud dit : « Il n'y a pas de solution de continuité entre les vérités de l'ordre surnaturel et les vérités de l'ordre naturel ; celles-ci plongent dans celles-là et réciproquement ». Et plus loin : « On monte du sens à la raison comme on monte de la raison à la foi ». A la page 42 : « Sans doute la foi est un don de Dieu comme la vue, comme la raison, pas plus qu'elles, pas moins ». Ces propositions sont du pur pélagianisme. Elles montrent ce que devient la notion du surnaturel dans les esprits qui se laissent envahir par le libéralisme.

2. De la *Démocratie*, p. 60.

— il serait aussi grand que le Moïse de Saint-Pierre-aux-Liens. A les voir assis, le Pape et Moïse, on juge de leur taille s'ils étaient debout! IL A COMPRIS que, *si son Eglise ne marchait pas avec la société moderne — la société moderne marcherait sans son Eglise.* » Ce que le *Figaro* disait, toute la clientèle des Ignotus, des Wolff, des Grandlieu, des Millaud, etc., en un mot, tout le catholicisme libéral le pensait.

C'est Lamennais qui est le père et le chef de l'école à la fois catholique et révolutionnaire de la pacification, de la conciliation, de l'adaptation, de l'union enfin et de la fusion entre le Christianisme et la Révolution. Selon lui, il n'y a de salut pour l'Eglise dans l'avenir que là. Il faut qu'elle s'harmonise avec la liberté moderne, disons mieux avec le libéralisme qui est l'hérésie des hérésies.

« C'est ici, dit M. Chapot, le point culminant de la séduction libérale. Il ne saurait y avoir rien au-delà. Faire croire aux bons, faire croire au clergé que le salut nous viendra du libéralisme, c'est l'apogée et le triomphe de la Révolution.

» Voilà plus de soixante-dix ans que cette nouvelle manière de comprendre les intérêts de l'Eglise a tout envahi. Elle trône au sein des académies, elle siège dans les sanctuaires, elle a toutes les faveurs de l'opinion publique; on la considère comme la garantie certaine, infaillible, de la victoire prochaine de l'Eglise sur la terre.

» Grâce à l'ingénieuse distinction entre la thèse et l'hypothèse du libéralisme, l'évolution des catholiques sur le terrain révolutionnaire du droit commun, des droits de l'homme, de la liberté pour tous, du ralliement aux idées, aux institutions politiques et sociales du monde moderne, s'est accomplie. L'armée

chrétienne est passée tout entière, avec armes et bagages, sous les étendards du libéralisme et de la Révolution. C'est ainsi que les catholiques de France se sont jetés, tête baissée, dans le piège suprême de Satan. Cet aveuglement est si profond et a une portée si considérable, qu'on peut à bon droit le considérer comme le fait capital de la Révolution, et un des plus malheureux, quant à ses conséquences, de toute l'histoire humaine.

» La confusion envahit tous les esprits, même les meilleurs. On en est venu à ne plus distinguer nettement les caractères du règne de Satan de ceux du règne de Jésus-Christ, les principes du christianisme, des principes de l'hérésie de Satan (1). »

Heureusement Rome est toujours là.

La lettre du Pape au cardinal Gibbons vint condamner cette proposition : « Pour ramener plus facilement à la vérité catholique les dissidents, il faut que l'Eglise s'adapte davantage à la civilisation d'un monde parvenu à l'âge d'homme et que, se relâchant de son ancienne rigueur, elle se montre conciliante à l'égard des aspirations et des exigences des peuples modernes. » C'était, sous une nouvelle forme, la dernière des propositions que le *Syllabus* de Pie IX a condamnées : « Le Pontife romain peut et doit se réconcilier et transiger avec le progrès, le libéralisme et la civilisation moderne. »

Au lendemain de la publication de cette Encyclique, le 24 mars 1899, le *Temps*, l'un des organes du protestantisme, vint dire aux conciliateurs de ne point renoncer cependant à leur projet : « Ceux qui, dans le clergé comme chez les laïques, cherchent un renouveau, une action sociale plus profonde, une en-

1. *Revue catholique des Institutions et du Droit*, septembre, 1904. N. 9, p. 202.

tente plus cordiale avec la société moderne, n'ont aucune raison de se décourager. » La *Civilta cattolica* disait, elle : « Celui qui louvoie, celui qui tâtonne, celui qui s'adapte au siècle et transige, celui-là peut se donner à lui-même le nom qu'il voudra, mais devant Dieu, et devant l'Eglise, il est un rebelle et un traître. » Rebelle, parce qu'il veut aller à l'encontre des directions séculaires de l'Eglise; traître, parce qu'il fait le jeu des ennemis de l'Eglise.

On ne saurait dire s'il est une seule des possessions de l'Eglise où le recul ne lui soit demandé pour arriver à la conciliation : l'Ecriture Sainte ne devrait point maintenir intacte son inspiration, sa véracité, son authenticité; la théologie devrait diminuer le nombre de ses dogmes et les soumettre au contrôle du scientisme; la philosophie, se kantiser; la politique, consacrer la souveraineté du peuple; l'économique, faire trouver le ciel ici-bas, etc., etc. A toutes et à chacune de ces prétentions, Léon XIII a répondu par ses immortelles encycliques. La première, *Inscrutabili*, a dit que la civilisation qui répugne aux doctrines de l'Eglise n'est qu'une fausse civilisation; celle commençant par les mots *Quod apostolici* a repoussé les conclusions pratiques auxquelles cette fausse civilisation doit aboutir : le socialisme, le communisme, le nihilisme, qui veulent établir l'ordre social sur l'égalité de tous les hommes, c'est-à-dire le renversement de toute hiérarchie, l'abolition du mariage et de la famille, la négation du droit de propriété. Les Encycliques suivantes sont revenues sur chacune de ces bases de l'ordre social : *Arcanum divinæ sapientiæ*, sur le mariage et la famille; *Diuturnum*, sur le pouvoir civil; *Immortale Dei*, sur la constitution chrétienne des Etats; *Liber-*

tas præstantissimum, sur la vraie notion de la liberté : *Sapientiæ christianæ*, sur les devoirs civiques des chrétiens; *Rerum Novarum*, sur la paix sociale et les moyens de l'obtenir; *Aeterni patris*, sur la philosophie; *Providentissimus Deus*, sur l'Ecriture Sainte, etc., etc.; et au centre de cette sphère d'où la lumière rayonne sur toutes les questions agitées de nos jours, l'Encyclique sur l'Eglise, dépositaire et docteur de toutes les vérités, et celle sur la franc-maçonnerie, foyer de toutes les erreurs.

« Nous faisons tous nos efforts, disait Léon XIII aux pèlerins de Malte, le 22 mai 1893, pour ramener sur le droit chemin la société humaine »; et dans une lettre adressée le 6 janvier 1896 au cardinal Langénieux, il exhortait en ces termes tous les catholiques à seconder ses efforts : « Les catholiques doivent s'affirmer comme des fils de lumière, d'autant plus intrépides et plus prudents qu'ils voient une puissance ténébreuse mettre plus de persistance à ruiner autour d'eux tout ce qui est sacré et bienfaisant; ils doivent prendre avec clairvoyance et courage, conformément à la doctrine exposée dans nos Encycliques, l'initiative de tous les vrais progrès sociaux, se tenir au premier rang parmi ceux qui ont l'intention loyale, à quelque degré que ce soit, de concourir à faire régner partout, contre les ennemis de tout ordre, les éternels principes de la justice et de la civilisation chrétienne. »

Le refus de conciliation opposé par l'Eglise aux ennemis de tout ce qui constitue l'ordre, ne porte donc que sur l'erreur et le mal qu'elle ne peut consacrer, même au degré le plus infime. A cela, son opposition est à tout jamais irréductible. Mais c'est une perfidie de la secte, qui voudrait la conciliation dans l'erreur et le mal, de faire croire que l'Eglise

a en horreur les découvertes de la science moderne et leur application aux usages de la vie.

L'apôtre saint Paul a dit : « *Nolite conformari huic sæculo* (1). Ne vous conformez pas au siècle présent. » Et l'apôtre saint Jacques : « Quiconque veut être ami du monde se rend ennemi de Dieu. » Jamais l'Eglise ne mettra ces paroles en oubli.

Les Instructions données aux Quarante, sur les moyens à employer pour corrompre l'esprit public, furent si bien suivies et eurent tant de succès que, dix ans après leur rédaction, le pape Pie VIII dut déplorer, dans son Encyclique du 24 mai 1829, le mal qu'elles avaient déjà fait.

Le 23 janvier 1844, Gaëtan écrivait à Nubius : « Dans l'espace d'un petit nombre d'années, nous avons fait beaucoup de chemin. La désorganisation règne partout, au Nord comme au Midi, dans le cœur des nobles comme dans celui des prêtres. Tous ont fléchi sous le *niveau* que nous voulons imposer à l'humanité pour l'abaisser. *Le monde est lancé sur la voie de la* DÉMOCRATIE. »

Gaëtan prenait ses désirs pour des réalités. Non, il n'était pas vrai de dire que *tous* avaient fléchi sous le niveau que la maçonnerie veut imposer à l'humanité pour l'abaisser. Il y en avait pourtant, et il y en avait assez pour que l'année suivante, le 4 août 1845, le cardinal Bernetti, dont la perspicacité avait effrayé Nubius, ait pu écrire à l'un de ses amis :

« Un jour viendra où toutes ces mines chargées de poudre constitutionnelle et progressive éclateront. Fasse le Ciel qu'après avoir vu tant de révolutions et as-

1. Rom., XII, 2.

sisté à tant de désastres, je ne sois pas témoin des nouveaux malheurs de l'Eglise! La barque de Pierre surnagera sans aucun doute, mais je sens le besoin de me recueillir dans la paix avant d'aller rendre compte à Dieu d'une vie si tourmentée au service du Siège apostolique. Que sa divine volonté soit faite et tout sera pour le mieux! »

Il n'y avait pas plus de vingt ans que la Haute-Vente avait commencé son œuvre, s'était appliquée à mettre à exécution le plan qui lui avait été tracé pour introduire le Maçonnisme dans l'Eglise, et déjà le Pape et ses fidèles ministres pouvaient exhaler d'amères plaintes en jetant un regard de tristesse et de pitié sur ce qui avait été fait et un regard d'effroi sur l'avenir.

Chose incroyable, chose que l'on n'aurait pu imaginer : pour faire accueillir ses suggestions par nombre d'esprits qui ne demandaient qu'à marcher à la lumière de la vérité, la secte a trouvé le moyen de les faire présenter à la jeunesse sous le couvert de l'autorité du Souverain Pontife.

Les Instructions secrètes données à la Haute-Vente avaient dit : « Vous voulez établir le règne des élus (de Satan) sur le trône de la prostituée de Babylone (Rome); QUE LE CLERGÉ MARCHE SOUS VOTRE ÉTENDARD EN CROYANT TOUJOURS MARCHER SOUS LA BANNIÈRE DES CLEFS APOSTOLIQUES. »

Dans son livre *Nouveau Catholicisme et nouveau Clergé*, M. Maignen n'a point hésité à signaler des paroles et des faits qui montrent que cette illusion a existé pour plusieurs.

« Qu'il y ait danger pour la foi et pour la discipline de l'Eglise, dans ce besoin insatiable de nouveauté qui emporte beaucoup de catholiques et une

partie du clergé, il devient chaque jour plus difficile de le contester.

» Mais nous croyons apercevoir un danger plus grand dans la façon dont les novateurs prétendent faire prévaloir leurs doctrines.

» Cette tactique, en effet, est merveilleusement adaptée à la situation présente et à ce que l'on pourrait appeler la mentalité catholique depuis le Concile du Vatican.

» Non seulement les modernes novateurs ne prétendent point rompre avec Rome, ni s'insurger ouvertement contre l'autorité pontificale, mais *ils ont hautement avoué le dessein d'accaparer, en quelque sorte l'influence de cette autorité même, et de la faire servir à l'avènement de leur parti.*

» Dans le domaine de la théorie, il ne s'agit plus pour les novateurs de nier un dogme, mais de donner, selon l'occasion, à tous les dogmes un sens nouveau.

» Dans le domaine des faits, *il n'est pas question de résister au Pape, mais de faire croire à l'opinion publique que les meneurs du parti sont les seuls fidèles interprètes de la pensée du Pape.*

» Pour parvenir à leurs fins, les novateurs disposent de deux moyens puissants : l'un qui est de tous les temps, l'intrigue, par laquelle ils s'efforcent de pousser leurs partisans dans l'Eglise et dans l'Etat ; l'autre, très moderne et très redoutable, la presse, qu'ils savent faire manœuvrer habilement de façon à créer ces sympathies populaires, ces courants d'opinion, d'autant plus pernicieux à la vie de l'Eglise qu'ils paraissent plus inoffensifs et plus spontanés (1). »

1. *Nouveau Catholicisme et nouveau Clergé*, pages 435-436

Feu M. Auguste Sabatier, alors doyen de la Faculté de théologie protestante, à Paris, a fait la même observation, dans des lettres adressées de Paris au journal de Genève, le 20 octobre 1898 et le 19 mars 1899, l'une avant, l'autre après la publication de l'Encyclique sur l'américanisme.

Après avoir observé que :

« L'américanisme est fils du libéralisme. »

Il dit :

« Sa pensée dominante est d'UNIR LE SIÈCLE ET L'ÉGLISE, *de chercher une conciliation entre la tradition de l'Eglise et les aspirations du siècle,* de faire cesser le conflit entre la *théologie des séminaires* et les sciences modernes. »

Il termine en disant que les américanistes *espèrent triompher de toutes les résistances.*

Comment? il le dit encore : « *En redoublant leurs protestations de soumission au Saint-Siège,* en abritant tout cela *sous la souveraineté du Pape,* en protestant *d'une pleine obéissance à ses directions.* »

Ceux qui ont suivi les novateurs, ceux qui ont observé leur attitude et leurs actes, qui ont lu leurs écrits, reconnaîtront que M. Sabatier a saisi sur le vif leur tactique. C'est d'ailleurs ce qu'a constaté Mgr Lorenzelli, dans le discours qu'il prononça au grand séminaire de Soissons dans les premiers jours de l'année 1902. Le nonce après avoir parlé des *dangers qui menacent l'Eglise catholique à l'heure présente* et signalé « la tendance à naturaliser l'esprit du clergé, à accueillir toute nouvelle doctrine, toute nouvelle méthode d'action », ne craignit point d'ajouter . « Cet esprit voudrait se justifier par certaines paroles du Saint-Siège. »

Cette manière de faire, il n'est pas inutile de le

remarquer, répond d'une manière frappante aux vœux qu'exprimaient les Instructions données à la Haute-Vente.

Démocrates chrétiens d'abord, puis américanistes et enfin modernistes n'ont cessé d'agiter la bannière du Pape et de se présenter comme ses hérauts, tout en enseignant et en propageant de leur mieux les doctrines que le Saint-Siège n'a cessé de condamner.

Ils ont pris leur point d'appui à Rome même. Des directions pontificales, interprétées contre le sens commun, ils se sont forgé une arme contre les défenseurs de la saine doctrine; ils ont gagné des journaux, même ceux autrefois les plus opposés au libéralisme, de sorte qu'en France et en Italie, en Allemagne et en Amérique, on a eu la douleur de voir des célèbres champions de l'Eglise s'appliquer à dissimuler les vérités, quand ils ne propageaient pas eux-mêmes les erreurs de l'américanisme, du libéralisme et de la démocratie. Ainsi appuyée, l'audace des novateurs ne connut plus aucune crainte (1).

Quand vint la condamnation de l'américanisme, ils dirent que cette condamnation avait été « arrachée à la faiblesse maladive du Saint-Père. » Et ce n'est point *Le Figaro* seul qui a parlé ainsi (numéro du 11 juin 1899). *Le Sillon*, qui n'a pas eu à changer, soit dit en passant, avait l'audace de ces perfides insinuations : « On chuchote bien des choses, je ne l'ignore pas, sur la façon dont l'entourage du Saint-Père aurait mis à profit, ces temps derniers, sa vieillesse et sa maladie. »

1. En novembre 1894, *La Démocratie chrétienne* publia un article de plus de 40 pages dont la conclusion était : « Nous n'avions ici qu'un but dans ce travail : démontrer que le Pape a des sympathies et des préférences pour les *Chefs*, les *Doctrines* et les *Œuvres* de cette Ecole que nous pourrions appeler désormais *Ecole pontificale*. Nous croyons avoir atteint notre but. »

Dans le *Problème de l'heure présente,* bien d'autres faits semblables ont été rapportés (1).

Quels troubles de tels dires produisent dans les esprits qui n'ont point les défiances commandées par le malheur des temps!

Dans son numéro du 10 avril 1899, le *Sillon* publiait sans commentaires une lettre où l'un des siens commençait par lui rappeler le doute qu'il avait émis peu de temps auparavant, à propos de l'Encyclique aux américanistes. « Léon XIII pouvait-il condamner du même coup l'œuvre entière de son pontificat? » Puis il en venait aux reproches :

« Maintenant, vous lâchez des hommes ou des idées que vous souteniez, dans l'espoir, semble-t-il, que ces concessions vous en épargnent d'autres. Permettez-moi de croire que c'est peine perdue. On vous délogera de vos derniers retranchements.. Ne serait-il pas plus franc d'avouer que le Pape semble en train de ruiner peu à peu, — ou de *laisser* ruiner et défaire, dans ce qu'elle a d'humain et par suite de destructible, bien entendu, — l'œuvre de son glorieux pontificat? Cela peut et doit nous attrister : cela ne peut ni ne doit nous décourager. Mais pourquoi ne pas le constater? »

La suite de l'article montrait la pensée de l'apostasie roulant dans l'esprit de ces jeunes gens qui ont « cru marcher sous la bannière des clefs apostoliques », alors qu'en réalité ils étaient lancés sur les voies ouvertes par le maçonnisme.

Au moment où la franc-maçonnerie arriva au pouvoir et qu'elle jeta son cri de guerre : « Le cléricalisme, voilà l'ennemi », un des maçons les mieux instruits et des plus capables de se rendre compte des desseins et des plans de la secte, dit à un évê-

1. Voir Ire partie, chapitre XXXV.

que, qui le redit à l'*Univers:* « Nos mesures sont trop bien prises, nous avons trop bien préparé nos moyens d'attaque, nous nous sommes trop bien assuré *toutes les alliances,* TOUTES LES CONNIVENCES, TOUTES LES COMPLICITÉS de tout ce qui est une force, une influence, une puissance, pour que notre succès ne soit pas certain. »

Hélas! tout a marché comme la franc-maçonnerie l'avait préparé et comme l'interlocuteur de l'évêque l'avait prédit.

L'AGENT DE LA CIVILISATION MODERNE

III. — SON BUT

LA CONSTRUCTION DU TEMPLE

LE TEMPLE

I. — NEF POLITIQUE

CHAPITRE XXXVIII

VERS UN ÉTAT SOCIAL NOUVEAU

Aux premières pages de ce livre, nous avons vu qu'il y a deux façons d'envisager la vie présente :

Comme ayant sa fin en elle-même.

Comme préparant à la vie éternelle.

Ces deux manières de voir ouvrirent la voie à deux civilisations :

La civilisation chrétienne.

La civilisation humanitaire.

Toujours elles ont été en conflit. Mais ce conflit qui, depuis l'apparition du christianisme n'avait cessé d'exister dans le cœur de l'homme, est devenu public, social, du jour ou les humanistes ont fait porter les regards en arrière, vers le paganisme et se sont proposé de le restaurer.

Une société secrète s'est formée pour poursuivre la réalisation dans la société chrétienne de l'idéal nouveau, ou plutôt de l'idéal ancien : jouir et mou-

rir, — en opposition à l'idéal que le Christ et son Eglise nous avaient fait admettre : mériter et vivre éternellement en participation de la nature divine, de sa béatitude et de sa gloire.

Nous avons suivi les développements de cette société depuis le XVe siècle jusqu'à nos jours, ses transformations et son action incessante pour détruire tout l'état de choses existant : action politique, renversant et élevant les princes et les régimes, selon qu'elle pouvait ou non les inspirer, les gouverner, les faire servir à la réalisation de ses desseins; en même temps, action morale sur les peuples par la corruption des idées et des mœurs. Nous avons suivi cette double action incessamment mise en œuvre et courant de succès en succès, grâce à un merveilleux organisme supérieurement manié.

Nous avons à voir maintenant ce que la Franc-Maçonnerie poursuit, ce à quoi elle veut aboutir.

Déjà, par leurs correspondances et par les papiers saisis à Munich et à Rome, nous avons entendu Voltaire et les Encyclopédistes, Weishaupt et les illuminés, Nubius et ses conjurés se confier les uns aux autres leurs desseins, et nous en avons vu un premier essai de réalisation de 1789 à 1800. Nous assistons, depuis 1830, et surtout depuis 1875 à un second essai, plus prudemment conduit, plus astucieux, et par là se tenant plus assuré d'aboutir.

Quel doit être cet aboutissement? C'est la question qui se pose maintenant et à laquelle nous essayerons de répondre.

Disons d'abord qu'il serait erroné de croire que tous les Francs-Maçons connaissent explicitement l'œuvre à laquelle ils collaborent. Cette connaissance n'est point donnée complètement même aux initiés des Hauts Grades, même à ceux des arrière-loges. Cha-

cun, ou plutôt chaque équipe fait l'œuvre qui lui est assignée, à la place qui lui a été marquée, auprès des princes et du clergé, auprès des parlementaires et des fonctionnaires, auprès des journalistes et des professeurs, auprès des magistrats et des officiers, et encore au sein de la multitude. Mais en accomplissant la tâche qui leur est imposée l'individu, l'équipe ignorent la place que l'œuvre particulière à laquelle ils collaborent, occupe dans le plan général, car ils n'en ont point le tracé complet sous les yeux.

Ce plan est double : destruction et réédification : destruction de la cité chrétienne, édification de la cité maçonnique. La destruction nous en avons vu les travaux et les ruines dans les pages qui précèdent. Nous devons maintenant assister à l'édification du Temple.... Les mêmes ouvriers, les mêmes maçons sont employés à ce second travail, mais ici apparaîtront dans une plus grande lumière les maîtres de l'œuvre, et au-dessus d'eux le Grand Architecte.

« Il est absurde, a dit M. Aulard, professeur d'histoire révolutionnaire à la Sorbonne, de continuer à dire : *nous ne voulons pas détruire la religion* quand nous sommes obligés d'avouer d'autre part que cette destruction est indispensable *pour fonder rationnellement la cité nouvelle politique et sociale*. Ne disons donc plus : nous ne voulons pas détruire la religion; disons au contraire : nous voulons détruire la religion, afin de pouvoir établir en son lieu et place la cité nouvelle. »

Ordinairement en effet on ne démolit que pour réédifier : c'est bien la pensée de la secte qu'a traduite M. Aulard. Elle veut élever un nouvel ordre de choses sur les ruines de l'ancien. Elle a son idéal, elle en poursuit la réalisation. Quel est-il? Elle lui a

donné un nom le TEMPLE. C'est pour l'édification de ce Temple que, depuis des siècles, elle recruté des maçons.

Que doit être ce Temple?

Le divin Sauveur, apportant à la terre la conception chrétienne de la civilisation, n'a pas voulu l'abandonner aux hasards que court nécessairement une idée laissée à elle-même, et par conséquent livrée flottante au souffle des fantaisies et des passions humaines. Il l'a remise aux mains de la société qu'il a élevée sur Pierre, et il a donné à celle-ci la charge de maintenir sa doctrine dans sa pureté, de la défendre contre les idées contraires, de la propager dans le monde et de lui faire porter des fruits de vie. Aussi, le divin Maître s'est-il comparé à un architecte : « Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle. »

Pour mieux marquer son opposition, Satan s'est fait appeler le « Grand Architecte (1) », et en face

---

1. Le Grand Architecte est une de ces expressions que la franc-maçonnerie excelle à créer, et qui ont pour elle le grand avantage que tous peuvent les accepter, parce que chacun les comprend selon ses propres idées. Pour les juifs et les déistes, le Grand Architecte de l'univers, c'est le Créateur du monde; les chrétiens peuvent y voir, s'ils le veulent, la Très Sainte Trinité; pour les initiés, c'est la Nature; au dernier degré d'initiation, c'est Lucifer, le Porte-lumière.

Notre-Seigneur Jésus-Christ a dit : « Je suis la lumière du monde; celui qui me suit ne marche point dans les ténèbres, mais il possède la lumière de la vie : croyez à la lumière, afin que vous soyez les fils de la lumière ». Ici encore apparaît la contrefaçon. La maçonnerie se dit posséder la lumière; ses loges sont le lieu de la lumière, elle appelle à elle les hommes afin de leur communiquer la lumière dans ses initiations, et son maître et son prince est Lucifer, l'astre déchu.

de l'Eglise il construit un « Temple ». Comme l'Eglise, ce Temple est à la fois esprit et corps : corps, une société, la maçonnerie ; esprit, une idée que la société a la mission de propager dans le monde et de réaliser par des institutions.

Cette idée est une conception de l'ordre social opposée à celle que le christianisme a fait prévaloir.

« Il ne s'agit de rien moins, dit Findel, que d'une réédification de la société sur des bases entièrement nouvelles, d'une *réforme du droit*, d'un renouvellement complet du principe de l'existence, notamment du principe de la communauté, et des relations réciproques entre l'homme et ses semblables (1) ».

Rabaut-Saint-Etienne avait dit avant lui, à la tribune de la Constituante : « Pour rendre le peuple heureux, il faut le renouveler, changer ses idées, changer ses lois, changer ses mœurs, changer les hommes, changer les choses, tout détruire, oui, tout détruire, puisque tout est à recréer. »

Voilà ce que la franc-maçonnerie se propose d'obtenir par la Révolution, qui en est aujourd'hui au second acte en attendant le troisième. Rien ne peut être imaginé de plus radical : faire disparaître le principe sur lequel repose actuellement notre existence et lui en substituer un autre ; puis tirer les conséquences de ce changement : c'est-à-dire renverser les relations des hommes entre eux, réformer le droit, et réédifier la société d'après un principe nouveau.

Quelles sont donc les bases entièrement nouvelles sur lesquelles la société doit être réédifiée ? Sur quel principe nouveau le droit social doit-il être réformé ?

---

1. *Les principes de la Franc-Maçonnerie dans la vie des peuples*, p. 163.

Jean-Jacques Rousseau l'a longuement exposé dans ses divers ouvrages, et tout le monde sait que c'est son *Contrat social* à la main que les hommes de 89 ont fait la Révolution, ont voulu une première fois faire place nette, pour édifier sur les ruines de la société chrétienne le Temple maçonnique. Les maçons du XXe siècle reconnaissent le même maître que ceux du XVIIe siècle; leurs chefs ont le même idéal et poursuivent la réalisation du même plan. « *Si un jour nous écrasons l'infâme, ce sera* SOUS LE CONTRAT SOCIAL. » Cette parole fut dite au Congrès des loges du Nord-Ouest, tenu à Amiens en 1901, les 13 et 14 avril, par le F.·. Dutilloy, membre du Conseil de l'Ordre du Grand-Orient (1). C'est donc à Jean-Jacques Rousseau qu'il faut recourir pour savoir ce que sera l'état social que la maçonnerie nous prépare.

Le principe sur lequel repose l'existence humaine a été, de tout temps et chez tous les peuples, celui-ci. « L'homme est naturellement un être sociable, et celui qui demeurerait à l'état isolé et sauvage serait un être dégradé (2). » C'est sur ce principe, posé de la main de Dieu au fond de la nature humaine, qu'elle vit depuis ses origines; c'est en observant ce qu'il prescrit, que la société s'est constituée et se maintient, que l'homme naît et grandit.

Le christianisme avait mis dans une plus parfaite lumière cette vérité, reconnue par la sagesse des nations, que la société sort spontanément de la nature humaine, qu'elle est le résultat de la consti-

1. *Congrès des loges du Nord-Ouest*, p. 24. Amiens, imp. Duchâtel.

2. Aristote, *Politique*, § 9.

tution, de la manière d'être que Dieu a donnée à l'homme. L'individu isolé est impuissant à se procurer ce dont il a besoin pour vivre et prendre son développement; il ne peut le trouver que dans le secours qu'il reçoit de ses semblables et qu'en retour il leur donne, en un mot, dans les relations qui naissent de l'association. Et comme ses besoins sont multiples et divers, divers aussi sont les motifs et les fins pour lesquels il s'associe, multiples sont les aspects sous lesquels l'association se présente.

L'homme a des besoins physiques, des besoins intellectuels, des besoins religieux. En naissant, il se trouve au sein d'une société, la famille, qui défend sa fragile existence contre les agents extérieurs, et lui procure la nourriture qui maintient sa vie et peu à peu accroît ses forces.

Mais la famille ne peut non plus se suffire; elle ne trouve point en elle les ressources nécessaires pour porter ses membres à la perfection à laquelle chacun peut atteindre au point de vue physique, aussi bien qu'au point de vue intellectuel et religieux. Et c'est pourquoi la famille n'est pas plus isolée que l'individu : elle aussi naît et vit au sein d'associations plus vastes qui l'environnent de leur protection, qui président aux intérêts généraux de bien-être matériel, de culture intellectuelle et de perfectionnement moral et religieux, qui sont dans les exigences ou du moins dans les aspirations de la nature humaine. Autant sont nombreuses et diverses ces exigences ou ces aspirations, autant l'association prend de formes différentes pour que tous puissent atteindre les fins communes à l'humanité, et les fins spéciales propres aux aptitudes de chacun.

Les sociétés à fin particulière et contingente pren-

nent leur origine dans les conventions que font entre eux ceux qui poursuivent le même but.

Mais il n'en est point de même de la société appelée à conduire tous les hommes à leur fin dernière. Celle-là a nécessairement pour auteur le Dieu qui a assigné à l'homme ses destinées. De fait, Dieu l'a fondée aux origines, et la seconde Personne de la Très Sainte Trinité est venue au milieu des temps lui donner sa dernière perfection. Cette société se nomme la sainte Eglise catholique : catholique parce que, virtuellement du moins, elle embrasse tous les temps et tous les lieux et que tous les hommes sont appelés à en faire partie, Dieu voulant le salut de tous ; sainte, parce que sa mission est de conduire les hommes à la sainteté : non pas seulement à la perfection morale, mais à un état surnaturel, à une certaine participation à la nature divine, à la vie divine, commencée ici-bas par la grâce sanctifiante, achevée par la gloire dans l'éternité des cieux.

La société civile tient le milieu entre l'Eglise et les associations particulières : elle est plus nécessaire que celles-ci, répondant à des besoins qui ne peuvent trouver en elles leur pleine satisfaction ; elle ne peut être aussi générale que celle-là, parce que les diverses tribus de la famille humaine, ayant des aptitudes et des caractères différents, demandent à n'être point gouvernées de la même manière. Dans la formation des sociétés civiles, il entre donc de la nécessité et de la convention, du divin et de l'humain ; divin, ce qui est fondamental, ce qui vient des exigences de la nature ; humain, ce qui est d'ordre secondaire et variable comme les tempéraments des peuples.

J.-J. Rousseau s'inscrivit en faux contre ces don-

nées de la raison et de la foi; et voici ce qu'il imagina, ce qu'il consigna dans tous ses écrits, et ce que la maçonnerie s'est donné la mission de réaliser. La société, l'état social, ne résulte point de la constitution de l'homme et de l'institution divine; c'est, dans le monde, une excroissance accidentelle et l'on pourrait dire contre nature, qui est survenue un beau jour par le fait des volontés humaines.

Les hommes vivaient à l'état de nature, dit J.-J. Rousseau, comme le font les sauvages, les animaux, et c'était l'âge d'or; état de liberté et d'égalité, où les fruits étaient à tous et la terre à personne, où chaque homme était citoyen de l'univers.

Pour passer de l'état de nature à l'état social, les hommes primitifs firent un pacte, un *contrat*, « le contrat social (1) ». D'une part, chaque individu se remit, sa personne et tous ses droits, entre les mains de tous; d'autre part, tous garantirent à chacun une part égale des biens communs. L'individu donna à la société tout ce qu'il a et tout ce qu'il est, et la société admit l'individu à la communion de toute la chose publique, de la *république*.

1. J.-J. Rousseau n'est point, à proprement parler, l'inventeur du contrat social. C'est un protestant, Hubert Languet, qui, dans le *Vindiciæ contra tyrannos*, sous le pseudonyme de Junius Brutus, exposa pour la première fois la théorie d'un « contrat », origine de la société.
Il est aussi absurde de supposer un pacte primitif fondamental de la société publique, qu'il serait absurde de supposer un pacte constitutif de la famille entre le père et les enfants. Bonald dénonce le cercle vicieux où tombe Rousseau : « Une loi, ne fût-ce que celle qui réglerait les formes à suivre pour faire la loi; un homme, ne fût-ce que celui qui l'aurait proposée, aurait toujours précédé cette prétendue institution du pouvoir, et le peuple aurait obéi avant de se donner un maître ». Bossuet avait dit avant de Bonald : « Bien loin que le peuple en cet état (sans loi et sans pouvoir) pût faire un souverain, il n'y aurait même pas de peuple ».

« Les clauses du pacte social, dit J.-J. Rousseau (1), se réduisent toutes à une seule : *l'aliénation totale de chaque associé avec tous ses droits* à toute la communauté... S'il restait quelques droits aux particuliers, l'état de nature subsisterait et l'association deviendrait nécessairement vaine... L'aliénation se faisant sans réserve, l'union est aussi parfaite qu'elle peut l'être, et nul associé n'a plus rien à réclamer. »

Voilà l'idée que la maçonnerie se fait de la société, voilà le plan sur lequel elle veut la reconstituer. Si longtemps que cela ne sera point complètement réalisé, c'est-à-dire si longtemps que les individus prétendront conserver quelques droits, l'état social, tel que le contrat l'a fait, tel qu'il doit être, ne sera point jugé parfait; l'état de nature, auquel le contrat a voulu mettre fin, subsistera en quelque chose. Le progrès, c'est donc la marche vers l'absorption complète de tous les droits par l'Etat; plus de droits pour l'individu, plus de droits pour la famille, plus de droits à plus forte raison pour une société quelconque qui se formerait au sein de l'Etat, ou au-dessus de lui.

Dans la société démocratique rêvée par la Franc-Maçonnerie il n'y aura plus ou il ne doit plus y avoir que ces deux unités : l'individu et l'Etat. D'un côté l'Etat omnipotent, de l'autre, l'individu impuissant, désarmé, privé de toutes les libertés, puisqu'il ne peut rien sans la permission de l'Etat.

N'est-ce pas vers cela que nous marchons à grands pas? et cette conception de la société n'est-elle point l'explication, et, pour nos maçons, la justification de tout ce qui est actuellement fait ou tenté contre

1. *Contrat social*, livre I, ch. VI.

la liberté de l'Eglise, contre la liberté des associations, contre la liberté des familles, contre la liberté individuelle elle-même? L'Etat ne peut, ne doit souffrir aucune association autre que celle qu'il est. Si des événements passés, si des individualités puissantes ont créé au sein de la société civile des associations distinctes, l'Etat doit travailler constamment à rétrécir le cercle dans lequel elles vivent et agissent, jusqu'à ce qu'il soit parvenu à les absorber ou à les anéantir. Selon Rousseau, selon la Maçonnerie, c'est là son droit, c'est là son devoir, droit et devoir qui découlent directement du contrat social, et sans l'exercice desquels ce contrat deviendrait illusoire et bientôt caduc.

Que l'on cesse donc de s'étonner que dans cette société sortie de la Révolution, pétrie de l'idée révolutionnaire, l'Etat veuille tout centraliser et tout absorber, étouffer toute initiative et paralyser toute vie : il obéit en cela à sa loi, au principe d'après lequel il doit être tout, tout lui ayant été livré par le contrat initial. Ce qui vit, ce qui se meut, ce qui est en dehors de lui, ne l'est et ne le fait que par une usurpation dont il doit être rendu compte pour restitution.

Cette revendication doit s'exercer surtout à l'égard des associations, parce qu'elles sont plus puissantes que les individus, et surtout à l'égard des associations qui ont un idéal autre que celui de l'Etat naturaliste. Le pacte social a été contracté pour une plus complète jouissance des biens de ce monde. S'il est des sociétés formées dans le but de porter ailleurs le regard de l'homme, de l'exhorter à se détacher des biens présents pour ambitionner et poursuivre d'autres biens, ces sociétés sont la contradiction vivante de la société sortie du contrat social, elles

doivent disparaître avant toute autre. Le devoir est de les traquer, de les mutiler jusqu'à complet anéantissement. C'est là l'explication des calomnies répandues par les humanistes dans leurs écrits contre les religieux, et des persécutions sans cesse renouvelées contre eux depuis la Renaissance jusqu'à nos jours, comme aussi de la guerre à mort déclarée aujourd'hui à la première des sociétés religieuses, à celle qui est le fondement et le principe de vie de toutes les autres, à l'Eglise catholique.

On constate actuellement un mouvement de réaction contre l'état social institué en France par la Révolution. On institue partout des syndicats, on retourne aux corporations. Puisse ce mouvement aboutir à la restauration de la société dans son état normal! Dans la société normalement organisée, il y a entre l'individu et l'Etat des sociétés intermédiaires qui encadrent les individus et qui par leur action naturelle maintiennent l'Etat dans le domaine qui lui appartient et l'empêchent d'en sortir. Ces sociétés se nomment : familles, corporations, communes, provinces, Eglises. Que, dans ce régime, le plus faible des individus soit lésé par l'Etat ou par tout autre, aussitôt c'est son association, c'est toute une collectivité organisée qui se lève pour le défendre. Par elle, il est fort; et parce qu'il est fort, il est libre.

La démocratie, c'est l'esclavage.

CHAPITRE XXXIX

L'ÉTAT, SOUVERAIN MAITRE DE TOUTES CHOSES

Le Temple que la maçonnerie veut édifier d'après le plan que J.-J. Rousseau en a tracé dans son *Contrat social*, c'est donc l'Etat souverain maître de toutes choses, absorbant en lui tous les droits, aussi bien ceux des individus que ceux de la famille, ceux des associations que ceux de l'Eglise.

C'est là, dira-t on, une utopie et une prétention aussi monstrueuse qu'irréalisable. Non, pour les maçons, pour les révolutionnaires, c'est l'idéal, et un idéal vers lequel on nous fait marcher à grands pas.

J.-J. Rousseau a dit qu'en vertu du contrat social qu'il suppose à la base de la société, contrairement à l'histoire et contrairement à la nature humaine qui n'en a que faire, tous les hommes appartiennent totalement à la collectivité, leur personne et leurs forces, leurs droits et leurs biens. C'est ce que les maçons veulent réaliser; c'est bien à cela que la Révolution veut aboutir; c'est cela et cela seul qui peut donner l'explication de la manière d'être et d'agir de l'Etat contemporain à l'égard de tout et de tous. En toutes choses, il s'applique à restreindre

les droits particuliers : son dessein est de les supprimer entièrement.

D'abord et surtout, le citoyen n'a pas le droit d'être chrétien. « Rien, dit Taine, interprétant la pensée fondamentale du Contrat social, n'est plus contraire que le christianisme à l'esprit social... *Une société de chrétiens ne serait plus une société d'hommes, car* LA PATRIE DU CHRÉTIEN N'EST PAS DE CE MONDE. » Il faut le ramener ici-bas, il faut enfermer ses pensées dans la poursuite des intérêts terrestres, il faut qu'il soit tout entier à la société à laquelle il a été donné tout entier. Aussi, voit-on le catholique traité en ennemi dans l'Etat maçonnique.

Le citoyen n'a pas le droit d'être propriétaire. Tout ce qu'il a, aussi bien que tout ce qu'il est, est devenu bien social. Aussi, voit-on le droit de propriété disparaître peu à peu devant les empiétements du socialisme d'Etat. Les impôts croissent et se multiplient sans cesse. L'utilité publique exproprie avec une conscience de jour en jour plus légère. Les lois s'essayent à répartir les gains entre patrons et ouvriers. L'Etat se fait partie prenante dans les ventes et les donations, et surtout dans les successions. Il parle maintenant d'impôts sur le revenu et d'impôts progressifs, destinés à niveler les propriétés, à égaliser les fortunes, ou plutôt à faire que l'Etat devienne seul et unique propriétaire. Déjà, au XVIIIe siècle, il s'est emparé de toute la propriété ecclésiastique, et aujourd'hui même il met la main sur celle qui s'était reconstituée au siècle dernier. Demain, il s'emparera de la même façon des instruments de travail : mines, usines, champs, tout sera *nationalisé* (1).

1. Il est à remarquer que la franc-maçonnerie n'hésite plus à se déclarer socialiste et même collectiviste. Le F.:

Ce ne sont pas seulement les biens que l'Etat revendique comme appartenant à la collectivité, mais les forces de chacun : « Chaque membre de la société est à elle, lui et toutes ses forces. » Il faudra bien qu'à un jour prochain le Contrat se réalise aussi sous ce rapport, et que l'Etat en arrive à attribuer à chacun les fonctions qu'il aura à remplir dans la société, sous sa surveillance et à son bénéfice. Les monopoles de l'Etat qui vont de l'instruction publique à la fabrication du tabac et des allumettes, et le fonctionnarisme qui peu à peu s'étend à tout, sont un acheminement vers cet esclavage universel.

Pour y arriver, il importe surtout de se saisir des forces naissantes, des générations qui surgissent. Aussi, le premier souci de l'Etat révolutionnaire est de s'emparer de l'enfance (1). « Les en-

---

Bonnardot, qui fut nommé, en 1901, Grand-Maître de la Grande Loge de France, proposa au Congrès des loges du Centre, tenu à Gien, en 1894, au nom de la 3e commission, de proclamer le principe de la propriété collective. Son rapport fut signalé à l'attention du Convent de la même année. La plupart des loges parisiennes sont devenues socialistes-réformistes. La grande majorité des loges des départements les ont suivies; un certain nombre sont déjà collectivistes. Pour nous en tenir à *La Fidélité* de Lille, qui compte plus de deux cents membres, le prochain programme d'action de la franc-maçonnerie y était ainsi défini par son orateur, le 8 juillet 1900 : « Nous avons combattu toutes les idées théologiques, il y a encore un dieu à combattre, c'est le dieu capital. » (Voir la pétition contre la franc-maçonnerie à la 11e commission des pétitions de la Chambre des Députés, pp. 51 et 75.)

1. « Les enfants mâles sont élevés depuis cinq ans jusqu'à seize ans par la patrie. Ils sont vêtus de toile dans toutes les saisons. Ils couchent sur des nattes et dorment huit heures. Ils sont nourris en commun de racines, de fruits, de laitage, de pain et d'eau. Ils ne mangent pas de viande avant seize ans accomplis. Depuis dix ans jusqu'à seize ans, leur éducation est militaire et agricole. Ils sont distribués en compagnies de soixante, etc. Tous les enfants conserveront le même costume jusqu'à seize ans; de seize

fants, disait Danton, appartiennent à la République avant d'appartenir à leurs parents; l'égoïsme des pères pourrait être dangereux pour la République. Voilà pourquoi la liberté que nous leur laissons ne va pas jusqu'à élever leurs enfants autrement qu'à notre gré »; et Jules Ferry, dans le discours qu'il prononça en 1879 pour obtenir le vote du fameux article VII : « Il existe un père de famille qui les comprend tous : c'est l'Etat. » Nous avons entendu répéter ces paroles à satiété depuis que de nouveaux projets de loi veulent mettre dans une sécurité absolue les instituteurs et les institutrices chargés par l'Etat de

---

jusqu'à vingt-et-un, ils auront le costume d'ouvrier: de vingt-et-un à vingt-six, le costume de soldat, s'ils ne sont pas magistrats. »

(*Projet de loi, d'après les* Institutions *de* SAINT-JUST).

Le 12 avril 1903, au congrès des loges de l'Afrique du Nord (de l'Algérie), les F.:. Collin et Marchetti émirent ce vœu :

« Qu'une disposition, ainsi conçue, soit ajoutée au Code civil : *Défenses formelles sont faites aux parents* ascendants ou ayants droit quelconques, *de donner ou d'enseigner à leurs enfants, pupilles ou descendants, une religion quelle qu'elle soit*, SOUS PEINE DE DÉCHÉANCE DE PUISSANCE PATERNELLE *et de puissance légale.* Et qu'en cas d'infraction, dûment constatée, *les enfants, pupilles ou descendants, seront retirés et confiés à l'Etat, aux frais des parents ou ascendants* ».

L'année précédente, au Convent de Paris, une loge de France, la *Thémis*, avait émis un vœu à peine différent :

« Lorsqu'un enfant, âgé de huit ans révolus et au-dessus, n'aura pas encore fréquenté l'école, les parents et personnes responsables, pourront être *déchus de la puissance paternelle* ».

Condorcet offrit le premier, à l'Assemblée législative en 1792, un plan d'*éducation nationale.* D'autres suivirent en grand nombre sous la Convention. Les plus connus sont ceux de Saint-Just, Lakanal, Michel Lepelletier, celui accueilli et présenté à la Convention par Robespierre. Garçons et filles devaient être élevés en commun jusqu'à l'âge de onze et douze ans, aux frais de la République, sous la sainte loi de l'égalité.

faire entrer dans les âmes juvéniles les dogmes maçonniques.

C'est bien à ce point de vue du droit exclusif de l'Etat sur toute la jeunesse que nous voyons l'Etat moderne se placer. Sa législation la mieux étudiée, la plus serrée, ses lois les plus intangibles, sont celles qui tendent à supprimer toute liberté d'enseignement, à réunir sous la férule de l'Etat, à livrer à son éducation les enfants de toutes les familles, de l'école dite maternelle aux Facultés. D'abord, c'est son intérêt de former les volontés par lesquelles il dure, de préparer les votes qui le maintiendront, d'implanter dans les âmes des passions qui lui seront favorables, des idées qui seconderont la construction du Temple. N'a-t-il pas le devoir de pétrir les générations de façon à les rendre aptes au plus parfait fonctionnement du pacte social? « L'éducation dans des regles prescrites par le souverain (le peuple souverain) est une des maximes fondamentales du gouvernement populaire », dit J.-J. Rousseau. C'est par elle qu'on forme le citoyen, « c'est elle qui doit donner aux âmes une forme nationale »; « les bonnes institutions nationales sont celles qui savent le mieux *dénaturer l'homme*, lui ôter son existence absolue pour lui donner une existence relative et transporter le moi dans l'unité commune (1). »

Dénaturer l'homme! Quel mot pouvait mieux dire ce que veut la secte, ce qu'elle fait dans les écoles de l'Etat?

Pour arriver à réaliser son dessein sans trop d'opposition, elle a commencé par donner à la jeunesse l'instruction gratuite, aujourd'hui, elle y joint la nourriture et le vêtement, dans les lycées aussi bien que

1. J.-J. Rousseau, cité par Taine. *L'ancien régime*, p. 324.

dans les écoles primaires, espérant se rendre ainsi complices les intérêts.

Que l'on ne dise point que le droit que l'Eglise refuse à l'Etat, elle le revendique pour elle-même. Non, l'Eglise respecte les droits de la liberté naturelle à ce point que si un père, une mère n'appartiennent point par le baptême à sa juridiction, elle se regarde comme empêchée d'intervenir dans l'éducation de l'enfant jusqu'à ce qu'il soit en âge de se prononcer selon sa propre conscience. L'Eglise considère, comme un attentat contre le droit naturel, l'éducation d'un enfant mineur dans la religion chrétienne contre la volonté expresse de ses père et mère non baptisés. Elle ne permet point de le baptiser. Et alors même que le fils catholique de parents catholiques est arrivé à sa majorité, elle ne l'admet point à la profession religieuse sans leur permission, s'il leur est nécessaire pour subvenir à leurs besoins.

L'Etat maçonnique comprend que les enfants ne pourront être complètement à lui aussi longtemps qu'il n'aura point aboli la famille; tant qu'elle subsistera, le cri de la nature protestera contre son intrusion. Et c'est pourquoi il tend à la suppression du mariage. Dans la pensée des sectaires, le mariage civil et le divorce sont des étapes qui doivent conduire à l'amour libre, et par suite à l'Etat, unique père nourricier, unique éducateur des générations à venir.

L'abolition de la famille, la suppression de la propriété, l'anéantissement de l'Eglise et l'étouffement de toute association autre que celle qui est l'Etat, « tous ces articles, dit Taine, sont des suites forcées du contrat social. Du moment où, entrant dans un corps, je ne me réserve rien de moi-même, je renonce par cela seul à mes biens, à mes enfants, à mon Eglise, à mes opinions. Je cesse d'être propriétaire,

père, chrétien, philosophe. C'est l'Etat qui se substitue à moi dans toutes ces fonctions. A la place de ma volonté, il y a la volonté publique, c'est-à-dire, en théorie, l'arbitraire rigide de l'assemblée, de la fraction, de l'individu qui détient le pouvoir. »

Tel est le « Temple » que la maçonnerie est en train de construire; où déjà elle nous a fait entrer, pas à pas, avant achèvement; où elle entend abriter les générations à venir et l'humanité entière. L'entrepreneur qui a pris à forfait la construction de ce Temple, c'est le régime parlementaire. Le peuple souverain choisit des délégués, les investit de tout pouvoir. Ils s'assemblent, la majorité est censée exprimer la volonté générale, et cette volonté fait loi. Cette loi peut tout atteindre; et en toutes choses elle crée le droit, sans égard à qui ou à quoi que ce soit, pas même à Dieu, pas même aux exigences de la nature humaine.

Déjà, il y a un siècle, pour construire ce Temple, les constituants, dit Taine, firent trois mille décrets; et pour les mettre en vigueur, ils substituèrent le gouvernement de la force au gouvernement de la loi. L'échafaud présida à la réédification de la société, à ce qui avait été appelé le « renouvellement du principe de l'existence humaine. »

Les choses ne se passeront point autrement si l'expérience nouvelle, à laquelle nous assistons, est poussée à bout. L'Allemand qui fut le docteur des Jacobins et qui est resté le docteur de nos maçons, a parfaitement tracé la voie que ceux-là suivirent et dans laquelle ceux-ci se sont engagés.

Dans le rituel que Weishaupt composa pour les cérémonies de l'initiation aux di.ers grades de l'Illu-

minisme, il fait dire par l'Hiérophante à l'Initié :

« O Frères, ô mon fils, quand, assemblés ici, loin des profanes, nous considérons à quel point le monde est livré aux méchants (aux souverains et aux prêtres), pourrions-nous donc nous contenter de soupirer? — Non, Frère, reposez-vous-en sur nous. Cherchez des coopérateurs fidèles; ils sont dans les ténèbres, (dans les sociétés secrètes), c'est là que, solitaires, silencieux, ou rassemblés en cercles peu nombreux, enfants dociles, ils poursuivent LE GRAND ŒUVRE sous la conduite de leurs chefs..

» Dans ce grand projet, les prêtres et les princes nous résistent; nous avons contre nous les constitutions politiques des peuples. Que faire en cet état de choses?.. Il faut insensiblement lier les mains aux protecteurs du désordre (aux rois et aux prêtres) et les gouverner sans paraître les dominer. En un mot, *il faut établir un régime dominateur universel*, sous forme de gouvernement, qui s'étende sur tout le monde.. Il faut donc que tous nos Frères, élevés sur le même ton, étroitement unis les uns aux autres, n'aient tous qu'un même but. Autour des Puissances de la terre, il faut rassembler une légion d'hommes infatigables, et dirigeant partout leurs travaux, suivant le plan de l'ordre pour le bonheur de l'humanité (1). »

Et ailleurs : « Comme l'objet de notre vœu est une révolution universelle, tous les membres de ces sociétés (secrètes) tendant au même but, s'appuyant

1. Le bonheur, auquel l'Illuminisme doit faire parvenir l'humanité, est ainsi exposé dans ce même discours : « La source des passions est pure; il faut que chacun puisse satisfaire les siennes dans les bornes de la vertu et que notre ordre en fournisse les moyens ». La vertu! le bonheur de l'humanité! la secte ne peut ouvrir la bouche qui n'en sortent aussitôt l'hypocrisie et le mensonge.

les uns sur les autres, doivent chercher à dominer invisiblement et sans apparence de moyens violents, non pas sur la partie la plus éminente ou la moins distinguée d'un seul peuple, mais sur les hommes de tout état, de toute nation, de toute religion. Souffler partout un même esprit; dans le plus grand silence et avec toute l'activité possible, diriger tous les hommes épars sur toute la surface de la terre vers le même objet. Cet empire une fois établi par l'union et la multitude des adeptes, que la force succède à l'empire invisible; liez les mains à tous ceux qui résistent, subjuguez, étouffez la méchanceté dans son germe, écrasez tout ce qui reste d'hommes que vous n'aurez pu convaincre (1). »

C'est bien ainsi que l'entendirent les hommes de 93. Jean-Bon-Saint-André disait que, « pour établir solidement la République, il fallait réduire la population de moitié. Geoffroy jugeait que c'était insuffisant : il voulait ne laisser en France que cinq millions de citoyens. « Nous ferons de la France un cimetière, plutôt que de ne pas la régénérer à notre manière », disait Carrier. Ils en ont fait un cimetière, et n'ont pu la régénérer à leur mode. L'insuccès n'a point découragé leurs successeurs. « La France régénérée, dit le F.·. Buzot, n'a point encore atteint le degré de perfection que commandent les doctrines de la franc-maçonnerie et le génie des philosophes. *Mais le mouvement est donné*, ENTRAINANT, IRRÉSISTIBLE; LE GRAND ŒUVRE S'ACCOMPLIRA (2). » Ils prétendent l'accomplir non seulement en France, mais dans le monde entier. « Il faut, leur a dit Weishaupt, établir un dominateur univer-

1. Barruel, t. III, ch. II et IX.

2. *Tableau philosophique, historique et moral de la franc-maçonnerie.*

sel, une forme de gouvernement qui s'étende sur tout le monde ». Ils y travaillent, nous le verrons. Ce régime dominateur universel dont ils poursuivent l'établissement, ils l'appellent le régime de la démocratie, ou la république universelle.

La théorie de J. J. Rousseau sur les origines de la société, sur sa constitution rationnelle, sur ce qu'elle sera lorsque le contrat social aura produit toutes ses conséquences, n'est point restée à l'état spéculatif. Depuis un siècle, nous approchons de jour en jour du terme qu'il nous a marqué, où il n'y aura plus ni propriété, ni famille, ni Etat indépendant, ni Eglise autonome. Sur l'emplacement que les ruines faites par la Révolution laissaient libre, Napoléon Ier bâtit « à sable et à chaux, dit Taine, la société nouvelle, d'après le plan tracé par J.-J. Rousseau. Toutes les masses du gros œuvre, code civil, université, concordat, administration préfectorale et centralisée, tous les détails de l'aménagement et de la distribution concourent à un effet d'ensemble qui est l'*omnipotence de l'Etat*, l'*omniprésence du gouvernement*, l'*abolition de l'initiative locale et privée*, la *suppression de l'association volontaire et libre*, la dispersion graduelle des petits groupes spontanés, l'interdiction préventive des longues œuvres héréditaires, l'extinction des sentiments par lesquels l'homme vit au delà de lui-même, dans le passé et dans l'avenir. Dans cette caserne philosophique, — dans ce TEMPLE, disent les maçons — nous vivons depuis quatre-vingts ans (1). » Le grand œuvre avance, il s'accomplira d'autant mieux que sa continuation est aux mains de la foule et de ses mandataires, c'est-à-dire des aveugles et des irresponsables.

1. *La Révolution*, III, p. 635.

Un individu recule devant les conséquences dernières de ses erreurs lorsqu'il voit où elles le conduisent. Un peuple livré à lui-même, comme l'est tout peuple soumis au régime républicain, ne peut le faire. Ce sont les plus logiques qui se font entendre des foules, surtout lorsque cette logique est d'accord avec les passions et promet à la masse l'entrée en possession des biens qu'elle convoite : ce sont ceux-là que le suffrage universel porte au pouvoir. Et si les premiers arrivés s'épouvantent et n'osent réaliser le programme, ils sont supplantés par d'autres, et par d'autres encore, jusqu'à ce que viennent ceux qui mettent résolument la main aux hautes œuvres que les principes commandent. Déjà nous avons vu les opportunistes balayés par les radicaux; ceux-ci déménagent devant les socialistes, et du sein du socialisme s'élèvent les anarchistes, les nihilistes et les catastrophards (1).

M. Winterer, dans son livre *Le Socialisme contemporain*, fait une observation dont personne ne peut nier le bien fondé.

« Enlevez Dieu et la vie future, l'homme sans Dieu se trouve placé, avec ses passions, en face de la vie mortelle, avec l'inégalité des conditions et l'inégalité de la jouissance. Cet homme demandera au banquet de la vie la part que réclament ses passions. Il ressentira les barrières qu'oppose à ses passions la société actuelle basée sur la foi en Dieu et en la vie future; il s'irritera contre l'obstacle, et la haine sociale, avec toutes les haines qui l'accompagnent, entrera dans son âme ». Dans combien de cœurs gronde actuellement cette haine! Elle pousse les mas-

1. Catastrophards, c'est le nom que se sont donné, devant le tribunal de la Seine, ceux qui ont fait l'émeute du 2 mars 1901.

ses à se ruer, aussitôt que faire se pourra, sur ce qui reste de l'ordre social! Et cela par toute l'Europe, et non seulement dans le vieux monde, mais en Amérique et en Océanie; et non seulement chez les miséreux, mais chez les intellectuels! Qu'il suffise de nommer Elisée Reclus pour la France, Karl Marx pour l'Allemagne, Bakounine et le prince Krapotkine pour la Russie, Most pour les Etats-Unis, etc., etc. Tous sont d'accord pour dire que le dogme de la souveraineté du peuple exige : 1° une révolution politique, qui amène au pouvoir les masses populaires par le suffrage universel; 2° une révolution économique, qui introduira la propriété commune; 3° une révolution démocratique, qui supprimera les parents et livrera les enfants à la République (1).

Nous y allons.

Quel est l'homme intelligent qui ne soit effrayé des ruines déjà amoncelées en tout ordre de choses, et, en entendant les clameurs des meutes prêtes à se jeter sur ce qui reste de l'ordre social, ne se pose à l'heure actuelle ces terribles questions :

---

1. En octobre 1882, on inaugurait un groupe scolaire à Ivry-sur-Seine. Parmi les assistants *officiels*, on comptait un grand nombre de représentants des loges maçonniques. Le F.:. C. Dreyfus prononça l'allocution; on y trouve ces paroles : « C'est la franc-maçonnerie qui prépare les solutions que la démocratie fait triompher. De même que nos glorieux ancêtres de 1789 ont inventé l'égalité civile des hommes devant la loi (on sait comment elle est pratiquée), de même que nos devanciers de 1848 ont réalisé l'égalité politique des citoyens devant l'urne du suffrage universel, de même la maçonnerie doit préparer, pour la fin du XIXe siècle, l'égalité sociale, qui rétablira l'équilibre des forces économiques et ramènera l'union et la concorde au sein de notre société si divisée ». (Cité dans le *Monde* du 4 octobre 1882). Nous en sommes donc à la Révolution économique; la démocratie, qui doit la suivre et qui livrera les enfants corps et âme à la République, est fort avancée.

Les biens que le Créateur a mis à la disposition des hommes, mais que le travail, l'ordre, la tempérance, l'économie ont répartis entre les familles, seront-ils encore demain la propriété de ceux qui les ont ainsi acquis, ou seront-ils universellement possédés par l'Etat, qui en distribuera les fruits selon les lois qu'il lui plaira de faire?

Demain, y aura-t-il encore, entre l'homme et la femme, mariage, c'est-à-dire contrat passé sous le regard de Dieu et sanctionné par lui, engagement sacré et indissoluble? Y aura-t-il encore la famille avec la possibilité de transmettre à ses enfants, non seulement son sang, mais son âme et ses biens?

Demain, que sera la France? Que deviendra l'Europe? Réduite à l'état de poussière par la démocratie, ne sera-t-elle point une proie facile à la franc-maçonnerie internationale et judaïque qui marche à la conquête du monde, et calcule déjà le nombre d'années qu'il lui faudra encore pour arriver à faire de tous les Etats une République universelle?

Voilà ce que prépare le mouvement des idées et des faits qui hantent les esprits et dont nous sommes témoins.

Si le cours des choses actuelles n'avait point ses sources dans un passé lointain, on pourrait moins s'effrayer, croire qu'il n'y a en tout cela que des faits accidentels. Mais il n'en est point ainsi. L'état actuel, gros de l'avenir que nous venons de dire, est le produit naturel d'une idée, jetée comme une graine sur notre sol il y a cinq siècles. Elle y a germé. Nous avons vu ses premières pousses sortir de terre; elles ont été cultivées secrètement et soigneusement par une société qui, plusieurs fois déjà, a servi au monde leurs fruits trop hâtivement cueillis; aujourd'hui elle les voit arriver à maturité : fruits de mort

qui portent la corruption dans les fondements même de l'ordre social.

Ce que la Renaissance a conçu, ce que la franc-maçonnerie a élevé, la France révolutionnaire a reçu de la Puissance des ténèbres la mission de le manifester au monde. Il semble qu'on ait voulu le symboliser sur les nouvelles monnaies. Cette femme échevelée, coiffée du bonnet phrygien, qui, sous les auspices de la République, jette à tous les vents les graines de la liberté, de l'égalité et de la fraternité, aux rayons d'un soleil levant appelé à éclairer le monde d'un jour nouveau, c'est bien la maçonnerie confiant à tous les souffles de l'opinion, les idées qui préparent les esprits à accepter l'ordre nouveau, qu'elle médite depuis si longtemps d'établir dans le monde.

CHAPITRE XLII

LA RÉPUBLIQUE UNIVERSELLE

Le Temple maçonnique, dont nous avons vu le plan, doit, dans la pensée de ses architectes, étendre ses constructions sur l'univers entier. Lorsque l' « apprenti » demande à être reçu « compagnon », on lui pose entre autres ces questions :

D. — Quelles sont la longueur et la largeur de la loge?

R. — Sa longueur est de l'Orient à l'Occident; sa largeur du Midi au Nord.

D. — *Que signifient ces dimensions?*

R. — Que la franc-maçonnerie est universelle, et qu'elle s'étendra un jour sur toute l'humanité (1).

---

1. En 1907 parut la première année d'un annuaire publié par le « Bureau international des relations maçonniques ».

Le caractère international de la maçonnerie s'affirme dans le titre même de la publication qui présente un assemblage bizarre de français, d'allemand et d'anglais. Nous le reproduisons : « Annuaire, Vralender, Annual, dela; der. of. Maçonnerie universelle, Wellfraumerei, Universel Masonry, 1907. Première année, Erste Jakr, First Year ». Cet annuaire a paru chez Buchler, l'éditeur des publications maçonniques en Suisse et a pour auteur le F.:. Martier la Tente, président du Bureau international.

D'après cet annuaire, il existe dans le monde 106 puis-

Ce n'est pas par un vain caprice, dit le F.·. Clavel, que nous nous donnons le titre de « Maçons ». Nous bâtissons le plus vaste édifice qui fût jamais, puisqu'il ne connaît d'autres bornes que celles de la terre (1). » Il n'en peut être autrement, puisque la maçonnerie ne se propose rien moins que de changer les bases sur lesquelles repose la société humaine : faire dépendre d'un contrat ce qui est de droit naturel et divin, fixer sur la terre les destinées de l'homme, le doter d'une civilisation et d'institutions propres à le tenir asservi à la matière. Aussi bien que l'Eglise catholique, la maçonnerie doit vouloir appliquer sa conception de la vie à l'humanité entière. Il y a toutefois entre elles une différence. L'Eglise aspire sans doute à faire de tous les hommes une famille de frères, et à englober le monde dans la

---

sances maçonniques régulières. On appelle « puissance maçonnique » une confédération de Loges ayant à sa tête une grande Loge, un Grand-Orient ou un Suprême Conseil.

Voici, pour les principaux pays d'Europe, le dénombrement des Loges :

Pays	Loges	Membres
—	—	—
Angleterre	2607	150.000
Irlande	450	15.000
Ecosse	1012	50.000
France (Gr.-Or.)	396	27.000
France (Gr.-Loge)	81	5.100
Hollande	91	2.093
Suède	35	12.295
Norvège	13	3.900
Suisse	33	3.670
Danemark	29	4.500
Espagne	59	2.594
Allemagne	495	60.145
Hongrie	61	2.594

Resterait à faire le dénombrement des loges de l'Amérique, de l'Asie et de l'Océanie.

1. *Tableau philosophique, historique et moral de la franc-maçonnerie*, par le F.·. Bazot, pp. 20-28.

vaste unité chrétienne. C'est la mission que lui a donnée son divin Fondateur. Seulement, elle n'a jamais eu la pensée de supprimer la personnalité des divers peuples; loin de là, elle s'est toujours appliquée à étudier la physionomie spéciale de chacun d'eux, la mission particulière que la Providence lui a dévolue, pour l'encourager et aider à y répondre. Il n'en est point de même de la maçonnerie : son principe cosmopolite est essentiellement contradictoire avec le principe national.

« Effacer parmi les hommes, dit le F.·. Clavel, la distinction de rang, de croyance, d'opinion, de PATRIE;... faire, en un mot, de tout le genre humain une seule et même famille : voilà le grand œuvre qu'a entrepris la franc-maçonnerie, et auquel l'apprenti, le compagnon et le maître sont appelés à associer leurs efforts (1) » : une seule et même famille; non dans l'unité d'une même foi et la communion d'une charité s'étendant de chacun à tous et de tous à chacun, mais sous la domination d'une même secte. Pour arriver à cette domination, la maçonnerie emploie tous ses membres à travailler, les uns directement, les autres *inconsciemment*, à la constitution lente et graduée d'un Etat, d'une république comprenant le monde entier : Etat Humanité, République universelle.

Le Temple de la nature, disent les maçons, a abrité le genre humain aux jours de son bonheur. La cupidité, l'ambition et la superstition — lisez : la propriété, l'autorité civile et la religion — ont renversé l'ancien édifice. Les maçons unissent leurs efforts

1. L'internationalisme, l'humanitarisme sont actuellement les deux suggestions que la maçonnerie s'efforce de faire entrer dans toutes les têtes; même dans l'esprit de la jeunesse catholique, par le *Sillon*.

pour le relever sur les ruines de la famille, de l'Etat et de l'Eglise.

Le Temple à réédifier est convenablement appelé la République, la République humanitaire. La République, c'est le pouvoir, les biens, les personnes devenues choses communes. La République humanitaire, c'est la République réunissant l'humanité dans un tout indivisible. C'est, comme l'a dit Billaud-Varennes, la fusion de toutes les volontés, de tous les intérêts, de tous les efforts pour que chacun trouve, dans cet ensemble de ressources communes, une part égale à sa mise.

Dès leur entrée dans l'Ordre, la secte présente aux maçons cette idée, mais dans une sorte de nuage, qu'elle dissipera peu à peu au cours des initiations successives. L'article 2 de la Constitution du Grand-Orient dit : « La franc-maçonnerie a pour devoir d'étendre à tous les membres de l'humanité les liens fraternels qui unissent les francs maçons sur toute la surface du globe. » Dès le grade d'apprenti, elle fait dire au récipiendaire par le Vénérable : « Puissiez-vous, fidèle à jamais aux engagements que vous venez de contracter, nous aider à achever l'œuvre sublime à laquelle travaillent les maçons depuis tant de siècles, celle surtout de la réunion des hommes de tous les pays, de tous les caractères, de toutes les opinions civiles et religieuses, en une seule famille d'amis et de frères (1)! » Elle ne leur dévoile pas autrement sa pensée, mais s'ils se montrent dignes de communications plus explicites, ils sauront bientôt, comme l'observe M. Prache, dans son rapport sur les pétitions adressées à la Chambre

1. Ragon, *Cours*,.. p. 110.

des Députés contre la franc-maçonnerie, que, « société cosmopolite et humanitaire, la maçonnerie rêve d'établir une République universelle (1). » Le rapporteur renvoie au *compte-rendu du Convent* de 1895, page 209, où il est dit : « La franc-maçonnerie s'efforce de préparer les Etats-Unis non seulement d'Europe, mais de la terre entière (2). »

Quatre ans auparavant, en novembre 1891, un congrès international de la paix universelle s'était réuni à Rome. « On nous assure, dit alors le *Moniteur de Rome*, que, derrière ce masque, se cache, pour une partie des congressistes, un dessein très particulier. D'après nos informations, ce ne serait rien moins que l'établissement d'une République universelle, sur les ruines des empires et des royautés, comme garantie absolue et efficace de la paix universelle. Il est évident, pour tout observateur impartial, que les maçons, surtout les francs-maçons Français et Italiens, sans parler des Espagnols et des Portugais, tendent de toutes les fibres de leur âme vers cet idéal. Il serait assez remarquable que Rome, capitale du royaume d'Italie, devienne le foyer, le laboratoire de la République universelle. »

« Peuples, soyez frères ! s'écrie le F.·. Bazot, secrétaire du Grand-Orient. L'Univers est votre patrie ! » Bien avant lui, Danton, à la fête anniversaire du serment du jeu de Paume, 20 juin 1790, avait dit : « Le patriotisme ne doit avoir d'autres bases que l'univers. »

En 1825, un autre franc-maçon célèbre, Blumehnagen, disait : « L'Ordre de la franc-maçonnerie a fini

1. C'est l'espoir de la paix universelle et éternelle que la Maçonnerie fait miroiter aux yeux des simples pour préparer les esprits à admettre l'idée d'une république mondiale.

2. *La pétition contre la franc-maçonnerie*, p. 221.

son enfance et son adolescence. Maintenant il est homme, et avant que son troisième siècle soit accompli, le monde connaîtra ce qu'il est réellement devenu. Puisque le monde entier est le temple de l'Ordre, l'azur du ciel son toit, les pôles ses murailles, et le Trône et l'Eglise ses piliers, alors les puissants de la terre s'inclineront d'eux-mêmes, et *abandonneront à nous le gouvernement du monde* et aux peuples la liberté que nous leur préparons.

» Que le Maître de l'univers (le prince de ce monde, Satan), nous donne seulement un siècle, et nous serons arrivés à ce but ainsi désigné à l'avance. Mais, pour cela, il faut que rien ne ralentisse le travail, et que, jour par jour, notre bâtisse s'élève. Plaçons, sans qu'on s'en aperçoive, pierre par pierre, et le mur invisible s'élèvera solidement toujours plus haut (1). »

Que de pierres ont été placées depuis 1825! Combien de gouvernements révolutionnaires ont surgi depuis lors! L'Italie est unifiée sur les ruines du pouvoir temporel et des souverainetés légitimes; la Prusse est devenue l'Allemagne impériale; l'Autriche s'annexe des populations slaves. L'idée capitale du règne de Napoléon III, c'est le principe des nationalités. Héritier de la tradition napoléonienne et révolutionnaire, frotté d'ailleurs de carbonarisme, il consacra à ce principe toute son influence et toutes ses forces. Après Sedan, après l'unité italienne et l'unité allemande faites contre nous, après l'effondrement de son trône, il s'acharnait encore à défendre et à glorifier ce principe qu'il avait ainsi énoncé dans sa proclamation de Strasbourg au peuple français : « J'ai voué mon existence à l'accomplissement d'une grande mission. Du rocher de Sainte-Hélène

1. Cité par Pachtler, *Der Cœtze der Humanitæl*, p. 450.

un regard du soleil mourant a passé sur mon âme; je saurai garder ce feu sacré; je saurai vaincre ou mourir *pour la cause des peuples.* »

Aujourd'hui, par suite des événements que cette idée a produits, l'Europe entière tient tous ses hommes valides sous les drapeaux, armés d'engins d'une puissance telle que le monde jusqu'ici n'avait pu en avoir l'idée. Elle est prête pour le conflit qui donnera à l'un de ses peuples, avec la suprématie sur les autres, le pouvoir de subjuguer toutes les races.

Des lettres bien intéressantes furent publiées en 1888 par l'*Osservatore cattolico de Milan.* L'auteur de ces lettres, revenant de Rio-de-Janeiro, en 1858, se trouvait sur le même vapeur avec un diplomate européen et le ministre des Affaires Etrangères du Brésil, lequel était Grand-Maître des loges de son pays. Un jour, en conversant avec le diplomate européen, le ministre brésilien lui dit : « Le temps viendra et vous le verrez de vos propres yeux, Monsieur le baron, où il n'y aura en Europe que trois monarchies : une romaine, sous la maison de Savoie, une allemande, sous la maison de Hohenzollern; une slave, sous la maison de Romanof-Gottorp. Mais ne croyez pas que nous, maçons, nous ayons aucun intérêt au maintien de ces dynasties. *Quand le nègre aura fini sa besogne, il pourra s'en aller.* Ces trois monarchies ne peuvent être que le pont qui nous conduira aux grandes républiques européennes, desquelles naîtra enfin la GRANDE RÉPUBLIQUE DE L'HUMANITÉ, qui reste l'objectif des initiés. »

Un franc-maçon des plus hauts grades, Grand-Maître du Grand-Orient de Beyrouth et professeur à l'Université de Heidelberg, un des hommes qui, par leur enseignement et par leurs écrits, ont le plus

contribué à jeter la classe cultivée dans le Culturkampf et dont les ouvrages sont traduits à peu près dans toutes les langues, M. Bluntschli, enseigne aussi que l'ETAT *moderne futur* doit embrasser l'humanité tout entière. Comme ses livres : *La Théorie générale de l'Etat, La Politique, Le Droit des Gens*, s'adressent à tous, aux initiés comme à ceux qui ne le sont pas, il n'y dit point comment ce résultat pourra être obtenu. Mais il fut plus explicite dans un discours qu'il prononça en 1873, à Zurich, devant la loge *Modestia*. Là il dit ouvertement que c'est des efforts réunis des loges maçonniques du monde entier, que l'on doit attendre la formation de cet Etat qui embrassera l'humanité entière.

Aux discours, la secte joint l'action. En 1860, il se forma à New-York une association appelée *L'Alliance républicaine universelle*, dans le but de réunir tous les Etats du monde en une seule république.

« Le but de l'association est d'affirmer le droit de tout pays à se gouverner en *République*, et par conséquent le droit de tous les républicains de s'unir entre eux pour former une solidarité républicaine.

» Pour appliquer les vérités sus-énoncées, on proposa de former une seule association fraternelle de tous les hommes à principes libres, qui désirent promouvoir, dans la mesure de leurs forces, la reconnaissance et *le développement du véritable républicanisme dans tous les pays et chez tous les peuples*. Cette association fraternelle doit être composée de sections distinctes, dont chacune comprendra les membres d'une même nationalité, Américains et Européens.

» Ces sections, en conservant leur individualité respective, seront autant de représentations des *fu-*

tures républiques, tandis que leurs futurs délégués, réunis dans un conseil central, représenteront la *solidarité des républiques*, dont la réalisation est le but suprême proposé aux travaux de l'Alliance (1). »

M. Prache, dans son rapport sur les pétitions contre la franc-maçonnerie, a un chapitre pour montrer « comment s'établissent et se resserrent les liens entre la maçonnerie française et les maçonneries étrangères, pour travailler avec ordre au but que toutes poursuivent ». Il y a : 1° des « garants d'amitié » entre elles toutes; 2° des relations spéciales, que l'on pourrait dire personnelles, entre *certaines* loges françaises et les puissances maçonniques étrangères; 3° le fonctionnement, au Grand-Orient de France, d'une commission des relations extérieures. Les rapports de cette commission ne sont pas imprimés, à cause — dit le F.·. Dequaire, exposant au Convent du 10 septembre 1894 les travaux du Conseil de l'Ordre — « des aperçus délicats qu'ils renferment sur les relations du Grand-Orient avec diverses fédérations de l'univers »; mais le *Bulletin du Grand-Orient* de cette même année nous montre le Grand-Orient de France en relations « avec les Suprêmes Conseils en général, avec les Suprêmes Conseils de Charlestown, et de Lausanne en particulier; avec la Grande-Loge d'Angleterre sur tous les points du globe; avec le Grand-Orient d'Italie; avec le très fraternel Grand-Orient espagnol et la Grande-Loge suisse *Alpina;* avec les diverses maçonneries du bassin de la Méditerranée; avec les ateliers et puissances maçonniques régulières qui, *sur tous les points du globe, combattent parallèlement avec le Grand-*

1. Gautrelet, pp. 184 et seq. Dans les pages suivantes, l'auteur suit les développements de l'Alliance en Allemagne, en Italie, en France, etc.

Orient de France, pour le succès final de l'œuvre maçonnique universelle (1). » Sur quoi portent ces relations? « Les innombrables lignes de point qui constellent les documents maçonniques, dit M. Prache, lorsqu'il s'agit des relations extérieures, mettent hors d'état d'étudier complètement la question. » Il relève néanmoins plusieurs choses intéressantes, que l'on peut voir dans son livre, page 195 à 204.

M. Bluntschli, dans sa *Théorie générale de l'Etat*, nous révèle sans aucun doute, le but de cette entente entre toutes les loges du monde. Il y enseigne que le progrès consiste à « supprimer tous les petits Etats, et qu'au-dessus des grandes puissances, comme l'Autriche et la France, il y a les puissances mondiales qui ont conscience de leurs droits et de leurs devoirs vis à-vis de l'humanité entière. » « Pour que l'humanité accomplisse ses destinées, dit il encore, il faut que les peuples qui la composent puissent accomplir les leurs. » Ces destinées, c'est, « pour les peuples qui ont conscience d'eux-mêmes et qui se sentent une vocation politique et des qualités viriles, » de se développer au détriment des autres, de ceux qui n'ont que des qualités féminines. « C'est là leur droit saint entre tous les autres. » Il ajoute : « L'humanité progressive ne trouve pas sa pleine satisfaction dans les Etats particuliers, ELLE LES CONSUME. Si *l'Etat universel* se fonde un jour sur les bases de l'humanité entière, on peut espérer qu'il durera aussi longtemps que l'humanité elle-même » (p. 86-87).

Voilà donc à quoi travaillent les Grands-Orients du monde entier dans leurs relations, voilà à quoi le Pouvoir occulte les pousse et les dirige : à consumer les Etats particuliers pour arriver à la constitu-

1. *Bulletin du Grand-Orient*, août-septembre 1894, p. 118.

tion d'un Etat universel. C'est aux petits Etats qu'on s'est attaqué d'abord. La Révolution française et le premier Empire s'y sont employés; ils ont fait disparaître une multitude de Principautés, et nous avons vu récemment le Piémont consumer tous les petits Etats d'Italie, et la Prusse nombre de petits Etats allemands. Bientôt il n'y aura plus que des « grandes puissances ». La maçonnerie dit maintenant qu'il faut distinguer parmi elles. Il en est qui ont ou à qui l'on peut donner « conscience d'elles-mêmes », qui ont ou à qui l'on peut suggérer « une vocation publique », qui ont enfin « les qualités voulues pour se développer au détriment des autres ». Il en est d'autres à qui on ne reconnaît que des « qualités féminines », comme la France (1) et l'Autriche. Lorsque les premières, en accomplissement de « leurs droits et de leurs devoirs » vis-à-vis de l'humanité, auront fait disparaître les secondes, l'État universel sera bien près d'être fondé sur la base large de l'humanité entière.

On le voit, le Pouvoir occulte de la franc-maçonnerie a l'art d'employer les Puissances à leur mutuelle destruction, pour élever son Temple sur les ruines de toutes. Déjà en 1811, J. de Maistre avait pénétré ce dessein. Il écrivait de Saint-Pétersbourg à son roi, ancêtre de Victor-Emmanuel qui fut un instrument si utile aux mains de la secte : « Votre Majesté ne doit pas douter un instant de l'existence d'une grande et formidable secte qui a juré depuis longtemps le ren-

1. La France, sortant des mains de ses rois, était si peu considérée comme une puissance féminine, que c'est d'elle que la franc maçonnerie fit d'abord choix pour bouleverser l'Europe par les guerres de la Révolution et de l'Empire. Aujourd'hui, la secte emploie tout son savoir et toute sa puissance à la « féminiser », en lui enlevant sa foi et en désorganisant son armée.

versement de tous les trônes; et c'est des princes mêmes dont elle se sert, avec une habileté infernale, pour les renverser... Je vois ici tout ce que nous avons vu ailleurs, c'est-à-dire *une force cachée qui trompe la souveraineté et la force de s'égorger de ses propres mains*... L'action est incontestable, quoique l'agent ne soit pas encore entièrement connu. Le talent de cette secte pour enchanter les gouvernements est un des plus terribles et des plus extraordinaires phénomènes qu'on ait vus dans le monde (1). »

L'agent est maintenant universellement connu : c'est le franc-maçon et au-dessus du franc-maçon, le Juif. La *Revue maçonnique,* dans son numéro de janvier 1908, faisait cet aveu : « L'activité hébraïque dans une partie de la maçonnerie peut être envisagée de différentes manières. L'esprit hébreu, par sa trempe historique, est un ferment, une levure, qui met en mouvement, d'une façon souvent fort utile, la pâte de la civilisation occidentale. » Ce ferment agit sur la masse maçonnique, et par elle sur le monde.

« Les Juifs, si remarquables par leur instinct de domination, par leur science innée du gouvernement, dit M. Bidegain, ont créé la franc-maçonnerie, afin d'y enrôler les hommes qui n'appartiennent pas à leur race, s'engageant néanmoins à les aider dans leur œuvre, à collaborer avec eux à l'instauration du règne d'Israël parmi les hommes.

» Est-il utile de répéter à de bons Français que les Juifs qui, disent-ils, n'ont point perdu leur foi en la reconstruction du Temple, cachent, sous cette parole symbolique, sous cette revendication de leur nationalité, la volonté de faire, du monde entier, un temple gigantesque où les enfants d'Israël soient prêtres et rois, et où tous les hommes de tous les

1. *Œuvres complètes,* t. XII, p. 42.

climats et de toutes les races, réduits à la servitude par l'organisation capitaliste, travailleront à la gloire de Javeh. Tout cela peut se dire, mais ne se prouve pas, ne peut encore se prouver. Ceux-là seuls, qui ont vecu dans l'intimité de l'Ordre maçonnique, qui en ont deviné la pensée secrète, — non cette pensée que disent les hommes, mais celle qui se dégage des faits, des symboles, des coutumes, — ceux-là seuls, peuvent avoir la profonde conviction de cette vérité.

» C'est grâce à d'immenses et patients travaux, que les Israélites ont pu acquérir la situation prépondérante qu'ils occupent aujourd'hui. C'est par de savantes et subtiles intrigues qu'ils travaillent à leur triomphe définitif. La domination financière et politique du Juif ne pourra s'établir définitivement qu'après la destruction, dans tous les pays — par les loges, par la presse, par les moyens divers que procurent l'argent et la ruse — de toutes les institutions, de toutes les forces, de toutes les traditions, qui forment comme l'ossature de chaque patrie (1). »

Et plus loin : « Les Juifs ne pourront achever, dans l'avenir, leur œuvre de spoliation et de dénationalisation, qu'au moyen des groupements dits républicains, tels que la Ligue des Droits de l'Homme ou le Comité radical et radical-socialiste — et surtout de la franc-maçonnerie. Grâce à leur or et à leur ruse, ils dirigent, d'une manière secrète, ces sociétés politiques vers le but qu'ils poursuivent avec une inlassable énergie : la domination universelle du peuple d'Israël (2). »

1. Jean Bidegain, 186-189.
2. Ibid., 256.

CHAPITRE XLI

L'IDÉE DE RÉPUBLIQUE UNIVERSELLE EN FRANCE

Elle a pris naissance dans les Loges, il y a près de deux siècles.

Dans un discours prononcé en 1740 à une *tenue*, le duc d'Antin dit : « L'amour de la patrie, mal entendu et poussé à l'excès, détruisait souvent dans ces républiques (antiques) guerrières l'amour de l'humanité en général... Le monde entier n'est qu'une grande république, dont chaque nation est une famille, et chaque particulier un enfant.. »

En 1792, fut publié à Paris un livre ayant pour titre *La République universelle*. L'auteur Anacharsis Kloost était le baron J.-B. Hermann, Marie de Kloost, né à Guardenthal, au duché de Clèves. Les sociétés secrètes n'eurent pas de membre plus zélé. Il témoigna de bonne heure une grande sympathie aux Juifs. Il dit dans son livre : « Nous trouverons de puissants auxiliaires, de fervents apôtres dans les tribus judaïques qui regardent la France comme une seconde Palestine. Nos concitoyens circoncis nous bénissent dans toutes les synagogues de la captivité. Le Juif avili dans le reste du monde est devenu citoyen français, citoyen du monde par nos décrets philosophiques » (pages 186-187).

Fixé à Paris avant 1779, Anacharsis Kloots fut de ceux qui préparèrent le plus activement la Révolution. On le vit paraître le 19 juin 1790, à l'Assemblée nationale avec une troupe de 36 étrangers qualifiés : l'*Ambassade du genre humain*. Son livre sur la République universelle lui valut de l'Assemblée législative le titre de citoyen français 1792. Sa doctrine peut se résumer en une phrase : « Le genre humain vivra en paix lorsqu'il ne formera qu'un seul corps, la nation unique. »

On peut constater aujourd'hui l'existence de la même pensée. Le même esprit persévère, maintenu et au besoin ravivé par la même secte.

Ce qui se passe en France depuis vingt-cinq ans, et tout particulièrement la désorganisation, en ces derniers temps, de l'armée et de la marine, par ceux-là mêmes qui président aux destinées du pays, montre les progrès de cette idée. Pour tous ceux qui n'ont point connaissance des pensées dernières de la synagogue, la construction du Temple qui doit abriter tous les peuples, en d'autres termes, l'établissement d'une République humanitaire sur les ruines de toutes les patries est une douloureuse énigme. Il est donc nécessaire de montrer que la maçonnerie française au moins dans les hauts sommets connaît ce dessein de la maçonnerie cosmopolite, et, pour sa part, travaille à sa réalisation.

M. Prache, dans le rapport que nous avons déjà cité, dit (page 191) : « Ouvrons le compte rendu de la Conférence maçonnique internationale tenue à Anvers en 1894; nous lisons à la page 35, dans un discours de l'un des représentants du Grand-Orient de France, le F.·. Dequaire, actuellement inspecteur d'Académie à Mende, cette invite adressée à toutes les autres maçonneries de l'univers : « Notre

maçonnerie croit à la nécessité d'exercer sur l'opinion nationale, et, par cette opinion, sur la marche de notre gouvernement, son influence, qui, par l'action politique, grandit en puissance *au profit du programme maçonnique universel.* » « Il y a donc, conclut M. Prache, un programme maçonnique universel. » Quel est ce programme? Quelle est l'œuvre à laquelle doivent travailler les loges de France, de concert avec les loges de toutes les parties du monde? M. Prache le trouve dans ces paroles du même F.·. Dequaire : « La grande mission de la France est de présider à l'œuvre de l'*organisation de la démocratie,* en un mot, à *l'organisation de la République universelle.* » Et il renvoie au *Compte rendu* des travaux du Grand-Orient du 16 janvier au 28 février 1897, p. 10.

Quelques citations montreront que les loges françaises ne refusent point le concours qui leur est demandé. Nous ne remonterons pas au delà de 1848.

Garnier-Pagès, ministre de la seconde République, déclara publiquement que « les maçons voulaient achever l'œuvre glorieuse de la République; et que cette République était destinée à être établie dans toute l'Europe et sur toute la surface de la terre. »

J. Weil, franc-maçon juif écrivit : « Nous exerçons une influence pressante sur les mouvements de notre temps et sur les progrès de la civilisation vers la républicanisation de tous les peuples. »

Un autre juif, Louis Bence, disait dans le même temps : « D'une main puissante nous avons secoué les piliers sur lesquels est basé l'ancien édifice de manière à le faire gémir (1). »

Crémieux, le fondateur de l'*Alliance Israélite Universelle,* recevant, en qualité de membre du gouverne-

1. Voir Mgr Meurin, *La Franc-Maçonnerie, synagogue de Satan,* pp. 197-198.

ment provisoire, les délégués de la franc-maçonnerie, leur dit : « La République fera ce que fait la maçonnerie; elle deviendra le gage éclatant de l'union des peuples sur tous les points du globe, sur tous les côtés de notre triangle; et le Grand Architecte sourira à cette noble pensée de la République qui, se répandant de toutes parts, réunira, dans un même sentiment, tous les habitants de la terre (1). » Il n'est pas inutile de rapprocher de ces paroles celles qu'un maçon allemand disait en ce même moment dans la loge de Gœttingue, *Au Compas d'Or :* « La grande époque prédite si souvent est-elle enfin arrivée, où notre association doit se transformer en alliance universelle entre les membres de l'humanité?... La liberté que réclame la génération actuelle, c'est la suppression de toutes les barrières (ou frontières), devenues superflues lorsque tous les hommes seront réunis EN UN SEUL ÉTAT. »

Jean Macé publia, en cette même année 1848, un opuscule intitulé : *Les Vertus d'un Républicain.* Il y dit : « Le vent qui passera sur la France se chargera d'emporter, par delà les fleuves et les montagnes, les germes fécondants destinés *à faire éclore les républiques.* NOUS FERONS LA CONQUÊTE DU MONDE sans quitter nos femmes et nos enfants ». Jean Macé fut l'un des plus grands propagateurs de l'idée de la République universelle, comme il fut l'organisateur de la *Ligue universelle de l'Enseignement,* agent de l'internationalisme, aussi bien que de l'Alliance Israélite Universelle elle-même. Malgré cela, la loge *La Fraternité des Peuples,* avant de s'intéresser à la Ligue de l'Enseignement, cita à sa barre M. Jean Macé, parce qu' « il paraissait à quelques-uns être

1. *Histoire du Grand-Orient de France,* par Jouaust, pp. 502-505.

Français avant d'être membre de l'humanité »; et M. Macé, par une lettre dont il fut donné lecture à la tenue du 22 juin 1867, la rassura pleinement.

Victor Hugo prêta aussi, dès 1848, sa voix sonore à l'union des peuples, à la confusion des races, à ce point qu'on l'appela « le barde de l'humanitarisme ». Présidant le congrès de la Paix qui eut lieu à Paris en 1849, il signifia, au nom de l'Evangile, devant deux mille personnes, à la France, à l'Angleterre, à la Prusse, à l'Autriche, à l'Espagne, à la Russie, qu'un jour les armes leur tomberaient des mains. Il déclara entrevoir les Etats-Unis d'Europe tendant les bras aux Etats-Unis d'Amérique par-dessus les mers (1).

Plus tard, il s'écriait dans *les Châtiments :* « Plus de soldats l'épée au poing! plus de frontières! » Dans sa préface au *Paris-Guide*, il acclamait les Allemands comme nos « concitoyens dans la cité philosophique », « nos compatriotes dans la patrie-liberté ». Le 1er mars 1871, à l'Assemblée de Bordeaux, il souhaitait à la France de reconquérir la rive gauche du Rhin, mais pour le plaisir d'en faire présent à l'Allemagne en lui disant : « Plus de frontières! Le Rhin à tous! Soyons la même République, les Etats-Unis d'Europe, la paix universelle (2). »

Déjà en 1859, lors du départ de Napoléon III pour la guerre d'Italie, observe M. Goyau, à qui nous avons emprunté la plupart de ces citations, tirées

---

1. *Actes et paroles. Avant l'exil*, II, pp. 160-161.

2. *Actes et paroles. Depuis l'exil*, 1870-71, p. 90.

C'est aux environs de 1850 que la formule « Etats-Unis d'Europe » apparut dans l'histoire. On la trouve sur les lèvres de Victor Hugo dans le discours par lequel, en 1849, il ouvrit le congrès de la Paix tenu à Paris. Elle apparaît en même temps en Italie et en Belgique. Au congrès de Lausanne, en 1869, Victor Hugo, qui présidait encore, employa une autre formule : « Nous voulons la grande République continentale. »

de son livre : *L'idée de Patrie et l'Humanitarisme*, les ouvriers parisiens acclamaient l'empereur, parce qu'ils voyaient dans cette guerre la réalisation de l'idée de l'émancipation des peuples et de la fraternité entre les peuples émancipés.

C'est que ces idées, répandues dans le public par les journaux et par la suggestion des loges, pénétraient déjà profondément dans la masse du peuple. Aux approches des entreprises de la Prusse sur tous ses voisins, elles furent propagées avec plus d'ardeur. En 1864, M. Boutteville, professeur à Sainte-Barbe, proclamait que la maçonnerie devait construire « le Temple symbolique de la République universelle ». *La Ruche maçonnique* expliquait comment cela pouvait se faire. Elle souhaitait que l'unité maçonnique, prélude de l'unité universelle, émanât d'un centre unique, lequel donnerait l'impulsion intellectuelle et administrative aux centres secondaires, un pour chaque Etat. Rebold énonçait le projet d'une confédération maçonnique universelle conduisant dans un temps donné à la confédération de l'humanité (1).

Deux ans plus tard, en juin 1866, Varlin, qui devait devenir le communard de 1871, adressait un manifeste aux travailleurs parisiens où on lisait : « La démocratie monte... monte et grandit sans cesse... La démocratie n'est ni française, ni anglaise; elle n'est pas plus autrichienne qu'allemande; les Russes et les Suédois en font partie comme les Américains et les Espagnols; en un mot, la démocratie est universelle! »

Aux congrès de Genève, de Lausanne, de Berne, du Havre, qui eurent lieu à cette époque, le cri le plus fréquemment répété, fut, avec celui de haine à l'Eglise catholique : « Plus de frontières! »

---

1. *Histoire des trois grandes loges*, pp. 552-662.

La maçonnerie fait répandre cette idée jusque dans les écoles. M. Edgar Monteil, le préfet que l'on sait, dans son « *Catéchisme du Libre-Penseur*, dédié à la franc-maçonnerie universelle, association internationale et fraternelle, force organisée », salue les temps futurs où, « le progrès aidant, les frontières seront abaissées, où on ne connaîtra plus que la Société. » Il redit la même chose dans son *Manuel d'Instruction laïque*.

Les feuilles pédagogiques, publiées par des inspecteurs d'académie, telles que *Le Volume*, *L'Ecole nouvelle*, *La Revue de l'Enseignement primaire*, *L'Union coopérative*, *L'Ecole laïque*, etc., se montrent ennemies déclarées de nos institutions militaires. « Arrachez, renversez, proscrivez, dit *L'Ecole laïque*, tout ce qui, dans vos ouvrages, sur vos cahiers ou dans vos classes, célèbre la gloire du sabre. » « A vous, les instituteurs, dit-elle encore, de faire pénétrer ces idées dans les cerveaux des paysans. »

La Revue de l'enseignement primaire est actuellement dirigée par M. Hervé, — l'homme du drapeau dans le fumier. — Elle ne compte pas moins de quatorze mille instituteurs abonnés, et donne le ton à plus de trente mille. C'est des bureaux de l'*Enseignement primaire* que sortent les *Bulletins* des soixante Amicales d'instituteurs et d'institutrices. En 1904, elle publia dans la partie destinée aux élèves, les paroles et la musique de l'*Internationale*, avec le fameux couplet :

S'ils s'obstinent, ces cannibales,
A faire de nous des héros,
Ils sauront bientôt que nos balles
Sont pour nos propres généraux.

Le même M. Hervé donna cet avertissement au pays, en avril 1905, dans le *Pioupiou :*

« Nous déclarons que, quel que soit le gouvernement qui sera agresseur, nous nous refuserons à donner une goutte de notre sang. Nous sommes décidés à répondre à l'ordre de mobilisation par la grève des réservistes (1). »

Il y a quelques années, deux journaux, *L'instruction primaire* et *L'Union pédagogique française*, essayèrent de relever le culte du drapeau national. Ces deux organes ne trouvèrent pas de clientèle parmi les cent mille instituteurs formés par M. Buisson.

L'internationalisme va-t-il s'infiltrer jusque dans les associations de jeunes gens catholiques ? Dans la conférence publique qu'il donna le 23 mars 1903 dans la salle des Mille-Colonnes, M. Marc Sangnier, voyant son auditoire imbu d'idées humanitaires, crut devoir lui faire ces avances : « Nous aimons passionnément la France, *mais nous la considérons comme le champ d'expérience de l'humanité*, et nous sommes en quelque sorte des patriotes internationalistes (2). »

1. La majorité du corps enseignant dans l'enseignement primaire est gangrenée non seulement par l'internationalisme, mais par le socialisme. En 1904, à la suite du discours prononcé le 3 juin, par M. Chaumié, ministre de l'instruction publique, au sujet de l'introduction dans certaines écoles du Manuel d'histoire de M. Hervé, la *Revue de l'Enseignement primaire* écrivait : « Nous sommes quelque trente mille instituteurs socialistes en France... Ajoutez à cela trente ou quarante mille radicaux-socialistes... Il ne faudra pas vous étonner si, dans quelques années, votre successeur se trouve à la tête d'une petite armée de quatre-vingt mille éducateurs socialistes. »

2. *Le Sillon*, n° du 4 juin 1903, p. 406.

Les Juifs sont internationalistes depuis leur dispersion. Est-ce qu'il n'est pas absolument logique, absolument naturel de penser que l'internationalisme juif n'est pas absolument étranger à l'internationalisme révolutionnaire ? Ça l'est d'autant moins qu'on voit actuellement, en France, les journaux révolutionnaires « actionnés » par les Juifs, et en Russie, les révoltes organisées par les mêmes juifs.

Mais on ne se borne point à semer l'idée, on travaille à sa réalisation, et tout d'abord en paralysant les nations marquées pour disparaître les premières. Qui peut avoir oublié les efforts qui furent faits, après la victoire de la Prusse sur l'Autriche, pour empêcher la France de tenir son armée en état de résister à l'assaut qui allait lui être livré (1).

En mai 1869, Gambetta posant sa candidature à Paris contre Carnot, laissait inscrire dans son cahier électoral « la suppression des armées permanentes, cause de ruine pour les finances et les affaires de la nation, source de haine entre les peuples et de défiance à l'intérieur ». Jules Simon disait dans le même temps : « Quand je dis que l'armée que nous voulons faire serait une armée de citoyens et qu'elle n'aurait à aucun degré l'esprit militaire, ce n'est pas une concession que je fais, c'est une déclaration et une déclaration dont je suis heureux. Car c'est pour qu'il n'y ait pas en France d'esprit militaire que nous voulons avoir une armée de citoyens qui soit invincible chez elle (!) et hors d'état de porter la guerre au dehors. S'il n'y a pas d'armée sans esprit militaire, que nous ayons une armée qui n'en soit pas une. » L'année précédente, il avait dit (Séance du 17 juillet 1868) : « L'armée, puisqu'on dit qu'il en faut une... » Les gauches applaudissaient, elles réclamaient le désarmement universel, de sorte que M. Caro put écrire d'elles, au moment de nos désastres, qu'elles avaient « préparé de toutes leurs forces, en fait, le désarmement de la France. » C'est bien ici le cas de redire le mot de M. Montégut : « Une sorte d'émulation *patricide* règne dans le camp de la démocratie (2)? »

1. Voir Goyau : *L'idée de la Patrie et l'Humanitarisme*, chap. I.

2. *Libres opinions morales et historiques*, p. 367.

On le voit, ce n'est nullement Hervé qui a inventé l'Hervéisme. Il s'est borné à répéter sur le militarisme et sur l'armée les paroles que les républicains plus ou moins affiliés aux loges n'ont cessé depuis quarante ans d'imprimer dans leurs journaux et de clamer dans leurs meetings.

Dans son ouvrage sur l'*Idée de Patrie et l'Humanitarisme*, M. Georges Goyau nous montre Buisson pérorant au Congrès de Lausanne, en 1869. « Il fallait, disait-il, aller dans les villages, y distribuer de petits papiers et de petits livres contre la guerre, contre toutes les livrées, contre le Dieu des armées, contre les conquérants ; et sa conclusion fut qu'on ne devait point craindre les poursuites, la prison, « et qu'un jour il faudrait refuser de se soumettre. »

N'est-ce pas là de l'hervéisme en plein ? Quand J. Ferry sera ministre de l'Instruction publique, il n'aura rien de plus pressé que d'appeler près de lui ce Buisson et de lui confier la réforme de l'enseignement primaire.

Dans nos désastres, quelques-uns saluaient, semble-t-il, l'acheminement à la réalisation de leur rêve. Le *Siècle* du 10 juillet 1870, dans un article signé d'Henri Martin, appelait Garibaldi en France et disait : « Garibaldi vaut plus qu'une armée et plus qu'un peuple, car il vient au nom de tous les peuples et il apporte avec lui le droit universel, l'idéal de l'universelle humanité. » Trois mois plus tard, un futur député de Tours, Armand Rivière, escorté d'une délégation, présentait à Garibaldi et à quelques députés républicains d'Espagne, les hommages de la démocratie tourangelle et disait . « Lorsque, républicains français, italiens, espagnols, nous aurons vaincu l'ennemi commun (non la Prusse, mais

le sacerdoce catholique), nous aurons jeté les fondements de cette grande fédération à laquelle viendront s'associer nos frères les démocrates allemands et qui formera bientôt les Etats-Unis d'Europe. » Et ces garibaldiens, trouvant un drapeau prussien enseveli sous des cadavres, le renvoyaient à l'armée prussienne en disant : « Nous sommes venus pour défendre la République française au nom de la fraternité humaine, dont nous n'avons jamais entendu exclure le peuple allemand (1). »

En avril 1860, Garibaldi, se préparant avec la connivence de l'Angleterre à son expédition en Sicile, avait été reçu Grand-Maître de la franc-maçonnerie italienne. Ceux qui le recevaient lui dirent : « Dis maintenant avec nous notre serment suprême. » Et il dit : « Je jure de n'avoir d'autre patrie que la patrie universelle; — je jure de combattre à outrance, toujours et partout, les bornes frontières des nations, les bornes-frontières des champs et des ateliers; et les bornes-frontières des familles. Je jure de renverser, en y sacrifiant ma vie, la borne-frontière où les humanicides ont tracé avec du sang et de la boue le nom de Dieu (2). »

La Commune manifesta les mêmes sentiments que les Garibaldiens Dans sa proclamation du 28 mars 1871, elle disait aux Prussiens : « Prêchez d'exemple en prouvant la valeur de la liberté, et vous arriverez au but prochain : la République universelle (3) ». Dès la première séance, le 28 mars, Delescluze écrit à la garde nationale : « Votre triomphe sera le salut

1. *Les Etats-Unis d'Europe.* Revue publiée par Charles Lemonnier, 1er mars 1877.

2. *L'Ennemie sociale*, par M. Rosen, de race juive.

3. Réimpression du *Journal officiel* de la Commune, 30 mars, p. 106.

pour tous les peuples. Vive la République universelle! (1) ». Ce cri se retrouve dans presque tous les manifestes des communards.

Arrivons aux jours présents. Le juif Alfred Naquet publia en 1901 un livre sous ce titre : *L'Humanité et la Patrie*. Un Espagnol, M. Lozano, le résume ainsi : « Le patriotisme du Français véritable consiste à n'avoir point de patrie. » M. Naquet y reproche à Gambetta de n'avoir pas eu assez souci de la défense républicaine, pour avoir pris exclusivement à cœur la défense du territoire. Il dit que quand l'homme ne sera plus empêtré dans les lisières nationales, chaque membre de la communauté aura une part plus grande à la consommation et une somme plus grande de jouissances, — ce que promet la civilisation maçonnique. — Sa conclusion est que, sur les décombres des patries nivelées, se fondera la République des Etats-Unis de la civilisation, dont la France ne sera qu'un canton; de sorte que, deux mille ans après l'infructueux essai du Christ pour réaliser la Paix universelle, l'avènement définitif du Messie-humanité — lisez l'Antéchrist — marquera le triomphe de l'ancien rêve judaïque.

Le 22 juin 1902, a eu lieu à Saint-Mandé un banquet franco-italien sous la présidence d'honneur de M. Jaurès, dont les déclarations à la Chambre au sujet de l'Alsace-Lorraine ont eu du retentissement dans l'Europe entière, et sous la présidence effective de MM. Cerutti et Sadoul. Dans leurs toasts, ils ont exprimé l'espoir que cette fête consacrerait bientôt l'union de tous les peuples. Leurs paroles ont été accueillies par les cris de : « Vive l'Internationale! » M. Jaurès, lui, a dit : « Je me félicite que les deux

1. *Ibid.*, p. 527.

peuples soient rapprochées à l'heure où l'un et l'autre secouent le joug de la tyrannie cléricale. »

En 1905, parut un livre intitulé : *Pour la Paix*. Le *Journal des Instituteurs* en donna le programme en ces termes : « Faire la guerre à la guerre. Anéantir les frontières, qui ne sont que des préjugés. Assurer au prolétariat du monde une ère de justice et d'humanité. » Après avoir fait l'exposé de cette belle thèse, le *Journal des Instituteurs* l'approuve : « Nous qui avons toujours considéré les guerres et leur histoire comme un non-sens et un crime, nous ne pouvons qu'applaudir à l'apparition de *Pour la Paix*. »

Une association internationale ayant pour devise : « Ni frontières, ni Dieu », paraît avoir actuellement pour chefs, en France, les députés Jaurès et Pressensé; en Italie, les députés Enrico, Ferri et Bovio; en Espagne, Soriano. Son but est de travailler, sous les auspices des mânes de Garibaldi, à l'union des Etats latins sous le régime républicain, pour la guerre au catholicisme. On aura ainsi franchi l'une des étapes qui doivent conduire au but ultime que la synagogue a assigné aux sociétés secrètes.

Ces idées et ces projets viennent des prophètes de la Révolution, de J.-J. Rousseau, nous l'avons montré, et auparavant de Weishaupt.

Dans le discours que l'Hiérophante adresse à celui qu'il initie au grade d'Epopte, nous lisons : « A l'instant où les hommes se réunirent en nation (en vertu du contrat social), le nationalisme ou l'amour national prit la place de l'amour général. Avec la division du globe et de ses contrées, la bienveillance se resserra dans des limites qu'elle ne devait plus franchir. Alors ce fut une vertu de s'étendre aux dépens

de ceux qui ne se trouvaient pas sous notre empire. Cette vertu fut appelée le *patriotisme*. Et dès lors, pourquoi ne pas donner à cet amour des limites plus étroites encore? Aussi vit on alors du *patriotisme* naître le *localisme*, l'esprit de famille et enfin l'égoïsme. Diminuez, retranchez cet amour de la patrie, les hommes *de nouveau* apprennent à se connaître et à s'aimer comme hommes... Les moyens de sortir de cet état d'oppression et de remonter à l'origine de nos droits, sont les écoles secrètes de la philosophie (les enseignements donnés dans les arrière-loges). Par ces écoles, un jour, sera réparée la chute du genre humain; *les princes* ET LES NATIONS *disparaîtront* sans violence (?) de dessus terre. La raison alors sera le seul livre des lois, le seul code des hommes (1). »

Jamais, dira-t-on, cette république universelle ne pourra se réaliser. L'Empire romain lui-même n'a pu arriver au terme de son ambition, dans les limites restreintes que lui offrait le monde alors connu.

A cela, M. Favière répondait récemment : « Les causes de l'effondrement de l'Empire romain furent d'ordre purement économique. L'Empire périt par la pénurie des ressources matérielles. Il arriva qu'on ne put plus gouverner ni défendre un empire démesuré, qui n'avait que des courriers pour porter les ordres de Constantinople à Cadix. » Aujourd'hui il n'en est plus de même. Ce qui alors était impossible est devenu réalisable. « Ce sont les chemins de fer, continue M. Favière, c'est la *navigation* à vapeur et le télégraphe, c'est surtout l'immense puissance contributive de l'Etat moderne sustentant de vertigineux budgets, qui permettent à la Russie la con-

1. Barruel, t. III, p. 184.

quête de l'Asie centrale, aux Etats-Unis, la mise en valeur de leur immense territoire, et à l'Angleterre l'exploitation d'un empire dispersé aux quatre vents de la Planète (1). » Que ces forces, ces puissances, qui n'ont point encore dit leur dernier mot, soient aux mains d'un homme de génie, tel que Napoléon, ou d'un plus puissant esprit encore, assisté par les Puissances infernales, tel que sera l'Antéchrist, et l'Etat-Unique, embrassant la totalité du genre humain, ne tardera point à être une réalité.

1. *Réforme sociale,* 1903. Le Progrès.

CHAPITRE XLII

LA RÉPUBLIQUE UNIVERSELLE EN VOIE DE FORMATION

A la mort de l'empereur Joseph, Léopold, son successeur, appela près de lui le professeur Hoffmann, qu'il savait avoir été sollicité de consacrer sa plume à la cause de la Révolution. Celui-ci lui rapporta que Mirabeau avait déclaré à ses confidents, avoir en Allemagne une correspondance très étendue. Il savait que le système de la Révolution embrasserait l'univers; que la France n'était que le théâtre choisi pour une première explosion, que les propagandistes travaillaient les peuples sous toutes les zones, que les émissaires étaient répandus dans les quatre parties du monde et surtout dans les capitales (1).

D'autres Conventionnels témoignèrent plus d'une fois être dans le secret des ambitions ultimes de la secte. Un député du Cantal, Milhaut, parlant, à la Loge-Club des Jacobins, de la réunion de la Savoie à la France, saluait le renversement de tous les trônes, « suite prochaine, disait-il, du succès de nos armes et du volcan révolutionnaire »; et il expri-

1. Barruel, t. V, p. 224.

mait le vœu que, de toutes les Conventions nationales qui seraient établies sur les ruines de tous les trônes, un certain nombre de députés extraordinaires formassent, au centre du globe, une Convention universelle qui veillerait sans cesse au maintien des droits de l'homme par tout l'univers (1). En d'autres termes, elle aurait pour mission, de veiller à maintenir les hommes dans la Révolution, dans leur révolte contre Dieu, dans l'ordre purement naturel. Remarquons, en passant, qu'un même nom, peu modifié, — Convent, Convention, — sert à désigner les assemblées générales de la franc-maçonnerie, l'Assemblée révolutionnaire, de 1789 et l'Assemblée à venir des députés de toutes les parties du monde (2).

---

1. Cité par Thiers, *Histoire de la Révolution*, t. IV, p. 434.

2. Le gouvernement des loges a servi de type, aux hommes de la Révolution, pour réorganiser la France. « Le gouvernement de la franc-maçonnerie, dit le F.:. Ragon (*Cours philosophique*, pp. 7, 9, 377 et suiv.) était autrefois divisé en *départements*, en loges provinciales, qui avaient leurs subdivisions. L'Assemblée nationale, *considérant la France comme une grande loge*, décréta que son territoire serait distribué suivant les *mêmes divisions*. Les municipalités ou communes répondent aux loges ; elles correspondent à un centre commun pour former un canton. Un certain nombre de cantons, correspondant à un centre nouveau, composent un arrondissement ou district, actuellement une sous-préfecture, et plusieurs sous-préfectures forment un département. Les grandes loges de province avaient un centre commun, dans la Constituante. » C'est l'ébauche de la façon dont sera organisée la République universelle.

Le F.:. A. J. Regnier, dans un discours aux Conférences maçonniques de Lyon, prononcé le 22 mai 1882, a dit de même : « Le régime républicain est *calqué sur nos institutions*. » Et le *Bulletin maçonnique*, livraison de décembre 1890, pp. 229, 230 : « La préoccupation de la maçonnerie a toujours été *d'amener dans l'ordre politique l'avènement de la forme républicaine, et dans l'ordre philosophique le triomphe de la libre-pensée*. On peut dire qu'elle n'a jamais failli à sa mission. »

A la fin du XVIIIe siècle, ce projet de gouverner le genre humain tout entier, par une Convention unique, placée au centre du monde et composée des députés des Conventions établies dans les anciens royaumes réduits à l'état de départements, pouvait paraître fou. Mais aujourd'hui, à l'entrée du XXe siècle, où nous voyons le globe entier sillonné par les fils télégraphiques, les chemins de fer, et les steamers, le messie attendu par les Juifs pourrait facilement tenir le monde entier dans sa main, et le gouverner par une Convention centrale en rapport avec des Conventions locales.

On peut voir dans Deschamps, t. II, p. 150 et suiv., l'aide que la Convention, puis Napoléon, reçurent de la franc-maçonnerie en Allemagne, en Belgique, en Suisse et en Italie, pour essayer de former les Etats-Unis d'Europe, acheminement vers l'Etat-Humanité (1). Le projet n'a jamais été abandonné; l'exécution a subi plus d'une fois des reculs, mais pour être re-

1. La duchesse de Dino, qui vivait dans une intimité de famille avec la Cour de Prusse, a noté — c'est à la date du 25 juin 1860, pendant l'entrevue solennelle de Bade — un entretien entre l'empereur des Français et le prince régent de Prusse, qui sera le futur empereur d'Allemagne, Guillaume Ier, proclamé à Versailles dans la grande galerie de Louis XIV !

C'est Napoléon III qui parle :

« Que pour en finir avec les révolutions, il fallait faire partout de grands Etats; que l'Italie devait redevenir l'*Empire romain;* que l'Allemagne devait devenir l'*Empire prussien;* que les petites populations françaises, de langue et de mœurs, qui longent les frontières de la France : la Belgique, le canton de Vaud, ceux de Neuchâtel et de Genève, devaient rentrer dans l'*Empire français;* qu'alors les nationalités seraient satisfaites, les ambitions aussi; que les imaginations auraient de l'espace, que ce qui faisait les révolutions étaient les petits qui voulaient devenir grands; que du jour où il n'y aurait que des grands, en petit nombre, mais unis entre eux, on aurait bon marché des révolutionnaires; que les grands Empires, c'est la paix! »

prise aussitôt que les circonstances le permettaient. L'unification de l'Italie, l'unification de l'Allemagne les ambitions des Etats-Unis, appelés peut-être à recueillir de l'Angleterre l'empire des mers, le mouvement qui agite l'Extrême-Orient font progresser de jour en jour, sur tous les points du globe, la marche vers l'unité politique. Avant cent ans, cinquante peut-être, deux ou trois empires, grossis par la « consumation » des nationalités de second ordre, pourront se heurter dans un conflit suprême pour laisser le vainqueur libre et maître de disposer à son gré des destinées du monde. N'est-ce point le pressentiment qui s'est élevé dans tous les esprits éclairés, qui a été manifesté partout, dès qu'a éclaté la guerre entre la Russie et le Japon?

« Renverser toutes les frontières, dit M. Claudio Janet dans la continuation de l'ouvrage du P. Deschamps, abolir toutes les nationalités, en commençant par les petites, pour ne faire qu'un seul Etat: effacer toute idée de patrie; rendre commune à tous la terre entière, qui appartient à tous; briser, par la ruse, par la force, tous les traités; tout préparer pour une vaste démocratie dont les races diverses, abruties par tous les genres d'immoralités, ne seront que des départements administrés par les hauts grades et par l'Antéchrist, suprême dictateur devenu leur seul dieu tel est le but des sociétés secrètes. »

Pour s'en tenir à ce qui se passe sur notre continent, il n'est point douteux que le plan de la maçonnerie est, à cette heure, de subordonner les nations catholiques aux puissances protestantes.

Dans son numéro du 29 août 1902, le *Gaulois* a reproduit un article de l'*Opinion nationale* qui remonte au mois de juillet 1866. On y applaudissait au triomphe de la Prusse à Sadowa et on disait :

« Nous sommes pour l'amoindrissement de l'Autriche, parce que l'Autriche est une puissance catholique qui doit être supplantée par la Prusse, boulevard du Protestantisme dans le centre de l'Europe. Or, *la mission de la Prusse est de protestantiser l'Europe, comme la mission de l'Italie est de détruire le pontificat romain.* Voilà les deux raisons pour lesquelles nous sommes tout à la fois pour l'agrandissement de la Prusse et pour l'agrandissement de l'Italie. »

« L'unité de l'Allemagne, disait *Le Siècle* de son côté, c'est, comme l'unité de l'Italie, le triomphe de la Révolution. » *La Liberté* appuyait, elle aussi, la « Politique de la prédominance d'une Prusse protestante en Europe. »

Mais comme la pensée du pouvoir occulte est de substituer « une Jérusalem de nouvel ordre » à la double cité des Césars et des Papes, si la haute juiverie travaille maintenant à anéantir les nations catholiques elle est persuadée que celles-ci détruites, le reste tombera de lui-même et Israël pourra établir son universel empire. Dans le monde entier, les sociétés secrètes favorisent l'Angleterre, la Prusse, l'Amérique du Nord, au détriment de la France, de l'Autriche et de l'Espagne. L'Autriche a reçu un coup que l'on a cru mortel à Sadowa; la France une blessure cruelle à Sedan et une plus cruelle encore lorsqu'elle fut livrée à la franc-maçonnerie par l'Assemblée nationale. Mais d'un jour à l'autre elle pouvait se relever. Il fut décidé que le coup de grâce devait lui être porté; mais ce coup devait être préparé. L'affaire Dreyfus a rempli ce rôle de préparation. Elle a désorganisé l'armée, elle a déballé sous les yeux des voisins tous nos plans de défense, elle a fomenté la guerre civile, elle a fait de la

France une proie jugée facile désormais à dépecer par l'Angleterre et l'Allemagne (1).

Dès qu'une nation est ainsi choisie pour « consumer » les autres, selon le mot de Bluntschli, la maçonnerie s'applique à lui donner « conscience d'elle-même », « le sentiment de sa vocation politique », autres mots du même, à exalter le sentiment patriotique et à dépraver ce même sentiment chez les peuples qu'elle a condamnés. Le socialisme est patriotique en Allemagne, avec Bebel, internationaliste en France, avec Jaurès. L'un et l'autre obéissent sans doute à l'impulsion d'un seul et même moteur, qui veut déprimer ceux-ci, surexciter ceux-là, pour rendre plus facile et plus certaine la victoire de ceux qu'elle veut, pour le moment, agrandir et élever.

Dans les *Questions Historiques*, M. Fustel de Coulanges fait la comparaison entre la manière d'écrire l'histoire en Allemagne et en France depuis cinquante ans. Il y oppose la différence des sentiments des historiens allemands et des historiens français vis-à-vis de leur pays : « Le premier devoir d'un grand peuple est de s'aimer et de s'honorer dans ses morts... Le véritable patriotisme n'est pas l'amour du sol, c'est l'amour du passé, c'est le respect de ceux qui nous ont précédés. Nos historiens ne nous apprennent qu'à les maudire et ne nous recommandent que de ne pas leur ressembler... Nous nourrissons au fond de notre âme une sorte de haine inconsciente à l'égard de nous-mêmes... C'est une sorte de fureur de nous calomnier et de nous détruire, semblable à cette manie de suicide dont vous voyez certains individus tourmentés. » Mépriser ainsi son

1. On riait à gorge déployée, avant la guerre de 1870, des cartes Allemandes qui annexaient par avance nos provinces de l'Est à l'Allemagne. A-t-on raison de rire, à présent, des cartes Anglaises qui octroient à l'Angleterre nos provinces de l'Ouest?

passé n'est assurément point chose naturelle pour un peuple. Et alors une question se pose : D'où cela vient-il ?

« Les Allemands, dit le même auteur, ont tous le culte de la patrie, et ils entendent le mot patrie dans son sens vrai : c'est le *Vaterland*, la terre des ancêtres. C'est le pays tel que les ancêtres l'ont eu et l'ont fait. Ils aiment ce passé et ils n'en parlent que comme on parle d'une chose sainte. »

Ce n'est pas de cet œil, mais « d'un œil haineux », que la France révolutionnaire envisage le sien. Quelle nation, en Europe, eût été pourtant capable de montrer une histoire plus ancienne ou plus glorieuse ? Engoué, depuis 1815, de l'Angleterre et de l'Allemagne, notre libéralisme s'est fait l'apologiste de la race germanique aux dépens de la nation française.

Y a-t-il quelque chose de changé ? En Allemagne, non certes. En France, « vieille France » est toujours presque une injure. Sur les traces de Michelet et de ses élèves, notre histoire est devenue moins l'histoire d'une nation déterminée que celle du laborieux enfantement de 89. Un jeune Français candidat au baccalauréat était dispensé, il y a quatre ans, de savoir l'histoire de son pays avant 1610. Depuis, la dispense a été étendue jusqu'à 1715, et il y en a qui demandent maintenant que la date soit abaissée jusqu'à 1789.

On sait les beaux résultats, à l'intérieur et à l'extérieur, qu'a donnés l'histoire telle qu'elle fut pratiquée chez les Prussiens. « Au dedans, constate Fustel, elle faisait taire les partis et fondait une centralisation morale plus vigoureuse que ne l'est notre centralisation administrative. Au dehors, elle ouvrait les routes de la conquête, et elle faisait à l'ennemi une guerre

implacable en pleine paix. » C'est ainsi que, vingt ans d'avance, elle avait mis la main sur l'Alsace-Lorraine. Fustel ajoutait : avant que l'Allemagne s'empare de la Hollande, « l'histoire démontre déjà que les Hollandais sont des Allemands. » Elle prouvera aussi bien que la Lombardie est une « terre allemande », et que Rome est « la capitale naturelle de l'empire germanique. »

Aujourd'hui, comme avant la guerre, l'histoire est la servante de la grandeur allemande; elle continue à pétrir une âme commune au jeune empire et à se faire sur toutes les frontières la fourrière du pangermanisme. On en sait quelque chose à Prague, à Zurich, à Nancy, à Luxembourg, à Amsterdam.

Les Universités allemandes et d'Autriche sont devenues des foyers de pangermanisme. Les premiers disciples de M. de Schœnerer furent des étudiants de Vienne. Actuellement, deux cris se font entendre. « L'Allemagne une » et « Rompons avec Rome ! » La Prusse, la Prusse protestante, s'annexera ainsi non seulement toutes les parties de l'Allemagne, mais la France et les autres pays circonvoisins.

La propagande s'exerce sous les formes les plus variées : action politique, action par la presse, par le colportage, action par la prédication protestante qui se fait l'auxiliaire du « germanisme ». L'Allemagne, en un mot, ne néglige rien pour être prête quand le moment sera venu de compléter l'exécution du plan pangermanique.

Des manifestations constantes, en Allemagne, révèlent les projets ambitieux des pangermanistes, qui se croient maintenant assez forts pour avouer leurs rêves de domination universelle et surtout de conquête prochaine de la France.

Un professeur de Magdebourg a, dans cinq Confé-

rences officielles, exposé en novembre 1909 le plan des pangermanistes.

« Avec l'accroissement continu de notre population, dit le professeur docteur Waetig, il est absolument nécessaire que notre pays cherche à se procurer des contrées où il pourra écouler le trop-plein de sa population.

» Je ne vois actuellement que deux moyens d'arriver à ce résultat, car, à mon avis, notre avenir ne se trouve pas sur mer, mais sur terre.

» Il est possible, presque certain, que les Français en arrivent à ne plus occuper dans le monde qu'une place secondaire. Il nous faut donc profiter de cette reculade fatale.

» Le premier moyen serait l'infiltration : inonder les pays latins d'hommes venant de chez nous. Le résultat est certes lointain, mais certain, et je vois très bien Paris ou Bruxelles restant capitales de pays non annexés, mais parlant allemand; une telle infiltration ne doit pas être seulement tentée vers l'Est, et je ne considère la politique de germanisation de la Pologne que comme un essai, un moyen de se faire la main.

» L'infiltration devant durer trop longtemps, allons plus loin. Pourquoi ne chercherions-nous pas à acquérir ces territoires dont nous avons besoin, par la force des armes? Pourquoi ne tenterions-nous pas de substituer notre gouvernement aux régimes existants chez nos voisins? Sans chercher à provoquer de conflits, nous devons profiter de toutes les occasions qui nous sont offertes pour fondre sur l'ennemi héréditaire.

» En un mot, c'est vers l'Ouest, vers la France, que nous devons tourner et c'est là que nous devons coloniser.. »

Non contente de vouloir conquérir les pays cir-

convoisins, l'Allemagne, quoique protestante, prétend à prendre la place de la France comme protectrice des chrétiens en Orient, et, s'il le faut, de protectrice du Pape à Rome. Les discours et les démarches de son empereur ont clairement manifesté ces intentions.

Pour ne rappeler que l'un de ses discours, ne l'a-t-on point entendu dire à Brême en mars 1905 :

« Notre-Seigneur Dieu ne se serait jamais donné autant de peine pour notre patrie allemande et son peuple, s'il ne nous avait destinés à de grandes choses : *nous sommes le sel de la terre;* mais aussi nous devons nous montrer dignes de l'être. Aussi, notre jeunesse doit-elle apprendre le renoncement, se garder de tout ce qui n'est pas bon pour elle, de ce qui est importé de peuples étrangers, et rester fidèle aux mœurs, à la règle et à l'ordre, au respect et à la religion.

» L'EMPIRE UNIVERSEL, TEL QUE JE L'AI RÊVÉ, doit consister en ceci, avant tout; que l'empire allemand, nouvellement fondé, doit jouir de la plus absolue confiance de tous, comme un voisin tranquille, loyal et pacifique; et si un jour peut-être on devait parler dans l'histoire d'un empire universel allemand ou d'un empire universel des Hohenzollern, il n'aurait pas été fondé sur des conquêtes par l'épée, mais par la confiance mutuelle des nations aspirant aux mêmes buts. En un mot, comme l'a dit un grand poète : « Limité au dehors, infini au dedans! »

Qu'on ne prenne pas cette idée de la domination universelle réservée à la race germanique pour une exagération oratoire : Guillaume II n'a fait qu'exprimer un sentiment commun à tous les Allemands, et qu'on retrouve au fond des discours de Bebel à Amsterdam, comme dans les harangues impériales.

Quiconque observe l'Allemagne voit avec quelle assurance elle prépare sa domination aussi étendue que possible par tous les moyens à la fois, par l'idée comme par la puissance militaire, par le commerce et l'industrie comme aussi par ses émigrations. Dès à présent, l'Allemagne est la seconde des grandes puissances commerciales du monde. La colonie allemande est aux Etats-Unis une puissance politique de premier ordre, et, dans l'Amérique du Sud, elle forme presque la majorité dans les provinces méridionales du Brésil.

La même puissance occulte qui enivre l'Allemagne déprime la France. A la distance de quarante ans, l'on voit maintenant comment la Prusse et la France étaient travaillées, depuis des années, pour être aptes à jouer le rôle de vainqueur dévolu à l'une et de vaincue dévolu à l'autre. Que la France eût été en 1870 le jouet des sociétés secrètes, nous en avons une preuve dans les révélations faites en 1872 par M. de Giers et publiées deux ans plus tard par un grand nombre de journaux sans aucune réclamation de celui qui était mis en cause.

« Un soir, en 1872, à Stockholm, dans le fumoir de la baronne X..., nous étions quatre ou cinq causant familièrement. Parmi nous se trouvait M. de Giers, ancien ministre des Affaires étrangères en Russie, ambassadeur de Russie à Stockholm. On parlait du sujet qui préoccupait encore tout le monde : des causes de la défaite de la France. M. Y... émit l'opinion que la maçonnerie avait joué un rôle important et peu flatteur. »

M. de Giers prit alors la parole :

« Je ne voulais pas, dit-il, aborder le premier cette » question délicate; mais puisqu'elle est soulevée,

» je puis vous affirmer que je connais bien le rôle
» que joua la F.·. M.·. dans cette guerre.

» J'étais alors accrédité à Berne; il y avait dans
» la ville une agence parfaitement organisée et fonc-
» tionnant avec une précision toute prussienne, pour
» les informations concernant la répartition des trou-
» pes françaises, leurs déplacements, la quantité de
» munitions, de vivres, etc., etc., et mille indications
» des plus infimes et détaillées, que des *Français*
» *affiliés à la F.·. M.·. communiquaient aux loges*,
» et, chose étrange, *ces renseignements parvenaient*
» *avec une rapidité prodigieuse, par dépêches chiffrées,*
» *à l'agence prusienne maçonnique de Berne.*

» J'ai étudié à fond cette colossale organisation
» pour en faire un rapport détaillé à mon gouverne-
» ment.

» C'était invraisemblable, n'est-ce pas? Et cepen-
» dant, rien de plus vrai et du plus palpitant intérêt
» alors.

» La nation française avait été, paraît-il, *condamnée*
» *par la Haute-Maçonnerie internationale*, et ni meil-
» leure organisation militaire, ni talents stratégiques,
» ni bravoure incontestable des troupes, n'auraient
» matériellement jamais pu triompher. C'était une
» guerre d'AVEUGLES à VOYANTS! »

Cette accusation formulée si nettement et venant d'un homme qui a occupé les plus hautes fonctions dans la diplomatie, habitué à la discrétion et à la mesure, à ne parler qu'à bon escient, a par elle-même une trop poignante éloquence, pour qu'il soit besoin d'y rien ajouter.

Abattue, la France se releva cependant avec assez de vigueur pour donner à craindre qu'elle ne reprît son rang à la tête de la civilisation. Elle fut alors condamnée à la République, et par la République

à la plus complète énervation de toutes ses forces religieuses, politiques, militaires et civiles, afin que toute résistance lui soit devenue impossible lorsque sera venue l'heure de se jeter de nouveau sur elle. La publication de la *correspondance de Bismarck* a achevé de montrer, et la part qu'il avait prise à l'établissement de la République (1), et le profit qu'il en attendait, et les complicités qu'il trouvait à l'intérieur pour l'accomplissement de ses desseins. Le 1er novembre 1877, le comte Herbert de Bismarck écrivait au comte Henckel de Donnesmarck, l'ancien gouverneur d'Alsace-Lorraine, le mari de la Païva dont on sait le rôle dans les dernières années de l'Empire, et enfin l'agent secret de Bismarck en France dans la lutte entre le parti conservateur et le parti opportuniste : « Les relations que vous entretenez avec Gambetta sont d'un très grand intérêt pour mon père, mais il ne croit pas opportun pour le moment de lui faire parvenir, fût-ce même par votre intermédiaire, des *communications* ou des ORDRES. » Deux mois après, les ordres arrivaient, et la guerre au cléricalisme commençait. Elle devait bientôt être suivie de la guerre à la magistrature, puis de la guerre à l'épargne (2), puis de la guerre à l'armée; et tout

1. Le *comte d'Arnim* s'est expliqué là-dessus avec une clarté qui ne laisse rien à désirer. Ambassadeur à Paris, il ne voulait pas obéir à Bismarck qui lui ordonnait de travailler au triomphe des partis de gauche. « Bismarck m'a frappé, écrivait-il après sa disgrâce et son procès, parce que je refusais d'accélérer l'arrivée de Gambetta au pouvoir. »

2. M. Paul Dahn, explorant la situation de l'Autriche-Hongrie et faisant le relevé des divers éléments qu'il y trouve, soit hostiles, soit favorables à l'Allemagne, a écrit dans le *Deutschland nach Osien* : « Bontoux inquiétait Bismarck plus qu'une armée de 300.000 hommes. Que n'a-t-on dit de l'œuvre grandiose de Cecil Rhodes, le Napoléon du Cap? Bontoux nous gagnait, sans tirer un coup de

cela accompagné de prostrations devant les autres puissances et de l'abandon de notre protectorat en Orient.

« Le drame qui se joue depuis trente ans, a dit M. Copin-Albancelli, n'est autre chose que l'assassinat de la France, ourdi par le pouvoir occulte juif, agissant par la franc-maçonnerie. Si nous ne parvenons à faire comprendre cela à temps à la majorité des Français, la France est perdue. »

Mais, hélas! comme le dit M. Bidegain : « Ceux qui dirigent secrètement l'Ordre maçonnique ont si habilement pétri les cerveaux de leurs disciples devenus leurs serviteurs inconscients, qu'ils trouvent dans la maçonnerie un instrument admirable pour le coup d'Etat juif qui consacrera la dénationalisation de notre patrie et la définitive dépossession des Français de France (1). »

Dans une interview qu'il eut avec un rédacteur du *Soleil* (2), M. de Marcère dit de même, à l'occasion du Congrès antimaçonnique qui tint ses assises aux premiers jours de l'année 1902 : « Il n'y a pas à se le dissimuler, *c'est en France tout particulièrement que se porte l'effort de la désorganisation maçonique*, ET CELA POUR UNE BESOGNE QUI ÉVIDEMMENT CORRESPOND A LA RÉALISATION D'UN PLAN IMMENSE, *où il est clair que nous avons été sacrifiés* ».

Ce qui est infiniment douloureux, c'est de voir que la France prête elle-même les mains à la réalisation de ce plan. Nous disons la France. Non. Mais

fusil, l'Autriche-Hongrie, et les Balkans, et l'Orient. Il marchait à pas de géant, non pas du rêve, mais de la réalisation de ce plan savamment conçu. C'est Bismarck qui l'a brisé, aux applaudissements de Français ravis de cette défaite du cléricalisme! »

1. Bidegain. *Le Grand-Orient de France. Ses doctrines et ses actes*, p. 114.

2. Voir le *Soleil* du 14 février 1902.

ceux qui la gouvernent et qui sont délégués au pouvoir pour effectuer les uns après les autres les divers points de la désorganisation maçonnique.

L'Armée. — Ce fut vraiment un travail colossal que celui que la France entreprit, après la guerre, pour se relever et pour reprendre son rang dans le monde. Loi du recrutement; loi d'organisation; loi des cadres pour ne citer que les lois constitutives. Edification de casernements et d'établissements sur tout le territoire; reconstitution de l'armement des troupes et de l'artillerie; construction des systèmes défensifs de la frontière du Nord-Est et de celle du Sud-Est et de l'intérieur; élaboration des règlements généraux et des règlements particuliers d'armes; création de l'Ecole de Guerre et réforme des Ecoles militaires; constitution de l'Etat-Major de l'armée, comprenant les bureaux de la mobilisation, de la statistique, des opérations, des chemins de fer. Tout cela fut accompli, tandis que les troupes se reformèrent, reprirent confiance. En vérité, chaque année était une année de progrès, et quand la pensée se reporte sur ce que le dévouement de tous ceux qui servirent alors parvint à faire, on éprouve un sentiment de très vive admiration, vis-à-vis d'une œuvre que seul l'amour de la Patrie réussit à mener à bien.

Mais bientôt vinrent des hommes qui entreprirent de détruire, par ordre, tout ce qui constituait l'Armée : la discipline, le respect des chefs, la confiance réciproque, le sentiment du divin, l'abnégation et jusqu'à l'amour de la patrie. C'est cela d'abord qu'ils s'appliquèrent à détruire, parce qu'ils savent que, bien plus que l'armement le plus perfectionné et que les effectifs les plus considérables, ce sont les vertus de nos officiers et de nos soladts qui, à travers les siècles ont constamment fait la force de l'armée française.

Mais ils ne négligèrent point le reste (1). Le ministère de la guerre fut confié à des ingénieurs, à des agents de change, à des hommes d'affaires ou à des militaires justement méprisés.

Aussi ce n'est plus seulement les devoirs militaires que le soldat doit remplir, que les officiers doivent enseigner dans ce temps si court de deux années, c'est encore les devoirs du citoyen. Par sa circulaire d'octobre 1905, M. Berteaux les a obligés à faire des conférences sur la solidarité, la mutualité et les progrès de l'esprit laïque; ils doivent conduire leurs hommes aux musées, aux usines, etc., car, dit la circulaire, « l'armée n'est pas surtout le plus grand organe de la défense nationale, elle doit être aussi un puissant organe de progrès social. La Ligue maçonnique de l'enseignement (congrès de Biarritz en octobre 1905 et d'Angers en août 1906) s'empressa d'applaudir à cette innovation que la loge avait inspirée.

Il faudrait parler ici de « l'affaire Dreyfus » et de ses suites. Mais n'est-elle pas présente à l'esprit de tout bon Français? Tous ne savent-ils pas que c'est du mois de janvier 1895 que s'est ouverte la période des manœuvres odieuses que les ennemis de la Patrie n'ont cessé depuis de tramer contre l'armée, pour « tout chambarder » comme ils ont eu l'audace de dire.

La marine. — Que dire d'elle? De 1871 à 1909 elle nous a coûté très exactement 9.012.214.001 fr.

---

1. Lors de la discussion de la loi concernant le recrutement des officiers et les écoles militaires, 1908, le général Kessler écrivit : « Le nouveau projet de loi déposé à la Chambre sur le recrutement des officiers n'est qu'une suite du travail de démolition de l'armée française commencée depuis plusieurs années déjà, par voie législative, avec une VOLONTÉ et une MÉTHODE que la menace permanente du danger extérieur est impuissante à entraver.

C'est du moins le chiffre qu'accusent les rapports officiels de la rue Royale et du Palais-Bourbon. « Nous avons dépensé dix milliards, nous a dit M. Emmanuel Brousse à la tribune, reprenant les conclusions du rapport fait par la commission, et aujourd'hui nous n'avons pas de marine. » De fait, après un pareil effort, la France est tombée au sixième rang des puissances navales du globe.

Ici, la trahison ce mot s'impose — s'est montrée sous une autre forme, sous la forme de catastrophes qui n'ont cessé de se produire (1).

1. Août 1900. -- Le cuirassé d'escadre « Brennus » coule sur la côte du Portugal : 43 victimes; 1.700.000 francs.

Octobre 1900. Le transport « Caravane » est coulé au large de Tagamatsu : 3 morts; 3 millions.

Février 1903. -- Le contre-torpilleur « Espingole » coule près de Saint-Tropez : 2 millions 100.000 fr., y compris les frais de sauvetage inutile.

Janvier 1904. — Le transport « Vienne » coule : 52 morts; 2.500.000 francs.

Mars 1904. — Le croiseur « Léon-Gambetta » brise ses hélices et déchire sa coque : 600.000 francs de réparation.

Février 1905. — Le croiseur « Sully » se perd dans la baie d'Along d'où il n'a pu être retiré : 30.300.000 francs.

Juillet 1905. — Le sous-marin « Farfadet » coule en Tunisie : 14 morts, 500.000 francs.

Avril 1906. — Explosion sur la « Couronne » : 4 morts.

Juillet 1906. — Explosion d'une chaudière à bord du « Jules-Ferry » : 2 morts.

Octobre 1906. — Le sous-marin « Lutin » coule en rade de Bizerte : 16 morts : Renflouement et réparations, 800.000 francs.

Novembre 1906. – A bord du « Charles-Martel » une torpille éclate : 1 mort.

Novembre 1906. — L' « Algésiras » brûle dans l'arsenal de Toulon : 3 tués; 1.500.000 francs.

Février 1907. — Le torpilleur « 339 » a un accident de chaudière dans les parages de Quiberon : 9 morts.

Février 1907. — Le « Jean-Bart » se perd sur la côte occidentale d'Afrique : 6.500.000 francs.

C'est la seconde fois depuis un siècle que la marine française est démantelée. A la veille de la prise de la Bastille, ce fut en faveur de l'Angleterre, cette fois il paraît que c'est au profit de l'Allemagne.

L'aviation. — En mars 1910, lors de la discussion du budget, fut prononcé un discours qui se résume

---

Mars 1907. — Explosion de l' « Iéna » à Toulon : 105 morts; 35.000.000 francs.

Mars 1907. — Le torpilleur « Epée » aborde le « 263 » : 2 morts.

Août 1907. — Explosion à bord de la « Couronne » : 3 morts.

Février 1908. — Accident à bord du « Descartes » : 5 morts.

Février 1908. — Explosion à bord de la « Jeanne-d'Arc » au Maroc : 4 morts.

Août 1908. — Explosion à bord de la « Couronne » : 9 morts.

22 septembre 1908. — « Latouche-Tréville » : 13 morts.

Bilan : 288 officiers et matelots tués. 85 millions de pertes.

Le rapporteur du budget de la marine de cette année, M. Chaumet, déclare que nous n'avons, à l'heure actuelle, et malgré tant de milliards consacrés à la flotte depuis quarante ans, que l'effectif réel suivant : cuirassés, 15; garde-côtes, 5; croiseurs cuirassés, 21; contre-torpilleurs, 64; torpilleurs, 162; submersibles et sous-marins, 68.

Il ajoute qu'en 1916, il ne nous restera que les 6 cuirassés type « Patrie » du programme de 1900 — qui seront alors bien vieillis, et les 6 cuirassés, type « Danton », du programme de 1906 qui, seuls, auront moins de dix ans d'âge. Quant aux croiseurs cuirassés, seul l' « Edgar-Quinet » et le « Waldeck-Rousseau » auront alors moins de dix ans.

Deux ans plus tard, en 1919, il ne nous restera plus un seul navire âgé de moins de dix ans. La France aura cessé d'avoir une marine cuirassée. Elle ne possédera plus que quelques vieux navires propres à constituer une escadre de la mort, mûre pour un Tsou-Shima futur... En ces années de 1908 à 1920, l'Allemagne qui, patiemment, méthodiquement, poursuit l'augmentation de sa flotte, possédera autant de tonnes de cuirassés que l'Angleterre en compte actuellement. Le Japon et les Etats-Unis auront, à cette époque, accru leur flotte dans des proportions pareilles.

en ces quelques mots : Messieurs, nous sommes le pays de l'aviation, le pays où elle est née et d'où elle a pris son vol, mais nous sommes en même temps celui où elle n'a rien produit d'utile. L'Allemagne a toute une flotte aérienne, et nous n'avons pas même un dirigeable (1).

Les forces morales de la France sont aussi amoindries que ses forces physiques. Inutile de parler de la guerre faite à la religion et à ses ministres. La magistrature, le ministre de la justice a dû reconnaître en mars 1910 qu'elle est « gangrenée », le parlement ne l'est pas moins, et tout est employé pour gangrener jusqu'aux moelles toutes les classes de la société.

Il n'y a à tout cela d'autre explication que celle donnée par M. de Marcère : « Tout l'effort de la désorganisation maçonnique se porte sur la France, pour la réalisation d'un plan immense où nous avons le rôle de sacrifiés.

» D'après ce plan, nous, Français, devons être les

---

1. La France a inventé les dirigeables et elle n'en a pas, tandis que l'Allemagne en a trente-huit.

La France avait aussi inventé des sous-marins : le désordre qui a régné à la Marine a permis au secret des sous-marins de filer à l'étranger, qui en a plus que nous.

La France avait aussi inventé la mélinite et même un détonateur spécial pour la faire exploser : mélinite et détonateur ont filé à l'étranger, par certains intermédiaires suspects du ministère de la Guerre, et c'est l'inventeur de la mélinite, Turpin, qui a expié en prison le crime d'avoir dénoncé cette trahison.

La France a inventé le canon de 75 à tir rapide sur affût fixe. Son inventeur primitif, le colonel Deport, a dû, comme les officiers aérostiers, quitter l'armée pour l'industrie privée qui l'en récompense mieux que ne l'a fait l'Etat français.

La France avait aussi organisé un incomparable service de renseignements militaires, qui lui permettait de se tenir sur ses gardes : les officiers qui avaient organisé ce service ont été couverts d'opprobre.

premières victimes. Après nous, viendra le tour des autres Puissances catholiques, puis celui des Puissances protestantes qui se seront partagé nos dépouilles. Alors pourra être entrepris le grand œuvre de la République universelle avec les instruments et par les moyens qui se présenteront à ce moment. »

CHAPITRE XLIII

POUR QUELLE RACE ET PAR QUELS PEUPLES ?

Il y a quelques années, l'historien Treitschke demandait :

« A qui appartiendra le sceptre de l'Univers? Qui imposera ses volontés aux autres nations, affaiblies ou en décadence? N'est-ce pas l'Allemagne qui aura la mission d'assurer la paix du monde? La Russie, colosse immense et en formation, aux pieds d'argile, sera absorbée par ses difficultés économiques et intérieures. L'Angleterre, plus forte en apparence qu'en réalité, verra sans doute ses colonies se détacher d'elle et s'épuisera en des luttes stériles. La France, toute à ses discordes intestines et aux luttes des partis, s'enlizera de plus en plus dans une décadence définitive. Pour l'Italie, elle aura assez à faire si elle veut assurer un peu de pain à ses enfants. L'avenir appartient donc à l'Allemagne, à laquelle viendra se joindre l'Autriche, si elle tient à vivre. »

Ainsi pense l'Allemagne.

L'Angleterre a des espérances semblables. Ayant l'empire des mers et étant résolue de le garder à tout prix, aucun peuple, pense-t-elle, n'est en mesure de prendre sur elle l'hégémonie mondiale.

Les Etats-Unis ont la même ambition. « Le centre de gravité de l'activité humaine se déplace rapidement, et dans un avenir qui n'est pas éloigné, l'Amérique conduira le monde. » Ainsi parle Mgr Ireland, l'un des interprètes les plus fidèles de l'âme américaine (1).

Qu'en sera-t-il? C'est le secret du Pouvoir occulte. Mais c'est plus encore le secret de Dieu. En aucune question, en aucune occasion, il n'a été plus vrai de dire : l'homme propose et Dieu dispose. Les ambitions, non plus les ambitions de frontières, comme autrefois, mais les ambitions de races sont partout éveillées, armées, prêtes à risquer l'enjeu de l'empire universel.

Le Pouvoir occulte observe depuis des siècles. Il a ses hommes près de tous les souverains, dans les ministères de tous les gouvernements, dans la diplomatie et dans les armées des divers peuples. Par eux, depuis qu'est ouverte l'ère de la Révolution, il surveille, il suggère, il donne des impulsions auxquelles les Etats obéissent, celui-ci de gré, celui-là de force.

« Les gouvernements de ce siècle, dit lord Beaconsfield, qui était en situation de le savoir mieux que qui que ce soit, n'ont pas affaire seulement aux gouvernements, aux empereurs, rois ou ministres, mais encore aux sociétés secrètes dont il faut tenir compte. Au dernier moment, elles peuvent mettre à néant tous les arrangements, elles ont des agents partout, des agents sans scrupules, elles se servent même de l'assassinat (2), et peuvent, s'il le faut, amener un massacre » (3).

1. Discours sur l'avenir du catholicisme aux Etats-Unis.
2. Discours prononcé à Ayles-Bury, le 20 septembre 1876.
3. *L'Univers* a publié, dans son numéro du 10 août 1909, une conversation que l'un de ses rédacteurs, M.

Par ces sociétés, les gouvernements qu'elles favorisent peuvent en tout cas susciter chez ceux de leurs voisins qui pourraient les troubler dans leurs opérations des difficultés, des troubles et même des révolutions.

Nous en avons eu un exemple tout récent, après bien d'autres antérieurs qu'il est inutile de rappeler.

En 1899, à l'époque de la guerre du Transvaal, le fils de M. Chamberlain, ministre des colonies d'Angleterre, écrivit à l'un de ses amis une lettre qui fut publiée par un journal suisse. Il y disait : « Pour ce qui est de la France, outre les assurances du gouvernement, *nous sommes garantis de toutes repré-*

Edouard Bernaert, a eu avec un membre militant du parti nationaliste russe. Celui-ci lui rappela d'abord qu'un ministre russe venait de déclarer à la tribune que le chiffre officiel des nationalistes morts par le poignard et le revolver était de *plusieurs milliers.*

Puis il ajouta :

« Du 25 août 1908 au 15 octobre, plus de trente-cinq annonces de morts subites, dont il est facile à chacun de relever les noms, ont paru dans le « Novoie Vremia ». Sur ces trente-cinq annonces, vingt-cinq concernaient des personnages militants du parti monarchiste russe. Encore, la liste est-elle forcément incomplète. L'impression générale est que, dans toutes ces morts, la Franc-Maçonnerie et la puissance juive ont la main...

» Tous ceux que je vous ai nommés sont morts en moins d'un an de temps. Schwanebach, contrôleur d'Etat, membre du Conseil des ministres, un des adversaires de Witte et un des chefs de la droite du Conseil d'Etat, se sent tout à coup fatigué; et, sur le conseil des médecins, s'en va à l'étranger. Il arrive à Marienbad. A peine y est-il arrivé qu'une fièvre étrange, dont les médecins du pays n'avaient jamais, avant ce jour, connu un cas, le terrasse, comme celle qui, à Resen, avait terrassé Kislowsky. En quelques jours, il meurt (septembre 1908). Quelques jours avant lui était mort, du même mal étrange, un autre adversaire de Witte, l'ex-contrôleur d'Etat Lobko.

» Un mois plus tard, en octobre 1908, c'est le tour, à Weimar, d'un autre traditionaliste, George de Bartienieff, vice-président de l'Association des hommes russes, homme

sailles de Fachoda par les événements intérieurs qui vont s'y dérouler : si nous ne pouvons guère compter sur l'affaire Dreyfus, qui est usée ; si le procès de la Haute-Cour ne semble pas créer une sensation suffisante pour absorber entièrement l'attention de la nation, nous savons que, dès la rentrée du Parlement de Paris, le gouvernement introduira, avec l'appui de la majorité, différents bills contre les catholiques, qui, par leur violence, pourront plonger la France dans un état de surexcitation extrême ; nous savons qu'on est décidé à l'éviction de plusieurs des plus importants des ordres de religieuses et que rien que cela suffira pour nous mettre à l'abri de ce côté-là ».

énergique autant qu'instruit, et dont la santé, quelques mois à peine plus tôt, était citée comme un exemple. Au retour d'un voyage à Saint-Pétersbourg, il se rend à Weimar. Il y est pris d'un mal étrange. Un premier télégramme annonce aux siens que sa température baisse ; un deuxième annonce sa mort.

» A peu près dans le même temps mourait le prince Lobanoff-Rostowsky, membre de la droite du Conseil d'Etat. Mort subite, comme celle des autres ; fièvre maligne — et anonyme.

» Le cas typique s'est produit en 1907. La victime, cette fois-là, était le vice-président de l'Union du peuple russe de Moscou, M. Léon de Kislowsky. En janvier 1907, s'étant rendu de Moscou à Resen pour assister à une assemblée de nobles, il succombait, en quelques jours, aux attaques d'une fièvre étrange, dont les médecins du pays n'avaient jamais, avant ce jour, connu un cas. L'antipyrine qu'on lui donnait pour tout remède venait, notez ce point, d'une pharmacie juive...

» Personne, chez nous, ne s'y trompe : on se trouve en présence d'une suite de crimes politiques. Il n'y a pas jusqu'à l'analogie des circonstances des décès dont je vous parle qui n'accusent l'intervention d'une volonté toujours la même, employant à ses fins un moyen toujours identique. »

En France, à l'occasion de l'attentat sur M. Réal del Sarte, on a pu, du haut de la tribune parlementaire, rappeler nombre de morts mystérieuses et demander d'où elles provenaient.

Quel jour ces paroles jettent sur la politique générale extérieure, et en particulier sur ce qui se passe chez nous, en cette France constamment troublée et divisée, agonisant presque sous l'effort des traîtres, qui, de l'intérieur, favorisent l'étranger!

Sans doute, le pouvoir occulte a à compter avec des vues et des volontés qui viennent contrarier les siennes. Mais les moyens dont il dispose lui permettent à la longue de tirer également profit de ce que ces volontés ont produit.

Peut-on par ce qui s'est passé aux siècles précédents et par ce que nous avons sous les yeux, se faire une idée de la marche que suit le Pouvoir occulte avec le concours des puissances à son service?

La première œuvre a été de dissoudre la chrétienté, de briser l'unité catholique. Ce fut accompli au XVIe siècle par les hérésies et les schismes.

La seconde, celle qui s'achève, est de subordonner les nations catholiques aux nations protestantes. Pour cela, il y a eu entente, plus ou moins ouverte entre l'Angleterre et la secte. Au XVIIIe siècle, l'Angleterre a semé les loges sur tous les points de l'Europe. En retour les loges suscitèrent partout les *révolutions* pendant lesquelles l'Angleterre put s'élever sans obstacle au point de grandeur et de puissance où nous la voyons. Déjà elle avait pu s'emparer de Gibraltar, cet incomparable point stratégique qui lui donnait la clef de la Méditerranée. Elle installe ses loges de surveillance navale à Cadix, Barcelone, Lisbonne et autres ports de mer. Sous Louis XV et Louis XVI, elle parvient, par des moyens identiques à ceux employés aujourd'hui, à détruire notre flotte et à s'emparer de nos colonies. De nos

jours la complaisance ou la trahison de nos gouvernants lui ont sacrifié Fachoda, l'Egypte, et nos pêcheries de Terre-Neuve (1).

La prépondérance des nations protestantes sur les nations catholiques se poursuivait d'ailleurs par les guerres de la Prusse contre l'Autriche et contre la France, par l'annexion de l'Amérique du Sud à l'Amérique du Nord au détriment de l'Espagne, par le sacrifice qu'a fait la France de l'admirable possession du canal de Panama, qui commande les évolutions économiques de l'avenir, à l'unité américaine, et par celui de la presqu'île indo-chinoise qui sera fait avant dix ans à l'unité asiatique.

Il semble que les conquêtes de Napoléon en exaltant la France, soient venues traverser ce plan. Mais, à quoi ont-elles abouti? à rendre la Fille aînée de l'Eglise moins grande et plus faible qu'elle n'était, à raviner l'Europe, à abattre les frontières des petits Etats et à semer partout les idées révolutionnaires.

En même temps qu'il abaisse les nations catholiques au profit des nations protestantes par la diplo-

---

1. Lors de la conquête de l'Algérie, sitôt suivie de la révolution de 1830, un membre du gouvernement fit cette déclaration au Parlement anglais : « L'Angleterre pourrait entreprendre une guerre contre la France. Mais il y a un autre moyen : ce serait de rendre la possession de ce pays inutile entre des mains rivales, ce serait de la rendre plus qu'inutile, ce serait de la rendre préjudiciable au possesseur... Notre pays verrait se ranger sous sa bannière, pour prendre part à la lutte, tous les hommes qui, justement ou injustement, ne sont pas satisfaits de la condition actuelle de leur patrie... *Il existe entre les mains de la Grande-Bretagne un Pouvoir plus terrible peut-être qu'on n'en vit jamais en action dans l'histoire humaine.*

» (Ecoutez!) La conscience de posséder cette force fait notre mérite. L'Angleterre est comme le maître des Vents dont parle le poète :

« Celsa sedit Æolus arce. »

matie et la guerre, le Pouvoir occulte prépare, par la propagande des principes de 89, l'établissement en tous pays du gouvernement républicain et de la souveraineté du peuple (1). Lorsqu'elles jugent le moment venu, les sociétés secrètes soulèvent les passions, excitent les révoltes, font éclater les révolutions et proclament la République. Si longtemps que la Franc-Maçonnerie voit chez un peuple, le monarque se prêter à l'exécution de ses desseins, elle le soutient, elle augmente son pouvoir par une

1. N'est-il pas bien remarquable que dans les toasts échangés à Cowes, en août 1909, entre l'empereur de Russie et le roi d'Angleterre, celui-ci ait déterminé les conditions dans lesquelles Albion consentirait à prêter son concours à son *ancienne ennemie? Edouard VII a fait* comprendre que la sympathie de l'Angleterre n'irait qu'à une Russie dotée d'une vraie *Douma*, c'est-à dire d'un régime représentatif, d'un régime reposant sur les principes de 89.

Un peu auparavant, tout à coup, sans que l'événement fût le moins attendu, la Turquie, elle-même, s'était métamorphosée en pays libéral, constitutionnel.

« J'ai posé, dit un rédacteur du *Temps*, à Refik bey une question sur le rôle que, selon certains, la Franc-Maçonnerie aurait joué dans ces événements. Voici ce qu'il a répondu :

« Il est vrai que nous avons eu l'appui moral de la
» Franc-Maçonnerie italienne. Il existe, à Salonique, plu-
» sieurs loges : la « Macedonia risorta » (la Macédoine
» ressuscitée), et la « Labor et Lux », qui dépendent du
» Grand Orient d'Italie; la « Veritas », du Grand Orient
» de France, la « Perseveranza, » du Grand Orient d'Es-
» pagne, et la « Philippos » du Grand Orient de Grèce,
» celle-ci ayant un but exclusivement nationaliste. A vrai
» dire, les deux premières, seules, nous ont vraiment servi.
» Elles ont été pour nous des refuges. Nous nous y réunis-
» sions comme maçons, car beaucoup d'entre nous font
» partie de la Maçonnerie, mais en réalité pour nous
» organiser. De plus, nous avons pris une grande partie
» de nos adhérents dans ces loges qui, par le soin avec
» lequel elles faisaient leurs enquêtes, servaient ainsi de
» crible à notre Comité. »

bureaucratie plus concentrée et une augmentation de puissance militaire. C'est ce qui se voit en Prusse et aussi en Italie. Il n'en sera point toujours ainsi Pour l'Italie, c'est certain : elle sera mise en république comme le seront l'Espagne et le Portugal. Pour la Russie, la voilà déjà livrée au parlementarisme.

En sera-t-il de même de la Prusse, de l'Angleterre ?

En novembre 1872, l'*Univers* reçut d'une source très sûre une série de communications fort précieuses sur un conciliabule des sociétés secrètes tenu à Locano les 29-31 octobre. Là étaient représentés les Grands-Orients de Rome, de Naples, de Palerme, de Florence, de Turin, de Gênes. Félix Pyat y était délégué pour la France, Kossuth pour la Hongrie. Klapka pour la Suisse, le général Etzel pour la Prusse. Le général Etzel présida. Il y dit . « M. de Bismarck est intéressé plus qu'on ne pense à travailler dans le sens de la démocratie. *Pour le moment, l'Allemagne demeure forcément en dehors du mouvement républicain ; mais la raison en est très simple: elle n'a pas achevé son unité.* Le grand chancelier a fait une grosse besogne, et, quelque pressé qu'il soit, il faut du temps. Or, pendant que la France, l'Italie, l'Espagne, tout le monde latin enfin sera dans les convulsions d'une transformation sociale, il accomplira plus facilement, croit-il, les exécutions souveraines qu'il a méditées et portera le dernier coup à l'Empire d'Autriche. Cela fait, on verra l'Allemagne entière acclamer la République et envoyer promener son Empereur. »

Le général Etzel ajouta à ces communications : « M. de Bismarck est à nous entièrement, et le jour où

nous le verrons titubant, nous lui retirerons notre confiance. Il le sait très bien. »

La secte aurait-elle voulu tout récemment faire sentir à Guillaume II qu'il n'avait point à « tituber »? (1) Le monde vit avec stupéfaction l'Allemagne faire comparaître son Empereur devant le tribunal des représentants et le faire condamner par eux à l'unanimité! Un mois auparavant, qui n'aurait souri si on lui avait annoncé la séance historique du Reischstag?

Reste l'Angleterre. Le Pouvoir occulte veut-il continuer à employer ses services?

Le roi Edouard VII a bien semblé dans toute sa conduite poursuivre la résolution d'accéder à la présidence des Etats européens, vouloir réaliser l'impérialisme de Chamberlain. Mais pouvait-il compter que sera continuée l'aide que la Maçonnerie internationale a accordée à son pays depuis deux siècles?

Quelque chose de semblable, de plus grave peut-

1. Le 27 octobre 1908, le « Daily Telegraph » reproduisit une série de conversations de l'Empereur allemand avec divers personnages anglais, conversations qui avaient trait surtout à la politique étrangère de l'Allemagne depuis une dizaine d'années. Cette publication remua toute l'Europe. En Allemagne, la presse de tous les partis s'empara de l'incident qui fit, en même temps, à la tribune du Reichstag, l'objet de violentes discussions.

D'une façon presque unanime, l'Empereur fut blâmé. Des discours, des articles, des caricatures, qui eussent, peu auparavant, exposé leurs auteurs à des poursuites justifiées pour délit de lèse-majesté, mirent impunément en cause, de la façon la plus outrageante, la personne de l'Empereur. Les journaux israélites se distinguèrent, entre tous. A leur tête s'est trouvé le juif Max Hardon, rédacteur à la « Zukunft ». Trouvant son journal insuffisant, il parcourut les grandes villes de l'Allemagne pour y donner des conférences dont la personne de Guillaume II était toujours l'objet principal.

Depuis nous avons vu les émeutes pour réclamer le suffrage universel.

être que ce qui venait de se passer en Allemagne a commencé en Angleterre.

Tous les peuples, à raison du rôle que l'Angleterre a dans le monde, ont suivi avec anxiété les péripéties de la lutte électorale qui a eu lieu à la fin de l'année 1909. Le courant révolutionnaire allait-il emporter l'Angleterre à son tour? Asquith, Lloyd Georges et leurs collègues se montrèrent décidés à ruiner le pouvoir de la Chambre des lords qui, semblable au sénat romain, a tendu toutes les forces nationales à acquérir la domination des mers et des terres les plus éloignées. Allaient-ils réussir? Le sort futur du globe semblait dépendre tout entier de la victoire ou de la défaite du patriciat britannique. A l'heure où nous écrivons, rien n'est définitivement obtenu et Edouard VII vient de mourir (1). Le mi-

---

1. Au lendemain de ses funérailles, Edouard Drumont écrivit :

« Ce sera une vision qui demeurera inoubliable pour ceux qui en auront été les témoins que ce cortège de souverains à cheval accompagnant le cercueil d'Edouard VII : le kaiser, le roi de Danemark, le roi d'Espagne, le roi de Portugal, le roi de Grèce, le roi de Norvège, le roi des Belges.

» Tout ce qui a constitué l'organisation du Passé, tout ce qui a fait la gloire, la magnificence, l'éclat de ce Passé, tous ceux qui furent les représentants de la société d'autrefois étaient rassemblés là comme dans une éblouissante synthèse...

» A la vision de tous ces porteurs de couronnes, accourus pour s'associer à l'apothéose d'un des leurs, on pourrait opposer une autre vision.

» Dans dix ans, dans cinq ans peut-être, où seront les brillants figurants de ces fêtes de la Mort? Quelles révolutions auront secoué ce vieil ordre européen qui semble vouloir s'admirer une dernière fois lui-même dans la pompe de ces funérailles?

» Roosevelt est là et fait songer aux Felsenburgh de Benson dans le *Maître de la Terre.* M. James S. Barcus, nous apprend le *Radical,* vient de publier une brochure, qui a beaucoup de succès aux Etats-Unis, et qui a pour

nistère s'appuie sur une majorité où les éléments révolutionnaires ont le rôle prépondérant. Vont-ils emporter l'Angleterre, après qu'ils lui ont servi à emporter les nations qui faisaient obstacle à son ambition? Les faits actuels ne tranchent pas la question. Ils n'ajournent pas non plus indéfiniment la solution. Le problème est posé; il continuera d'agiter les esprits, en Angleterre et ailleurs.

S'il a suffi de porter une main téméraire sur les prérogatives et les privilèges de l'aristocratie pour que la vieille Angleterre apparût ébranlée sur ses bases, que pourrait-il advenir de l'empire d'Allemagne assurément moins fortement cimenté!

Aussi le Pouvoir occulte, c'est-à-dire le gouvernement secret qui dirige la race juive vers les destinées auxquelles elle se croit appelée depuis tant de siècles et qu'elle compte atteindre de nos jours, ce pouvoir suit, on n'en peut douter, d'un regard attentif tous les événements. Or, il semble actuellement porter son attention sur le développement de la puissance américaine et l'exaltation de ses ambitions (1). Il n'ignore point non plus ce qui se passe en Asie. Peut-être a-t-il aidé le petit peuple japonais à battre le colosse russe. Il favorise peut-

---

titre : *Théodore Roosevelt, premier président du Monde. — Prophétie.*

» L'auteur suppose qu'à l'issue de la Conférence tenue à La Haye en 1900, M. Roosevelt se sera vu décerner le titre de président des nations confédérées. Les services qu'il a rendus à la cause de la paix, la connaissance que sa qualité d'ex-président des Etats-Unis lui a donnée des Confédérations sont, aux yeux de M. Barcus, des titres suffisants pour légitimer l'élection de M. Roosevelt au poste de premier magistrat du monde. »

1. M. Bargy, dans son livre : *La Religion dans la société aux Etats-Unis*, dit : « La République des Etats-Unis est, dans la pensée des Juifs d'Amérique, la Jérusalem future. »

être l'alliance des Etats-Unis et du Japon. Il sait combien de milliers d'hommes peut fournir la Chine et combien il sera facile dans quelques années de les jeter sur l'Europe armés des engins de guerre qu'elle nous aura empruntés.

De son alliance avec la Franc-Maçonnerie, l'Angleterre a tiré son hégémonie sur les mers, et par elle a conquis son empire, le plus grand qui soit, qui ait été; de son côté, la maçonnerie internationale a mis au service du Pouvoir occulte la puissance de destruction que l'Angleterre tenait d'elle.

Cette entente et cette collaboration seront-elles éternelles? A l'heure actuelle l'une et l'autre prennent leurs dispositions pour la prochaine conflagration. Mais cette conflagration, si elle fait les Etats-Unis d'Europe, ne créera point encore la république universelle; et pour achever la réalisation de son rêve, le Pouvoir occulte médite, peut-être, de briser avec l'Angleterre et de traiter avec l'Amérique (1) ou avec la race jaune.

---

1. M. Edouard Drumont faisait tout récemment ces observations :

« Ce dont il faut bien se pénétrer, c'est que les Etats-Unis d'aujourd'hui ne ressemblent plus du tout aux Etats-Unis d'il y a seulement vingt ans.

» Il y a eu, surtout depuis la guerre avec l'Espagne, une transformation radicale des mœurs, des idées et des sentiments de ce pays. Les Etats-Unis étaient naguère une grande démocratie laborieuse et pacifique; ils sont devenus peu à peu une démocratie militaire, orgueilleuse de sa force, avide d'agrandissements et de conquêtes; il n'y a peut-être pas dans le monde entier d'impérialisme plus ambitieux, plus résolu et plus tenace que l'impérialisme américain. Chez ce peuple, qui eût haussé les épaules autrefois si on lui eût parlé de la possibilité d'une guerre avec une puissance quelconque, il n'est question actuellement que de dissentiments, de conflits et d'aventures.

» On sait les progrès énormes qu'a faits en ces dernières années la marine américaine. Quant au budget mi-

La nation juive n'a d'autre moyen d'action pour la réalisation de ses projets que la parole et l'argent. Il lui faut de plus une force. Cette force, l'Angleterre la lui a prêtée jusqu'ici, elle la prêtera encore vraisemblablement pour le prochain bouleversement. Mais après?

Tout homme intelligent, capable d'observer, de suivre les événements, de leur demander leurs causes et leurs suites, surprend partout les prodromes de formidables événements qui, semble-t-il, doivent changer la face du monde.

Le Pouvoir occulte qui les a préparés en bien des points, les conduira-t-il à son gré? Arrivera-t-il à constituer cette République universelle qui fera du

---

litaire des Etats-Unis, il dépasse aujourd'hui quinze cents millions. C'est un chiffre singulièrement significatif dans un pays qui, il y a si peu de temps encore, ne voulait pas entendre parler d'avoir une armée.

» Remarquez également combien l'action diplomatique des Etats-Unis est différente de ce qu'elle était jadis. Au lieu de se borner à maintenir l'intangibilité de la doctrine de Monroë, la grande République a la prétention maintenant de jouer partout son rôle de puissance mondiale. Elle ne veut pas que nous intervenions dans les affaires américaines, mais elle intervient à chaque instant et à tout propos dans nos affaires d'Europe. On n'a pas oublié le mauvais goût et le sans-gêne avec lesquels Roosevelt, il y a deux ou trois ans, voulut s'immiscer dans les affaires intérieures de la Roumanie, à propos des Juifs. Il est vrai que les Etats-Unis sont en voie de devenir une puissance juive, puisque dans une seule ville, comme New-York, il y a près d'un million d'Hébreux! Ajoutez à cela la fermentation continue de toutes ces races juxtaposées, mais non fusionnées, qui bouillonnent perpétuellement sur ce vaste territoire, comme en une immense cuve : la question chinoise, la question japonaise, la question nègre, presque aussi aiguë aujourd'hui qu'elle l'était à la veille de la guerre de sécession. Tout cela fait ressembler la République américaine à un volcan gigantesque qui lance déjà des jets de fumée et des bouffées de lave, en attendant l'éruption qui ne peut manquer d'éclater tôt ou tard... »

juif le maître du monde? Quelle que soit l'intelligence avec laquelle il a su tirer parti de tout, et l'habileté avec laquelle il a séduit les princes pour mener ceux-ci, à leur perte et ceux-là au faîte de la puissance rêvée, il est au-dessus de lui une plus grande habileté, une intelligence plus pénétrante et une puissance qui surpasse sa puissance.

Au-dessus de lui, au-dessus de tout, il y a Dieu, Dieu tout-puissant. Il a créé le monde pour sa gloire, la gloire inexprimable, inconcevable, qui lui sera éternellement rendue par toutes ses créatures, sans exception, quoique diversement, les unes en manifestant sa bonté, les autres en manifestant sa justice. Jusqu'au jour des suprêmes rétributions, il les laisse à leur libre arbitre, de telle sorte cependant que les méchants comme les bons, le mal comme le bien, servent à l'accomplissement des desseins de la sagesse infinie.

Ce que M. Donoso Cortès a dit du démon, nous pouvons l'entendre ici du Pouvoir occulte : « Lucifer n'est pas le rival, il est l'esclave du Très-Haut. Le mal qu'il inspire ou qu'il introduit dans l'âme et dans le monde, il ne l'introduit pas, il ne l'impose pas sans la permission du Seigneur; et le Seigneur ne lui laisse cette licence que pour châtier les impies ou pour purifier les justes par le fer brûlant de la tribulation. De cette sorte, le mal même arrive à se transformer en bien sous la conjuration toute puissante de celui qui n'a d'égal ni pour la puissance, ni pour la grandeur, ni pour le prodige; qui est celui qui est, et qui a tiré tout ce qui est en dehors de Lui, des abîmes du néant » (1).

1. *L'Eglise et la Révolution.* Un proverbe provençal exprime la même pensée à sa manière : « Lou diable porte pèire. » Le diable même apporte sa pierre pour l'édifice du Seigneur ». (Voir Mistral dans son poème de *Nerto.*)

Satan, la synagogue et la maçonnerie poursuivent leur dessein avec un succès qui, sans doute, paraîtra, à une certaine heure, se réaliser complètement. Le Souverain Maître de toutes choses, les attend à ce jour, pour réaliser ce que David a vu et entendu il y a trente siècles dans l'une de ses extases prophétiques : « Les nations s'agitent en tumulte, et les peuples méditent de vains projets. Les rois de la terre se soulèvent et les princes tiennent conseil contre le Seigneur et contre son Oint. « Brisons leurs liens, disent-ils, et jetons loin de nous leurs chaînes », Celui qui est assis dans les cieux rit et se moque d'eux.

» Le Seigneur m'a dit : « Tu es mon Fils, je t'ai engendré de toute éternité. Demande, et je te donnerai les nations pour héritage et pour domaine les extrémités de la terre. »

LE TEMPLE

II. — NEF RELIGIEUSE

CHAPITRE XLIII

TRANSFORMATION DU JUDAISME

Faire de tous les Etats de l'ancien et du nouveau monde les départements d'une seule et même république, assujettir tous les peuples au gouvernement d'une Convention unique n'est qu'un côté du plan que s'est tracé le Pouvoir occulte qui dirige la secte judéo-maçonnique et par elle le mouvement révolutionnaire.

Le plan entier a été exposé en 1861, dans les *Archives Israélites* avec un stylet qui en grave tous les caractères dans l'esprit (1). « Tel Jésus s'est substitué d'autorité aux dieux établis et a trouvé sa plus haute manifestation dans le sein de Rome; tel un *Messianisme des nouveaux jours* doit *éclore* et se développer; telle une Jérusalem de nouvel ordre, saintement assise entre l'Orient et l'Occident *doit se substituer à la double cité des Césars et des Papes.* » La Jérusalem, qui doit se substituer à la cité des

1. XXV, p. 600, 651.

Césars, c'est, nous l'avons vu dans les chapitres précédents, la république universelle. La Jérusalem de nouvel ordre qui doit se substituer à la cité des Papes, c'est le messianisme des nouveaux jours que nous avons maintenant à étudier. Telles sont les deux nefs du Temple que le Pouvoir occulte construit par l'action combinée des Juifs et des maçons avec le concours des protestants qui ne voient point que leur haine de Rome les pousse à leur propre ruine. Internationalistes, démocrates et modernistes travaillent plus ou moins consciemment à la même œuvre.

Dans la construction de la nef religieuse du Temple, le rôle des Juifs devient plus apparent que dans la construction de la nef politique.

Les paroles ci-dessus rapportées furent prononcées dans l'une des premières assemblées de l'*Alliance israélite universelle* par son fondateur, M. Crémieux : « Sous ce nom grotesque, dit M. Edouard Drumont, il y eut un *Nazi* juif, un prince de la Juiverie qui exerça l'influence la plus profonde sur l'évolution du peuple prédestiné, et mena de front, comme un premier ministre, la politique intérieure et la politique extérieure. » Souverain grand-maître du rite écossais, Président de l'*Alliance israélite universelle*, Chef important de la démocratie française, Crémieux incarna la révolution maçonnique en ce qu'elle eut de plus complet. Il prépara et annonça hautement, dans les dernières années de sa vie, le règne messianique, l'époque attendue depuis si longtemps où toutes les nations seront soumises à Israël. Avant de mourir, Crémieux indiqua l'inscription qu'il voulait voir figurer sur son tombeau :

A ISAAC-ADOLPHE CRÉMIEUX

PRÉSIDENT DE L'ALLIANCE-ISRAÉLITE-UNIVERSELLE

Ce fut son œuvre, en effet, la grande œuvre qu'il glorifiait en ces termes : « L'institution la plus belle et la plus féconde qui ait été fondée dans les temps modernes. »

Telle qu'elle est constituée actuellement, car elle a-dû être précédée d'essais et d'expériences (1) — l'*Alliance israélite universelle* ne date que du mois de juillet 1860. Elle est ouverte au genre humain tout entier, sous la haute direction d'Israël, son programme est « l'anéantissement de l'erreur et du fanatisme et l'union de la société humaine dans une fraternité solide et fidèle. » Sa première assemblée générale eut lieu le 30 mai 1861. Elle est gouvernée par un comité central qui réside à Paris. Il se composait d'abord de 40 membres, il en compte maintenant 60, afin de donner une plus nombreuse représentation aux Juifs des contrées éloignées. A l'*Alliance* se rattachent d'innombrables sociétés juives répandues dans le monde entier. De plus, elle agit plus ou moins directement sur cette multitude de chrétiens et même de catholiques qui, nous l'avons vu, propagent les idées qu'elle a intérêt de répandre et travaillent à la construction du Temple par l'empire que ces idées exercent sur eux et sur ceux qui les écoutent. C'est elle qui dispose, par l'argent, de toute la grande presse européenne, sauf de rares exceptions. Elle eut, avant la guerre, le 3 février 1870, une assemblée, dont Edouard Drumont e cru pouvoir dire : « Cette réunion eut l'importance historique du fameux convent de Willemsbad où furent résolues la mort de Louis XVI et celle du roi de

---

1. Dès l'année 1831, il s'est formé, en Allemagne, une association de Juifs et de chrétiens, dont le but, comme celui de l'*Alliance* est de fonder la civilisation religieuse, morale et sociale des Israélites.

Suède. C'est là qu'on décida l'écrasement de la France. »

« Les romans publiés sur la Compagnie de Jésus, donnent un peu l'idée de ce qu'est en réalité l'*Alliance israélite universelle.* — C'est encore Drumont qui parle. — Ce qui n'est pas vrai pour les Jésuites, l'est pour elle. » Les Juifs eux-mêmes ont fait ce rapprochement. L'un des orateurs de l'Assemblée générale du 3 février 1870 y a dit : « En assistant hier à votre séance, j'ai *pensé* au *Juif errant* d'Eugène Sue, à cette scène où Rodin dépouillant sa correspondance trouve des lettres des quatre coins du monde. La comparaison entre ces deux sociétés est juste, quant à l'extension et à l'étendue de ses rapports avec le monde, mais elle s'arrête là. Ah! quelle différence entre ces deux œuvres : l'une a des ressorts pour opprimer, l'autre pour affranchir; l'une s'étend pour étouffer la liberté, l'autre pour la donner; l'une veut éteindre les lumières, l'autre les rallumer; l'une répand le froid et la mort, l'autre la chaleur et la vie. » (Bravos). L'*Alliance* se donne le beau rôle comme le fait toujours la Franc-Maçonnerie et dans les mêmes termes. L'histoire du temps présent et du temps passé est là pour dire que ce n'est point à elle qu'il appartient.

L'*Alliance israélite* traite d'égal à égal avec les Puissances. Elle leur envoie des notes, des protestations, des *ultimatum* que les souverains reçoivent avec humble docilité (1) : la *France juive* en four-

1. « Tout à l'heure, Israël dispersé depuis dix-huit siècles sur la surface du globe, *n'avait plus de centre,* plus de représentants, plus de défenseurs des intérêts communs; *maintenant tout est changé.* Une société florissante (l'Alliance I. U.) et qui trouve accès auprès des trônes LES PLUS PUISSANTS, est là toujours prête à revendiquer ses droits, à combattre ces hommes qui sont tout à la fois les ennemis de notre race et ceux de la lumière et de la liberté » (*Archives israélites,* XIV, p. 655, 1867.)

nit les preuves et Crémieux s'en est vanté dans les assemblées qu'il présidait.

Que veut-elle? que poursuit-elle? Le « *Messianisme des nouveaux jours*, la Jérusalem de nouvel ordre, dont l'empire doit s'étendre au monde entier, de l'Orient à l'Occident, sur les ruines de la cité des Césars et de la cité des Papes, c'est-à-dire, de tout l'ordre politique et de tout l'ordre religieux.

Que faut-il entendre par ce Messianisme des nouveaux jours?

Les *Archives israélites* et l'*Univers israélite* nous l'expliquent : c'est une transformation du judaïsme qui en fera la religion de tous les peuples gouvernés par une seule et même Convention.

Pour qui observe, l'heure où nous sommes présente le plus soudain et le plus inattendu des spectacles : celui de la *marche* du juif.

Depuis la dispersion, depuis dix-neuf siècles, le Juif au point de vue religieux était immobile, et voici que tout s'ébranle, tout s'éloigne de la source talmudique où le Juif puisait sa foi devenue immuable. « Aujourd'hui, dit le juif Bernard Lazare, les Juifs d'Europe « ont oublié le sens des antiques cérémonies; ils ont transformé le judaïsme rabbinique en un rationalisme religieux : ils ont délaissé les observances familières, et l'exercice de la religion se réduit pour eux à passer quelques heures par an, dans une synagogue, en écoutant des hymnes qu'ils n'entendent plus. Ils ne peuvent pas se rattacher à un dogme, à un symbole : ils n'en ont pas, en abandonnant les pratiques talmudiques, ils ont abandonné ce qui faisait leur unité, ce qui contribuait à former leur esprit. Cette marche, il est vrai, est à peine sensible dans les régions de l'Orient; elle est d'une rapidité prodigieuse en

certaines contrées occidentales. » Il faut voir en cela, dit M. Gougenot des Mousseaux, « le signe éclatant d'une époque nouvelle et le présage d'événements grandioses. »

« Voici, *nous* disent les hommes du progrès judaïque, que les effluves de la liberté chassent devant eux les nuages de l'immobile orthodoxie et le Talmud qui, depuis son apparition avait joui d'une *autorité incontestée,* se voit dédaigné et repoussé. Non seulement « l'antique code de Moïse et le Talmud ne sont plus du goût de la majorité, mais les simulacres mêmes de l'orthodoxie offusquent des myriades d'Israélites. » C'est un journal allemand et protestant *La Croix,* qui fait cette constatation.

Un fait entre plusieurs rapportés par M. Gougenot des Mousseaux, montre jusqu'où va chez les juifs libéraux, le mépris de l'orthodoxie. Un journaliste belge, juif et libre-penseur, Bérard, fut surpris au théâtre par le choléra qui l'expédia hors de ce monde. Ses coreligionnaires de la libre-pensée le portèrent au cimetière israélite, et là, le grand rabbin de Belgique, Aristide Astruc, déposa sur sa tombe « un juste tribu de regrets et d'*estime* pour cet amant passionné de la *liberté religieuse.* » Le *Moniteur des solidaires* traita de méprise ou d'inconséquence cette intervention du grand rabbin à l'enterrement d'un libre-penseur. M. le rabbin lui répliqua : « Bérard était maître de la libre-pensée, nous le savions. Le judaïsme n'exclut personne de ses temples pendant la vie, ni de ses cimetières après la mort... Bérard a pu devenir libre-penseur en restant israélite. »

« On nous juge toujours au dehors, disent les *Archives israélites* (1), avec les habitudes d'Eglise éta-

1. XV, p. 677, année 1867.

blie et officielle dont le christianisme nous offre le modèle. *Nous sommes, au contraire, le type le plus absolu de démocratie religieuse,* et chacun de nous est le juge suprême de la foi. »

La réforme ne porte point seulement sur le dogme : les progressistes veulent la disparition prohibitive du sabbat, etc., etc. *L'Univers israélite* va même jusqu'à dire : « Qui sait? Peut-être vont-ils jusqu'à se flatter *in petto,* que la circoncision, ce *cachet divin* que nous portons sur notre chair, selon la poétique expression du Talmud, sera rayée par un trait de plume (1). » En même temps, une autre feuille juive, la *Neuzeit,* attaque avec violence dans l'antique capitale de l'empire allemand, à Vienne, « la vie israélite *tout entière,* le *Talmud,* le *Schoulchan Arouch,* les traditions, les cérémonies religieuses du foyer domestique. »

« Nous voulons marcher, s'écrient les voix tumultueuses des réformistes. Nous ne saurions être pour un *statu quo* béat et inintelligent dont il existe encore des coryphées! L'immobilité n'est, en ce moment surtout, le droit ni l'*avantage* de personne. Unir le passé au présent de manière à *préparer l'avenir* par d'utiles améliorations faites à propos, c'est le secret de la durée pour nos croyances. Depuis un demi-siècle, on a, malgré les cris et les protestations de ce qui s'intitule l'orthodoxie, réalité nombre de changements avantageux taxés à l'origine de subversifs et d'impies, et l'on n'est pas au bout de cette féconde transformation » (2). « Une religion n'est à nos yeux ni une morale inflexible, ni une matière inerte qui se prête à d'incessantes expériences; c'est un être vivant, perfectible, ayant,

1. *Univers israélite,* VIII, pp. 358-359, année 1868.
2. *Archives israélites,* XIX, p. 835, 1866.

dans le passé des racines qu'il ne faut pas couper et se *renouvelant* avec une lenteur nécessaire » (1).

Ces pensées sont-elles celles de tous les Juifs de nos jours? Non; nous l'avons dit, les Juifs des contrées orientales sont encore à peu près ce qu'ils étaient il y a des siècles. Mais eux aussi sont travaillés. Voici un fait qui montre bien les influences que l'*Alliance israélite* sait employer pour amener, même dans ces pays, la transformation du judaïsme et préparer l'avenir du genre humain, tel qu'elle le conçoit, le veut et l'espère.

Le 10 mars 1908, M. Brice, ministre de France à Addu-Abbeba, écrivit à M. Pichon, ministre des Affaires étrangères, que le 6 du même mois, M. Roux, consul de France, avait présenté sur son ordre, à Ménélick, MM. Nahoum et Eherlm. Rendant compte de cette entrevue avec l'empereur, M. Nahoum dit : « Je suis arrivé à parler de la renaissance d'Israël et de la floraison de l'Ethiopie dans les temps modernes. Les Israélites continuent de marcher vers le progrès, grâce à leur organisme vivant qui est l'*Alliance*, qui, en travaillant dans ce but, travaille aussi pour l'humanité en général. »

On voit ici le gouvernement de la France charger ses représentants d'introduire auprès de l'empereur d'Ethiopie les délégués de l'*Alliance israélite universelle*, afin que ceux-ci puissent l'entretenir de cet « organisme vivant » qui fait marcher Israël, et, en général, l'humanité, vers le progrès.

En Occident, s'il y a des Juifs réformistes, il y a

1. *Archives israélites*, XX, p. 879, année 1866. Qui ne serait frappé de la ressemblance de ce langage avec celui des catholiques modernistes condamnés par Pie X! Nous verrons plus loin qu'il n'y a dans ces deux régions judaïque et catholique qu'un seul et même mouvement d'idées.

aussi les Juifs orthodoxes; mais les premiers sont de beaucoup les plus nombreux et les seconds fléchissent, leur orthodoxie n'est plus, que l'ombre de celle de leurs frères d'Orient ou de celle de tous les juifs d'autrefois. M. Gougenot des Mousseaux en donne des preuves nombreuses et frappantes (1).

Cependant, remarquons-le de nouveau, il ne faut pas croire que le juif, parce qu'il renie les croyances de ses pères, n'est plus un juif. Tout en se libérant de sa foi, le juif conserve et maintient avec un soin jaloux sa nationalité. Les réformistes, aussi bien que les orthodoxes, à quelque échelon qu'ils se soient arrêtés, brûlent également du zèle de tenir haut et ferme l'étendard national du judaïsme; pas plus ceux-là que ceux-ci n'abandonnent l'idée et l'espoir de soumettre le genre humain tout entier à leur joug. « Vos observances surannées, disent les réformistes aux orthodoxes, empêchent le judaïsme de se faire accepter et nous font ainsi manquer un prosélytisme que nous devons exercer, » en vue de cette domination (2).

En 1886, la place de Grand rabbin de France devint vacante. Deux concurrents se présentèrent : Salomon Klein, grand rabbin de Colmar, orthodoxe, et Isidore, grand rabbin de Paris, progressiste. Les *Archives israélites* se prononcèrent pour celui-ci, pour cette raison : « Toute candidature qui nous *ramènerait* à l'ancien système d'étroite casuistique, et qui prétendrait *immobiliser les errements talmudiques* FERAIT OBSTACLE A L'AVENIR DU JUDAISME, et doit être écartée » (3). L'avenir du judaïsme, voilà bien ce qui

1. *Les juifs, le judaïsme et la judaïsation des peuples chrétiens.*
2. *Archives israélites*, X, p. 448, année 1867.
3. *Archives israélites*, p. 533. Année 1868, XII..

reste plus vivant que jamais au cœur de toute la race d'Israël, ce que tous veulent assurer. Les progressistes prétendent avoir pris pour l'atteindre la voie la plus sûre, et ceux qu'ils persuadent de se mettre à leur suite se comptent par myriades de plus en plus nombreuses.

Ce qu'ils veulent, ce n'est point seulement une transformation du judaïsme, son appropriation aux besoins du temps; ils ont l'ambition d'être aussi, au sein de l'humanité, un ferment.

Le rationaliste Klubert nous le dit dans son livre : *Du Droit de la Confédération germanique:* « En face du judaïsme rabbinique ou du talmudisme, s'élève un judaïsme réformé non rabbinique, préparé par Moïse Mendelson. Ce judaïsme se transformera, selon toute vraisemblance, en un pur déisme ou une religion naturelle, dont les représentants, n'auront pas besoin d'appartenir à la race judaïque » (1). Et à quoi tend ce prosélytisme? « Chacun, suivant sa conscience, *conservera* les pratiques du culte rendu au Dieu unique et immatériel, *ou les réformera* d'après les principes d'un israélitisme *libéral* et *humanitaire.* Grâce à l'ampleur de cette liberté pratique, le progrès jaillira et la *religion universelle* ressortira sans qu'aucune conscience ait été autrement troublée. » (2).

Dans ces phrases, on peut voir l'ébauche du plan de la Jérusalem de nouvel ordre, de l'israélisme humanitaire, que l'*Alliance israélite universelle* s'efforce de promouvoir, de la religion de l'avenir, qui, dans leur pensée doit être le vrai catholicisme, la vraie religion universelle.

Israël se transforme donc, et il dit le faire dans un

1. Kluber, 4e édition, § 516, note 4.
2. *Archives israélites*, III, pp. 118-119, année 1868.

but de prosélytisme : « Nos observances surannées empêchent le judaïsme de se faire accepter et nous fait ainsi manquer un prosélytisme que nous devons exercer. »

Depuis de longs siècles, Israël avait cessé de faire du prosélytisme. Il s'y remet, et avec une telle passion, un tel désir de réussir, que pour amener les autres à lui, il commence par se débarrasser lui-même de tout ce qui le différencie.

Convaincu qu'en matière religieuse l'esprit est tout et la forme peu de chose, le juif Hippolyte Rodrigue, cité par les *Archives israélites* (1) s'adresse successivement aux trois filles de la Bible : au judaïsme, au christianisme et à l'islamisme. Il les exhorte et les conjure de mettre de côté les formes extérieures du culte qui les séparent, mystères, sacrements, etc., et de s'unir sur le terrain qui leur est commun, de l'unité de Dieu, et de la fraternité universelle.

« Que partout des temples s'élèvent, recevant dans leur enceinte, tous les hommes sans distinction d'origine religieuse! Que tous les cœurs remplis des mêmes sentiments d'amour, s'épanchent devant le même Dieu, père de tous les êtres. Que tous soient nourris des mêmes principes de vertu, de morale et de religion, et les haines des sectes disparaîtront, et l'harmonie régnera sur la terre, et les *temps messianiques*, prédits par les prophètes, *seront réalisés.* »

L'*Alliance israélite universelle* a été créée en vue de cette réalisation, et, dès ses premiers jours, elle se félicitait du succès. « L'*Alliance israélite universelle* commence à peine, et déjà son influence salutaire se fait sentir au loin. Elle ne s'arrête pas à notre

1. XIV, pp. 628-629, 1866.

culte seul, elle s'adresse à tous les cultes. *Elle veut pénétrer dans toutes les religions,* comme elle pénètre dans toutes les contrées... La religion juive est la mère des religions qui répandent la civilisation. Ainsi, à mesure que la philosophie émancipe l'esprit humain, les aversions religieuses contre le peuple juif s'effacent... Eh bien! messieurs, continuons notre mission glorieuse; que les hommes éclairés, sans distinction de culte, s'unissent dans cette *Association israélite universelle,* dont le but est si noble, si sagement civilisateur... Faire tomber les barrières qui séparent *ce qui doit se réunir un jour:* voilà, Messieurs, la belle, la grande mission de notre *Alliance israélite universelle.* Marchons fermes et résolus dans la voie qui nous est tracée. J'appelle à notre association nos frères de tous les cultes; qu'ils viennent à nous, avec quel empressement nous irons vers eux! Le moment est venu de fonder sur une base indestructible une immortelle association » (1).

« Et comme les temps sont enfin venus où les faits s'empressent de répondre aux paroles, *le plus vaste, le plus merveilleux des temples, un temple dont les pierres sont vivantes* et douées de pensée, s'élève pour recevoir dans son élastique enceinte, sous la bannière à jamais sacrée de la raison et de la philosophie, tout ce que le genre humain renferme dans son sein de généreux, d'hostile au mystère et à l'ignorance, de vrais fils de la lumière et de la liberté. Ce temple abritera dans son enceinte la religion juive, qui survit à tout et que rien n'ébranle; *religion élargie et digne de l'humanité tout entière* » (2).

1. Discours de Crémieux à l'*Alliance israélite universelle.*

2. *Archives israélites,* XXIV, p. 1074, 1866.

M. Gougenot des Mousseaux a ainsi résumé une page de l'*Univers israélite*, (V. p. 223, 1869). « Il ne reste plus guère aux enfants du progrès qu'à pousser du pied une religion vermoulue (le catholicisme) et le jour de sa chute se fait pressentir. » Et voici la raison qu'il en donne : « Inaugurée par la savante et spéculative Allemagne, la rénovation des études théologiques s'acclimate en France, qui, grâce à son esprit généralisateur et expansif, peut être appelée, à faire pour la synthèse religieuse ce qu'elle fit un jour pour la reconstitution civile et politique du monde. Et tout Israélite *doit éprouver le désir de coopérer à cette œuvre* où sont engagés ses intérêts les plus sacrés (1).

Dans la pensée d'Israël il faut donc que, refondue, comme le furent par la Révolution le droit et l'histoire, la théologie romaine s'accorde avec la philosophie judaïque. Il faut que d'un bout à l'autre de la terre, une croyance hostile au surnaturel, c'est-à-dire vraiment antichrétienne, et digne des clartés de la science moderne lie et cimente les uns aux autres les membres de la grande famille humaine. Homme ou idée, le Messie que le juif attend, arrive, son jour est proche.

Telle est l'ambition, telle est l'espérance d'Israël. Nous ne disons point du juif d'aujourd'hui, car il a toujours eu la prétention de dominer le genre humain tout entier; mais aujourd'hui il précise ses moyens et se croit à la veille d'aboutir.

1. *Le Juif, le Judaïsme et la judaïsation des peuples chrétiens*, p. 323.

CHAPITRE XLIV

L'ISRAÉLITISME HUMANITAIRE

Un israélitisme libéral et humanitaire, voilà donc ce que tend à devenir la religion des Juifs. Et voilà ce que les Juifs les plus actifs, les plus avancés, voilà ce que l'*Alliance israélite universelle* propose aux hommes de toute religion et de tout pays et ce qu'elle espère bien leur faire adopter.

Un effort bien puissant est fait en ce moment, sur tous les points de l'univers, pour amener le genre humain tout entier à cette religion humanitaire. Nous sommes loin de pouvoir exposer ici cette conspiration sous tous ses aspects, il y faudrait un autre livre. Nous en dirons assez pour faire comprendre à quelle profondeur sont sapés les fondements de la civilisation chrétienne, et cela sur toute l'étendue de la terre.

L'idée d'une religion humanitaire commença à se manifester à la même époque que celle de la République universelle, c'est-à-dire vers la fin du XVIIIe siècle; mais elle avait été conçue antérieurement. Un écrivain franc-maçon, Henne am Rym dans son ouvrage *Allemeine Kulturgeschicht* (T. IV, p. 214)

dit : « La conception de l'humanisme, dans son sens le plus haut et, pouvons-nous dire, tout à fait moderne, fut propagée en 1641 en Angleterre par le frère Moiave Amos Komensky qui s'y était réfugié et qui y avait fait paraître en 1639 son *Prodomus Pansophiæ*. Il professait et propageait la tolérance générale de toutes les religions et l'amour de l'humanité se manifestant par la bienfaisance. Animé d'abord de l'espérance de réunir en une seule toutes les croyances chrétiennes, quand il se fut convaincu de l'impossibilité de réaliser ce projet, il rejeta toute différence confessionnelle et se plaça sur la hauteur de l'humanité pure et dépouillée de tout préjugé. « Dans sa *Pansophiæ*, Amos Komensky parle d'un temple de la sagesse à construire et il dit : « Parce que cette œuvre ne doit pas servir aux chrétiens seulement, mais à tous ceux qui sont nés hommes; elle pourrait être nommée la Pansophie ou sagesse humaine. »

A cette même époque, on vit un personnage dont le vrai nom est inconnu, mais qui se fit appeler Eyrénée Philalète, parcourir la France, l'Angleterre, la Hollande, l'Amérique. En tous ces pays, il parlait d'une nouvelle religion « humanitaire » qui devait s'établir prochainement dans le monde et comprendre toutes les nations. « Ses écrits, dit Claudio Jannet, qui renvoie à l'Histoire Hermétique de Lenglet-Dufernoy (I, 402), ont une teinte judaïque très prononcée. L'humanitarisme s'y donne déjà comme devant remplacer le christianisme. »

« Au siècle suivant, observe M. Joseph Lemann (1), le philosophisme commence à se mettre à l'exécution de ce plan d'enfer. Il y emploie deux maxi-

1. *L'entrée des Israélites dans la société et les États chrétiens, d'après des documents nouveaux*, ch. IV.

mes qui, après plus d'un siècle, n'ont rien perdu de leur prestige : « Toutes les religions sont bonnes », « les Juifs sont des hommes comme les autres. » La première de ces maximes avait pour but d'abaisser le christianisme, la seconde de relever les Juifs, l'une et l'autre de préparer le terrain pour un temps plus ou moins éloigné à la religion humanitaire; car du moment où on n'admettait entre les religions ni infériorité, ni supériorité, il n'y avait plus à considérer en chacun et en tous que l'humanité et à proclamer les « Droits de l'homme ».

On sait comment, depuis le rétablissement du culte en France, cette égalité entre les religions fut établie, maintenue et développée par Napoléon qui mit les sectes protestantes sur le même pied que l'Eglise catholique, par Louis-Philippe qui fit entrer les Juifs dans cette confusion, par Napoléon III qui y admit les musulmans. Nous voyons maintenant comment, sous la troisième république, la supériorité a été rétablie en faveur des juifs et des protestants, qui ont toutes les forces gouvernementales à leur service pour persécuter ceux des catholiques qui n'entrent point dans le mouvement. Il ne pouvait en être autrement. L'Eglise catholique possède et professe la pleine vérité. Un secret instinct le dit même à ceux qui sont les plus éloignés de nous.

Permettre à toutes les religions fausses, aux hérésies, aux schismes, aux monstruosités de l'orgueil et même de l'immoralité, de venir se ranger sur la même ligne, prétendre à la même considération, c'était autoriser d'avance la ligue légale de toutes les erreurs, de toutes les monstruosités, contre la religion catholique, contre les établissements catholiques, contre la vie catholique. Cela ne s'est pas fait attendre. Cela dépasse même tout ce que les

bons pouvaient redouter, tout ce que les méchants pouvaient se promettre.

Ici encore nous nous trouvons en présence de l'exécution du plan élaboré au convent de Wilhemsbad, Il est tout entier exprimé, dans les paroles que le comte de Virieu, de retour de ce congrès, dit au comte de Gilliers. Il concluait en disant combien il serait difficile au catholicisme de ne pas succomber sous l'assaut qui allait lui être livré.

De Maistre, qui vit et prévit tant de choses, n'ignorait rien de ce plan. Il en avertit Alexandre Ier dans un mémoire qu'il lui adressa en 1816. Il y dit : « Il y a très certainement, selon toutes les apparences, des sociétés proprement dites, organisées pour la destruction de tous les trônes et de tous les autels. »

Il ajoutait que les juifs tiraient un grand parti de ces sociétés. Il eût pu dire qu'ils en étaient l'âme.

En 1860, l'heure sembla venue de se mettre résolument à l'œuvre; le juif Crémieux, chargé de préparer les voies au règne de l'humanitarisme, institua l'*Alliance israélite universelle*, comme nous l'avons vu au chapitre précédent.

Le moyen le plus puissant peut-être inventé pour réaliser son programme, pour se procurer les pierres vivantes qui doivent entrer dans la construction du Temple, c'est l'école neutre.

N'est-ce pas une chose prodigieusement étonnante que de voir tous les Etats, catholiques ou protestants, monarchies ou républiques, promulguant, à peu près en même temps, les mêmes lois pour imposer la neutralité au point de vue religieux, dans l'enseignement de la jeunesse? Comment expliquer, en dehors

de la conjuration antichrétienne, un tel accord pour une chose si monstrueuse, et dont les effets ont été bientôt si funestes, que plusieurs Etats se sont hâtés de corriger leur législation sur ce point?

Mais aussi, quoi de plus efficace que cette neutralité scolaire pour atteindre le but visé par l'*Alliance israélite universelle?* Les enfants élevés dans l'ignorance des vérités religieuses appartiennent par le fait à l'Israélitisme libéral et humanitaire; ils sont les éléments tout faits de la « religion universelle », de ce « catholicisme » qui permettra l'accomplissement des destinées d'Israël.

La preuve que le Juif est l'instigateur de ce mouvement, nous la trouvons dans le livre qu'a publié un inspecteur d'Académie, M. Pajot.

Après avoir dit que les élèves des écoles normales y perdent infailliblement la foi et qu'il est par conséquent nécessaire de remplacer la foi « par une forte culture *morale indépendante* de tout enseignement confessionnel, » il prend le langage de l'*Alliance israélite universelle,* et il dit : « Que cette culture morale est aussi une foi, une religion, mais une religion supérieure à toutes les autres, et dans laquelle elles peuvent et doivent se confondre. A côté, et nous ne craignons pas de dire au-dessus des religions qui divisent les esprits, il y a place pour une religion vraiment universelle, acceptable pour tous les esprits pensants et qui renferme les religions particulières comme le genre renferme les espèces! (1) »

N'est-ce point mot pour mot le langage des *Archives israélites* et de l'*Alliance israélite universelle!*

Cette conformité de langage, de pensées et de vœux entre ce fonctionnaire de l'Université et la grande

1. *Avant d'entrer dans la vie.* Aux instituteurs et institutrices, conseils et directions pratiques.

machine vivante et parlante construite par les juifs modernes pour broyer tout ce qu'il y a de positif en toute religion quelle qu'elle soit, n'est-elle pas bien digne d'attention?

La tâche que l'Alliance israélite universelle s'est donnée à accomplir, pour préparer l'édification du Temple, est donc d'introduire dans le catholicisme et en ce qui reste de ferme dans les autres religions, des éléments de dissolution qui les amèneront à se confondre toutes dans une vague religiosité humanitaire.

Les dogmes forment, pour ainsi dire, l'ossature des religions, et c'est aussi par eux qu'elles se distinguent et se tiennent séparées les unes des autres. Le grand effort des apôtres de la religion humanitaire doit donc être de les faire disparaître. Il s'y porte en effet. Un synode protestant tenu à Clairac, en octobre 1903, exprimait parfaitement leur dessein et leur but dans ce vœu : « Que les barrières soient abaissées entre les Eglises, afin de faciliter la collaboration fraternelle au service de l'humanité. »

C'est en Amérique surtout qu'a pris corps le projet de l'établissement d'une religion humanitaire, devant se substituer aux religions existantes. Depuis longtemps on y travaille à abaisser les barrières dogmatiques et à unifier les confessions de façon à favoriser les voies à l'humanitarisme.

Le terrain est propice. D'après le P. Forbes, S.-J., cent cinquante sectes officiellement inscrites comprennent sept à huit millions de protestants, membres actifs des Eglises aristocratiques. En dehors de ces Eglises officielles, il y a quarante-cinq millions d'indifférents.

Parmi ceux qui ont conservé le sentiment religieux, il en est beaucoup qui sont emportés par les sectes les plus échevelées. Enfin, on compte en Amérique huit cent mille francs-maçons (1) et dix millions de spirites. Dans un tel milieu, l'humanitarisme peut se donner carrière.

Dans cette masse d'infidèles, voici d'après le *Catholic Directory* de Milwaukee, la population catholique des Etats-Unis. Elle était en 1906, de 12.651.944, soit 189.131 de plus que l'année précédente. Le nom-

---

1. En octobre 1905, l'*Alpina*, publication maçonnique internationale, lançant l'idée de célébrer, en 1917, par une fête générale à Londres, le deux centième anniversaire de la création de la Franc-Maçonnerie en Angleterre, donna ce renseignement : « Le grand développement qu'a pris la F.·.M.·. dans les Etats-Unis d'Amérique est démontré par le fait que plus de 87 % des membres de la Chambre des représentants et 80 % des sénateurs appartiennent à des loges. »

A l'occasion de la dernière élection à la Présidence des Etats-Unis, le *Saint-Paul-Wanderer* (n° 2123) publia un article qui fut reproduit par le *Catholic Fortnightly Review* de Saint-Louis. Il y était dit que les deux candidats, MM. Bryon et Taft, étaient l'un et l'autre francs-maçons. Et la *Vérité* de Québec ajoutait que depuis la fondation des Etats-Unis, la règle, sauf de rares exceptions, a été que leurs Présidents appartinssent à la Franc Maçonnerie. Le premier, Washington, a été élu d'abord secrètement par ses *frères* avant d'être désigné au choix populaire. Le F.·. Limousin, parlant dans un journal du rôle considérable que la Franc-Maçonnerie joue aux Etats-Unis, écrit : « Elle a été le moule où s'est formée la société américaine ».

Le nombre des Francs-Maçons aux Etats-Unis que nous reproduisons ci-dessus est celui qui a été donné par le P. Forbes. Mais le 1er mars 1908, le *Catholic Fortnightly Review* affirmait, d'après l'Encyclopédie des *Fraternités* d'Amérique, que les Loges maçonniques seules augmentent annuellement d'une moyenne de trente mille membres, hommes et femmes, et que le chiffre actuel de toutes les sociétés secrètes à tendances antichrétiennes : Loges des trois Rites, Triangles sataniques, loges socialistes et anarchistes, Odd Fellows, chevaliers de Pythias, etc., etc., peuvent s'élever aux Etats-Unis à plus de huit millions, y compris les sœurs de toute espèce.

bre des membres du clergé, régulier et séculier, est de 14.484, se décomposant ainsi : séculiers, 10.789; réguliers, 3.695. Un cardinal, 14 archevêques et 90 évêques. Les églises sont au nombre de 11.814. Et 1.066.207 fréquentent 4.281 écoles. Ces chiffres ne s'appliquent qu'aux Etats-Unis continentaux, et ne tiennent compte ni de Porto-Rico, ni des Philippines.

Plus que le nombre, ce qu'il importe de connaître, c'est la disposition d'esprit.

Un livre a été publié récemment : *La religion dans la société aux Etats-Unis*, par un écrivain français, M. Henry Bargy. M. Brunetière, dans un article qu'il publia en décembre 1902 dans la *Revue des Deux-Mondes*, lui rend ce témoignage qu'il a très habilement décrit les transformations qui s'opèrent en ce moment même au sein du protestantisme. M. Brunetière marque ainsi le terme de cette transformation : « L'évolution qui prépare en Amérique l'unité du christianisme est un effet du positivisme ». En effet, dans la pensée d'Auguste Comte, « religion » et « sociologie » ne font qu'un. Sa sociologie n'est qu'un effort pour réaliser le royaume de Dieu *sur la terre;* c'est-à-dire diviniser l'homme ou humaniser Dieu. » M. Bargy donne de cette évolution — et nous les ferons connaître d'après lui — les origines, le développement et le caractère. Le résultat est ce qu'il appelle parfois LA RELIGION AMÉRICAINE, d'autre fois LA RELIGION HUMANITAIRE.

La Religion américaine, telle qu'elle nous est présentée dans ce livre, n'est point tout à fait ce que M. l'abbé Klein, dans sa *Vie du P. Hecker*, et, après lui, Mgr O'Connell et Mgr Keane, ont baptisé du nom d'américanisme (1). L'américanisme est ce que

1. Voir l'*Américanisme et la conjuration anti-chrétienne*, pp. 306-308.

quelques catholiques ont laissé entrer dans leur catholicisme de l'idéal religieux américain; mais cet idéal ne se réalise complètement que dans les sectes protestantes qui se partagent les populations de l'Amérique, et dans le judaïsme libéral.

De cet « idéal américain », ou de cette « religion américaine, » M. H. Bargy donne cette définition par le fait : « Toutes les Eglises des Etats-Unis, protestantes, catholiques, juives et indépendantes ont quelque chose de commun. Elles sont plus voisines entre elles, que chacune d'elles ne l'est avec son Eglise-mère d'Europe; et l'ensemble de toutes les religions d'Amérique forme ce que l'on peut appeler la religion américaine. » Ces lignes sont les premières qui se lisent en tête du livre de M. Henri Bargy. Le livre tout entier est pour démontrer le bien fondé de cette assertion.

Nous avons à faire, dès maintenant, des réserves sur la mention de l'Eglise catholique au milieu des Eglises protestantes et juives. Il n'est point vrai de dire que l'Eglise catholique en Amérique est plus voisine des sectes protestantes que de l'Eglise romaine; mais il est exact que des chrétiens qui conservent le nom de catholiques se rapprochent trop des protestants, — en Amérique plus qu'ailleurs. La facilité avec laquelle les familles catholiques confient l'éducation de leurs enfants aux Universités neutres ne fera qu'aggraver le mal. Le R. P. B. Caselly, S. J., dans un article reproduit par le *Catholic Morrer* de Baltimore, a dit en avril 1906 : « Il y a en ce moment au moins deux mille étudiants catholiques, garçons et filles dans ces Universités. »

Les origines de la Religion américaine doivent être attribuées, selon M. Bargy, aux Puritains. Le terme

en sera dans un christianisme élargi jusqu'à l'humanitarisme.

Il croit pouvoir poser ces deux assertions : « La République des Etats-Unis est, dans la pensée des Juifs d'Amérique, la *Jérusalem future* ». « L'Américain croit sa nation l'*élue de Dieu* ». Et il ajoute : Dans cette confiance patriotique des Américains, les Juifs ont reconnu la leur. Leur orgueil national est venu s'appuyer sur celui de leurs nouveaux compatriotes. Les uns comme les autres attendent de leur race le salut de la terre (1). »

---

1. M. l'abbé Klein, dans le récit qu'il publia dans le *Correspondant* (10 février et 10 mars 1904) de son voyage en Amérique, reconnaît qu'il y a six cent mille juifs dans la ville de New-York. Il ajoute, il est vrai, que c'est la moitié de ce qu'il y a dans les Etats-Unis; mais les gens bien informés assurent, au contraire, que la même proportion se retrouve dans les autres villes de l'Union.

Cette émigration des juifs aux Etats-Unis répond bien à ce que dit M. Bargy, que la République des Etats-Unis est, dans la pensée des juifs d'Amérique, la *Jérusalem future*.

Un journal juif, la *Zeitung des Judenstams*, dans son numéro du 13 octobre 1905, laisse entendre que les Juifs finiront par conquérir le Nouveau-Monde. « Dans un tel pays, avec des possibilités illimitées, où il n'y a pas de religion d'Etat, et où on ne vous demande ni votre origine ni votre nationalité, un peuple actif, sobre, studieux et plein d'initiative peut aller loin... Actuellement, le nombre des Juifs se trouvant au premier plan de la vie publique, est de plus de 900. Le fait est d'autant plus réconfortant qu'il n'y a qu'un petit pour cent de la population juive qui vive depuis plus d'un âge d'homme aux Etats-Unis; et cependant il faut au moins un âge d'homme pour jouer un rôle dans la vie d'un peuple. »

Ce *quo non ascendum* est digne d'attention. A la suite de la campagne menée par les Juifs en 1907 pour l'abolition de la fête de Noël dans les écoles des Etats-Unis, le *Central catholic* publia ce défi porté à la chrétienté par le juif Israël Rosenstein : « Si les chrétiens s'irritent et veulent renverser l'ordre donné par la Commission scolaire de New-York, les forces juives coalisées peuvent précipiter une terrible catastrophe financière, dont l'issue sera que nous attraperons plus encore que ce que nous demandons maintenant! »

Cet orgueil national est partagé même par des membres du clergé.

« Dans le cours de l'histoire, a dit Mgr Ireland, la Providence a choisi tantôt une nation tantôt une autre, pour servir de guide et de modèle au progrès de l'humanité. Quand s'ouvrit l'ère chrétienne, c'était Rome toute-puissante qui menait l'avant-garde. L'Espagne prenait la direction du monde à l'heure où l'Amérique s'apprêtait à entrer dans la famille des peuples civilisés. *Maintenant que commence à poindre sur l'horizon l'ère la plus grande qu'on ait encore vue, de quelle nation la Providence va-t-elle faire choix pour guider les destinées de l'humanité ?* CETTE NOBLE NATION, JE LA VOIS QUI M'APPARAIT. Géante de stature, gracieuse dans tous ses traits, pleine de vie dans la fraîcheur et le matin de sa jeunesse, digne comme une matrone dans la prudence de sa démarche, les cheveux ondulants *au souffle chéri de la liberté*, C'EST ELLE, on n'en saurait douter en la voyant, c'est elle la reine, la conquérante, la maîtresse, l'INSTITUTRICE DES SIÈCLES A VENIR... Ses enfants lui sont venus de tous les pays ; ils ont construit un monde nouveau, un monde qui incarne en lui les espérances, les ambitions, les rêves des prêtres et des voyants de l'humanité.

» LA NATION DE L'AVENIR ! ai-je besoin de la nommer ? Nos cœurs frémissent d'amour pour elle.

» O mon pays, c'est toi.
Douce terre de liberté,
C'est toi-même que je chante » (1).

Les Juifs ont dit : « Le développement et la réalisation des *principes modernes* sont les conditions les plus énergiquement vitales pour l'extension expan-

1. Voir l'*Américanisme et la conjuration anti-chrétienne*, pp. 187-190.

sive et le plus haut développement du judaïsme (concile juif de 1869).

De leur côté, les Américanistes nous disent : « Les idées américaines sont celles que Dieu veut chez tous les peuples civilisés de notre temps. »

« L'influence de l'Amérique, continue Mgr Ireland, s'étend au loin parmi les nations, autant pour la solution des problèmes sociaux et politiques que pour le développement de l'industrie et du commerce. Il n'y a point de pays au monde qui ne nous emprunte des idées. *L'esprit de la liberté américaine déploie son prestige à travers les océans et les mers, et prépare le terrain pour y planter les idées et les mœurs américaines.* Cette influence croîtra avec le progrès de la nation. Le centre de gravité de l'activité humaine se déplace rapidement, et *dans un avenir qui n'est pas éloigné,* l'AMÉRIQUE CONDUIRA LE MONDE ». *(L'avenir du catholicisme aux Etats-Unis).*

M. Bargy ne prête donc pas gratuitement ses pensées aux autres, lorsqu'il dit que les Américains voient le salut de la terre se préparer dans « l'évolution religieuse qui se fait sentir aux Etats Unis, et qui prépare une religion de l'humanité où viendraient se confondre toutes les religions existantes. » On a lu les premières lignes du livre, celles-ci sont les dernières. Le livre tout entier marque les phases de cette évolution.

M. Bargy fait remonter les origines de la religion américaine à l'époque où, sur d'autres indices, nous avons reporté nous-même les origines de l'humanitarisme, c'est-à-dire au XVIIe siècle. « Le christianisme américain, dit M. Bargy, a reçu des premiers colons son caractère. La colonisation par les Puritains date de leur émigration en Hollande où ils vécurent

douze ans avant de passer en Amérique. C'est en Hollande qu'est né le christianisme américain. La première Eglise protestante du Nouveau-Monde, celle de Plymouth (1620), ne fut autre que l'Eglise de Leyde fondée en 1608 aux Pays-Bas par des séparatistes anglais sous la conduite de John Robinson. L'histoire de l'Eglise de Leyde, c'est déjà l'histoire des Eglises d'Amérique : « Un effort vers plus de tolérance pour plus de solidarité ». « Le traité de la communion religieuse », écrit en 1612 par Robinson, est le premier témoignage d'un esprit nouveau en religion... Robinson mit son Traité sous l'invocation de saint Paul, cet apôtre de la tolérance dont s'inspirent tant de prédicateurs du Nouveau-Monde (1). »

Quel est cet esprit nouveau en religion? On vient de le dire, c'est un esprit de tolérance en ce qui concerne le dogme, afin d'arriver à une plus parfaite solidarité entre les hommes de toute race et de toute condition. C'est donc un esprit humanitaire. « La religion des Puritains est faite pour l'homme et non pour Dieu. Ils sont dévots de la religion en ce qu'elle a de social, ils négligent ce qu'elle a de dogmatique. »

Ce fut d'abord comme un instinct qui gagna l'une après l'autre toutes les sectes protestantes résidant en Amérique. De 1820 à 1830 ce devint, avec Channing, un système philosophique qui prit le nom d'Unitarisme. Son auteur le caractérise : « Une religion qui refuse de se définir. » Son seul dogme est l'indifférence aux dogmes. « Nous n'avons suivi qu'un système : exclure la controverse ». Ayant ainsi écarté la vérité révélée, il fit de sa religion une philan-

---

1. M. Bargy fait ici allusion à la Congrégation des Paulistes fondée par le P. Hecker.

thropie : « Le perfectionnement de l'homme par le perfectionnement de la société. »

De 1830 à 1840 se forma le groupe des Transcendantalistes. « A côté des Unitaires et plus haut qu'eux, dit M. Bargy, ils incarnent ce qui caractérise l'Amérique : l'union du *sentiment* chrétien et de la raison positive; ils réconcilient l'esprit évangélique et l'esprit rationaliste en les faisant servir tous deux à l'action sociale... Conciliateurs par excellence, ils personnifient l'horreur américaine des controverses et des polémiques... Ils concilient toutes les contradictions apparentes : chrétiens et rationalistes, individualistes et socialistes. Ils sont typiquement américains. »

« L'influence des Transcendantalistes, dit encore M. Bargy, comme celle des Unitaires, s'est répandue partout : on la reconnaît dans les sociétés de culture morale, dans les Eglises libérales, et même dans les Eglises orthodoxes; dans la littérature et le journalisme; dans l'éducation, dans le courant d'idées, insaisissable et tout-puissant, qui fait la façon de sentir et de penser d'un peuple. »

Après avoir passé des Puritains aux Unitaires et des Unitaires aux Transcendantalistes, le christianisme américain a trouvé son terme dans la « Société de culture morale », *Society for Ethical Culture.* C'est le type de l'Eglise sans dogme. Elle n'enseigne plus à mourir, mais à vivre; elle est une école d'énergie pratique, qui fait, du perfectionnement de l'homme par le perfectionnement de la société, l'objet même du christianisme transformé. En un mot, le christianisme dans la transformation que la religion humanitaire veut lui faire subir, ne sera rien autre chose que le socialisme.

« La vraie forme et la forme vraiment moderne de la religion, dit un jeune publiciste italien, M. Guillaume Ferrero, c'est le socialisme allemand » (1).

Et M. Brunetière reprend : « Pourquoi le « socialisme allemand »? C'est le « socialisme » en général qu'il faut dire — en France aussi bien qu'en Allemagne, en Italie comme en Angleterre, le socialisme sans épithète, le socialisme des foules : je veux dire le socialisme considéré, non dans les programmes ou à travers l'éloquence des politiciens qui s'en font une carrière et une voie d'accès aux jouissances du pouvoir, mais dans les aspirations de ces masses populeuses qu'agitent, que soulèvent et qu'entraînent ses prédicateurs. Moins français, plus international et plus universel que notre révolution, ce que le socialisme aspire à réaliser, c'est proprement « le royaume des cieux » sur la terre, c'est le rêve de l'universelle fraternité dans l'universel amour. Ce n'est point après la mort, ni dans une autre vie, dont celle-ci ne serait que la voie douloureuse, mais sur terre et demain, que le socialisme promet à ses adeptes la réalisation du royaume des cieux... Ce qu'il y a de certain, c'est que ces espérances n'étant pas conçues comme immédiatement réalisables, mais dans un avenir indéterminé, l'enthousiasme qu'elles inspirent à ceux qui les partagent est lui tout seul une manière de religion (2). »

Le socialisme est bien, en effet, la forme concrète de la religion humanitaire; ou, si l'on veut, le terme de la civilisation moderne, si elle parvient à supplanter pour un temps la civilisation chrétienne.

1. M. Gougenot des Mousseaux (p. 97) dit, que dès l'année 1831, il s'est formé en Allemagne une association de juifs et de chrétiens dont le but est de fonder la civilisation religieuse, morale et *sociale* des Israélites.

2. *Revue des Deux-Mondes*, décembre 1902, p. 873.

CHAPITRE XLV

D'AMÉRIQUE LA RELIGION HUMANITAIRE SE RÉPAND EN EUROPE

La « Société de culture morale » avait été fondée à New-York par M. Félix Adler, chargé de cours à l'Université Cornell. Bientôt des sections ou associations semblables furent établies en 1883 à Chicago, en 1885 à Philadelphie, en 1886 à Saint-Louis. D'Amérique, le mouvement se propagea en Europe. M. Fouillée représente la France dans l'organe publié pour toutes ces sociétés, l'*International Journal of Ethies,* qui fut créé à l'instigation de M. Adler. La société de Londres (1891) fut l'œuvre d'un Américain, M. Stanton Coit. En 1895, une société fut fondée en Autriche, à Vienne, et une en Suisse. Celles de l'empire Allemand furent fondées par Adler lui-même, et elles sont au nombre de seize.

Faut-il y rattacher l'association des « cogitants », dont la presse nous a révélé l'existence à l'occasion du congrès qu'ils tinrent à Berlin en juin 1899 ?

Le but paraît bien le même, c'est de réunir les « partis de réforme religieuse et sociale », et de « fonder la religion de l'avenir. » Leur président est aussi un Juif. Comme moyens d'atteindre cette fin, le con-

grès a préconisé, lui aussi, « la libération de la contrainte dogmatique », la création d'une religion affranchie du dogme. Il a adopté la résolution que voici :

« Considérant que la vieille foi, par suite de sa contradiction avec la science moderne, est condamnée à disparaître tôt ou tard, le congrès pour l'union des partis de réforme religieuse et sociale exprime le vœu que le gouvernement ne reconnaisse plus à l'avenir l'organisation ecclésiastique traditionnelle (1).

» En second lieu, le congrès invite tous ceux qui pensent librement à donner leur adhésion à la religion de la science et de la conscience progressives, c'est-à-dire à la religion des « cogitants », afin de hâter le triomphe de l'idée correspondant à l'esprit moderne.

» Enfin, le congrès estime qu'il est nécessaire de faire sans retard de l'agitation en ce sens dans toute l'Allemagne. »

Nous ne savons si les « cogitants » se ramifient dans les autres pays; mais il existe, sur tous les points du monde, une association qui n'en diffère guère : *Les Unions chrétiennes des jeunes gens. La Réforme Sociale* en a parlé dans son numéro du 1er juillet 1893, dans celui du 16 novembre 1896, dans celui du 1er juillet 1902 et dans celui du 16 février 1903. Ce dernier numéro a publié une communication faite par M. Em. Sautier, secrétaire général de cette association pour la France.

Voici les renseignements que nous trouvons là et ailleurs :

Ces Unions, fondées il y a un demi-siècle, se sont rapidement développées sur toute la surface du globe.

Un employé de commerce, Georges Williams, fonda

1. C'est chose fait en France par la loi de séparation de l'Eglise et de l'Etat.

la première Union anglaise en 1844 et fut appelé le « Père des Unions ». Cook fonda l'Union de Paris en 1852. En 1906, l'œuvre comptait en France, cinq mille membres répartis entre 113 Unions. Il y a des Unions paysannes dans le Gard, la Charente et la Vendée, des Unions ouvrières à Roubaix et au Creusot. Les Unions sont fédérées en groupes régionaux, dont les réunions forment l'Alliance française. L'Alliance française n'est qu'une province de l'Alliance internationale, qui comptait alors 7.000 Unions comprenant 600.000 jeunes gens.

En 1878, la huitième « conférence universelle », réunie à Genève créa un comité central international qui comprend onze membres. Il est inspiré lui-même par une Commission délibérative composée de vingt et un conseillers, appartenant aux nationalités suivantes : Amérique, Allemagne, Autriche, Belgique, Danemark, Espagne, France, Grande-Bretagne, Hollande, Hongrie, Indes, Italie, Japon, Norvège, Océanie, Russie, Suède et Suisse (1).

L'âme de tout groupement est son secrétaire général, et le lien fédératif entre toutes les Unions est constituée par ces secrétaires. Ils doivent être des « apôtres adroits et expérimentés ». Depuis 1899 les secrétaires généraux échangent en des « conférences » les résultats de leur expérience personnelle (2).

---

1. L'Alliance universelle des Unions chrétiennes a ainsi dressé sa statistique :

	unions	membres	secrétaires	bâtiments	valeurs
1907 :	7031	761056	2604	1001	201667821 fr.
1908 :	7835	860573	2864	1067	221997140 fr.

2.807 Unions (avec 103.981 membres), ne sont pas rattachées à l'Alliance universelle.

En France, l'Alliance compte 125 Unions, 32 groupes indépendants et 15 associations d'étudiants ou de lycéens.

2. Voir *Les cinq premières années des Unions chrétiennes de jeunes gens de France*, par Roger Merlin.

Il y a trois catégories de secrétaires généraux : 1° *Les secrétaires permanents,* véritables ministres, qui ont sous leur direction un territoire considérable; 2° *Les secrétaires itinérants,* visiteurs de groupes, fondateurs de sections nouvelles; 3° *Les secrétaires locaux,* placés à la tête d'une Union et en faisant leur chose. Une allocation de 6.000 à 15.000 francs les dispense de tout souci d'avenir, en même temps que la haute considération que leur témoigne la Société protestante les entretient dans leur dévouement et les récompense de leurs efforts. Il y a quelques années a été créée à Springfield une véritable Ecole normale, à eux destinée, et où on les prépare à leur futur apostolat. A l'heure actuelle, un huitième des secrétaires d'Unions chrétiennes sort de cette maison et le nombre ira en augmentant. Une autre école a été fondée à Genève, en 1896 et plusieurs en Amérique. Pour ceux qui ne sont point formés dans ces écoles, on les attache comme auxiliaires à l'un de leurs aînés, qui a mission de les former.

On comprend la puissance d'une telle organisation.

Les Unions favorisent le mélange des classes; mais elles associent aussi entre eux les jeunes gens que rapprochent les communautés d'intérêt, de travail ou d'études. C'est ainsi qu'il existe des Unions chrétiennes pour les étudiants, jusque dans les Universités des pays d'Extrême-Orient. A Tokio, à Nan-King, à Péking, à Séoul en Corée, à Calcutta, il existe des associations exclusivement composées d'étudiants chinois, japonais, indous ou coréens (1). Il y en a aux

1. L'*Elan,* dans son numéro du 1er avril 1904, donnait cette information :

« Les Unions japonaises projettent d'entreprendre une œuvre spéciale parmi les soldats tant que durera la guerre.

Etats-Unis pour les employés de chemins de fer. En France, elles sont particulièrement établies dans les villes de garnisons, et à chacune de ces Unions est annexée une *œuvre militaire* que l'on se garde bien de mettre en interdit. *La France chrétienne* (numéro du 28 janvier 1904) affirme que ces Unions et les œuvres militaires annexées reçoivent, de bienfaiteurs américains, les capitaux qui leur permettent de fonctionner et de faire de la propagande.

Il y a même des Unions chrétiennes de jeunes filles. C'est ce que nous a appris le *Chrétien belge*, dans son numéro du 4 juin 1904. Il informait que le lundi de la Pentecôte, une centaine d'unionistes s'étaient réunis dans le temple de Charleroi. Un rapport sur la marche de ces Unions qui fut lu, montre, dit ce journal protestant, que cette marche est « réjouissante ». L'assemblée a ensuite applaudi au projet d'une fédération des trois groupes sectionnaires, Hainaut, Brabant, Liège.

Les protestants unitaires ont institué à Genève, en 1900, un Comité international et des Conférences universelles.

Après avoir tenu ses congrès œcuméniques à Londres et à Amsterdam, l'Unitarisme a choisi Genève

---

Le héros de la bataille de Chemulpo, le contre-amiral Uriu, a été, pendant deux ans, président de l'Union Chrétienne des Jeunes Gens, pendant qu'il fréquentait l'Ecole navale d'Annapolis aux Etats-Unis. M. Kataoka, qui vient de mourir, était président de la Chambre basse du Parlement japonais et président de l'Union de Tokyo. »

A l'occasion de la guerre, les protestants ont établi des *tentes unionistes* en Mandchourie. La première a été installée à Antoken, vis-à-vis de Wiju. Elle peut contenir deux cents soldats et porte en grands caractères l'inscription *Union chrétienne des jeunes gens*. Le soir, la même inscription se lit sur une quantité de lanternes japonaises; quatre grands drapeaux japonais sont déployés dans certaines occasions. Les secrétaires de l'œuvre sont au nombre de trois.

comme siège de la troisième de ses assemblées, qui s'est tenue en cette ville au milieu de septembre 1905. Le nom officiel de l'assemblée était *Congrès international du Christianisme libéral et progressif*. Le Comité genevois d'organisation estime que « la haute importance d'une réunion pareille dans l'antique cité de Calvin ne saurait échapper à aucune des âmes de la tendance unitaire. Il compte sur le concours dévoué de tous ceux auxquels est chère l'indépendance absolue de la prière religieuse » (1).

Le Christianisme au XXe siècle, dans son numéro du 17 mars 1904, avait fait savoir qu'une réunion avait eu lieu le vendredi précédent à l'Union de Paris, salle André, à l'effet de prendre les premières mesures pour l'organisation de ce congrès.

Dans un rapport à la jeunesse catholique de Besançon, M. de Montenach a dit : « Les Unions déclarent exister en dehors de toute organisation ecclésiastique et conserver une complète neutralité vis-à-vis des différentes dénominations ecclésiastiques. »

Nous retrouvons donc ici l'esprit et les tendances de la « Religion américaine », dont tout le *credo* est la foi au bien » et qui accueille les gens de toute religion comme les gens sans religion.

On s'efforce en ce moment de grouper, sur toute l'étendue du territoire français, la jeunesse catholique. On ne prend peut-être point assez garde aux idées de ceux qui s'introduisent çà et là dans l'Association de la *Jeunesse catholique*. Pour ce qui est du *Sillon*, on sait qu'il a contracté avec les « Unions chrétiennes » une union aussi intime qu'indissoluble. Plusieurs de leurs « secrétaires » sont rédacteurs habituels de l'*Eveil démocratique* et autres pu-

1. *Semaine religieuse* de Genève, 24 décembre 1904).

blications sillonnistes. L'esprit des *Unions chrétiennes* se répand donc chez nous par le *Sillon* et aussi par certains émissaires qui s'introduisent dans les Associations de la jeunesse catholique. Rien n'exige de la part du clergé et des catholiques une surveillance plus active.

Un livre a été publié, il y a un peu plus de cinq ans, sous ce titre : JEUNESSE. Il a été couronné par l'Académie française, l'exemplaire que j'ai sous les yeux est de la vingt-septième édition (1). Là se trouve le pur esprit des *Unions chrétiennes* qui n'est autre que l'esprit voulu par l'*Alliance israélite universelle.*

Le dernier chapitre est intitulé : LA FOI. « Se reconstituer une foi, dit l'auteur, et pour cela se rendre compte comment naît la foi, est un des besoins les plus sérieux et les plus profonds de la jeunesse. »

Si la jeunesse catholique a besoin de se *reconstituer une foi,* c'est donc que la foi reçue a été ou

---

1. L'auteur de *Jeunesse* est le pasteur Wagner, de Paris. Il y a près de vingt-cinq ans qu'il prêche à Paris l'évangile de la solidarité sans dogmes et qu'il a l'ambition de faire du christianisme un supérieur *humanisme.* Outre *Jeunesse,* il a publié *Justice, Vaillance, Auprès du Foyer,* l'*Ame des choses,* la *Vie simple.* Ces livres sont traduits dans toutes les langues civilisées, et font pour ainsi dire à ce pasteur un diocèse universel. Ses allocutions de chaque dimanche sont sténographiées, traduites par ses amis d'Amérique et reproduites chaque semaine dans cinquante journaux des Etats-Unis.

La *Vie simple* fut lue par le président Roosevelt. Il y trouva la reproduction de son idéal, et le dit dans deux discours publiés, à Banyor (Maine) et à Philadelphie. Il écrivit en même temps à l'auteur : « Je prêche vos livres à mes concitoyens. Venez me voir à la Maison-Blanche » (Automne 1902). D'autres lettres pressantes lui vinrent d'Amérique, il se mit à apprendre l'anglais et partit le 10 septembre 1904. Le 25 il se trouvait en présence d'un auditoire de 12.000 personnes. Il fit 150 conférences, et 200.000 auditeurs l'applaudirent successivement. A

doit être abandonnée. L'auteur dit en effet : « On entend communément par foi, l'adhésion à un corps de doctrine qui se présente à nous avec un caractère d'autorité. Dieu, à une certaine époque, aurait révélé la vérité aux hommes, une fois pour toutes. La révélation ainsi faite constitue un bloc dont certains hommes et certaines sociétés sont les dépositaires. Représentant la vérité divine, ils réclament la même soumission que Dieu. Il ne s'agit pas de peser, d'examiner, de discuter ce qu'elles nous apportent, mais de le recevoir à genoux, au milieu du silence imposé à notre être tout entier, malgré ses répugnances et ses révoltes. Toutes les vieilles croyances autoritaires en sont là. Ce premier point d'où elles parlent et qui entraîne le reste, est le gros point litigieux sur lequel elles se séparent de l'esprit moderne. Mais, hâtons-nous, d'ajouter que l'esprit moderne se rencontre ici avec le Christ et l'Evangile... Le Christ est un inconnu, non seulement dans le

---

Washington il fut présenté à l'assemblée par M. Roosevelt lui-même.

Reçu ensuite dans l'intimité du Président, il dit : « La doctrine foncièrement humaine et haute contenue dans mes écrits créait d'emblée un terrain commun entre tous mes auditeurs : pasteurs variés, très souvent aussi (j'en étais ravi), prêtres catholiques, professeurs, industriels, médecins, etc. Nous avons fraternisé par-dessus toutes les barrières d'intérêts, de classe et de *credo*.

— Toutes les barrières.

— Mais oui. Par exemple j'ai parlé à la synagogue Emmanuel-Temple devant un auditoire de 2500 Israélites. A Saint-Paul j'eus, avec l'archevêque Ireland, une longue conversation. En parlant à cœur ouvert avec ce patriarche du catholicisme libéral, je sentis une fois de plus que la *religion du cœur* ne connaît point d'exclusions. Combien de fois n'avais-je pas eu la même impression en causant en France avec des prêtres d'un catholicisme sans anathèmes! Un de mes grands regrets, c'est de n'avoir pu faire à New-York la conférence demandée par les Dames de Saint-Vincent-de-Paul au profit de leurs œuvres.

monde, mais même dans les Eglises qui se réclament de lui. Si quelque chose est obstrué, terni, dévié de sa direction première, c'est bien le vieil Evangile... Dans sa pensée, comme dans sa pratique, dans sa façon d'interpréter le monde comme dans sa manière de régler l'activité humaine, l'Evangile dépasse à tel point toutes les Eglises qui se sont réclamées de lui, qu'*il est dans l'avenir* bien plutôt que dans le passé. Et plus on fixe son attention sur ce sujet, moins on peut s'empêcher de constater une grande affinité entre cet Evangile oublié et les meilleures aspirations de l'esprit moderne. »

Que dit donc l'esprit moderne? quel est le fond de sa pensée, là où il se trouve d'accord avec l'Evangile et avec le Christ? L'auteur nous le montre en ceci : « L'homme est en évolution, et avec lui la nature entière, de l'atome et de la cellule vers la vie parfaite. Sa loi c'est *le devenir* (ainsi souligné). Et quand il prend conscience de ce fond de sa destinée, le sens qui prend la vie dans son ensemble, qui enveloppe tout ce détail dont nous sommes faits dans la grande volonté qui est au fond des choses est *le sens religieux.* » Du sens religieux naît la piété et de la piété la foi.

« La foi, sommet de la vie, de toute la vie, est la synthèse totale de l'induction humaine. Toutes nos expériences et celles du passé vivifiées à travers notre âme, se condensent ensemble et constituent pour nous la révélation personnelle que nous a fait la vie : voilà la foi.

» La piété est de vouloir faire la volonté du Père; et la foi, de sonder sa vie, afin de réaliser ce qui est en elle et d'accomplir la volonté dont elle est issue. »

D'après tout cela, la foi que la jeunesse chrétienne

doit « reconstituer » en elle paraît bien être la foi des panthéistes par laquelle « le fil de l'évolution humaine est maintenant renoué. »

Le panthéisme, l'évolutionisme, telle est donc la religion de l'avenir, la religion vers laquelle la jeunesse est engagée à se porter. « Certaines religions sont bonnes pour abriter les vieux égoïsmes, les sénilités, les puérilités, ou encore pour soustraire aux bruits du dehors, les cœurs déçus ou même pour endormir doucement les consciences et les intelligences. Celle-ci est surtout faite pour la vie et pour les vivants. Elle nous jette en pleine action, en pleine mêlée : elle nous fait faire un beau départ avec vaisseaux brûlés derrière nous. *Point de regard en arrière!* c'est énergique, viril, joyeux. Cela sonne et vous enlève comme le clairon des batailles! »

Après ces paroles emphatiques, l'auteur en vient aux conseils pratiques. Un mot les précède pour servir de tampon et amortir le coup qu'ils doivent porter.

« Lorsque l'on appartient par la naissance à un milieu religieux, c'est un devoir de lui vouer une grande reconnaissance. Aimer son Eglise est bon comme aimer sa famille et son pays. — Mais ici se présente un écueil : l'esprit de parti en religion, l'esprit exclusif. Jeunes croyants, fuyez-le comme la peste! Mieux vaudrait être seul que de cultiver en commun l'esprit d'exclusion et l'orgueil spirituel. Comme en toutes choses, ce temps-ci demande, sur le terrain de la foi, une grande largeur. Le devoir de l'heure présente est de fraterniser, et les Eglises particulières, quelle que soit leur raison d'être, ne sont bonnes qu'à la condition de « nous préparer à l'Eglise universelle. »

» Il y a des heures dans l'histoire où il faut être l'homme d'une cause particulière, définie, où il y

a, en un mot, un trou à faire en un certain sens, et où il convient de s'enrégimenter. Aujourd'hui, le devoir pressant est de franchir les murs de séparation et de se tendre les mains par-dessus les clôtures. *Retrouver l'humanité*, redevenir des hommes, si cela est le mot d'ordre en pédagogie, en politique, sur le terrain social, combien plus ne devrait-on pas s'en souvenir sur le terrain religieux, le plus large de tous, et que l'étroitesse d'esprit parvient à morceler et à rétrécier d'une si lamentable façon. Que la jeunesse le comprenne! »

Ce livre, il est bon de le redire, a été couronné par l'Académie française et la propagande qui en est faite est telle qu'en ses trois premières années il est arrivé à sa vingt-septième édition.

A toutes ces associations qui écartent le dogme et montrent la perfection de la morale dans le progrès humanitaire, il faut joindre comme tendant au même but l'enseignement de l'histoire des religions et les congrès de l'histoire des religions.

Le premier de ces congrès a eu lieu à Paris, en 1900, le second à Bâle, du 30 août au 2 septembre 1904. Toutes les nations de l'Europe, de l'Amérique, de l'Asie y étaient représentées par des partisans des formes religieuses les plus diverses.

M. Albert Réville, directeur de la *Revue de l'Histoire des Religions*, était à ce congrès en qualité de délégué de la Faculté de théologie de Paris et de représentant du ministre de l'Instruction publique et du ministre des Affaires étrangères. Il a dit ce que le gouvernement de la République a fait depuis vingt-cinq ans pour favoriser ce genre d'études, qui « dans les soixante dernières années, a pris un développement international sans cesse grandissant, et que les

siècles précédents n'avaient pu prévoir ». Il a fondé en 1880 une chaire spéciale d'histoire des religions au collège de France, suivie, peu d'années après, par celle d'une section non moins spéciale dans l'École des Hautes-Etudes organisée à la Sorbonne. Vers le même temps, M. Guinet, avec l'assentiment des Pouvoirs publics, a doté la capitale d'un Musée d'Histoire des religions (1).

Des professeurs des Universités d'Upsal, de Balti-

---

1. Ce musée des religions a été inauguré par M. le Président de la République, le 26 novembre 1889. Il avait été construit aux frais de l'Etat au prix de trois millions, sur un terrain donné par la ville de Paris et estimé un million. M. Guinet a consacré l'immense fortune que son père avait faite avec le bleu d'outre-mer, à rechercher et à acquérir tous les objets de culte, images, livres sacrés, etc., pouvant servir à l'étude des religions, et il a placé dans ce *Pandemonium*, dans un ordre méthodique, toutes ces collections que l'on estime avoir une valeur de dix millions. La bibliothèque se compose de plus de quinze mille volumes, dont un grand nombre de manuscrits indous, sur feuilles de palmier.

Des salles sont mises à la disposition des travailleurs. Des conférences sont faites plusieurs fois par semaine, et une double publication périodique les *Annales du Musée Guinet* et la *Revue de l'Histoire des religions* portent au loin l'enseignement que l'on peut tirer de ce rassemblement d'idoles et de livres. Outre les *Annales* et la *Revue*, le Musée Guinet publie une *bibliothèque de vulgarisation* dont les divers volumes contiennent l'exposé de toutes les religions.

Lors des noces d'argent de ce Musée auxquelles prit part, avec M. le Président de la République, le ministre de l'Instruction publique, *La Raison* dit l'impression qu'il produit, généralement sur ceux qui le visitent : « On y peut suivre pas à pas, siècle par siècle, les fantaisies de l'imagination de l'humanité, exaltée ou tremblante dans l'enfantement de ses dieux. On les voit mortes, se métamorphoser, vieillir et disparaître.

« On constate que les religions sont bien des créatures humaines, que ce n'est point le Dieu de la Bible, comme l'enseignent les Eglises, qui a fait l'homme à son image, mais bien l'homme qui a fait tous les dieux à la sienne, celui de la Bible comme les autres. »

more, de Tübinge, d'Oxford, de Paris, de Strasbourg et d'autres prirent la parole et avec eux le grand-prêtre des Parsis de Bamberg en costume blanc et manteau rouge brodé d'or. Leurs communications ont porté sur toutes les religions vivantes ou mortes des peuples, des pays et des époques les plus variées.

M. Albert Réville formulant les conclusions a dit : « Les uns peuvent voir dans l'histoire des religions la démonstration prolongée de la vanité de toutes les conceptions religieuses sans exception. Les autres discernent au contraire, dans cette évolution déjà plusieurs fois millénaire, les lignes fondamentales et constantes qui indiquent une marche très accidentée, mais continue vers la simplification et la spiritualisation des croyances religieuses. »

On ne peut douter de l'œuvre de désagrégation dogmatique que ces congrès de religion produisent dans l'esprit des masses.

Aux Congrès des religions et aux Congrès de l'histoire des religions est venu s'adjoindre l'enseignement public et officiel de « l'histoire des religions ». Depuis une trentaine d'années, des chaires de cet enseignement ont été fondées sur tous les points de l'Europe. Le mouvement est parti d'Allemagne. Lessing en a été le promoteur. La Hollande a été la première à marcher officiellement dans cette voie. A partir du 1er octobre 1877, l'enseignement de la théologie fut supprimé dans les trois Facultés de l'Etat et fit place à l'étude des religions. En Angleterre, des conférences sur ce sujet sont données dans l'abbaye de Westminster. En Suisse, une chaire de l'histoire des religions a été introduite dans l'Université de Genève. La Belgique a voulu aussi avoir sa chaire des religions. A Rome, le gouvernement italien a également

établi une chaire pour cet enseignement. L'Autriche-Hongrie a suivi le mouvement : l'histoire des religions y est devenue matière obligatoire de l'enseignement. L'Ecosse a consacré à ce même objet un legs de deux millions, etc.

En France, ce furent MM. Littré et Maurice Verner qui commencèrent la campagne. Le 9 juillet 1879, Paul Bert, appuyé par J. Ferry, demanda et obtint une loi supprimant les Facultés de théologie et créant à la Sorbonne une chaire de l'histoire des religions. Par décret du 30 janvier 1886, cet enseignement fut aussi introduit dans l'Ecole pratique des Hautes-Etudes.

En 1906, une pétition a été adressée au Parlement par « le groupe d'études et de propagande rationalistes », dont font partie MM. Aulard, Louis Havet, Paul Reclus, le Pasteur Maurice Verner, etc., demandant la création d'un enseignement de l'histoire des religions semblable à celui institué en 1886 à l'Ecole des Hautes-Etudes, non seulement dans les lycées, mais dans les écoles primaires.

« D'une part, écrivent les pétitionnaires, il faut enseigner à la jeunesse les faits historiques que *l'Eglise lui cache* et lui montrer sous son vrai jour l'histoire des religions et celle de la papauté. Ces notions seront distribuées par l'enseignement *primaire et secondaire*. D'autre part, il faut poursuivre les travaux de critique religieuse que les réformateurs et les encyclopédistes ont entrepris avec des méthodes insuffisantes et des documentations incomplètes.

» A Paris, l'enseignement supérieur de l'histoire des religions existe au Collège de France, où une chaire de l'histoire générale des religions a été créée par Ferry en Sorbonne, à l'école pratique des Hautes-Etudes, etc., etc... En province, il faudra un jour, au

moins deux chaires, dans chaque faculté, soit quarante-huit en tout : une chaire d'histoire du judaïsme et des religions issues de la Bible, christianisme et islamisme, et une chaire d'histoire des autres religions.

» Pour commencer, on pourrait se borner à créer d'abord une conférence d'histoire des religions bibliques à Lille, Nancy, Lyon, Bordeaux et Toulouse... Le moment est particulièrement favorable pour instituer l'enseignement dont il s'agit. La suppression des facultés de théologie protestante de Paris et de Montauban va fournir immédiatement les disponibilités suffisantes pour créer ces conférences de Lille, de...

» Dans l'enseignement secondaire, la conférence sera faite par un professeur de philosophie ou d'histoire. Pour lui faire place *dans l'enseignement primaire*, il faudra élaguer un peu le programme actuel... dire ce que l'histoire sait des livres nommés *Ancien et Nouveau Testament, la croissance du dogme chrétien*... la création relativement *récente* de l'évêché de Rome... le long combat de la République contre le cléricalisme... la lutte de l'Eglise contre le progrès des sciences, parce que *toutes lui paraissent contredire le texte de ses livres sacrés*, etc.

» Cet enseignement aura des sanctions, car l'Etat laïque a le droit d'exiger de tous les jeunes gens qui lui demandent un diplôme de fin d'études, qu'ils témoignent de connaissances précises et scientifiques sur des faits qui ont tenu une place aussi considérable dans les civilisations dont la nôtre est issue. »

A voir comment une même pensée éclate partout en même temps, comment à la même heure, pour ainsi dire, les gouvernements des divers pays votent des lois et allouent des fonds pour un enseignement auquel personne n'avait songé jusque-là, il est difficile de ne point penser qu'un mot d'ordre a été

donné, et ce mot d'ordre d'où peut-il venir, si ce n'est des régions supérieures de la franc-maçonnerie, la seule puissance aujourd'hui écoutée et obéie par tous les gouvernements?

L'enseignement donné du haut des chaires universitaires est bientôt répandu par les mille voix de la revue, du journal et du livre, sur tous les points de la France et de l'Europe. Des Facultés, il se répand dans les lycées, puis dans les écoles primaires et de là dans une multitude de familles (1).

« Vous n'ignorez pas, disait M. l'abbé de Broglie, en ouvrant, en 1889, son cours d'apologétique chrétienne, que tantôt clairement avouée, tantôt voilée sous les formes transparentes d'un respect apparent qui recouvre le dédain, cette idée qu'il n'y a aucune religion qui puisse porter légitimement, d'une ma-

1. Aucune occasion n'est perdue pour faire entrer dans le public ce qui est enseigné dans ces chaires. Tous ceux qui ont visité l'exposition du centenaire de 89 ont pu remarquer l'importance qu'y avait prise l'histoire des religions. On a pu en effet y voir réunis des statues, des autels, des modèles de temples, des amulettes, des objets de toute nature qui rappelaient les pratiques religieuses des divers peuples. Sur l'Esplanade des Invalides, s'élevait un modèle de la célèbre pagode d'Angker; elle a même été inaugurée avec un certain éclat; des conférences y ont été données sur les religions de la Chine; on a même offert au public le spectacle d'une procession et d'un office boudhique.

« Si l'on avait dit, écrit M. l'abbé de Broglie, à quelques uns des érudits qui étudiaient obscurément, il y a deux siècles, les dieux de certains peuples païens... qu'un jour viendrait que la science modeste à laquelle ils s'étaient dévoués deviendrait un des grands sujets de l'attention du public..., on les aurait sans doute beaucoup étonnés. Si l'on avait ajouté à cette prédiction... qu'on trouverait à côté de cette étude bienveillante du paganisme la critique tantôt acerbe, tantôt dédaigneuse, du Dieu de la Bible et de l'Evangile, du seul vrai Dieu que la raison des peuples civilisés puisse accepter, la surprise aurait été bien plus grande encore » (*Problèmes*, pp. 1 et 2.)

nière exclusive, le titre de vraie religion, règne dans un grand nombre d'esprits, parmi nos contemporains ; que cette pensée est surtout dominante parmi ceux qui s'occupent de créer, de développer, de propager l'enseignement de l'histoire des religions ; et que cet enseignement, si prôné de nos jours, semble avoir pour but principal, sinon unique, de détruire la notion même d'une religion vraie. »

La conclusion de ce qui précède est qu'il existe en projet et en voie de formation une religion nouvelle, religion de l'avenir, disent les uns, religion du XXe siècle, disent les plus impatients, religion qualifiée américaine, de ce qu'elle a trouvé en Amérique ses origines, son développement et les zélateurs qui veulent l'introduire en Europe, religion humanitaire, par le but qu'elle poursuit, qui est de substituer l'homme à Dieu.

Des sociétés nombreuses et actives se sont formées dans ce but, et nous les avons rencontrées partout. Leurs membres sont imbus de ces deux idées : 1° qu'une religion absolument universelle doit s'établir sur les ruines de toutes les religions, et cela par l'abaissement des barrières, par l'effacement des dogmes ; 2° que cette religion universelle doit être une religion sociale, une religion humanitaire, une religion de progrès humain, allant jusqu'à procurer à l'homme le paradis sur la terre. Ces idées, les membres de ces diverses sociétés les répandent dans un public de plus en plus nombreux et préparent ainsi l'opinion à désirer le nouvel ordre de choses voulu par le Pouvoir occulte des Juifs pour asseoir sa domination sur tout le genre humain.

Toutes les fois qu'une œuvre de propagande est à faire, c'est toujours vers la France que les yeux se tournent.

Déjà, en 1820, Channing disait attendre de notre pays « la religion de l'avenir ». « Je crois, écrivit-il à Sismondi, que quand la religion reparaîtra parmi vous, elle se montrera sous une forme plus divine; *je crois que la France, après tant d'efforts vers le progrès, ne reprendra pas sa théologie vermoulue...* Un moyen d'y restaurer le christianisme est d'en montrer l'harmonie avec l'esprit de liberté, de philanthropie, de progrès, et de faire voir que ces principes exigent pour leur entier développement, l'aide du christianisme... L'œuvre se fera-t-elle par une action silencieuse ou par de grandes convulsions? »

Les grandes convulsions s'annoncent de toutes façons, et si elles éclatent, il faut espérer de la miséricorde de Dieu qu'elles serviront à ouvrir les yeux et à faire rentrer dans les voies traditionnelles et dans la lumière de la pleine vérité. Mais, en attendant, l'œuvre avance. Il n'y a qu'à regarder autour de soi pour voir les efforts puissants qui sont faits pour introduire le modernisme dans les esprits, pour introduire dans le monde la religion de « l'humanité. »

LE TEMPLE

III. — LES MAITRES DE L'ŒUVRE.

CHAPITRE XLVII

I. — LES JUIFS, LEUR ACTION DANS LA CHRÉTIENTÉ.

En toute construction, les maçons sont guidés dans leurs travaux par des contremaîtres, des directeurs, et ces directeurs veillent à la bonne exécution des plans dressés par l'architecte.

Il n'en va pas autrement dans l'édification du Temple de Salomon. Là aussi, il n'y a point que des ouvriers, mais, au-dessus d'eux, des maîtres de l'œuvre et un architecte. Déjà bien souvent nous avons surpris l'intervention des juifs dans l'œuvre maçonnique. Ce sont eux qui ont conçu l'idée d'une république universelle et d'une religion humanitaire pour asseoir leur domination sur tout le genre humain. Depuis cinq siècles, ils enrôlent, ils organisent en des sociétés secrètes superposées les unes aux autres, les ouvriers adonnés aux destructions et aux construc-

tions nécessaires à cette double œuvre; et ils ont pris sur eux assez d'ascendant et assez de pouvoir pour les maintenir à leur besogne malgré les difficultés et les traverses, ou les y ramener et arriver aux résultats que nous avons pu constater dans les pages qui précèdent.

Le moment est donc venu de porter notre attention sur ce qui, en ce moment, préoccupe le plus les esprits éclairés qui cherchent à se rendre compte de l'état actuel de la France, de l'Eglise et du monde : la question juive. Depuis un demi-siècle, son importance croît de jour en jour. Elle est étudiée par les théologiens et les philosophes, les historiens et les hommes politiques, les économistes et tout le public. Depuis surtout que M. Edouard Drumont a attiré l'attention de ce côté que de travaux sont venus démontrer la gravité croissante du problème juif!

Nous ne pouvons le traiter ici dans toute son ampleur, mais tout ce qui précède appelle des éclaircissements que nous ne pouvons refuser à nos lecteurs.

Nous avons vu la conjuration antichrétienne manifester sa présence dans les deux mondes, employer partout la même tactique, frapper aux mêmes points, souvent en même temps. Mgr Martin, évêque aux Etats-Unis, conclut de là à l'existence d'une direction centrale, d'un but arrêté vers lequel tout tend, d'un plan d'ensemble pour l'atteindre et d'une forte organisation qui l'exécute. Nous avons vu cette organisation dans sa structure et son fonctionnement au cours de plusieurs siècles. Mais qui a construit la machine? et qui la fait fonctionner? Le nombre de ceux qui nomment le juif s'accroît de jour en jour.

Se trompent-ils?

En remontant aux origines de la conjuration anti-

chrétienne en France, nous avons trouvé d'abord Voltaire, les encyclopédistes et les francs-maçons exportés par lui de l'Angleterre chez nous. Nous avons constaté qu'en même temps s'introduisaient chez nous des idées en contradiction avec celles que l'éducation familiale, politique et religieuse y entretenaient depuis des siècles. De chez nous, ces idées se sont répandues chez les autres nations, qui avaient une même civilisation, et cela avec une rapidité merveilleuse. Comment expliquer sans un agent de propagande, répandu partout, cette invasion à laquelle s'opposaient la culture française, la mentalité européenne, la vigilance des pouvoirs spirituels et la difficulté des communications ?

La supposition de l'intervention des juifs donne une réponse. Ils avaient intérêt à se faire les agents de transmission des idées maçonniques, puisqu'elles enseignaient l'égalité des races et que la leur était partout repoussée comme ennemie, seuls, eux seuls dans le monde avaient cet intérêt. De plus, ils avaient la possibilité d'être efficacement ces agents parce qu'ils avaient des communautés partout, que depuis longtemps ils avaient l'habitude d'organiser des groupements secrets et qu'ils en connaissaient le maniement et la force.

Plus tard, nous avons vu des juifs, membres de la Haute-Vente, entretenir des relations avec leurs coreligionnaires de tous les pays. Nous avons rencontré d'autres juifs dans toutes les révolutions opérées par les sociétés secrètes. Nous avons vu que les fondateurs, les propagateurs et les zélateurs de toutes les associations à caractère universel, fondées pour saper le christianisme et renverser les barrières dogmatiques et morales qui le séparent des fausses religions, l'*Alliance religieuse universelle,* la *Ligue uni-*

verselle de l'enseignement, etc., les *Unions chrétiennes* de jeunes gens, à laquelle on peut bien joindre le le *Sillon*, etc., et au-dessus d'elles toutes, l'*Alliance israélite universelle,* ont été et sont de race israélite. Ce sont des juifs allemands qui sont à la tête du mouvement socialiste. Jules Simon qui avait du sang juif dans les veines est l'un des fondateurs de l'*Internationale*. L'un des créateurs du Nihilisme russe est un juif Hertzen, et c'est un juif allemand Deutz qui lui a donné la première impulsion. Le pope Gapone est d'origine juive, et l'on sait quelle grande part les juifs ont prise dans les tentatives de révolution faites en Russie à la faveur de la guerre contre le Japon. La main du juif a également été signalée dans la révolution qui a suivi et qui a introduit le parlementarisme dans le pays de l'autocratie.

Il y a quarante ans, en 1870, M. de Camille écrivit de Bologne au journal *Le Monde* (2 avril 1870). « J'accomplis en ce moment une tournée en Italie, que j'ai visitée il y a quinze ans, et je viens d'y rencontrer une de mes anciennes connaissances. Cet homme, je le savais, dans le temps, mêlé activement aux affaires de l'ordre maçonnique et occupant une place élevée dans une loge de la Haute-Italie. J'ai demandé à cet homme où il en était avec son ordre maçonnique, et voici sa réponse : « J'ai quitté ma loge et l'ordre définitivement, parce que j'ai acquis la conviction que nous n'étions que l'instrument des juifs qui nous poussaient à la destruction totale du christianisme. C'est à cela que la foule des adeptes, qui n'y voit pas grand chose, est menée par les juifs qui dirigent tout. »

Le Monde faisait suivre cette lettre dont on n'a ici qu'un très court extrait de cette conclusion : « Ce témoignage, joint à tant d'autres, autorise donc à

penser que la grande conspiration antichrétienne, qui nous enveloppe, est conduite par les anciens ennemis du Christ, et par les descendants de ceux qui l'ont mis à mort. »

La nation juive est d'ailleurs la seule à se trouver dans les conditions nécessaires pour remplir un tel office. Sa dispersion depuis dix-neuf siècles sur toute la surface de la terre, la situation qui lui fut faite chez tous les peuples, l'amenèrent à chercher les moyens de maintenir sa nationalité, sa foi, ses espérances et de pourvoir à ses intérêts (1).

Pour cela, elle dut se constituer en une société bien disciplinée, gouvernée par des chefs religieuse-

1. Il y a une nation juive. Les Juifs eux-mêmes ne cessent de le déclarer.

Crémieux parlant de l'Alliance israélite universelle, écrivait :

« L'alliance n'est pas une alliance française, allemande, ou anglaise : elle est juive, elle est universelle. »

En 1870, le même Crémieux revenant de présider un congrès israélite à Berlin disait de tous les Juifs des différents pays qui y avaient pris part :

« Point de sentiment de rivalité, un concours entier, spontané, sans réserve. La différence de nationalité n'existe pas. »

En 1895, les étudiants juifs de Bohême, naturalisés autrichiens, publièrent à Prague une déclaration dans laquelle on peut lire cette phrase :

« Les juifs ne sont ni des Allemands, ni des Slaves, ils sont un peuple à part... Les juifs ont été et restent un peuple autonome par l'unité de la race, de l'histoire, de la conception, du sentiment. »

En 1864, les *Archives Israélites* écrivaient :

« Israël est une nationalité. L'enfant issu de parents israélites est israélite. La naissance lui fait incomber tous les devoirs d'un Israélite. Ce n'est pas par la circoncision que nous recevons la qualité d'Israélite. Non, la circoncision n'a aucune analogie avec le baptême chrétien. Nous ne sommes pas Israélites parce que nous sommes circoncis ; mais nous faisons circoncire nos enfants parce que nous sommes Israélites. Nous acquérons le caractère d'Israélite par notre naissance, et nous ne pouvons perdre ce caractère, ni nous en démettre. L'Israélite qui renie sa religion, même

ment obéis et protégée par la loi du secret la plus rigoureuse.

Grâce à cette organisation, les juifs durant ces dix-neuf siècles, eurent toujours entre eux, d'un bout du monde à l'autre, des rapports très actifs. L'étendue presque universelle de leur commerce, l'habilité et la discrétion de leurs agents procuraient aux chefs de la nation des moyens sûrs et nombreux de donner des mots d'ordre, de les faire parvenir sans difficulté dans les pays les plus éloignés, et par là d'obtenir une action commune et persévérante en vue du résultat à obtenir (1).

Réduite à elle-même et sans alliance avec la juiverie, jamais la Franc-Maçonnerie n'eût pu accomplir ce que nous lui avons vu faire.

Ici revient l'observation faite pour le XVIIIe siècle. Les idées, les intérêts, les convoitises des divers peuples qui habitent les deux hémisphères ne sont

---

celui qui se fait baptiser, ne cesse pas d'être Israélite. Tous les devoirs d'un Israélite continuent à lui incomber. »

N'est-ce pas bien là une conception patriotique, nationaliste ?

« Le Juif, disent encore les *Archives Israélites,* est d'un *inexorable universalisme.* »

Inexorable ! Par conséquent, aucune naturalisation, aucun droit civil et politique ne fera jamais d'un juif un Français.

1. Le 7 avril, Bernard Lazare reconnaît lui aussi l'existence de la nation juive en tant que nation, et il affirme expressément que cette nation a un gouvernement.

Les Juifs ne sont pas un *ethnos*, mais *ils sont une nationalité,* ils sont de types variés, cela est vrai, mais quelle est la nation qui n'est pas diverse ? (P. 272.)

Si les Juifs ne sont pas une race, *ils ont été jusqu'à nos jours une nation.* (P. 392.)

Partout ils voulaient rester Juifs, et partout ils obtenaient des privilèges *leur permettant de fonder un Etat dans l'Etat.* (P. 7.)

Les Juifs entrèrent dans les sociétés modernes *non comme des hôtes, mais comme des conquérants.* (P. 223.)

point identiques. Ces peuples sont gouvernés par des autorités, des dynasties qui n'ont ni les mêmes tendances, ni les mêmes ambitions. Si la Franc-Maçonnerie n'était composée que d'individus appartenant à ces divers pays, chacun aurait eu les pensées de son milieu : l'unité de vues, la correspondance des efforts vers un but opposé aux traditions de la nationalité propre et à la foi de la religion nationale ne seraient pas possible. Il faut donc que les Francs-Maçons reçoivent leurs inspirations du dehors et que les impulsions viennent d'une religion et d'une nationalité ennemies.

Tout s'explique si les cadres de la Franc-Maçonnerie sont fournis par la juiverie. Les individus formant ces cadres reçoivent les suggestions du Pouvoir occulte de leur race, les transmettent, et après que les suggestions ont préparé les esprits à la docilité, viennent les directions.

Un indice bien frappant de cette subordination de la Franc-Maçonnerie à la juiverie, se trouve dans le symbolisme commun à l'une et à l'autre, symbolisme adopté dans les pays catholiques, comme dans les contrées protestantes, chez les infidèles, comme chez les chrétiens.

Ce qui ne donne pas moins à réfléchir, c'est le genre d'œuvres accomplies par la Franc-Maçonnerie. Tout en elle est coordonné à ce double but, l'abaissement des frontières et l'abolition du dogme. On ne voit pas pourquoi et comment l'idée de ces deux destructions serait venue dans l'esprit des Français et des chrétiens, si elles n'étaient suggérées d'ailleurs. Mais plus rien n'étonne, si on la suppose suggérée par les juifs. Elle est alors le fruit naturel des deux grandes passions d'Israël, depuis la dispersion : la

haine du Christ et de son œuvre et l'ambition d'asservir le genre humain.

Dès les premiers jours du christianisme, les juifs ne laissèrent point ignorer que la haine qu'ils avaient conçue contre Notre-Seigneur Jésus-Christ et qui les avait portés à cet excès de le crucifier, persévérerait dans leurs cœurs.

Ils firent mourir ses disciples Etienne, Jacques le Majeur et Jacques le Mineur, Mathias, coupables uniquement de prêcher la doctrine du Sauveur et de la confirmer par des miracles. Ils s'opposèrent avec rage à la propagation de l'Evangile, tantôt fouettant les Apôtres (Act. V, 40), tantôt excitant Saül contre les disciples (Act. VIII, 3); puis, après la conversion de celui-ci, ils le persécutèrent par leurs calomnies et leurs blasphèmes (Act. XIII, 45), par des séditions soulevées contre lui (Act. XIII, 50 et XVII, 5) à ce point que les païens eux-mêmes, tel Gallion, proconsul d'Achaïe, durent soit l'arracher à leurs barbares violences (Act. XVIII, 12 et XX, 31), soit mettre à néant leurs accusations mensongères et criminelles (Act. XXIV, 9, 10). L'an 65, à Jérusalem, ils le traînèrent hors de la ville pour le tuer. Lysias le délivra, il dut cependant leur accorder cette satisfaction de l'enchaîner, et même s'il en avait eu le pouvoir de le battre de verges (Act. XXIV, 7).

Les juifs furent cause des premières persécutions des païens contre les chrétiens. « Les synagogues sont les sources d'où découle la persécution » a écrit Tertullien. Et de nos jours, un protestant, M. Jean Réville, affirme la même chose en ces termes : « Les (premiers) chrétiens, issus du Judaïsme, n'avaient pas de pires ennemis que les Juifs » (1).

Dès l'an 44, Agrippa mit sa puissance à leur ser-

1. *La Religion à Rome sous les Sévères*, Paris, 1886.

vice. Néron était entouré d'esclaves juifs, Poppée était à demi-juive. L'historien des Persécutions, M. Paul Allard, se range au sentiment de saint Clément qui attribue à leur jalousie, la première persécution.

Lorsque l'empereur Sévère, publia l'édit par lequel il interdisait la propagande juive et chrétienne, cet édit fut si peu observé à l'égard des juifs et si cruellement obéi contre les disciples du Christ que l'on vit des chrétiens trop lâches pour braver les supplices et trop attachés cependant au culte du Dieu unique pour brûler de l'encens devant les idoles, se réfugier au sein du judaïsme.

Sous la persécution de Dèce, les juifs, dit M. Paul Allard (1) assistent avec une curiosité ardente, avec une joie haineuse, à l'épreuve imposée aux chrétiens. On entendait partout leurs voix, s'élevant avec l'accent du triomphe. Ils se plaisaient, comme le leur reprocha un martyr (2) à piétiner lâchement sur des ennemis tombés. Comme au temps de Polycarpe, ce fut alors la colonie juive qui se montra l'ennemie la plus acharnée des chrétiens. Le peuple païen regardait curieusement, mais les juifs prenaient part, jouaient un rôle actif.

Julien l'apostat, reconnut vite, chez les juifs, ses meilleurs alliés dans la guerre sourde, incessante, qu'il fit aux chrétiens : « Leurs inimitiés séculaires, dit saint Grégoire de Nazianze, les désignaient pour auxiliaires à celui-ci » (3); et ceux-ci se hâtèrent de mettre à profit les dispositions de l'empereur pour assouvir de nouveau leurs haines traditionnelles. On les vit en Egypte, en Asie, incendier impunément les basiliques chrétiennes.

---

1. *Histoire des persécutions*, I, p. 373 et suiv.
2. Passio S. Pionii et sociorum ejus, 4.
3. Oratio, v. 3.

On sait que l'apostat voulut les rassembler de nouveau en corps de nation, rendre à Jérusalem son caractère de ville sainte et pour cela relever le Temple. Saint Jean Chrysostome dit qu'il avait mandé près de lui les principaux d'entre les juifs et que c'est à leur suggestion qu'il avait conçu l'idée de donner un démenti public à la prophétie de Notre-Seigneur Jésus-Christ, telle qu'elle était interprétée.

Après les persécutions, les juifs donnèrent à leur haine un autre cours. Déjà le judaïsme s'était introduit dans l'Eglise même pour y porter le trouble, la division et l'hérésie. Ce fut l'œuvre de Simon le Mage, des Gnostiques, de Manès et de ses adhérents ou de ses émules. Ce fut l'œuvre de tous les hérésiarques, non pas qu'ils aient été tous de race juive, mais tous ont suivi ses inspirations. Nous en avons pour garant Bernard Lazare, ce juif qui fut l'un des grands agents de l'affaire Dreyfus et à qui la République en reconnaissance éleva une statue. Dans son livre *L'Antisémitisme, son histoire, ses causes* (1), il dit : « Ce sont ces rationalistes et ces philosophes (juifs) qui, du X[e] au XV[e] siècle, jusqu'à la Renaissance, furent les auxiliaires de ce qu'on peut appeler la Révolution générale de l'humanité. » « Les juifs averroïstes furent les ancêtres directs des hommes de la Renaissance. C'est grâce à eux que s'élabora l'esprit de doute et aussi l'esprit d'investigation. Les platoniciens de Florence, les aristotéliciens d'Italie, les humanistes d'Allemagne vinrent d'eux. C'est grâce à eux que Pomponazzo composa des traités contre l'immortalité de l'âme, grâce à eux encore que chez les penseurs du XVI[e] siècle, germa ce

1. Cet ouvrage, comme son titre l'indique, a été écrit pour combattre celui d'Edouard Drumont. Les aveux que nous en recueillons ici sont donc doublement précieux.

théisme qui correspondit à une décadence du catholicisme ». C'est donc, d'après Bernard Lazare, aux juifs qu'il faut attribuer l'origine et le principe de la civilisation moderne et du conflit qui depuis lors n'a cessé entre elle et la civilisation chrétienne après avoir été préparé par eux durant des siècles.

« La Réforme en Allemagne comme en Angleterre, c'est toujours le même juif qui parle, fut un de ces moments où le christianisme se retrempa aux sources juives. C'est l'esprit juif qui triompha avec le protestantisme ». « L'exégèse, le libre examen sont fatalement destructeurs, et ce sont les juifs qui ont créé l'exégèse biblique, ce sont eux qui les premiers ont critiqué le symbole et les croyances chrétiennes. »

Un autre juif, M. Darmesteter, résume ainsi tout ce qui peut être dit à ce sujet : « Le juif s'entend à dévoiler les points vulnérables de l'Eglise, et il a à son service, pour les découvrir, outre l'intelligence des Livres saints, la sagacité redoutable de l'opprimé. Il est le docteur de l'incrédule; tous les révoltés de l'esprit viennent à lui dans l'ombre ou à ciel ouvert (1). Il est à l'œuvre dans l'immense atelier de blasphèmes du grand empereur Frédéric et des princes de Souabe ou d'Aragon : c'est lui qui forge tout cet arsenal meurtrier de raisonnement et d'ironie qu'il léguera aux sceptiques de la Renaissance, aux libertins du grand siècle, et le sarcasme de Voltaire n'est que le dernier et retentissant écho d'un mot murmuré six siècles auparavant, dans l'ombre du Ghetto, et plus tôt encore, au temps de Celse et d'Origène, au berceau même de la religion du Christ. »

Ayant pris une grande part dans la Renaissance (2),

1. De nos jours les rapports de M. Loisy avec le juif Joseph Reinach ont été rendus publics.

2. M. Flavien Brenier a magistralement montré. que les humanistes italiens étaient inspirés par les Juifs.

dans la Réforme, dans le philosophisme, dans toutes les hérésies, les juifs n'en eurent pas une moindre dans la Révolution (1), la preuve à en donner serait longue, contentons-nous de ces aveux de Bernard Lazare : « Le juif a l'esprit révolutionnaire; conscient ou non, il est un agent de révolution ». « Pendant la période révolutionnaire, les juifs ne restèrent pas inactifs. Etant donné leur petit nombre à Paris, on les voit occuper une place considérable, comme électeurs de section, officiers de légion, ou assesseurs, etc. Il faudrait dépouiller les archives des provinces pour déterminer leur rôle général. » « Pendant la seconde période révolutionnaire, celle qui part de 1830, ils montrèrent plus d'ardeur encore que dans la première. En travaillant pour le triomphe du libéralisme, ils travaillèrent pour eux. Il est hors de doute que par leur or, par leur énergie, par leur talent, ils soutinrent et secondèrent la révolution européenne... On les trouve mêlés au mouvement de la jeune Allemagne; ils furent en nombre dans les sociétés secrètes qui formèrent l'armée combattante révolutionnaire dans les Loges maçonniques, dans les groupes de la Charbonnerie, dans la Haute-Vente romaine, partout, en France, en Allemagne, en Suisse, en Autriche, en Italie. »

1. La revue anglaise *The Mouth*, dans son numéro d'octobre 1896, attribuant aux Juifs les causes de mort qui sont en nous, disait : « Les Juifs n'essaient même pas de dissimuler que, dans leur éternelle haine du christianisme, secondée par les chefs de la Franc-Maçonnerie, ils ont été les auteurs de la Révolution. »

Le journal juif *Haschophet* revendiquait dernièrement encore la Révolution comme une œuvre purement sémitique, dans un article intitulé : *L'agonie de l'univers romain* : « C'est en vain, disait-il, que la tiare lutte contre le sceptre de la Révolution juive de 1793; elle voudrait en vain se délivrer de l'étreinte de fer du colosse sémitique qui l'enserre; tous ses efforts sont inutiles. Le danger est imminent et le catholicisme meurt à mesure que le judaïsme pénètre les couches de la société. »

En France, en ces derniers temps, les persécuteurs n'ont pas eu d'amis plus fervents, d'inspirateurs plus écoutés que certains Juifs comme Lévy-Crémieux. Hugo Oberndoffer, Hemmerdinger, Von Reinach, Arton et Cornelius Herz. C'est à ce dernier, juif allemand. que demandaient conseil les Freycinet, les Floquet, les Rouvier; c'est que sur le tableau de la Haute Maçonnerie internationale, Herz figurait au 1er mars 1881 dans la liste des Inspecteurs généraux avec cette mention : « Pour les relations générales d'Angleterre, France et Allemagne. »

« Quant à leur action, et à leur influence dans le socialisme contemporain, dit encore Bernard Lazare, elle fut et elle est, *on le sait,* fort grande ». Bien qu'il ne nous apprenne rien, ce juif ne se fait pas faute de donner les preuves de son assertion, en montrant chez tous les peuples lés partis socialistes, internationalistes, nihilistes, *fondés* par les juifs ou du moins soutenus par eux.

Il vient de nous les faire voir dans les loges et les arrière-loges, il dit ailleurs : « Il est certain qu'il y eut des juifs au berceau même de la Franc-Maçonnerie, des juifs kabbalistes, ainsi que le prouvent certains rites conservés. Très probablement pendant les années qui précédèrent la Révolution française, ils entrèrent en plus grand nombre encore *dans les conseils* de cette société et fondèrent eux-mêmes des sociétés secrètes. » C'est-à-dire des arrière-loges, pour de là, dominer, inspirer et diriger toute la secte.

Après cela nos lecteurs conviendront que l'*Univers israélite* n'a rien dit de trop dans son numéro du 26 juillet 1907 (p. 585) : « On rencontre à presque tous les grands changements de la pensée *une action juive, soit éclatante et visible, soit sourde et latente.* Ainsi, l'histoire juive longe l'histoire universelle sur toute son étendue et *la pénètre par mille trames.* »

Dans son livre : Le judaïsme et la judaïsation des peuples chrétiens, M. Gougenot des Moussaux raconte ce qui suit (1).

Un de nos amis, homme d'Etat, au service de la grande puissance germanique, un de ces rares protestants qui sont restés fidèles à la dévotion du Christ, nous écrivait au mois de décembre 1865 :

« Depuis la recrudescence révolutionnaire de 1848, je me suis trouvé en relations avec un juif, qui, par vanité, trahissait le secret des sociétés secrètes auxquelles il était associé et qui m'avertissait huit à dix jours d'avance *de toutes les révolutions* qui allaient éclater sur un point quelconque de l'Europe. Je lui dois l'inébranlable conviction que tous ces grands mouvements « des peuples opprimés » etc., etc., sont combinés par une demi-douzaine d'individus qui donnent leurs ordres aux sociétés secrètes de l'Europe entière :

» Le sol est tout à fait miné sous nos pieds. »

Il ne faut point plus de preuves que nous venons d'en donner, — et elles pourraient être multipliées — pour établir que depuis le commencement de l'ère chrétienne, le juif a été et est vraiment en toutes choses et sur tous les points le grand révolutionnaire et le grand hérésiarque. Il détruit pour détruire, par haine de ce qui existe, mais aussi dans l'espoir d'édifier sur ces ruines le Temple que nous avons dit : la Jérusalem de nouvel ordre, assise entre l'Orient et l'Occident pour se substituer à la double cité des Césars et des Papes, c'est-à-dire la République universelle et la Religion humanitaire dont il veut être le pontife et le souverain.

1. Page 367.

CHAPITRE XLVIII

LES JUIFS : LE TERME DE LEUR AMBITION

Pour annoncer le règne du Messie futur, les prophètes avaient employé des expressions grandioses qui, à première vue, pouvaient éveiller l'idée d'une domination temporelle. A l'époque de Notre-Seigneur, ces prophéties recevaient généralement des docteurs une interprétation conforme à cette idée : le Messie doit être un roi temporel et sa royauté une domination terrestre. A sa venue, les puissances adverses doivent s'élever contre lui, et leur extermination doit se faire par les armes. On lit dans les Targums de Jonathan sur Isaïe : « Les peuples sont broyés par le Roi messie ». La conséquence de cette lutte victorieuse était, dans la pensée des juifs de ce temps, l'établissement à Jérusalem d'un grand royaume fondé par Dieu lui-même et qui devait dominer le monde entier. Saint Jérôme (In Joël, III, 8) rappelle ces idées encore en faveur parmi les Israélites de son époque.

Ces idées sur le futur royaume palestinien entrèrent jusque dans le monde païen et furent signalées par Tacite (Hist. V, 13) et Suétone (Vespas., 4).

C'est ce qui explique comment à la suite de la

multiplication des pains, les Galiléens crurent avoir trouvé en Jésus le Messie temporel qu'ils attendaient et songèrent à s'emparer de Lui pour le faire roi (Joan. VI, 15). C'est ce qui explique également l'indignation des juifs devant la prétention de Jésus à être le Fils de Dieu, alors qu'il semblait à leur orgueil si méprisable et qu'ils ne voyaient en Lui aucune aptitude à réaliser les aspirations nationales.

La ruine de Jérusalem, leur dispersion dans le monde, ne fit point perdre aux juifs leurs espérances.

Saint Jérôme, qui connaissait à fond les doctrines judaïques, dans son commentaire sur la prophétie de Daniel qui montre la petite pierre se détachant du haut de la montagne pour briser la statue de Nabuchodonosor, écrit : « Les juifs tournent ce passage à leur avantage, et refusent de reconnaître le Christ dans cette pierre. Elle ne désigne pour eux que le peuple d'Israël devenu tout d'un coup assez fort pour renverser tous les royaumes de la terre et fonder sur leurs ruines, son empire éternel. »

Cette idée, cette espérance, cette conviction d'être la « première aristocratie du monde » et de tirer de là, le droit à l'universelle domination est, a toujours été le centre de toutes leurs pensées. Saint Jérôme vient de nous dire ce qu'ils pensaient d'eux-mêmes au IVe siècle, au XVe, le docte rabbin Abrahanel, ministre des finances, en Espagne et en Portugal, sous Ferdinand le catholique, annonçait dans ses commentaires sur Jérémie (chap. XXX) le prochain avènement et règne du Messie où s'accomplira l'extermination des chrétiens et des gentils. Et Reuchlin à la même époque, disait aussi : « Les juifs attendent avec impatience le bruit des armes, les guerres et la ruine des royaumes. Leur espoir est celui d'un triomphe semblable à celui de Moïse sur

les Chananéens et qui serait le prélude d'un glorieux retour à Jérusalem, rétablie dans son antique splendeur. Ces idées sont l'âme des commentaires rabbiniques sur les prophètes. Elles ont été *traditionnellement transmises* et inculquées dans l'esprit de cette nation. Et ainsi, de tout temps, les Israélites se sont préparés à cet événement, terme suprême des aspirations de la race juive. »

De nos jours, Bernard Lazare a aussi dit de ceux de sa race : « Peuple énergique, vivace, d'un orgueil infini, se considérant comme supérieur aux autres nations, le peuple juif voulut être une puissance. Il avait instinctivement le goût de la domination, puisque par ses origines, par sa religion, par sa qualité de race élue qu'il s'était de tout temps attribuée, il se croyait placé au-dessus de tous. Pour exercer cette autorité, les juifs n'eurent pas le choix des moyens. L'or leur donna un pouvoir que toutes les lois politiques et religieuses leur refusèrent, et c'était le seul qu'ils pouvaient espérer. Détenteurs de l'or, ils devenaient les maîtres de leurs maîtres, ils les dominaient, et c'était aussi l'unique façon de déployer leur énergie, leur activité. »

C'est cet esprit de domination qui les a toujours rendus odieux à tous les peuples. « *Apud ipsos,* dit Tacite (1), *fides obstinata, misericordia in promptu, sed adversus omnes alios hostile odium* », et saint Paul dans son Epître aux Thessaloniciens a dit aussi d'eux : « *Et omnibus hominibus adversantur.* »

Un livre qu'ils placent au-dessus de la Bible elle-même a puissamment servi à entretenir cet esprit chez eux, jusqu'à nos jours, le Talmud. M. Auguste Rokling, professeur à l'Université de Prague l'a traduit. Quelques lignes suffiront à en faire connaître

1. *Histoire,* v. 5.

l'esprit. « La domination sur les autres peuples doit être le partage des juifs. — En attendant la Venue du Messie, les juifs vivent dans l'état de guerre continuelle avec les autres peuples. Quand la victoire sera *définitive*, les peuples *accepteront la foi juive* (1). — Les non juifs n'ont été créés que pour servir les juifs nuit et jour. — Dieu donne toute puissance aux juifs sur les biens et le sang de tous les peuples. — L'argent du non juif est un bien sans maître, en sorte que le juif a le droit d'en prendre possession. — Dieu nous a ordonné d'exercer l'usure envers le non juif, de façon que nous ne lui prêtions pas assistance, mais que nous lui fassions du tort. — Les juifs seuls sont des hommes, les autres nations ne sont que des variétés d'animaux. — Les âmes des non juifs viennent de l'esprit impur et les âmes d'Israël viennent de l'esprit de Dieu (2). » Le peuple judaïque régnant éternellement sur tout l'univers, ayant tous les Goïms (3) pour esclaves. Voilà depuis trois mille ans, le rêve de ce peuple, le but qu'il poursuit à travers toutes les vicissitudes et par tous les moyens. Joseph Léman a fort bien dit : « L'imagination d'Israël n'a jamais cessé d'être hanté par un rêve de domination universelle. » Des pages et des livres entiers du Talmud expriment les sentiments qui agitent l'âme juive,

---

1. Rapprocher ces paroles des chapitres ci-dessus : Le temple. Nef politique. Nef religieuse.

2. *Le Juif selon le Talmud*, par Rohling. Edition française par Pontigny. Editeur Savine.

3. *Goï*, *Goïm*, ne signifie pas « le chrétien », « les chrétiens », mais le « non juif », les « non juifs ». Goïm sont les Turcs, les Chinois, les Nègres, etc.

De même le mot « juif » n'est plus un nom de religion, de culte, mais un nom de peuple. Les juifs de nos jours sont en grand nombre libres-penseurs, cabalistes, occultistes, spirites, etc.

dont les lignes ci-dessus, ne donnent qu'une bien faible idée (1).

Telles sont les convictions que le Talmud et l'enseignement qui en est donné ont fait entrer dans la conscience juive. Là est le principe de l'action que le juif s'efforce d'exercer au sein des autres peuples, la source de ses espérances, la justification de son orgueil et de l'ambition qui veut assujettir tous les peuples à son empire.

L'heure de ce triomphe et de cette domination approche, pensent-ils. L'un d'eux, le fondateur de l'*Alliance israélite universelle,* créée pour en hâter la venue, s'écriait il y a quelques années, dans un discours aux délégués de cette association. « Comme déjà tout est changé pour nous, Messieurs, (depuis notre affranchissement par la Révolution) et en si peu de temps! Lorsque j'étais enfant, les juifs ne comptaient pour rien, et à mesure que l'âge est venu, je les ai vus conquérir dans toutes les carrières, une position élevée... Courage, mes amis, redoublez d'ardeur; quand on a si vite et si bien conquis le présent, que l'avenir est beau! »

Cet avenir, ils pensent le toucher. Ils l'attendent surtout des idées qu'ils ont semées dans la société chrétienne : liberté, égalité, démocratie, principes de 89.

Le 29 juin 1869, au moment où s'ouvrait le Concile du Vatican, les juifs voulurent avoir, eux aussi, leur concile. Ils le tinrent à Leipzig, sous la présidence du Dr Lazarus, de Berlin. Y figuraient les re-

---

1. On peut, pour s'en faire une idée plus complète, recourir à l'ouvrage de M. Gougenot des Mousseaux, le chapitre IV et le chapitre V avec ses cinq divisions. On peut lire aussi l'ouvrage du rabbin converti, M. Drach. Particulièrement 2e lettre, page 99.

présentants de l'Allemagne, de la Russie, de la Turquie, de l'Autriche, de l'Angleterre, de la France, des Pays-Bas, etc., etc.

La conclusion en a été donnée, aux applaudissements de tous, par le Dr Philipson, de Bonn, appuyé par le grand rabbin de Belgique, M. Astruc. Elle fut ainsi formulée : « Le Synode reconnaît que le développement et la réalisation des principes modernes sont les plus sûres garanties du présent et de l'avenir du judaïsme et de ses membres. Ils sont les conditions les plus énergiquement vitales pour l'existence expansive et le plus haut développement du judaïsme. »

Déjà nous avons rapporté ces paroles; mais elles ont une importance capitale et il est bon de les considérer de plus près.

Les principes modernes ont été formulés dans la Déclaration des droits de l'homme. Ils procèdent tous du principe des principes : l'égalité. Tous les hommes sont égaux. Un Anglais ne doit être pour un Français que l'équivalent de tout autre Français, étant l'un et l'autre, membres de la famille humaine, hommes, n'ayant d'autres droits que les droits qui appartiennent à l'homme.

C'est le juif, aidé par la Franc-Maçonnerie qui a répandu et fait admettre cette idée dans les années qui ont précédé la Révolution. Idée nouvelle, car, jusque-là, il y avait des Français, des Anglais, des Allemands, des Russes, comme il y avait eu des Grecs, des Romains, des Barbares ayant chacun leurs lois, leur constitution et les droits qu'elles confèrent aux nationaux à l'exclusion des étrangers.

Les juifs, considérés étrangers dans tous les pays du monde, avaient un souverain intérêt à changer cet état de choses, à se faire prendre et accepter

comme nationaux partout où ils se trouvaient. C'est ce qu'ils obtinrent par la Déclaration des droits de l'homme et ils viennent de nous dire le parti qu'ils en ont tiré, les espérances qu'elle leur fait concevoir pour un prochain avenir.

Il n'est pas étonnant que le concile des juifs ait reconnu que dans ces « Principes modernes » se trouvent « les plus sûres garanties du présent du judaïsme et de ses membres ». Si, en effet, les nations venaient à reconnaître leur erreur, à repousser cette égalité, la condition des juifs redeviendrait ce qu'elle était autrefois, race à part, race infusible; ils seraient de nouveau traités pour ce qu'ils sont, traités partout comme étrangers.

Aussi le concile a-t-il voté le *développement* et la *réalisation* des principes modernes, leur développement dans les esprits et leur réalisation de plus en plus parfaite dans les institutions.

Rien de plus facile pour lui. Il forme au sein de chacun des Etats de ce monde un Etat particulier. Partout, il a l'aide des associations, secrètes ou non secrètes, composées d'hommes de toutes les croyances ou plutôt de toutes les incroyances. Il exerce sur ces sociétés, dont quelques-uns de ses chefs sont l'âme soigneusement enveloppée de mystère, un empire qui lui permet de les faire travailler à son profit, soit en répandant les idées qu'il a intérêt à propager, soit en faisant les lois ou établissant les institutions que ces idées appellent. Il a l'immensité sans cesse croissante de ses richesses et par elle les leviers qu'il se forge pour former l'opinion, pour la soulever, pour faire éclater les événements dont il attend l'avancement de sa cause. Il a l'inflexibilité de son vouloir et la flexibilité de son aptitude. Il a de singuliers et merveilleux privilèges d'intelligence en rapport avec ses ambitions.

Aussi ne devons-nous pas nous étonner de voir combien grand est le nombre des chrétiens, qui dans la presse et dans l'enseignement, dans l'administration et dans tous les corps civils et politiques, se font les coopérateurs des juifs dans la propagande des grands principes. Ils ne savent sans doute pas ce que le juif attend de leur collaboration; ils ignorent ce que doit produire le développement des principes modernes dans l'esprit des masses, et leur réalisation dans les institutions politiques et sociales. Le concile de Leipzig ne l'a pourtant point caché. Ce développement, cette réalisation sont, a-t-il dit, « les conditions les plus énergiquement vitales pour l'existence expansive et le plus haut développement du judaïsme. »

Quelle est cette énergie de vie que le judaïsme attend pour lui, pour sa race de la propagande des idées modernes et du fonctionnement des modernes institutions qui en découlent, suffrage universel et ce qui s'en suit? Et quel est le plus haut développement auquel le judaïsme espère et que doivent lui procurer ces idées et ces institutions énergiquement vitales pour lui?

Ce développement n'est rien moins, inutile de le répéter, que l'hégémonie du juif sur toute la race humaine, sa domination sur tous les peuples, devenus sujets, esclaves d'Israël.

« Comme déjà tout est changé pour nous! et en si peu de temps! » s'écriait Crémieux après trois quarts de siècle seulement de fonctionnement des principes modernes. Et l'abbé Lémann, de race juive : « Quand on s'est aperçu que les juifs étaient *citoyens,* ils étaient déjà en partie LES MAITRES. » Il écrivait cela bien avant l'affaire Dreyfus qui a fait voir à tous ceux qui ne sont point inféodés aux juifs que ceux-ci sont vraiment nos maîtres.

Avant eux, Disraëli, autre juif, bien placé pour connaître la vérité de ce qu'il avouait, écrivait : « Le juif arrive de nos jours à exercer sur les affaires de l'Europe une influence dont le prodige est saisissant. »

Beaucoup de juifs aujourd'hui n'attendent point d'autre Messie, que les principes de 89. Ils disent avec M. Cahen : « Le Messie est venu pour nous, le 28 février 1790 avec les Droits de l'homme ». 89 est leur hégire. Les principes modernes sont considérés par eux comme l'idée messianique et ils n'appellent rien d'autre, ni homme, ni arme pour conquérir l'univers. Ces principes nivellent tout chez leurs adversaires et en font une proie facile; à eux ils donnent l'avantage de jouir partout de deux nationalités; celle d'emprunt qui leur donne tous les droits des citoyens du pays où ils se sont introduits, et la leur propre qui leur permet de s'entendre d'un bout à l'autre du monde et de concentrer leur action pour arriver à tout dominer (1).

---

1. Le Prince Louis de Broglie a conclu une étude sur *La question juive au point de vue politique*, par cette constatation : « ... 3° Entrés dans les sociétés, *grâce aux principes modernes*, les Juifs sont devenus les adeptes et les propagateurs les plus ardents de ces principes, les membres les plus actifs de la Franc-Maçonnerie, les fils les plus dévoués de la libre-pensée. »

Si les chefs du *Sillon*, et même de l'Association catholique de la jeunesse savaient ces choses, pousseraient-ils nos jeunes chrétiens avec tant d'ardeur dans les voies de la démocratie? Un rabbin allemand s'est permis à leur égard cette ironie : « Ces chrétiens bornés et à courte vue se donnent de la peine pour nous arracher par-ci par-là une âme. Et ils ne voient pas que nous aussi nous sommes missionnaires et que notre prédication est plus habile et plus fructueuse que la leur... L'avenir est à nous. Nous convertissons en masse et d'une façon inaperçue. »

M. Bachem a fait récemment au Landtag prussien cette déclaration : « Le judaïsme allemand — la chose est en-

Cependant l'immense majorité des juifs reste fidèle à l'antique croyance ainsi exposée par l'éminent rabbin Drach dans son livre l'*Eglise et la Synagogue.*

« D'après la doctrine enseignée par les maîtres d'Israël, le Messie doit être un grand conquérant, qui soumettra les nations à la servitude des juifs. Ceux-ci reprendront la Terre Sainte, triomphants et chargés des richesses qu'ils auront arrachées aux infidèles. Alors tous les peuples seront assujettis aux juifs et à ceux-ci appartiendront les biens et la puissance des vaincus (1). C'est par un salut à ce même triomphateur et par l'espérance des biens qu'il doit procurer à son peuple que les rabbins finissent d'ordinaire leurs discours. »

Ceux-là même qui tournent en mythe le Messie, tels les rédacteurs des *Archives iraélites,* ne peuvent se mettre en opposition ouverte avec les vrais croyants et sont souvent obligés de leur laisser la parole.

Le 21 mars 1864, les *Archives* publièrent une lettre d'un orthodoxe de Nancy où l'on voit bien qu'orthodoxes ou non, tous les juifs comptent sur la domination universelle qu'ils croient leur être promise par le Souverain Maître.

« Messieurs, je suis de ceux qui pensent que notre génération ne verra pas le jour de la grande répara-

core plus vraie en France — travaille avec une puissance tellement gigantesque et avec une persévérance tellement constante à la civilisation et à la science modernes que le plus grand nombre des chrétiens sont menés d'une façon consciente ou inconsciente par l'esprit du judaïsme moderne. »

1. Dans l'école où j'étais, à Strasbourg, nous raconte M. Drach, les enfants prirent la résolution de faire, à la première apparition du Messie, main basse sur toutes les boutiques de confiseries de la ville... J'ai dressé longtemps, à part moi, l'état des lieux d'une belle boutique au coin de la Place d'Armes, sur laquelle j'avais jeté mon dévolu ». Drach. *Deuxième lettre*, p. 319. Paris, 1827.

tion promise. Et pourtant je ne voudrais pas affirmer le contraire en présence des événements et des transformations auxquelles nous assistons depuis ces quinze dernières années!

» Vous dites : nous ne croyons cette idée — du Messie et de son retour triomphal à Jérusalem — ni réalisable, ni acceptable! Avez-vous bien réfléchi à la gravité de ces paroles? car *elles constituent la négation complète de notre foi et de* NOTRE MISSION DANS LE MONDE! Telle n'est certes pas votre pensée; mais il convient qu'un organe de l'importance des *Archives* ne puisse être considéré comme n'ayant pas toute la conscience des devoirs comme des *espérances d'Israël*. Comment! vous ne croyez pas à la *mission finale* de la maison de Jacob? Jérusalem serait pour vous un vain mot? Mais *ce serait le renversement immédiat de notre culte, de* NOTRE TRADITION, *de notre raison d'être;* et à ce compte, il faudrait aussitôt brûler tous nos livres sacrés... Notre rituel, ordinaire ou extraordinaire, toujours nous parle de la *mère-patrie. En nous levant, en nous couchant, en nous mettant à table,* nous invoquons notre Dieu pour qu'il hâte notre retour à Jérusalem, sans retard et de nos jours! ce seraient donc là de vaines paroles? La répétition générale, *universelle,* de ces paroles n'aurait donc plus de sens? ce serait de pure forme?

» Heureusement qu'il n'en est pas ainsi; et vous voyez, cher Monsieur, que, si beaucoup d'entre nous ont oublié l'importance du retour, Dieu nous a suscité des frères nouveaux qui comprennent parfois mieux que nous-mêmes, ce miracle, unique dans la vie du monde, d'un peuple tout entier dispersé depuis dix-huit cents ans dans toutes les parties de l'univers sans se confondre ni se mêler nulle part avec les populations au milieu desquelles il vit! Et, cette

conservation incroyable, faite pour ouvrir les yeux aux plus aveugles, n'aurait aucune signification, aucune valeur pour nous et pour le monde?

» ... Mais regardons l'horizon, et considérons trois signes éclatants qui nous frappent. Trois mots, trois choses ont le privilège d'occuper tous les esprits et d'absorber l'attention du temps présent : NATIONALITÉS, CONGRÈS, SUEZ.

» Eh bien! la clef de ce triple problème (des peuples qui entrent en possession d'eux-mêmes pour s'unifier, et unifier à l'aide du fil électrique et de la vapeur, les diverses régions du monde), la clef de cette triple solution, c'est Israël, c'est Jérusalem! Je l'ai dit plus haut, *toute la religion juive est fondée sur l'idée nationale.* — Et qu'ils en aient ou non conscience — il n'est pas une pulsation, pas une aspiration des fils d'Israël qui ne soit vers la patrie. Je le répète, il faudrait fermer depuis le premier jusqu'au dernier de nos livres, s'il fallait chasser Jérusalem de nos pensées!

» Et ces aspirations, ces pensées ne sont pas seulement une chose intime, personnelle à notre race, mais c'est un besoin universel; c'est la réalisation des paroles des prophètes; que dis-je? des paroles de Dieu...

» Encore un mot, cher Monsieur. Nous approchons du jour anniversaire de la sortie d'Egypte des Israélites nos pères. C'est la soirée du 20 avril que, *par toute la terre,* un peuple disséminé depuis bientôt deux mille ans, le même jour, à la même heure soudain, se lève comme un seul homme. Il saisit la coupe de bénédiction placée devant lui, et d'une voix fortement accentuée, il redit par trois fois le magnifique toast que voici : L'ANNÉE PROCHAINE DANS JÉRUSALEM. Direz-vous encore que le rétablissement de

la nation juive n'est ni réalisable ni acceptable. — Lévy BURG. »

Il faudrait reproduire cette lettre en entier. Citons-en encore du moins, ce passage qui montre que dans la pensée des juifs, le retour à Jérusalem emporte leur domination sur tout le genre humain par une Convention ou un tribunal chargé de gouverner tous les hommes. « N'est-il pas *naturel*, NÉCESSAIRE de voir un *tribunal suprême*, saisi des grands démêlés publics, des plaintes entre nations et nations, jugeant en dernier ressort, et dont la parole fasse loi? Et cette parole, c'est la parole de Dieu, prononcée par ses fils aînés (les Hébreux) et devant laquelle s'inclinent avec respect, tous les princes, c'est-à-dire l'universalité des hommes » (1).

Peuple, il vous faut un juge suprême, infaillible. Reconnaissez en moi non seulement le peuple-roi, mais le peuple-pape.

Comme complément de cette lettre, peut être reproduit un extrait d'un rapport que fit le docteur Becchanan, en 1810, à l'Eglise anglicane. « Pendant mon séjour en Orient, j'ai partout trouvé des juifs animés de l'espoir de retourner à Jérusalem et de voir leur Messie... Ils croient que l'époque de leur délivrance n'est pas très éloignée et regardent les révolutions qui agitent l'univers comme des présages de liberté. Un signe certain de notre prochain affranchissement, disent-ils, c'est qu'en presque tous pays, les persécuteurs suscités contre nous se ralentissent. Israël croit donc proche, très proche, le moment où les prophéties messianiques vont se réaliser dans le sens qu'il leur a toujours donné. »

Devons-nous redouter de voir leur rêve se réaliser?

La tradition chrétienne nous parle de l'Antéchrist

1. *Archives Israélites*, 1864, pp. 335 à 350.

et lui donne les mêmes caractères que les juifs donnent à leur Messie.

Or, comme l'observe M. des Mousseaux, « sous nos yeux, d'*un bout à l'autre de la terre*, le monde politique, le monde économique et commercial, conduit ou entraîné par les sociétés du monde occulte dont les juifs sont les princes, se sont mis à brasser à la fois de toutes parts et avec une inlassable ardeur, la grande *unité cosmopolite*. Ainsi, se nomme, dans le langage du jour, le système d'où sortirait l'abolition de toutes frontières, de toutes patries, ou, si l'on veut, le remplacement de la patrie particulière de chaque peuple par une grande et universelle patrie qui serait celle de tous les hommes » (1).

La république universelle et la religion humanitaire appellent une langue commune. Plusieurs essais sont faits en ce moment pour la créer et la faire adopter : l'Ido, le Volapuck, l'Espéranto. Beaucoup estiment que ce sont là des tentatives judéo-maçonniques, rentrant dans les moyens employés par la secte pour préparer le nivellement des esprits et des nations. Entre d'autres signes qui le donnent à penser, l'étoile maçonnique n'est-elle pas l'insigne préféré des Espérantistes ? Le créateur de l'Espéranto, le Dr Zamenonhof, est un juif. Il y a toujours à se défier de ce qui vient d'eux (2).

1. De plus, nous l'avons vu, le remplacement de toutes les religions par la religion humanitaire qui serait, elle aussi, la religion de tous les hommes.

2 La langue universelle existait pour la chrétienté, elle existe encore au service de la civilisation catholique : le latin. Reclus, quoique nullement chrétien, dans son livre *Le partage du monde*, dit d'elle (pp. 291 et suiv.) : « Sa gloire éternelle c'est d'avoir modelé les hommes après les avoir commandés du verbe le plus sonore, le plus concis, le plus fin, le plus impérial qui fût jamais ; c'est, en traînant à sa suite la science, la philosophie, l'art des Grecs, d'avoir

Or, cette unité réclame une tête. Et donc les juifs ne se contenteraient point d'espérer, d'appeler de leurs vœux leur Messie dominateur du monde, ils lui prépareraient les voies par tout ce travail séculaire auquel ce livre a fait assister ses lecteurs.

C'est ainsi que nous avons pu les appeler *les maîtres de l'œuvre.*

Ce serait le grand œuvre du Pouvoir occulte qui est à la tête de toutes les sociétés secrètes qui couvrent le monde (1), qui les inspire et qui dirige l'action de toutes vers le but que lui connaît bien, mais

---

instruit l'Occident et par l'Occident le monde ; c'est d'avoir donné aux idiomes qui s'assujettissent l'orbe des terres, les mots de toutes les connaissances qui élèvent l'homme au-dessus de l'animalité : arts, sciences morales, sciences sociales, sciences politiques, sciences économiques, le droit, l'histoire, la géographie, les mathématiques ; c'est d'avoir été et d'être resté la langue du catholicisme universel. Bref, le plus précieux trésor de l'humanité civilisée, c'est le latin, et le plus souvent, ne l'oublions pas, du latin qui a passé par l'idée française.

1. Il ne faut point croire que les relations des Juifs avec la Franc-Maçonnerie soient renfermées dans les limites de l'Europe et de l'Amérique. (Voir ci-dessus). Les sociétés secrètes se rencontrent sur tous les points du monde et paraissent bien obéir partout à une seule et même direction.

Les relations de la Franc-Maçonnerie européenne avec la Chine ont pu être constatées par les Français dans leurs expéditions au Tonkin et dans l'Annam. Des gens fort bien renseignés assurent que les déceptions que la République y a rencontrées sont attribuables à la société Tien Si Hevi (Ciel et Terre). Les endroits traversés par l'armée française étaient pleins de signes mystérieux et de menaces maçonniques à l'adresse des initiés européens qui étaient conjurés de ne pas user de leurs armes contre leurs *frères* orientaux.

Deux sociétés secrètes terrorisent la Cochinchine, la Nghia hung et la Nghia hou. La première a pour bannière la couleur jaune et la seconde la couleur verte. Dans l'une et dans l'autre on se réunit dans des pagodes spéciales, on est lié par un secret absolu, on se soutient jusqu'à la mort.

qu'il cache autant que possible aux chrétiens dont il a fait ses serviteurs et ses instruments.

Par eux, ou du moins avec leur concours, il travaille, dès maintenant, à une entière expropriation afin que, n'étant plus attachés à rien, les peuples les laissent s'emparer de tout : nous avons vu les Français désappropriés de leurs traditions, écouter ceux qui s'efforcent de les désapproprier de leur nationalité, et même de leur religion. Ils sont en train de se dépouiller même de leurs richesses.

M. Emile Cahen, auditeur au Conseil d'Etat, vient d'être chargé par le ministre du travail de rechercher les causes des crises économiques. Juif lui-même, il ne fera pas figurer parmi ces causes les grandes razzias juives. Nous avons été amenés, — par qui, et comment? — à confier à l'étranger trente six milliards de notre avoir. C'est M. Arthur Meyer qui donna ce chiffre. La liquidation de la fortune de

---

Ces maçonneries indigènes sont absolument ennemies de la France.

Un Chinois, qui séjourna en France, Ting-Toung-ling, publia, en 1864, un livre sur la Franc-Maçonnerie chinoise. Il se fit affilier en France à la R∴ L∴ *La Jérusalem des Vallées égyptiennes*. M. de Rosny, professeur à l'Ecole des langues orientales à Paris, fut chargé de servir d'interprète au récipiendaire. Il apprit de lui qu'il existe en Chine des associations identiques à celles de nos loges et également liées entre elles par des serments inviolables.

M. de Rosny se mit également en rapports avec un autre franc-maçon chinois d'un grade plus élevé, Sun-young. Sa conclusion est qu'en Asie comme en Europe la Franc-Maçonnerie est à la fois philosophique et révolutionnaire.

Le vice-roi du Yun-nan avoua à M. François, consul de France, que les sociétés secrètes sont à ce point puissantes en Chine que lui-même était obligé de leur servir d'instrument. Il ajouta qu'elles sont *internationalisées* pour les étrangers qui sont en Chine.

On voit comment, au moment propice, le monde entier pourra être soulevé et bouleversé pour la satisfaction des ambitions d'Israël.

la France, sa transformation en papier, c'est-à-dire bientôt en feuilles mortes, c'est l'une des choses qui doivent contribuer à la faire disparaître comme nation; et l'on sait que c'est d'elle, de la fille aînée de l'Eglise, que le Pouvoir occulte veut triompher tout d'abord. Mais les autres peuples sont aussi sous l'action de cette pompe aspirante qu'est le judaïsme.

Le Dr Ratzinger a fort bien dit : « L'expropriation de la société par le capital mobile s'effectue avec autant de régularité que si c'était une loi de la nature. Si on ne fait rien pour l'arrêter, dans l'espace de cinquante ans, ou, tout au plus d'un siècle, toute la société européenne sera livrée, pieds et poings liés, à quelques centaines de banquiers juifs. » Toute la société européenne, c'est trop peu dire, l'Amérique et l'Asie, seront également à la merci des banquiers juifs. Le Krack américain a bien montré que leur pouvoir est aussi grand dans le nouveau monde que dans l'ancien, et personne n'ignore que le Japon et la Chine commencent aujourd'hui à leur demander les moyens de se « civiliser ».

M. Gougenot des Mousseaux montre dans son livre « l'immensité », l'énormité de la puissance que le juif doit à son or, à son art inimitable de le faire sien, à l'instinct, au talent, au génie dont il est doué d'élever au-dessus de toute hauteur son nid et de l'équilibrer de telle sorte que l'ébranler ce soit ébranler le monde.

Jamais autant que de nos jours, la finance ne fut le nerf de la guerre et de la paix, l'âme de la politique et de l'industrie, du commerce et du bonheur des familles, et jamais cette puissance n'eut, autant que de nos jours, pour domicile ou pour citadelle, le coffre-fort du juif, ne s'y concentra d'une manière aussi prodigieuse et aussi formidable.

Et par l'or, le juif nous possède, parce que l'orgueil, le luxe, la luxure, la soif de toute puissance, et de toute jouissance se sont emparés de nos âmes. Il ne lâchera prise que devant la résurrection de l'*éducation chrétienne*, qui inspire à l'homme humilité, modération, honnêteté, sobriété, dévouement, égards et respect pour le faible et le pauvre.

Le P. Ratisbonne (1), de race juive, constate que « les juifs dirigent la bourse, la presse, le théâtre, la littérature, les administrations, les grandes voies de communication sur terre et sur mer; et par l'ascendant de leur fortune et de leur génie, ils tiennent enserrée à l'heure qu'il est, comme dans un réseau, toute la société chrétienne. »

Dans ces conditions, qu'adviendrait-il, demande M. Gougenot des Mousseaux « si quelque agitateur, si quelque conquérant, levant l'étendard du Messie et le front couronné de l'auréole qu'y jetterait le jour glorieux de la victoire, se donnait pour le désiré d'Israël? La très grande majorité, le véritable noyau de la race judaïque l'acclamerait. Quant à la minorité moins croyante, l'événement reconstruirait sa foi défaillante sur le modèle de la foi de ses pères. »

Et non seulement cela, mais, continue M. Gougenot des Mousseaux, si par la toute puissance des révolutions modernes, un homme se trouvait maître tout à coup des volontés et des forces d'un peuple, pourrions-nous nier, indépendamment du langage prophétique des Ecritures et de l'Eglise, que dans les circonstances préparées de longue date par les révolutionnaires du monde entier, un seul homme, un de ces coryphées de révolution qui fascinent et entraînent les multitudes, puisse, en un instant, se trouver sur les lèvres, dans les vœux et à la tête

1. Question juive, page 9

des peuples ardents à tourner les merveilleuses aptitudes de sa personne vers le but final de leurs aspirations », de ces aspirations à la jouissance sans bornes qu'enflamme la civilisation moderne? (1).

M. des Mousseaux, ajoute : « Lorsque, dans le domaine de la pensée, chaque agent destructeur a rempli sa tâche, avec quelle vélocité de foudre — dans le siècle de la vapeur et de l'électricité, c'est-à-dire dans un siècle de miraculeux raccourcissements de temps et d'espace — viendront fondre sur nous les événements les plus gros de surprises! événements qui ne cesseront de paraître aussi lointains, aussi impossibles à ceux qui ne savent ni voir ni croire, que le semblait aux contemporains de Noé, le déluge universel, la veille même du jour où ce cataclysme, si longtemps prophétisé, bouleversa la terre.

1. Il faut lire en entier ce chapitre XII du livre : « Le Juif, le Judaïsme et laJudaïsation des peuples chrétiens. »

LE TEMPLE

IV. — LE GRAND ARCHITECTE

CHAPITRE XLIX

I. = SATAN : SA RENTRÉE DANS LE MONDE CHRÉTIEN

Au-dessus des maçons et au-dessus des maîtres de l'œuvre, y a-t-il un ordonnateur suprême des démolitions religieuses et sociales et un architecte de l'édifice auquel elles doivent faire place, l'artiste-ingénieur du Temple qui doit s'élever sur les ruines de l'Eglise ?

M. le comte d'Anthémarre a établi dans la *Revue catholique des Institutions et du Droit* que « l'Etre suprême en présence et sous les auspices duquel la Révolution a proclamé les « Droits de l'homme » et voulu établir « le culte de la nature » n'était point, dans la pensée des principaux auteurs de la Déclaration et de la religion nouvelle, le Dieu qu'adore le ciel et la terre, mais Satan (1) désigné sous ce nom

1. « Le génie du mal, dit M. Joseph Lemann, porte différents noms dans l'Ecriture. Le principal est Satan. Satan

d'Etre suprême ou de « Grand architecte » dans le langage plein de mensonge et d'obscurités calculées que les loges se sont fait pour cacher aux profanes leurs pensées et le but que la secte poursuit. C'est à ce dieu que les vrais initiés veulent élever le Temple symbolique où ils espèrent pouvoir réunir tous les humains sous un même sceptre et dans un même culte.

Pour ce culte, ils ont déjà jeté leur dévolu sur nos sanctuaires, comme l'avaient fait les théophilanthropes après l'inauguration qui en fut faite par Robespierre. « Si les vieilles architectures élevées par la foi des siècles restent debout, a dit un des chefs de la secte, le triangle y logera la solennité de ses rituels; les curés de Notre-Dame céderont leurs presbytères aux pasteurs du Grand-Orient. » Et le F.·. Blatin à la seconde séance du convent de 1883. « Dans

---

en hébreu signifie *adversaire*, l'adversaire! Le diable, qui est aussi son nom, signifie *calomniateur*, *accusateur mensonger*. Il est appelé également le Démon, qui veut dire *mauvais génie, tentateur*.

» Il est le Démon, le Diable, par rapport aux hommes, les tentant, les calomniant, les accusant mensongèrement. Mais il est Satan par rapport à Dieu; l'adversaire contre Dieu! Son rêve est d'être usurpateur. Il a été l'usurpateur dissimulé à l'époque de la déclaration des droits de l'homme. Il est maintenant l'usurpateur avoué par l'apostasie officielle. »

Calomniateur, accusateur mensonger. Oui; et par là le diable se montre bien le père et le docteur de la Franc-Maçonnerie et de ses suggestions.

Mauvais génie tentateur. Oui, encore, et chacun de nous ne le sait que trop.

Adversaire de Dieu, contre Dieu. Non. Satan est une intelligence trop haute pour vouloir se mesurer contre l'Infini. Mais adversaire de Jésus-Christ, l'Homme-Dieu, le principe de l'ordre surnaturel dans lequel l'orgueil de Lucifer et de ses suivants ne leur a point permis d'entrer et qui maintenant soustrait les chrétiens, les disciples et les membres du Christ à leur domination. Ce que nous verrons plus loin.

ces édifices élevés de toutes parts, depuis des siècles aux superstitions religieuses et aux suprématies sacerdotales, nous serons peut-être appelés à notre tour à prêcher nos doctrines; et au lieu des psalmodies cléricales, qui résonnent encore, ce seront les maillets, les batteries et les acclamations de notre ordre qui en feront retentir les larges voûtes et les vastes piliers » (1).

L'année suivante, le 24 février 1884, le F.·. Masson, délégué de la loge *Les amis de l'indépendance* reproduisit le vœu du F.·. Blatin, en invoquant son autorité.

Ces paroles sont autre chose qu'une vaine jactance.

Déjà, nous sommes témoins des premiers efforts de la secte pour arriver à son but. Nos églises ne nous appartiennent plus. Notre présence n'y est plus que tolérée. Quand cessera le bon plaisir de la secte, nous devrons les évacuer.

En attendant le jour où elle jugera bon d'en prendre possession, elle dispose les esprits à accueillir cette transformation, en faisant disparaître peu à peu le nom de Dieu et en glorifiant Satan.

La première partie du programme est visible : toutes les lois, et particulièrement la loi scolaire, sont faites pour la réaliser. La mise en pratique du second article doit être plus discrète. On y tend. On sait l'affreux salut adressé à Satan par Proudhon et celui non moins odieux proféré par Renan. Michelet a prophétisé son triomphe et Quinet voulait « étouffer le

1. Dans la discussion du projet de loi sur la séparation de l'Eglise et de l'Etat, M. Groussau rapporta ces paroles. M. Limousin, directeur de l'*Acacia*, dans une lettre au *Figaro*, parut mettre en doute l'exactitude de cette citation. M. Groussau écrivit aussitôt au *Figaro:* « J'en ai le texte sous les yeux dans le « Bulletin du Grand-Orient de France », pp. 526, 631, 645. »

christianisme dans la boue », afin que la religion de Satan pût prendre sa place.

Son culte commence à se dessiner. Le nom de temple donné par les francs-maçons à leurs lieux de réunion, l'autel qui s'y trouve, les ornements que portent les dignitaires, les cérémonies qu'ils accomplissent, tout cela indique un culte, un culte qui s'adresse à tout autre qu'à Dieu, à ses anges et ses saints (1).

La religion satanique a ses hymnes, même hors des temples maçonniques : l'infâme chanson qui met sur les lèvres du peuple chrétien le vœu de voir le Christ relégué à l'écurie et la Vierge à la voirie. Elle a ses sacrements. Il y a le baptême maçonnique qui fait les « louveteaux »; il y a l'enterrement maçonnique dit « civil », et il y a le mariage maçonnique (2). « *La chaîne d'union*, journal de la franc-

1. En 1893, le palais Borghèse à Rome, fut donné en location au Grand-Orient d'Italie. Deux ans plus tard, en vertu d'une clause inscrite dans le bail, la franc-maçonnerie reçut l'intimation de déloger de la partie du palais qu'elle occupait. Le *Corriere Nazionale* publia alors ce qui suit. Le chargé d'affaires de la famille Borghèse s'étant présenté pour visiter ces appartements et les mettre en état d'être occupés par D. Scipion Borghèse et la duchesse de Ferrari, une salle restait fermée et ne put être ouverte que sur menace d'invoquer la force publique pour enfoncer la porte. Elle se trouvait transformée en « temple satanique ». Le journal en donna cette description : « Les murs étaient tendus de damas rouge et noir; sur le fond il y avait une grande tapisserie sur laquelle se détachait la figure de Lucifer. Tout près était une espèce d'autel ou de bûcher; çà et là des triangles et autres insignes maçonniques. Tout autour étaient rangés de magnifiques sièges dorés ayant chacun au-dessus du dossier une espèce d'œil transparent et éclairé à la lumière électrique. Au milieu de ce temple, il y avait quelque chose ressemblant à un trône. »

2. Au convent de 1890, à la quatrième séance, celle du 11 septembre, vint la question des rites funèbres négligés depuis certain nombre d'années. Il sembla d'abord aux

maçonnerie universelle », dans son n° de janvier-février 1881, nous a initiés aux rites de ce sacrement des familles vouées à Satan.

Cette religion a aussi ses docteurs. La *Tribune pédagogique,* journal fait par des instituteurs pour les instituteurs, leur a parlé de Satan en ces termes :

« Pour l'Eglise catholique, Satan, c'est l'ennemi. A ce titre, *il est sympathique* à beaucoup de gens.

» Satan, c'est non seulement la négation de toute foi religieuse, mais encore la diffusion de toute science. Dans le cerveau des penseurs, il est l'esprit d'examen, de critique et de recherche philosophique, représentant la science et la philosophie liguées contre l'obscurantisme.

» Mais Satan, à titre de protestation contre la doctrine ecclésiastique, représente encore la nature. Il met au cœur du jeune homme *ce qu'il y a de meilleur au monde et de plus doux:* les amoureux désirs. Il allume en nous toutes les généreuses passions : *si nous valons quelque chose, c'est* à lui que nous le devons. »

Ne l'oublions pas, c'est un journal pédagogique

---

membres du Convent que la maçonnerie doit s'efforcer d'atteindre au plus vite son but par l'agitation politique et que l'argent dont elle dispose a un meilleur emploi dans cette direction que dans les manifestations symboliques. Mais ce point de vue ne satisfit pas le petit nombre des hauts initiés. Ils sentirent d'instinct un péril dans l'abandon des rites, et ils s'y opposèrent. « C'est que, comme l'observe M. Georges Bois, si la maçonnerie est en dernière analyse, sous son dernier secret, une manifestation du satanisme, elle ne saurait, sous peine de n'être plus elle-même, se passer d'un culte, ni éviter d'insulter en le contrefaisant le culte rendu à Dieu. Les cérémonies maçonniques du baptême, du mariage, du rite funèbre imitent avec effort les cérémonies du culte catholique, en attendant le jour où la maçonnerie triomphante pourrait prendre possession des églises et des cathédrales des catholiques. »

qui dicte ces leçons aux instituteurs pour qu'ils les répètent aux enfants.

Les maçons italiens, plus hardis que ne le sont, aujourd'hui du moins, les maçons de France, ont fondé à Ancône un journal intitulé *Il Lucifero*, à Livourne, un autre journal l'*Ateo*. « Satan est notre chef », ont dit les rédacteurs de ces journaux dans leur profession de foi. Ils ont même osé, le mardi du carnaval de 1882, amener Satan sur le théâtre à Alfieri, et à Turin, pour lui chanter des hymnes, lui offrir « leur encens et leurs vœux », et annoncer au peuple son arrivée « sur un char de feu » et son règne prochain sur toute la terre.

L'hymne de Giosue Carducci exprime le vœu que désormais l'encens et les hommages des hymnes s'adressent à Satan, « l'insurgé contre Dieu » (1).

---

1. Parmi les choses troublantes de ce temps-ci, en voici une qu'il faut signaler à une particulière attention :

Un abonné de l'*Avvenire d'Italia* ayant émis la proposition de faire, le premier jour de l'an 1905, un *pieux pèlerinage* à la maison de ce poète de Satan, vice-grand-maître de la franc-maçonnerie italienne, la feuille démocrate chrétienne de Bologne s'est empressée de manifester sa pleine approbation.

« L'illustre poète, a-t-elle dit, n'ignore pas que notre admiration pour lui est d'autant plus sincère que nous l'avons combattu quand nous l'avons cru de notre devoir. Notre hommage, en ce moment, et notre initiative, n'en feront que mieux voir le légitime orgueil que nous mettons à porter en toute matière cette sérénité et cette objectivité qui ennoblissent la mission du journalisme. »

Giosue Carducci jouit depuis longtemps de la faveur des démocrates chrétiens : ses *Œuvres* figuraient au nombre des livres en vente à Rome dans les bureaux de la *Société de culture* de l'abbé Romolo Murri, alors qu'il était encore considéré par les démocrates chrétiens comme leur chef.

Voici plus étonnant encore. Les Italiens ont fêté, en 1909, le centenaire de la naissance de Carducci. A cette occasion, l'Université de France l'a glorifié en Sorbonne. Mais ce qui passe tout, c'est que l'un des plus qualifiés parmi nos journaux catholiques a consacré son Premier-Paris du 22 juin 1909 à l'éloge du chantre de Satan. « Ce poète n'est

Le 22 juin, à l'inauguration du monument de Mazzini à Gênes, fut portée dans le cortège une bannière noire, dont la hampe était surmontée d'une statue de Lucifer. Après cette démonstration, le cercle anticlérical de Gênes adressa à l'*Unita cattolica* de Turin, une lettre annonçant que l'on se proposait de poser, quand le moment serait venu, la bannière de Satan sur toutes les églises d'Italie, notamment sur le Vatican.

De nouveau, le 20 septembre 1883, dans deux faubourgs de cette même ville de Gênes, à Caprona et à San Fruttuoso, des bannières noires, sur lesquelles avait été brodée l'image de Satan triomphateur, furent portées en grande pompe. Le journal l'*Epoca* dit le lendemain : « Croassez tant que vous voudrez, ô noirs corbeaux agonisants! désormais vos malédictions, vos sermons, vos légendes ne sont plus qu'un écho de cavernes désertes. *Satan ne tardera pas à triompher sur toute la ligne.* »

Dans le consistoire du 30 juin 1889, Léon XIII s'est vu obligé de protester contre l'exhibition publique du drapeau de Satan dans la ville sainte (1). C'était

---

pas seulement le plus grand nom de la littérature italienne récente, il s'apparie aux plus illustres du passé ». On a ici un exemple bien remarquable des « influences soigneusement couvertes » qui parviennent à glisser ce qu'ils veulent dans les milieux les plus catholiques.

1. Quand Léon XIII eut parlé, la « Rivista della Massoneira Italiana », tome XVI, pp. 356-357), dit : « Vexilla » regis prodeunt Inferni », a dit le Pape. Eh bien! oui, » oui, les drapeaux du Roi des Enfers s'avancent... » La même « Rivista della Massonneira Italiana », avait dit précédemment : X, p. 265, col. 1, lignes 37 et suiv., col. 2, lignes 1 à 25 :

... « Le génie de l'Avenir, notre Dieu à nous, porte » en nous le germe de la nouvelle Loi du Bien... Son âme » nie que le bien-être social se trouve à fuir l'animalité » humaine *(sic)* car le bien-être social est réellement la » conséquence de l'animalité humaine *(sic)*. L'édifice so-

à l'inauguration de la statue de Giordano Bruno, moine apostat et perdu de mœurs.

C'est partout que le culte de Satan cherche à s'introduire.

En octobre 1905, un riche Allemand des Etats-Unis, M. Herman Menz a élevé une statue à Satan sur un monticule qui se dresse au milieu de sa propriété de campagne, à peu de distance de New-York. La statue est haute de cinq mètres, sans compter le piédestal. Elle représente Lucifer « accroupi comme un faune sur un rocher et prêt à bondir sur le monde; son front est orné des deux cornes traditionnelles et l'une des mains se cramponne au manche d'une fourche. » M. Herman Menz distribue gratuitement des brochures où il proclame sa foi en un diable unique.

En janvier 1906, un club de New-York le Thirteen inscrivit solennellement le diable au nombre de ses membres à vie.

Chez nous aussi, Satan est glorifié publiquement.

L'ex-abbé Charbonnel, adonné au spiritisme, alors qu'il portait encore la soutane, est venu à Lille faire une conférence, présidée par le F.·. Debierre, et là, dans la chapelle des Rédemptoristes, il a proféré les pires blasphèmes contre Dieu et glorifié Satan.

Un Canadien, M. J. Chicoyne, a raconté dans la *Vérité* de Québec, lors de la mort de Louise Michel, ce qu'il avait vu et entendu chez nous en 1880.

» cial qui s'écroule a besoin d'une pierre angulaire (triangulaire). C'est lui *Notre Dieu* qui la posera. Et cette » pierre angulaire sera sur la terre et non pas dans les » Cieux.

» Saluez le génie rénovateur, vous tous qui souffrez, le» vez haut les fronts, mes FF.·. car il arrive, lui, Satan» le-Grand. »

La vierge rouge revenait de l'exil. Une grande démonstration en son honneur fut organisée le 18 septembre. M. J. Chicoyne s'y rendit, en compagnie de deux journalistes parisiens et un Luxembourgeois. La salle, présidée par M. Rochefort, pouvait contenir cinq mille assistants. Le mot de Blanqui : « Ni Dieu ni maître » y servit de thème aux tirades les plus hideuses.

« L'un des plus éclatants succès oratoires de la réunion fut remporté par un espèce d'énergumène qui se fit l'apologiste de Lucifer.

« Si la légende des anges rebelles pouvait être » acceptée, dit-il, leur chef devrait être un objet de » vénération. Il fut le premier être qui sut résister » à l'autorité. Il peut être le patron de tous ceux » qui luttent pour la liberté et l'émancipation. »

« Vive Satan ! » cria quelqu'un dans la foule.

« Vive Satan ! » répétèrent cinq mille voix avec une chaleur et un entrain tenant du délire.

» C'était un spectacle peu banal que de voir une pareille multitude prise d'un tel vertige pour acclamer l'ange déchu. »

Avant que la populace n'ait poussé ces cris, le monde, le monde des académies avait entendu son journal, le *Journal des Débats* (n° du 25 avril 1855) réclamer la réhabilitation du démon.

« De tous les êtres autrefois maudits, que la tolérance de notre siècle a relevés de leur anathème, Satan est, sans contredit, celui qui a le plus gagné au progrès des lumières et de l'universelle civilisation. Le moyen-âge qui n'entendait rien à la tolérance, le fit à plaisir méchant, laid, torturé... Un siècle aussi fécond que le nôtre en réhabilitations de toutes sortes ne pouvait manquer de raisons pour excuser un révolutionnaire malheureux que le be-

soin d'action jeta dans les entreprises hasardeuses... Si nous sommes devenus indulgents pour Satan, c'est que Satan a dépouillé une partie de sa méchanceté et n'est plus ce génie funeste, objet de tant de haines et de terreur. Le mal est évidemment de nos jours moins fort qu'il n'était autrefois. Permis au moyen-âge, qui vivait continuellement en présence du mal fort, armé, crénelé, de lui porter cette haine implacable... Nous qui respectons l'étincelle divine partout où elle reluit, nous hésitons à prononcer des arrêts exclusifs, de peur d'envelopper dans notre condamnation quelqu'atome de beauté. »

Ce que nous dirons plus loin sur la religion de Satan, celle où la civilisation moderne voudrait ramener les chrétiens, c'est-à-dire, le culte de la nature, fera comprendre les raisons de ce plaidoyer du journal des mondains et des intellectuels en faveur de Lucifer. »

Cette inclination pour Satan vient des juifs.

Dès avant Notre-Seigneur Jésus-Christ, mais surtout depuis la dispersion, certains juifs ont pratiqué les doctrines et les rites de la Kabbale noire ou magique, qui n'est autre chose que la quintessence de l'idolâtrie, la religion et le culte direct des esprits déchus, des démons, enseignant les moyens de se mettre en rapports immédiats avec eux. « Il est certain, dit le F.·. Eliphaz Lévy, que les juifs, dépositaires les plus fidèles des secrets de la Kabbale, ont été presque toujours, en magie, les plus grands maîtres du moyen âge ». Ce n'est point sans raison que deux fois, dans l'Apocalypse, le pharisien et sa descendance ont été nommés par le divin Sauveur « la synagogue de Satan », c'est-à-dire l'Eglise du diable.

C'est donc des juifs que les Francs-Maçons ont

reçu le culte qui dans leur pensée doit un jour remplacer le culte du Christ. « Leurs chefs réels, dit M. Gougenot des Mousseaux, vivent dans une étroite et intime alliance avec les membres militants du judaïsme, princes et initiateurs de la Haute-Kabbale ». « Ce sont les juifs, dit aussi le professeur de magie Eliphaz Lévy, qui après en avoir reçu le dépôt des Chaldéens sabéistes, issus de Cham, et qui, d'après une opinion fort accréditée dans la science (magique) étaient les héritiers de la doctrine des fils de Caïn, nous enseignèrent cette science ». « La Kabbale juive, dit de son côté Mgr Meurin, dans son livre *La Franc-Maçonnerie, synagogue de Satan* (1) — et tout son ouvrage est pour prouver cette assertion — la Kabbale juive est la base philosophique et la clef de la Franc-Maçonnerie. » Le prêtre apostat, Eliphaz Lévy, que nous venons de citer, ajoute aux paroles reproduites que « les rites religieux de tous les illuminés, Jacob Bœhme, Swedenborg, Saint-Martin, sont empruntés à la Kabbale, et que toutes les associations maçonniques lui doivent leurs secrets et leurs symboles. »

L'*Osservatore Romano* ne pense pas autrement. Le 1er octobre 1893, il publia un article sur la Franc-Maçonnerie où il dit : « La Franc-Maçonnerie est satanique en tout : dans son origine, dans son organisation, dans son action, dans son but, dans ses moyens, dans son code et son gouvernement, parce qu'elle est devenue une seule et même chose avec le judaïsme. Et même elle est la plus grande force et la principale armée du judaïsme, cherchant à ban-

1. Introduction, p. 7. Voir aussi les trente dernières pages du livre de M. Gougenot des Mousseaux : *Le Juif, le Judaïsme et la Judaïsation des peuples chrétiens.*

nir de la terre le règne de Jésus-Christ pour lui substituer le règne de Satan » (1).

En 1888, M. Bossane, ancien receveur des postes à Saint-Félicien, dans l'Ardèche, donna sa démission de membre de la *Loge des amis des hommes* à Annonay. Avec un rare courage, il tint à ce que sa démission fût publique; et pour la faire connaître, il écrivit une lettre au *Courrier de Tournon,* où il dit : « Fatigué d'avoir assisté à des réunions tenues à Annonay, Lyon, Valence, Vienne, Genève et Lausanne, sans avoir rien appris, et ne voulant pas entrer dans les grades suprêmes pour n'avoir pas de serments à garder, j'ai pu me mettre en relations avec de hauts dignitaires de nationalités différentes. *Ce que j'ai appris et ce que l'on m'a laissé deviner est épouvantable*... LE CULTE MAÇONNIQUE EST LE CULTE DE SATAN » (2).

Dans certaines arrière-loges, Satan reçoit un culte calqué sur le culte que les catholiques rendent à Dieu (3). Ragon, l'un des écrivains maçonniques qui

---

1. Jusqu'aux temps marqués, les Juifs sont et seront la nation et l'instrument de prédilection de Satan. Depuis leur déicide, ils sont sa propriété, à peu près au même titre que l'humanité depuis le péché d'Adam jusqu'à la Rédemption. Le crime des Juifs a été comme un second péché originel sur cette race. *Sanguis ejus super nos et super filios nostros!*

2. Il ajoute : « De plus, la Franc-Maçonnerie poursuit l'anéantissement de la France. »

Ceux qui désirent s'instruire sur le culte que la Maçonnerie rend au démon, peuvent lire les cent dernières pages du second volume de *La Cité antichrétienne au XIXe siècle,* par Dom Benoît. V. Palmé.

3. Il est une section des chevaliers Kadosch qui rend un culte à Eblis. Eblis est en Orient le nom du démon. Ce nom est particulièrement attribué au serpent qui séduisit Eve. Leur œuvre est de faire disparaître l'*hérésie* du Nazaréen et de faire régner Eblis sur tout le genre humain. Ils se révèlent par là Juifs Kabbalistes, ou disciples des

ont déployé le plus d'intelligence et de zèle, a publié, en 1844, à Paris, sous le pseudonyme Jean-Marie de V., un livre intitulé : *La Messe et ses mystères comparés aux mystères anciens, ou Complément de la science initiatique.* Par un renversement du vrai, toutes les parties de la messe y sont présentées comme des adaptations chrétiennes des cérémonies antiques reprises dans les arrière-loges ; toutes les fêtes chrétiennes sont rapprochées des fêtes du paganisme ; les litanies du Saint Nom de Jésus, les litanies de la T. S. Vierge sont comparées aux invocations qui accompagnaient les processions païennes. M. l'abbé Ribet, dans sa *Mystique divine,* dit aussi : « Il n'y a guère, entre le sabbat des francs-maçons et celui des sorciers, que des différences accidentelles, le fond est le même, savoir : le culte de Satan, la profanation des choses saintes, les débordements de l'impudicité. »

M. Serge Basset, rédacteur au *Figaro,* avait exprimé des doutes sur la pratique diabolique des *messes noires* dans les arrière-loges. Il reçut le lendemain une lettre signée Bl. Ocagn, l'invitant à se trouver le jeudi suivant, à neuf heures du soir, sur la place Saint-Sulpice, un numéro du *Matin* à la main. Il s'y rendit, une femme vint le prendre et le conduisit en voiture de l'autre côté de la Seine. Où ? Il ne put

---

Juifs Kabbalistes. Le signe des chevaliers Kadosch consiste à montrer du doigt le ciel et à l'abaisser vers la terre pour montrer que ce qui est en haut doit être précipité en bas. Le vulgaire de l'Ordre comprend par là que l'ordre social, fondé sur l'autorité et sur Dieu sera jeté à terre pour être remplacé par celui de la pure matière. Les Kabbalistes veulent dire que le Nazaréen sera plongé dans les enfers et qu'Eblis régnera dans les cieux. En attendant ils exercent leur haine sur des hosties qui leur sont livrées pour les trente deniers et apportées des messes matinales entre les feuillets d'un livre ou dans un mouchoir.

le dire. Le 27 mai 1899, il donna dans le *Matin* le compte-rendu de la scène à laquelle il avait assisté. Sur un autel se trouvait un bouc vivant devant lequel l'assemblée, hommes et femmes, chantait « *Gloria in profundis Satani!...* » Un officiant se revêtit d'un costume sacerdotal et commença une parodie de la messe. Il s'interrompit comme fait le prêtre, pour prononcer un discours, et il dit : « Nous sommes ici pour refaire la royauté de Satan, le Grand, le Beau, le Suave. A force d'outrager le Christ, nous abolirons sa gloire et nous replacerons le proscrit dans sa suréminente dignité. Un jour, le Prince de ce monde, Satan, notre maître, triomphera du Christ et sera adoré comme vrai Dieu. » Après le discours vint le sacrifice, où l'obscène le disputa à l'horrible, et une immonde priapée suivit le sacrilège et se consomma dans le sang (1).

1. Mgr Méric reçut, à l'occasion de ce récit, une lettre lui demandant ce qu'il fallait en croire. En réponse, il le reproduisit dans sa *Revue du Monde invisible*, et il ajouta : « Notre excellent ami M. Lidos nous a affirmé souvent la réalité de ces messes noires; il nous a indiqué sur la paroisse de Saint-Sulpice et ailleurs, les lieux où l'on pouvait s'assurer de ces parodies sacrilèges et de ces pratiques infâmes qui expliquent le vol trop souvent constaté des hosties. Elles prouvent aussi la réalité substantielle de Satan contestée par des esprits légers et orgueilleux. Cependant, nous ne reproduisons qu'à titre de document et sans nous prononcer sur la question de fond, l'article du journal de Charleroi (qui avait reproduit le *Matin*)... Nous croyons à l'adoration de Satan dans la messe noire, devant la croix renversée, nous croyons aux profanations des Saintes Espèces et aux scènes abominables d'immoralité satanique dont il est parlé dans ce récit. » *Revue du Monde invisible*. Juillet 1899.

Mgr Méric ne donna dans ce numéro que la première partie du compte-rendu du *Matin*. Il lui répugna de donner la suite au numéro suivant. Il reçut de France, de Belgique, des Antilles danoises, des lettres lui en demandant la continuation. Un habitant de Tours lui écrivit : « Je crois à ces messes avec Görres, Ribet et tous les mystiques et théolo-

Satan veut toujours obtenir de la part des hommes l'adoration qu'il a briguée dès le commencement : « Je monterai au ciel, j'établirai mon trône au-dessus des astres de Dieu ; je m'assiérai sur la montagne de l'Alliance aux côtés de l'Aquilon, je me placerai au-dessus des nuées les plus élevées, et je serai semblable au Très-Haut (1). »

Il a obtenu du paganisme ce qu'il désirait. Mais Jésus-Christ est venu et a mis dehors le prince de ce monde.

Depuis, il n'a cessé de faire effort pour y rentrer. A cette fin, il s'est principalement servi des juifs. Car, comme le dit fort bien le P. Bonniot, le démon n'entre dans le monde matériel que sous le bon plaisir du tenancier ou du Seigneur ; le Seigneur : Dieu ; le tenancier : l'homme à qui Dieu l'a donné, *terram dedit filiis hominum*. Adam, par son péché, lui en a ouvert la porte. Jésus-Christ l'en a chassé, *egredietur foras*. Mais il reste toujours loisible à l'homme de l'y rappeler, soit simplement, dans son âme par le péché, soit pour des rapports extérieurs par l'emploi de certaines observances.

Ce n'est point Dieu qui alors déchaîne Satan, mais notre impiété et notre infidélité. Les démons n'ont jamais eu et n'auront jamais d'entrée dans notre monde — nous le démontrerons plus loin — qu'autant que l'homme a voulu ou voudra leur en donner.

Aussi bien qu'autour des fidèles, ils rôdent comme des lions rugissants autour des peuples qu'ils n'ont

---

giens. Il n'est pas inutile d'en parler, ne serait-ce que pour provoquer des amendes honorables et des réparations. » Un autre correspondant de Paris : « Nous avons fait une enquête : les informations de l'informateur du *Matin* sont puisées à bonne source. Les faits racontés dans cet article sont réels. » *Revue du Monde invisible*. Février 1900.

1. Is. XIV.

pu retenir sous leur joug pour reconquérir sur eux leur ancien empire.

Leur désir est de rendre l'état du genre humain pire qu'avant la venue du Jésus-Christ (Luc., XI, 26). A l'heure actuelle, ils sont par notre faute plus nombreux et plus puissants qu'ils ne le furent jamais depuis le sacrifice du Calvaire. C'est pourquoi Léon XIII et Pie X nous font prononcer chaque jour au pied de l'autel l'exorcisme qui a pour but de repousser en enfer Satan et les esprits mauvais que Voltaire a évoqués par son cri satanique tant de fois répété dans les loges (1).

Il est un autre exorcisme, plus explicite, *in satanam et angelos apostaticos*, qui fut édité par Léon XIII, il y a dix ans, et confié par lui à la piété du clergé. Peut-être sont-ils trop peu nombreux ceux qui le formulent ou ne le récitent-ils que trop rarement.

---

1. Ce n'est pas la première fois qu'il se fait une invasion de satanisme dans la chrétienté.

Au XVe siècle, la *Réforme*, première manifestation de la conjuration antichrétienne, fut précédée d'un extraordinaire développement de la magie. Le protestantisme, en s'épanouissant, la favorisa partout et il amena le débordement de sorcellerie qui pendant le XVIIe siècle pesa comme un cauchemar sur l'Allemagne, l'Angleterre et l'Ecosse, tandis que les pays de race latine étaient à peu près indemnes.

A son tour, la Révolution a été précédée d'une fièvre de satanisme. Partout se montrèrent les magnétiseurs, les nécromanciens, comme on disait alors. Les nobles corrompus s'étaient fait initier aux rites par lesquels on invoquait Satan, et dans les villages comme dans les villes, on se livrait à toutes les pratiques des sciences occultes.

Mais, jamais, depuis le paganisme, Satan ne se vit, comme il l'est aujourd'hui, invité à rentrer dans le domaine d'où la Croix du Divin Rédempteur l'avait chassé.

CHAPITRE L

SATAN. SES CONSTRUCTIONS ACTUELLES

I. — LA GNOSE.

Satan chassé de notre monde par la croix du divin Rédempteur y est appelé par nos contemporains et il y entre. Il y rentre non seulement pour y tenter les hommes individuellement, mais pour rétablir son empire sur la race humaine, pour reconstituer son royaume.

Nous avons vu dans les chapitres précédents une multitude d'associations, dont plusieurs couvrent toutes les parties du globe, occupées, sous son inspiration, à détruire la religion chrétienne, en s'attaquant à son ossature, c'est-à-dire, en cherchant à faire disparaître toute vérité dogmatique, tout ce qui constitue la religion révélée, l'ordre surnaturel.

Il est d'autres associations, tout récemment instituées qui, commencent, elles, à relever le culte et la religion de Satan.

De même qu'aux temps du paganisme, il y avait un culte secret et une doctrine ésotérique qui n'appartenait qu'aux initiés, livrant au vulgaire ce qu'il pouvait porter et donnant satisfaction à ses instincts religieux dans le naturalisme; nous voyons renaître

aujourd'hui des pratiques et des dogmes qui constituent et constitueront pour les initiés une religion proprement luciférienne, tandis que le public est et sera amené peu à peu à une religion simplement naturelle.

Nous parlerons plus loin de cette religion naturelle, nous avons à nous occuper ici, en deux chapitres, de la religion satanique : la Gnose et le Spiritisme.

Comme le dit M. Georges Bois (1), avocat à la Cour d'appel de Paris, « la franc-maçonnerie n'est que la plus commune et la plus vulgaire des initiations pratiquées autour de nous. Il en est diverses autres plus discrètes, plus profondes, d'un recrutement plus choisi. Si on parcourt Paris ou quelques grandes villes, en ouvrant des yeux avertis, on ne peut ne pas voir çà et là, trop fréquemment, les traces presque cultuelles, si on peut le dire, d'un démonisme qui n'est déjà plus secret (2). »

M. Huyssmans dans la préface qu'il mit au livre de M. Jules Bois, *Le satanisme et la magie*, dit aussi : « Des gens que l'on rencontre dans la rue, qui sont semblables à tout le monde, en somme, se livrent en secret aux opérations de la magie noire, se lient, ou au moins essaient de se lier avec les esprits des ténèbres, pour, en un mot, faire le mal. »

Après avoir parlé des vols d'Hosties, dont il recueillait au fur et à mesure qu'ils y paraissaient, les récits dans les Semaines religieuses, M. Huyssmans demande : « Sont-ce des gens isolés ou des associations démoniaques qui commandent ces forfaits ou en profitent ? Avons-nous affaire à des sataniques ou

1. Ne pas confondre M. Georges Bois, ancien rédacteur de *La Vérité*, qui vient de mourir comme il a vécu, c'est-à-dire très chrétiennement, avec M. Jules Bois dont il sera ici fréquemment question.

2. *Revue du Monde invisible*, janvier 1904.

à des lucifériens ? » (1) Il opine pour la secte des lucifériens ou des Palladistes ; « qui englobe, dit-il, le vieux et le nouveau monde, qui possède un antipape avec sa curie et qui poursuit ce but d'abattre le catholicisme partout et de préparer le règne de l'antéchrist. »

Il est à noter que les principaux dans les différentes sectes dont nous parlerons ci dessous sont généralement francs-maçons et d'autant plus élevés en grade dans la maçonnerie qu'ils sont initiés davantage aux mystères de leur secte respective. Depuis que la maçonnerie du Grand Orient de France se voit découverte, que l'on connaît son organisation et ses agissements, depuis surtout qu'elle est ouvertement engagée dans la lutte politique et sociale, il s'est formé derrière elle, et pour ainsi dire en seconde ligne, une franc-maçonnerie plus mystérieuse qui remet en honneur tous les anciens rites des Templiers, des Albigeois, des Cathares, des Gnostiques, etc. Ces rites ne sont pas vides de sens et le culte qu'ils constituent n'est pas sans objet. C'est la religion du diable. Elle constitue pour la société actuelle le plus terrible danger.

Cette secte se divise en plusieurs branches, Kabbalistes, Théosophes, Martinistes, Occultistes, Lucifériens proprement dits. Celle qui a le plus d'étendue et embrasse le plus grand nombre d'individus, est celle des spirites. M. Jules Bois affirme que les adhérents de ces diverses sociétés sont plus nombreux que

1. Le satanisme est le culte du démon. Le Luciférisme est la dernière poussée de la Gnose et de l'Albigéisme. Pour lui, le Dieu de l'Ancien et du Nouveau Testament est le dieu mauvais, hostile au progrès, irrité contre le progrès scientifique. Lucifer est le dieu bon, le pivot de l'évolution universelle, l'aiguillon des élans passionnels. Les révolutionnaires sont ses saints.

les juifs et les protestants réunis. « Dans chaque ville, dit-il, de Belgique, de France, d'Italie, de Hollande, d'Angleterre, (je parle des pays qu'en Europe j'ai particulièrement visités) il existe des groupes spirites. En dehors et à côté se *forme une* petite élite qui est occultiste, martiniste ou théosophe. »

L'occultisme échappe aux définitions précises. On peut dire que c'est une philosophie tenue secrète, généralement exprimée par des symboles. La magie est la fille de l'occultisme. Mages et occultistes usent de procédés qu'ils prétendent scientifiques pour se mettre en rapports avec les « puissances occultes ». Les jeunes gens sont attirés dans ces associations par la curiosité d'expériences qui, pensent-ils, vont leur faire découvrir les « forces ignorées de la nature ». On leur dit qu'il existe un « entraînement » qui permet chez les hommes arrivés à un certain degré d'évolution de développer l'échelle actuelle de réception des sens et pour eux d'agrandir indéfiniment le monde. Quand les pouvoirs intérieurs de l'homme seront ainsi développés, la nature révélera ses énergies cachées : les humains ne seront plus des « mortels », ils auront placé le pied sur le chemin de la divinité.

Téosophie, occultisme, martinisme, etc., sont des formes diverses de l'antique gnose des deux ou trois premiers siècles du christianisme, fondée par les juifs pour étouffer la doctrine chrétienne dans son berceau. Elle fut réorganisée en France en 1890 par Jules Doinel, revenu après ses égarements au catholicisme avec des marques non équivoques d'une vraie conversion.

Le Gnosticisme a aujourd'hui une organisation hiérarchique, comme nous le verrons. Il a aussi une doctrine renouvelée de l'ancienne Gnose. Il publie

deux revues. La *Gnose, revue* mensuelle des sciences ésotériques. C'est l'organe d'un groupe gnostique dirigé par le Dr Fabre des Essarts qui se dit successeur de feu Doinel et se fait appeler Synesius, archevêque de Paris et évêque de Montségur. Le *Réveil gnostique*, autre revue paraissant tous les deux mois, est l'organe du Dr J.-B. Bricaud se disant : S. B. Jean II, souverain Patriarche. Le siège de cet organe est à Lyon. La plupart des initiateurs de ce mouvement gnostique sont lyonnais.

Les gnostiques ont fondé plusieurs librairies pour répandre leurs publications et toutes celles qui s'y rattachent, c'est-à-dire, la réédition ou traduction des œuvres des anciens hérétiques.

Pour être admis dans la Gnose, il faut confesser les deux dogmes fondamentaux de la Gnose restaurée : la foi à l'émanation et le salut par la science (Gnose). Le dogme de l'émanation est opposé à celui d'un Dieu créateur. Le salut par la science est opposé au salut par la foi.

On entre dans l'Eglise gnostique par l'imposition des mains de l'évêque gnostique. Ceux qui l'ont reçue sont appelés les Pneumatiques. Il y a un second degré, celui du diaconat; et un troisième, l'épiscopat. L'évêque est élu par l'assemblée des fidèles et des diacres. Son élection est soumise à l'approbation du Très-haut synode composé de tous les évêques et de toutes les Sophies (les femmes élevées en grade dans la Gnose); et il a pour président à vie, le patriarche gnostique, chef temporel de l'Eglise gnostique dont Sophie céleste, lisez Lucifer, est le chef spirituel et invisible. L'évêque élu reçoit ses pouvoirs de juridiction par un sacre. Chaque évêque gouverne son diocèse composé de plusieurs groupes auxquels sont préposés un diacre et une diaconesse.

Le Patriarche correspond avec les Puissances maçonniques qui le reconnaissent. Ils ont un culte qu'il est inutile de décrire. Qu'il suffise de dire que le rituel gnostique est imprégné de liturgie catholique. Les formules catholiques masquent l'œuvre luciférienne. Lucifer s'y entend attribuer les textes sacrés et la prière qu'on ne doit dire qu'à Dieu. Les cérémonies catholiques sont adaptées au dogme Valentinien (1). Les ornements épiscopaux dont se servent les prélats gnostiques offrent plus d'un point de ressemblance avec ceux des prélats légitimes.

La théosophie se dit l'essence même des religions passées, présentes et futures. Son bureau central est à Londres. Elle s'est répandue peu à peu sur le globe, aux Indes, en Australie, en Nouvelle-Zélande, aux Etats-Unis, aux Antilles, en Suède, en Allemagne, en Italie, en Hollande, en Angleterre et en France (2).

La section française a son siège, 59, rue de La Bourdonnais; elle comprend 25 branches et un certain nombre de centres en activité; elle publie le *Bulletin de la Section française de la Société théosophique* (3).

En mai 1907, M. Chacornac a organisé un congrès occultiste dans l'amphithéâtre du Grand-Hôtel des sociétés savantes, à Paris. Ce congrès a émis le vœu : 1° que les pouvoirs publics favorisent officiellement l'application de la Psychothérapie à la régénération

1. Valentin, hérésiarque du IIe siècle, est l'un des auteurs de la Gnose et du dogme de l'émanation.

2. Jules Bois. *Le monde invisible*. Mme Blavatski est considérée comme la fondatrice de la secte des Théosophes, dirigée actuellement par une Américaine, Mme Besant.

3. Voir l'*Année occultiste*, p. 283.

morale de l'enfance et des détenus de toute catégorie (1);

2° Que des conférences publiques soient données dans les villes par les occultistes suivies de souscriptions pour la fondation de bibliothèques occultistes;

3° Qu'une agence de renseignements pour l'occultisme soit fondée pour concentrer les expériences et signaler les méfaits commis par le fanatisme religieux.

Il a décidé qu'il appartient à toutes les fraternités et individualités occultistes de répandre autour d'elles dans la masse, les lois « de l'univers et de la connaissance suprême, afin que ces lois deviennent la base de l'évolution de la société humaine pour guider les foules vers un idéal social de Progrès et de Fraternité ».

Il a résolu d'augmenter les moyens de propagande des études des sciences occultes, et cela par tous les moyens possibles.

Trois ans avant la réorganisation de la Gnose, le

---

1. Le 15 octobre 1903, la Fédération lyonnaise et régionale des spirites tint la première de ses conférences à Lyon, à la salle des Folies-Bergère. Huit cents personnes s'y trouvaient. Un ordre du jour fut voté à l'unanimité moins six voix, engageant M. Combes à poursuivre jusqu'au bout l'œuvre de la laïcisation, et formant le vœu que le spiritisme occupe enfin dans le monde la place qui lui revient.

L'un des chefs les plus actifs et les plus écoutés de la religion spirite s'est aussitôt efforcé de donner à ce vœu une première réalisation, en adressant à M. Combes un mémoire concluant à l'introduction du spiritisme dans l'enseignement public, et en particulier, à ce que cette étude soit rendue obligatoire dans tous les lycées. Dans ce mémoire, il dit que ni l'Eglise, ni l'Université, ne répondent aux besoins des âmes pour résoudre le problème de la destinée humaine et pour fournir une orientation aux esprits.

Martinisme avait été restauré par le Dr Papus, de son vrai nom Encausse, un des lucifériens les plus dangereux du siècle. Le Martinisme avait été fondé en 1754 par un Juif portugais Martinez de Pasquelly; son premier disciple avait été Louis Claude de Saint-Martin, ce qui fait que la secte a une double raison pour s'appeler le « Martinisme ».

Le Martinisme dérive directement de la Kabbale juive. Il eut une grande part dans les horreurs de la Révolution. A l'heure actuelle, le Martinisme englobe la plupart des groupes occultistes et sans lui la gnose n'aurait jamais pu arriver de la théorie à la réalisation. Le Dr Papus en est le Grand-Maître à vie, et il préside un suprême conseil dont les membres sont élus à perpétuité. Il réunit autour de lui des jeunes gens instruits dont plusieurs sont devenus des maîtres en science magique. Puis il réalisa cette entreprise colossale de fonder des groupes ésotériques qui aujourd'hui sont répandus par tout l'univers civilisé et sont une pépinière de hauts lucifériens. Papus dirige une revue intitulée *Hiram*, et il a fondé un Institut de Hautes-Etudes hermétiques. Les cours durent trois ans et donnent droit à des diplômes. Il n'a jamais moins de cent cinquante élèves.

Le martinisme compte aussi trois degrés. Ce qui fait la puissance de l'ordre, c'est que l'initiateur peut n'être connu que de deux personnes : celui qui l'a *initié lui-même* et celui qu'il initie. Ainsi s'établit la chaîne du silence si nécessaire aux associations occultes. Dans le sein même de l'ordre bien des F.·. n'arrivent à connaître qu'un petit nombre d'entre eux. L'initiateur a pour devoir de ne pas perdre de vue celui ou ceux qu'il a initiés.

A part ces trois degrés, l'ordre en comprend un autre qui constitue une sorte de tiers-ordre marti-

niste. Les initiés à ce tiers-ordre pullulent dans le monde parisien. Il crée des entrées au martinisme dans les salons, les revues, les journaux et prépare sa dictature sur le monde universitaire.

Ce tiers-ordre est appelé des « Rosicruciens ». Or il existe une société qui s'intitule *Frères rosicruciens de la Rosace.* Elle a pour organe une revue mensuelle fondée le 25 octobre 1906, *Les entretiens idéalistes* qui s'affirme nettement catholique et même prétend combattre le modernisme (voir la déclaration placée en tête du n° du 25 janvier 1910); et cependant il suffit de lire ses principaux articles, notamment ceux de son directeur, M. Paul Vuillaud, pour constater qu'elle enseigne toutes les erreurs des néognostiques et des théosophes (1). D'ailleurs, la revue ne dissimule pas sa sympathie pour les sciences occultes; elle annonce l'envoi gratis à ses lecteurs d'importants catalogues de livres sur les sciences occultes.

Nombre de catholiques sont séduits surtout par cette affirmation que nous avons déjà trouvée sur les lèvres de Weishaupt : *Toutes les religions, sans en excepter la religion catholique ont un enseignement ésotérique.* Et c'est cette doctrine secrète de Jésus-Christ, aujourd'hui inconnue de l'Eglise officielle qu'il

---

1. Les preuves surabondent. Dès la troisième livraison, M. Vuillaud annonce la première traduction française du Zohar, livre ésotérique des Hébreux. Dans cet article, il ne craint pas d'avancer que « les systèmes religieux et philosophiques se retrouvent tous, pour ce qu'ils ont de vrai, dans la théosophie cabalistique ». Il ajoute : « Les notions fournies par la Sagesse Cabalistique sont identiques à celles que la théologie chrétienne nous enseigne » page 106. Cette assertion est répétée plus loin sous une autre forme (p. 109) et l'auteur ajoute que « la Cabale fut calomniée ».
C'est surtout dans une série d'articles intitulés *Mystagogiques*, que M. Paul Vulliaud expose plus ouvertement son système (Voir cahiers XXXIII, XXXIV, XXXV, XXXVI.

s'agit de communiquer pour initier à la véritable sagesse, à la Gnose, et préparer l'avènement du vrai catholicisme, de la religion vraiment universelle.

Voici qui est souverainement digne d'attention. Dans le cahier XL, M. Pierre de Cresinoy fit des discours de Marc Sangnier, qui venaient d'être publiés en volume, un éloge plein de flatteries outrées, adressées à l'auteur. Il faut rapprocher ce cahier de celui du 25 mai 1909 où se trouve le compte rendu du congrès du *Sillon*. De son côté, l'*Eveil démocratique* du 13 juin 1909, répondant aux compliments de Paul Vuillaud, nous apprend que la revue *Les Entretiens idéalistes* est l'organe d'un groupe de *Frères* dits *Rosicruciens de la rosace* (1). Jamais la revue de Vuillaud n'avait laissé échapper cet aveu. On savait donc au *Sillon* ce que les lecteurs et abonnés des *Entretiens idéalistes* ignorent, s'ils ne sont pas affiliés.

Que l'on veuille bien comparer maintenant une brochure de Maurice Boué de Villiers intitulée *Les secrets de la Rose-Croix* et faisant partie de la *Bibliothèque des Entretiens idéalistes*, qu'on compare cette brochure avec le livre de Marc Sangnier *La Vie profonde;* c'est le même état d'âme, le même idéalisme morbide, le même érotisme macabre. Qu'on rapproche les poésies si fréquemment publiées dans les *Entretiens* des théories du *Sillon* sur la chasteté, sur l'amour, il y a identité de fond et de forme, et l'on se dira que les *Eveils et visions* de la *Vie profonde* qui avaient paru seulement l'œuvre d'un esprit malade et d'une imagination déréglée, deviennent l'indice d'une initiation au moins partielle à d'abominables mystères.

C'est par le caractère idéaliste de la démocratie du *Sillon* que se rejoignent les sillonnistes et les rosicru-

1. A rapprocher ce nom de celui de Rose-croix.

ciens. Les gnostiques voient dans l'aspiration aussi ardente que vague des silonnistes vers le « progrès par la démocratie », un courant favorable à leurs idées d'ascension vers la Science ou la Gnose. Les sillonnistes subissent l'influence des théosophes et des gnostiques, quand ils rêvent d'une ascension de la démocratie vers un idéal de vertu qui la rendra vraiment capable de se gouverner elle-même.

Il suffit de lire le numéro de janvier-février 1910 du *Réveil gnostique* pour se rendre compte jusqu'à quel point ces hérétiques attendent et prédisent un nouvel âge d'or. Ce sont ces folles espérances semées dans le peuple par les mille organes des sectes qui expliquent comment les meneurs socialistes peuvent impunément promettre des réformes évidemment chimériques. La foule croit vaguement à un nouvel ordre de choses quasi-messianique et voit dans le progrès démocratique l'aurore du bonheur paradisiaque retrouvé (1).

---

1. D'après ces hérétiques, l'histoire de l'humanité comprend neuf époques, à travers lesquelles la matière inanimée s'élève sous l'action de la « matière astrale » jusqu'à la divinité.

La première époque est celle du Brahmanisme, la seconde celle de la religion des Egyptiens, la troisième est l'époque chrétienne, la quatrième l'époque révolutionnaire (nous y sommes), la cinquième sera celle de la république universelle; les époques six, sept et huit marqueront dans l'histoire de l'humanité des époques tellement supérieures à ce que nous pouvons concevoir, qu'elles ne peuvent actuellement être définies; enfin la neuvième époque sera celle de la nature divinisée.

Voilà le rêve fantastique qui est au fond de toutes ces déclamations sur le Progrès et sur l'ascension de l'humanité. Voilà à quel mirage se laisse prendre plus ou moins inconsciemment le *Sillon*.

Quand Marc Sangnier proclame que la démocratie est l'aboutissement nécessaire du christianisme, qu'elle doit élever l'humanité à une « organisation sociale qui tend » à porter au maximum la conscience et la responsabilité

A l'heure où nous écrivons, le *Sillon* annonce qu'il vient de se réorganiser. Il reste ce qu'il était, moins une organisation qu'un esprit. Et l'on voit quel esprit!

Quel puissant levier sur la société chrétienne Satan tient en ses mains par toutes les sociétés que nous venons de signaler!

Il nous reste à parler des spirites.

» civique de chacun », ces paroles n'auraient qu'une signification chimérique et déclamatoire si elles ne répondaient à un état d'esprit depuis longtemps créé et entretenu chez ses auditeurs comme en lui-même. Or cet état d'esprit, c'est la Franc-Maçonnerie kabbalistique et théosophique qui l'a créé et c'est à elle et non pas au christianisme qu'il profite.

La démocratie n'est pas pour eux une forme de gouvernement, c'est un degré de l'échelle mystérieuse par laquelle l'humanité s'élève vers l'infini. La République universelle que ce progrès prépare sera autant supérieure à la chrétienté du moyen-âge que celle-ci le fut au brahmanisme et au monde païen. Elle sera faite de la fusion de toutes les Eglises, de l'abolition de toutes les patries, de la suppression de la propriété privée et de la destruction de la famille. Voilà l'idéal démocratique plus ou moins nettement entrevu, mais salué de loin avec un enthousiasme égal par les gnostiques et les sillonnistes, disons mieux, par tous les démocrates modernes de toutes les écoles et de toutes les dénominations.

CHAPITRE LI

SATAN. SES CONSTRUCTIONS ACTUELLES

II. — LE SPIRITISME

Satan a donc de nos jours une église occulte avec ses fidèles, ses cérémonies, sa liturgie, opposée à la sainte Eglise, aux fidèles du Christ, à la liturgie romaine, à la religion du Fils de Dieu fait Homme. C'est là un fait indiscutable; Satan exerce un empire redoutable sur une masse de perdition.

La majeure partie de cette masse est formée par les spirites. Eux aussi appartiennent à la Gnose par ses principaux dogmes.

Le spiritisme n'est pas d'hier : ses pratiques remplissent tous les temps, tous les lieux, mais surtout les temps et les lieux païens. Cicéron (1) nous apprend que son ami Appius faisait des *consultations des morts* sa pratique habituelle, et que, dans le voisinage d'Arpinum, était le lac Averne, d'où l'on faisait « surgir du sein des ténèbres les ombres des morts encore tout ensanglantées. » Il y avait partout des *Oracles des morts.* On les évoquait sur les bords du fleuve Achéron en Thesprotie, à Phigalée en Arca-

1. *Tusculanes,* I, 16.

die, au cap Ténare, à Héraclée dans le Pont, à Cumes. Ce n'est point seulement la populace qui ajoutait foi à ces pratiques. Périandre, l'un des sept sages, envoie consulter l'âme de sa femme qu'il a fait égorger (1). Pausanias évoque lui-même l'âme d'une jeune fille qu'il a tuée (2); les magistrats de Sparte font évoquer par des nécromanciens de Thessalie l'âme de ce même Pausanias (3); Libo Drusus est mis à mort par Tibère pour avoir commis un crime de lèse-majesté pendant qu'il se livrait à la nécromancie; le grammairien Apion évoque l'ombre d'Homère pour l'interroger sur sa patrie et ses parents (4).

Ces mêmes évocations furent pratiquées au moyen âge par les sorciers et les mages (5). Elles ont pris de nos jours une fréquence, des accroissements, et une importance qui autorisent les plus inquiétantes prévisions.

Le spiritisme peut donc se définir un système de relations extra-naturelles des hommes avec les purs esprits. Le spiritisme possède et emploie les moyens de franchir, à volonté, dit-il, la barrière qui sépare notre règne humain de celui des purs esprits, et c'est la coordination plus ou moins heureuse de ces moyens qui constitue tout système de spiritisme.

Assurément, les cas de tromperie ou d'erreur sont fréquents, mais les faits bien caractérisés comme extra-naturels sont si nombreux qu'ils ne peuvent se compter et ont été si parfaitement observés que le doute à leur égard n'est point possible.

1. *Hérodote*, V, 92.
2. Plutarque, *Vie de Cimon.*
3. Plutarque, *Des délais de la justice divine.*
4. Pline l'Ancien, XXX, 6.
5. Nous n'avons pas à faire remarquer que les démons ne sont pas les maîtres des âmes, et que, pour répondre aux évocations qui leur sont adressées, ils n'ont, eux, qu'à se présenter en personne sous des noms supposés.

On cherche à les revêtir d'une apparence scientifique, ou à les rejeter en bloc dans le domaine de la prestidigitation. Assurément il y a des fraudes. Mais, dit le Dr Grasset, il est faux de conclure que tous les médiums fraudent et qu'un médium convaincu de fraude en certains cas fraude nécessairement dans tous les cas.

D'autre part, les phénomènes spirites ne peuvent pas être reproduits à volonté, ce qui ne permet pas de les classer dans le domaine de la science. On ne peut leur appliquer les procédés habituels et rigoureux du contrôle scientifique. D'abord, il faut un médium (1). De plus quand on a le médium, l'expérience ne réussit pas toujours, il y a un mystère dans le déterminisme qui multiplie les échecs. « Les phénomènes sont rebelles à la discipline », dit Maxwel. « Dans des conditions identiques, dit Charles Richet, cette incertitude des résultats jette l'incertitude sur la science même. » Cela met entre les faits physiques et les faits spirites, un critérium de distinction tout à fait infaillible. Les premiers sont produits par la nature seule ou par l'intervention de l'homme qui lui commande en lui obéissant, c'est-à-dire qui obtient ses manifestations par des procédés imités de son action même. Il étudie la vapeur, l'électricité et il les met en œuvre pour sa locomotion ou pour ses messages, en observant strictement leurs habitudes et en canalisant leur cours naturel. Voilà la physique.

Mais si en touchant simplement une table, si même

---

1. Medium, être, homme-milieu. On appelle ainsi la personne, homme ou femme qui, dans le spiritisme, est l'intermédiaire entre le monde terrestre et le monde des esprits et sert à leurs manifestations. On appelle medium à matérialisations, celui qui obtient des manifestations corporelles.

en concevant intérieurement un désir, j'obtiens la présence et la conversation d'un être intelligent et libre et de plus invisible qui devine mon désir et ma pensée, je vois très clairement que j'ai affaire à un pur esprit (1).

M. Jeanniard du Dot raconte qu'en 1849, les cinq évêques d'une province réunis pour traiter différents

1. M. Jacques Brieu, le critique occultiste bien connu du Mercure de France, distingue entre les phénomènes d'ordre purement psychique et d'ordre spirite. Son point de départ est le fait, son but est le fait, son criterium de certitude est le fait. Les faits demeurent tandis que s'effondrent les théories les plus ingénieuses, les systèmes les plus savants.

Ces faits sont-ils 1° Certains? Oui, s'ils sont *existants pour tous*, savants et ignorants.

2° Hétéronomiques? Oui, s'ils sont autre chose qu'un jeu de l'imagination, une idée subjective, un rêve, une opinion.

3° Observables? Oui, s'ils tombent sous nos sens et peuvent être saisis par nos instruments.

5° Irréductibles? Oui, s'ils ne se réduisent pas à d'autres plus simples ressortissant d'une science déjà existante ou ne sont pas des inductions tirées des faits.

« Les sciences psychiques et le spiritisme proprement dit ressortent-ils des sciences avec lesquelles ils présentent le plus de points de contact, la physiologie et la psychologie? Non, car la physiologie et la psychologie ont seulement pour objet d'études les facultés de l'esprit et les fonctions du corps à l'état normal; tandis que les phénomènes qu'étudient le spiritisme et les sciences psychiques sont anormaux, exigent la présence d'un être *anormal*, un *medium*.

» La production des phénomènes spirites semble nécessiter l'intervention de *forces* ou *d'êtres intelligents* normaux.

» Il sera souvent difficile de discerner si un fait appartient au spiritisme ou aux sciences psychologiques, mais n'en est-il pas de même pour un grand nombre de faits? qui déterminera exactement par exemple, la limite émanant des faits psychologiques et des faits physiologiques?

» La distinction des phénomènes psychiques et des faits physiologiques est possible et même légitime, s'il y a un *fait caractéristique* qui permette de les différencier, si l'intervention de *forces ou d'êtres étrangers* au monde physique est un fait indestructible, le phénomène est d'ordre spirite, il vient de forces ou d'êtres intelligents inconnus ».

points de doctrine ou de droit ecclésiastique voulurent se rendre compte, par eux-mêmes, du phénomène des tables tournantes. Quand ils virent la table tourner, ils y placèrent un chapelet et un bréviaire. La table renversa ces objets avec fureur; puis elle poussa jusqu'à la porte l'évêque du lieu.

La pensée de Satan paraît bien être de se manifester de nos jours plus qu'il ne l'a fait à aucune époque du christianisme; mais sa tactique est de s'abriter derrière la science. Mille savants, mathématiciens, physiciens, chimistes, etc., sont entrés dans le domaine de l'occulte avec la pensée de le soumettre à leurs expériences et de saisir ses lois. Cette espérance que Satan a fait naître rentre bien dans son dessein qui est, comme nous le verrons dans la dernière partie de cet ouvrage, de ramener l'homme dans l'ordre purement naturel et de l'y enfermer tout en le dominant.

C'est en Amérique, en l'année 1847, que, par la permission de Dieu et par des motifs de sagesse infinie qu'il ne nous est point donné de pénétrer, le prince des ténèbres recommença de nos jours cette longue série de manifestations, qui devaient s'étendre au monde entier et dont le dernier mot est loin d'être dit.

La famille Fox, installée dans une maison de Hyderville, petit village de l'Etat de New-York, reçut en mars la visite d'un *esprit* qui fit retentir la maison de coups mystérieux. Etonnés d'abord et même terrifiés, les habitants de la maison hantée se laissèrent bientôt aller à la curiosité et interrogèrent. Aux claquements des doigts des jeunes filles répondirent des claquements de doigts. Un premier moyen de communication était établi avec le frappeur qui, par là, se révélait comme un être intelligent.

La famille Fox se transporte à Rochester; l'esprit la suit et conquiert dans cette ville un champ d'opérations plus vaste, un plus grand nombre de témoins qui deviennent bientôt des apôtres; car il suit chez eux ceux à qui il s'est manifesté une première fois, et il multiplie ainsi les théâtres de ses manifestations. Nous n'avons point à dire ici les différentes formes que prennent ces manifestations, ni les différents moyens de communication et de conversation que les esprits ont suggérés successivement à ceux qui se mettaient en communication avec eux; nous voulons seulement suivre le spiritisme dans son extension.

En 1853, c'est-à-dire six ans après les débuts, cinq cent mille personnes étaient en Amérique en correspondance suivie avec « les âmes des morts », et en rapports entre elles par douze revues ou journaux.

Il y a quelques années, d'après le calcul de M. Babinet, il y avait, rien qu'en Amérique, soixante mille médiums. En 1855, Emma Harding-Button estimait à 12 millions le nombre des adeptes dans la seule Amérique. Un peu plus tard, le juge Edmunds, sénateur et président de la Cour de l'Etat de New-York, accusait trois millions de nouveaux adhérents. Combien sont-ils aujourd'hui? Il n'était pas exagéré de porter, dès 1870, le nombre des spirites du globe à une vingtaine de millions.

« Ce qui a fait l'extraordinaire vogue du spiritisme, observe Jules Bois (1), c'est sa thaumaturgie à proximité, populaire. Tout devient simple. Dieu pour tous à la dose de chacun : Dieu démocrate! »

Les spirites ont des Congrès internationaux : Ils eurent lieu à Bruxelles en 1884, à Barcelone en 1886;

1. *Le monde invisible*, 307.

à Paris en 1889. En 1889, centenaire de la Révolution, le Congrès s'est réuni au Grand-Orient : nouvelle preuve des rapports secrets qui existent entre la franc-maçonnerie, les Juifs talmudiques et Satan. Le Congrès du centenaire comptait cinq cents membres.

Au Congrès de 1900, furent invités, par un abbé Julio, « tous les catholiques des deux mondes, prêtres et laïques, qui ne peuvent rester étrangers au renouvellement scientifique qui entraîne l'humanité vers la fin glorieuse que lui a montrée le divin Maître (1). »

« Le Congrès, dit M. Durville, a tenu ses assises à l'hôtel des Agriculteurs de France, au milieu d'une affluence considérable de magnétiseurs, de spirites, d'hermétiques, de théosophes et de spiritualistes indépendants, venus ici en qualité de délégués de sociétés ou de groupes de toutes les parties du monde, dont ils étaient les représentants... Les spirites ont exposé les grandes lignes de leur religion dans ce Congrès international, dont ils avaient pris l'initiative et qu'ils ont su mener à bonne fin. »

M. Denis, qui avait déjà présidé le Congrès de 1889, fut de nouveau chargé de présider celui de 1900. En prenant le fauteuil, M. Denis dit : « Au Congrès de 1889, le spiritisme voyait encore devant lui de nombreux obstacles, la marche était hésitante. Aujourd'hui, le nombre des adeptes s'est multiplié, le public et la presse sont curieux. Nous avons des adeptes dans le monde de la science et dans les rangs les plus élevés de la société... Les puissances occultes sont à l'œuvre, elles soutiennent l'action des hommes... Après la période de diffusion, doit venir la période d'organisation... L'heure présente, l'heure à la-

1. *Revue du Monde invisible*, septembre 1899.

quelle nous sommes, est une heure pleine d'espérances et de promesses; les masses sont agitées par le sourd travail de la pensée; les intelligences et les consciences sont à la recherche d'un idéal nouveau... Le spiritisme est un germe puissant qui se développera et qui amènera une transformation des lois, des idées, des forces sociales... Le spiritisme doit contribuer à transformer la science.. Il amènera une transformation des religions... Il en sera de même de l'enseignement... Il influera puissamment sur l'économie sociale et la vie publique... Le spiritisme ne peut plus être arrêté dans sa marche : il a pénétré dans l'esprit et dans le cœur de millions d'hommes. » (P. 32 et 42).

Ces derniers mots n'étaient point une forfanterie.

Dans le *Problème de l'heure présente* nous avons donné de nombreux renseignements sur le nombre des spirites, leurs organes de publicité, leur propagande, en France et dans tous les pays du monde. Notre intention n'est point d'y revenir ici, d'ailleurs les chiffres donnés alors ne seraient plus exacts, ils grossissent de jour en jour, et nous ne connaissons point d'ouvrage qui tienne à jour les progrès de la secte. Nous nous contenterons de quelques observations.

La terre est donc couverte de spirites. On les trouve partout sur tous les continents, ils pénètrent dans tous les milieux et prêtent leur concours à toutes les œuvres de satan. La Gnose s'est recrutée dans leurs rangs, parmi les spirites intelligents, lettrés, appartenant aux fonctions libérales ou au grand monde (1).

1. M. Gaston Mery, fondateur de l'*Echo du merveilleux*, a publié, le 10 septembre 1907, dans la *Libre Parole*, un article où il dit que comme au temps de Cagliostro, l'aristocratie interroge les esprits. Elle se sert pour cela dans ses

Pour la propagation de leurs doctrines, les spirites comptent surtout sur les femmes. Dans le rapport qu'il lut à la séance générale de clôture du congrès international de 1900, séance qui avait réuni toutes les écoles spirites, le Dr Papus dit : « C'est aux femmes que nous devons le succès de nos congrès, et c'est justement qu'on dit que celui qui a les femmes pour lui est sûr de la victoire. Ce sont elles qui, entre les sessions, préparent les réussites par leur incessant apostolat. Ce sont elles qui, abeilles infatigables, vont partout butiner le miel de la vérité. Sachons ne pas être ingrats, en ce jour de joie, et rendons à la femme justice pour le succès de l'idée spiritualiste à travers toutes les classes sociales. » Ces pauvres femmes sont attirées dans le spiritisme par leur cœur, par le désir de rentrer en communication avec les êtres qu'elles ont aimés, leurs enfants, leur mari. Une fois séduites par les illusions que Satan leur donne, elles se font ses apôtres.

Ce que se proposent les chefs du mouvement spirite c'est donc de faire passer la direction religieuse de l'humanité, du magistère de l'Eglise aux Esprits devenus nos familiers et nos guides ; et ceux-ci préparent les voies au règne universel de leur Maître, Lucifer. Avec les curieux, avec les imprudents, avec les amateurs de nouveautés, ils arrivent à grouper des disciples venus de toutes les religions et de toutes

---

salons du *Ouija*, planchette en bois verni sur laquelle sont inscrites les lettres de l'Alphabet. Un petit appareil, en forme de soucoupe retournée, munie d'une flèche indicatrice est placée sur cette planchette. « Je connais des salons, dit-il, ou périodiquement on donne des séances de spiritisme. Des dames lisent les sermons du diable à leurs invités, et même les réunissent en volumes. Il n'y a pas à Paris moins de trois ou quatre librairies spéciales, où les gens du monde et même les autres, peuvent s'approvisionner de cette littérature d'outre-tombe, vendue à tous les prix, dans un but évident de propagande. »

les contrées du monde. Ils forment ainsi une nouvelle Eglise à laquelle ils donnent un culte nouveau, une religion nouvelle.

« Par le spiritisme, a dit au Congrès de 1900 le pasteur Beversluis, le christianisme sera consommé (arrivera à sa perfection), mais non le christianisme des églises, des dogmes et des rites... Alors point de prêtres, point de contrainte de conscience! Alors point de zélateurs aveugles; point d'adoration de l'autorité d'un livre; point de confessionnalisme; point de système dogmatique; point d'infaillibilité d'un homme ou d'un livre. Alors point de peur pour un Dieu cruel, point de médiation de saints entre Dieu et l'homme. » Le pasteur appelle cela un christianisme purifié et simplifié.

Le programme de cette nouvelle religion comprend deux parties : l'œuvre de destruction et l'œuvre d'édification. 1° Destruction de l'Eglise catholique et anéantissement de la foi en Jésus-Christ; — Révolution sociale par l'anarchie qui soulèvera les prolétaires contre les classes supérieures; — Renversement des idoles, c'est-à-dire des faux dieux (les trois Personnes de la Très Sainte Trinité), des rois et de toute aristocratie, noblesse, clergé, propriétaires. 2° Edification d'un culte fondé sur la *Vérité* et la *Raison*, auquel sera donné le nom de christianisme (christian-science).

L'association spirite, appelée christian-science, a été fondée à Boston, en 1879, par Mistress Eddy, qui, pour cette raison, est appelée la mère de christian-science (1). D'Amérique elle s'est répandue partout. Tren-

1. En décembre 1907, l'agence Reuter de Concord (New Hampshire N. S. .A) publia une dépêche annonçant que Miss Eddy avait reçu du gouvernement français le brevet d'officier d'académie.

te-trois ans après sa fondation, elle comptait six cent mille scientistes. Ils ont un temple à Paris, rue Pasquier. Leur église métropolitaine pour l'Europe est à Londres. Ils établissent partout des églises ou du moins des locaux de services religieux. L'almanach de New-York World's pour 1897 indiquait 123 églises et 131 locaux de service. L'année suivante, le *Christian-Science-Journal* comptait 250 églises et 127 locaux de services. Ainsi, en un an, 123 nouvelles églises s'étaient élevées. En 1905 la Christian-Science comptait 908 églises ou sociétés aux Etats-Unis, au Canada, au Mexique, aux Philippines, en France, en Angleterre, en Norwège, en Suisse, en Italie, aux Indes, en Chine et ailleurs. L'église-mère est à Boston et compte 34.000 membres. La mère de scientisme compte que, « dans moins de cinquante ans, la christian-science sera la foi religieuse dominante dans le monde. »

Le nom de chrétienne donné à une secte qui se propose, premièrement, de détruire la religion de Notre-Seigneur Jésus-Christ, paraît assez étonnant; mais les explications font entendre que le Christ de la christian-science n'est autre que « l'universel esprit » ou « le grand agent magique », en d'autres termes, Lucifer. La christian-science est donc proprement la *religion de Satan,* à laquelle doivent faire aboutir toutes les évocations spirites.

Le Dr Gibar, dans son livre *Les Choses de l'autre Monde,* rapporte que, dans une séance chez M. Nus, la table dit : « La religion nouvelle transformera les voûtes du vieux monde catholique déjà ébranlées par les coups du protestantisme, de la philosophie et de la science. » Cette transformation, c'est la substitution du règne de Satan, au règne de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

C'est là que vient aboutir l'immense travail de dissolution religieuse dont ce livre expose les multiples agents.

« Le travail qui s'accomplit, dit un autre spirite, est le prélude d'une rénovation philosophique et morale qui embrassera le globe entier. »

Aussi, comme l'a constaté Mgr Méric, les esprits évoqués font les plus grands efforts pour donner aux spirites du monde entier ce mot de ralliement : Haine à l'Eglise catholique, à l'éternelle ennemie qu'il faut détruire. Satan imprime par là, sur ceux qui se font siens, son caractère, le caractère de la Bête, comme dit l'apôtre saint Jean. Quand on lit les revues et les ouvrages des chefs du mouvement spirite, on est frappé de l'extrême violence des sentiments de colère et de haine qu'ils manifestent contre le dogme catholique et contre l'Eglise, contre le clergé et contre la papauté. Ils cherchent à entraîner leurs disciples dans une campagne violente contre le catholicisme. Ils ne cessent de dire : Le catholicisme est fini ! Le catholicisme est mort ! Ils ne se contentent plus de propager les idées qui leur sont inculquées par les démons, ils veulent anéantir le catholicisme et lui substituer le spiritisme dans la conscience humaine et dans la société ; en un mot, fonder une religion nouvelle.

L'un des médiums les plus en vue à raison de sa situation sociale et de la culture de son esprit, la princesse Marie Karadja, fille d'un sénateur suédois, a publié deux livres : *Phénomènes spirites et Vues spiritualistes*, puis *L'Evangile de l'espoir*. Elle y dit que le spiritisme doit remplacer les différents spiritualismes et *la religion* se substituer aux différentes religions. Elle exprime ainsi sa pensée :

« L'humanité est un immense bâtiment où cha-

que religion représente une fenêtre — grande ou petite — par laquelle pénètre le *même* soleil. Les hommes qui se trouvent dans ce bâtiment se répartissent auprès des différentes fenêtres et se querellent entre eux, prétendant que l'une donne plus de lumière que l'autre, et chacun affirme que la *vraie* lumière ne saurait entrer qu'à la fenêtre où il se trouve lui-même.

» C'est la mission du spiritisme d'abattre toute la muraille qui sépare les différentes fenêtres. »

Abattre toutes les murailles! Que de fois nous avons entendu ce mot sortir de toutes les associations que Satan emploie à renverser l'Eglise de Jésus-Christ pour édifier son temple sur ses ruines.

Deux choses sont à faire, dit l'esprit qui révéla à Allan Kardec la mission qu'il lui donnait : démolir et bâtir. Que de démolisseurs nous avons vus à l'œuvre au cours de cette étude! Qu'ils s'entendent ou ne s'entendent pas, des différents points du chantier de démolition où chacun se trouve placé, ils obéissent à un même maître.

Un général, qui signe A, publiait, il y a quelques années, dans la *Revue scientifique et morale du Spiritisme,* une communication reproduite dans la *Revue du Monde invisible* (n° de mai 1902). Il était dit que « les esprits évoqués sont les architectes de l'édifice de l'avenir et qu'ils laissent aux manœuvres le soin d'en établir les grossières fondations. »

Ces manœuvres, ce sont tous ceux que nous avons vus à l'œuvre au cours de cette étude, juifs et francs-maçons, et aussi, il faut bien le dire, ces chrétiens et ces catholiques modernistes qui travaillent à abattre les barrières dogmatiques. Tous ceux qui font brèche à la foi catholique, qu'ils le veuillent ou ne le veuillent point, font partie de l'armée du mal,

travaillant, sous les ordres de Satan, à rétablir son empire renversé par la Croix et fonder son Temple, son Eglise qu'il prétend bien faire universelle, effectivement catholique.

Satan triomphera-t-il? Parviendra-t-il à se faire élever des temples sur tous les points de l'univers et à s'y faire adorer par tous les hommes?

Les Juifs verront-ils bientôt le Messie temporel qu'ils appellent de leurs vœux depuis deux à trois mille ans, se rendre enfin à leurs prières et leur donner l'empire sur tout le genre humain?

Les Francs-maçons parviendront-ils à faire passer le niveau égalitaire sur toutes les têtes et sur toutes les consciences et pourront-ils réaliser leur rêve de paix universelle par la suppression de tous les dogmes qui mettent des frontières dans le monde des âmes et la dénaturation de toutes les nationalités qui en établissent d'autres entre les intérêts temporels?

Voilà la question qui se pose au point de notre étude où nous sommes parvenu. Il n'est assurément pas de problème d'un plus poignant intérêt. On peut ajouter qu'il n'en est pas de plus troublant pour qui considère ce qui est déjà fait dans l'ordre des idées et même dans l'ordre des faits.

Il devient angoissant lorsque l'esprit s'élève à contempler la marche du monde à l'époque où nous sommes et la vitesse accélérée que prennent les événements.

La réponse ne peut être donnée avec certitude. Elle dépend des conseils de la sagesse divine et aussi des démarches de la liberté humaine, choses qui nous sont inconnues, qu'on peut à peine soupçonner.

Cependant, il est possible de conjecturer. Mais pour le faire congrûment et avec espoir d'atteindre une

solution plausible, il est nécessaire de prendre les choses, nous ne dirons pas d'un peu haut, mais de très haut.

Notre étude sur l'antagonisme entre la civilisation chrétienne et la civilisation moderne, nous a amené à dire que le démon y joue un rôle. Nous avons vu les sociétés secrètes se multiplier, enrôler d'innombrables adeptes et aboutir toutes à des rapports avec lui.

Nous avons vu les sociétés plus occultes dominer et diriger la Franc-Maçonnerie, et la Franc-Maçonnerie gouverner les Etats et donner l'impulsion à tout le mouvement moderniste.

Satan est donc le premier moteur de la civilisation moderne, en tant qu'elle est opposée à la civilisation chrétienne.

Pourquoi et comment a-t-il pris ce rôle? Que se propose-t-il? C'est la réponse à cette double question qui nous permettra de conjecturer quelle peut être l'issue de la situation actuelle, situation telle qu'elle fait dire avec raison : Le monde ne peut rester en cet état.

TABLE DES MATIÈRES

L'AGENT DE LA CIVILISATION MODERNE

II. — Constitution et moyens d'action de la Franc-Maçonnerie

CHAPITRE XXX

CHAPITRE XXXI

CHAPITRE XXXII

CHAPITRE XXXIII

CHAPITRE XXXIV

CHAPITRE XXXV

CHAPITRE XXXVI

CHAPITRE XXXVII

L'AGENT DE LA CIVILISATION MODERNE

III. — Son but, la construction du temple.

LE TEMPLE

I. — Nef politique.

CHAPITRE XXXVIII

CHAPITRE XXXIX

CHAPITRE XL

CHAPITRE XLI

CHAPITRE XLII

CHAPITRE XLIII

LE TEMPLE

II. — Nef religieuse.

CHAPITRE XLIV

CHAPITRE XLV

CHAPITRE XLVI

LE TEMPLE

III. — Les Maitres de l'œuvre.

CHAPITRE XLVII

CHAPITRE XLVIII

LE TEMPLE

IV. — Le grand architecte.

CHAPITRE XLIX

CHAPITRE L

CHAPITRE LI

Imprimé par Desclée, De Brouwer et Cie Lille. — 6798.